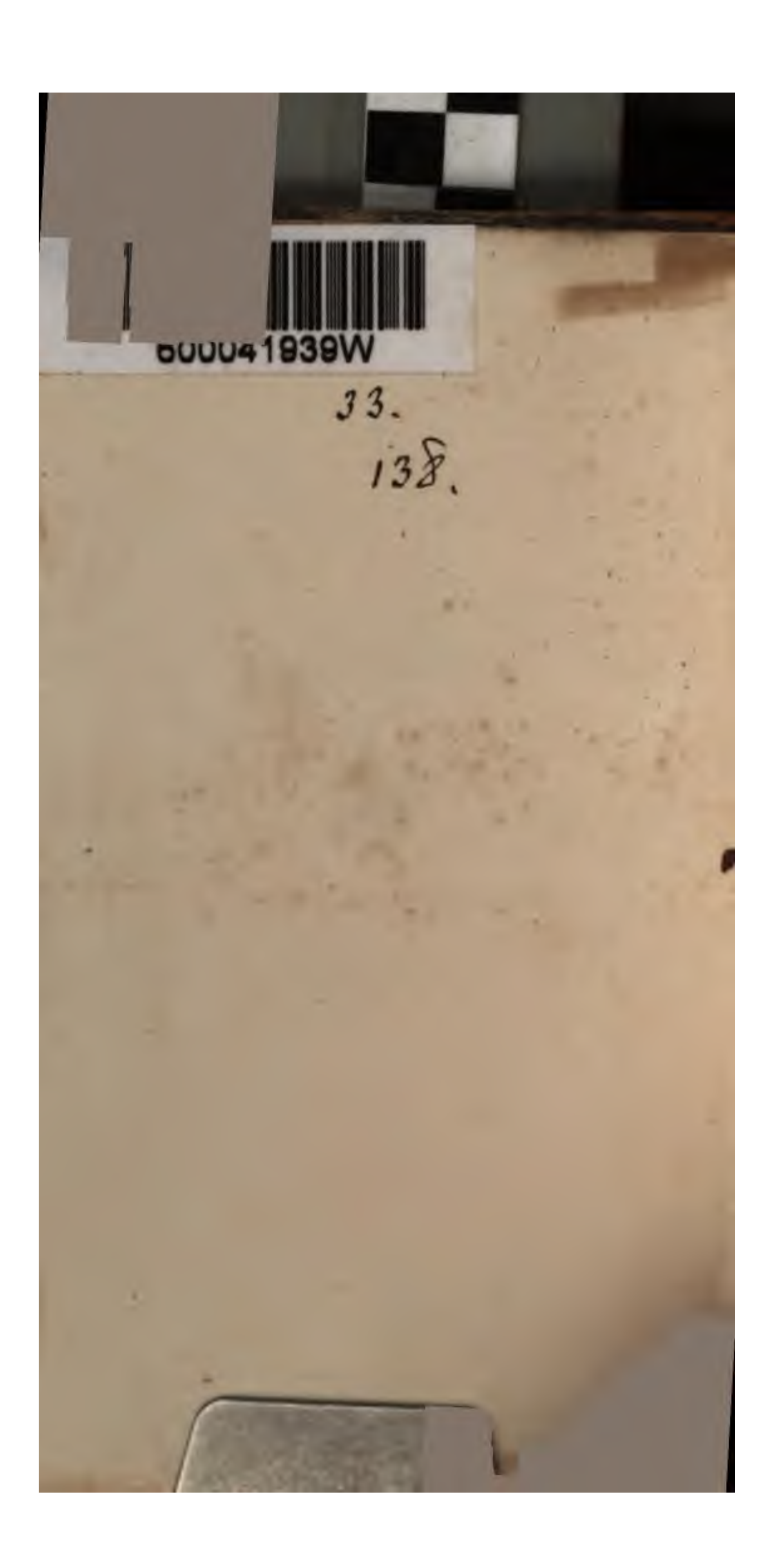
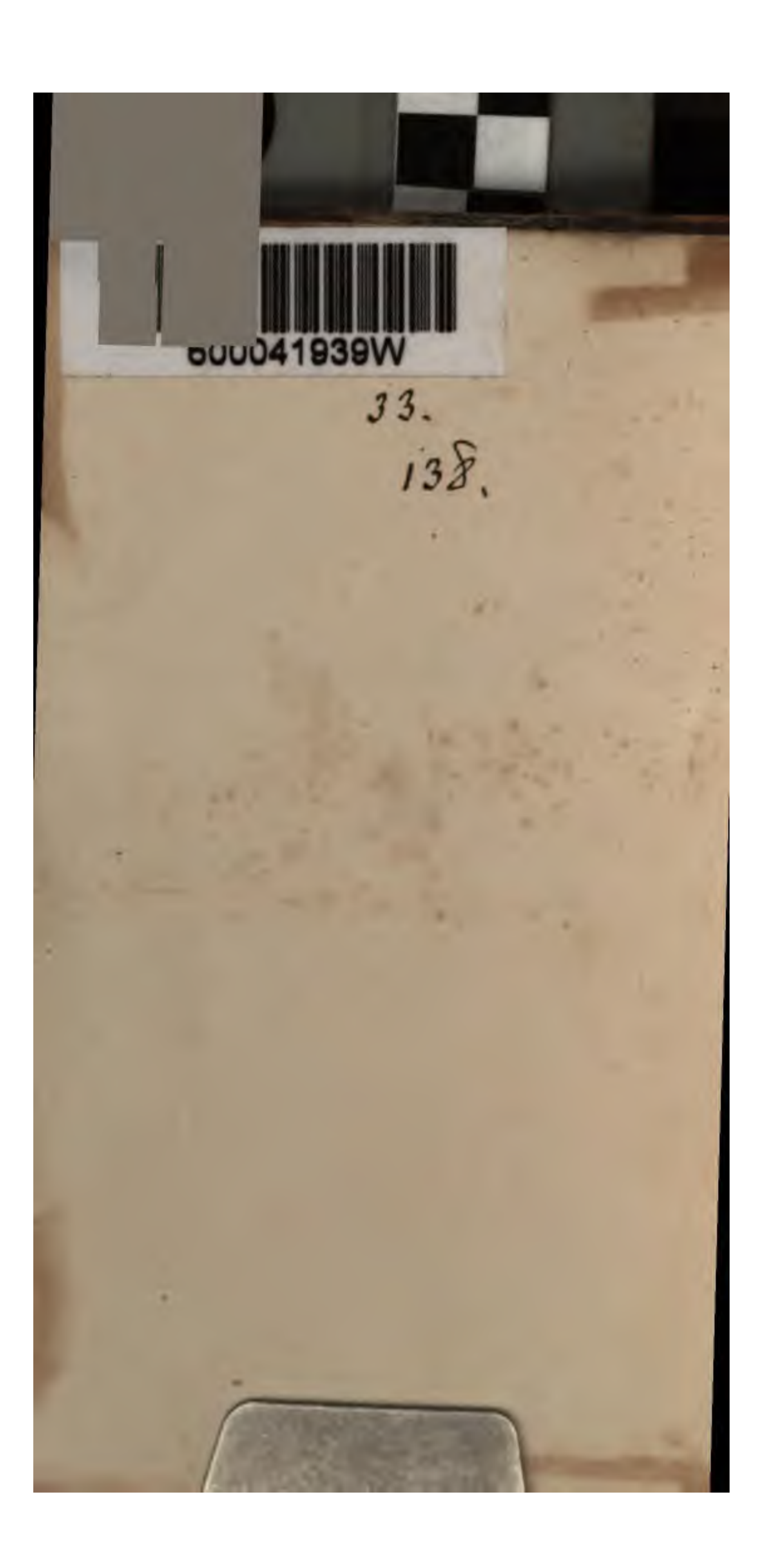





600041939W
33.
138.

[redacted]

PETIT

TABLEAU LITTÉRAIRE

DE LA FRANCE,

CONTENANT

UN ESSAI SUR LA LITTERATURE FRANÇAISE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1832,

ET

DE NOMBREUX EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS

SUIVIS

De Notes sur quelques Difficultés.

SERVANT DE SUITE AU "TRADUCTEUR."

P. F. MERLET,

MAÎTRE DE FRANÇAIS À L'UNIVERSITÉ DE LONDRES,

Auteur d'une Grammaire Française, du Traducteur, &c.

À LONDRES:

CHEZ EFFINGHAM WILSON, 88, ROYAL EXCHANGE.

SE VEND AUSSI

CHEZ TAYLOR, 30, UPPER GOWER STREET.

1833.

PETIT

TABLEAU LITTÉRAIRE

DE LA FRANCE,

CONTENANT

UN ESSAI SUR LA LITTERATURE FRANÇAISE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1832,

ET

DE NOMBREUX EXTRAITS DES MEILLEURS AUTEURS;

SUIVIS

De Notes sur quelques Difficultés.

SERVANT DE SUITE AU "TRADUCTEUR."

P. F. MERLET,

MAÎTRE DE FRANÇAIS À L'UNIVERSITÉ DE LONDRES,

Auteur d'une Grammaire Française, du Traducteur, &c.

À LONDRES:

CHEZ EFFINGHAM WILSON, 88, ROYAL EXCHANGE.

SE VEND AUSSI

CHEZ TAYLOR, 30, UPPER GOWER STREET.

1833.



A LONDRES:
DE L'IMPRIMERIE DE R. CLAY, BREAD-STREET-HILL.

PRÉFACE.

Après m'être convaincu par expérience que le *Traducteur* * pouvait être considéré comme le premier volume d'un ouvrage propre à former un Cours de Lecture à l'usage des Ecoles et des Colléges, je me hasarde à compléter ce cours, en offrant au public ces " Extraits des Meilleurs Auteurs Français, Anciens et Modernes," comme devant servir de second volume.

Pour faire goûter à l'élève les morceaux de prose et de poésie, et en même tems lui faire connaître les

* A Selection of Historical, Dramatic, and Miscellaneous Pieces, on a plan calculated to render Reading and Translation peculiarly serviceable in acquiring the French Language. Accompanied by—1. Explanatory Notes; 2. A Selection of Idioms; 3. A Table of Verbs; and, 4. A Table of the Parts of Speech.

génies qui ont illustré la France, j'ai cru devoir mettre en tête une Esquisse sur la Littérature; et c'est dans cette vue que j'ai puisé dans trois ouvrages* qui m'ont semblé contenir tout ce qu'il était indispensable de savoir à ce sujet. La clarté et l'élégance du style, jointes à la candeur, à la justesse, et à la profondeur des réflexions qui y abondent, m'ont porté à faire des extraits de chacun, de manière à pouvoir offrir au lecteur un Essai dont la composition, quoique tirée de différentes sources, présentât un ensemble agréable et suffisant. Il m'a semblé même, vu la nature de cet ouvrage, que la différence du style, pourvu qu'on obtînt l'instruction désirée, avait un avantage sous le rapport de la variété, que n'offrait pas un ouvrage du même pinceau.

Comme il n'existe pas sur le XIXme siècle de livre tel que ceux sur les siècles précédens que je viens de citer, je suis redevable de l'Esquisse que je donne ici à la plume d'un ami, homme de lettres, qui par sa profession, ayant l'avantage de jouir de la société des hommes les plus marquans en littérature, est par cela plus à même de juger

* Ces trois ouvrages sont—un Essai sur la Littérature Française, par Petitot; un chapitre sur le siècle de Louis XIV pris du "Tableau des Révolutions de l'Europe," par Ancillon; et le "Tableau de Littérature, du 18me siècle," par De Barante.

de leurs ouvrages et des heureux effets que produisent sur la jeunesse l'influence de leur génie.

Après l'Essai sur la Littérature, il a fallu donner des Pièces détachées, servant, pour ainsi dire, d'échantillons des ouvrages immortels annoncés dans l'Essai, et de modèles à ceux qui veulent se perfectionner dans la langue. Il a fallu choisir parmi les anciens aussi bien que parmi les modernes ; car quoique les premiers aient souvent paru sur la scène, cependant il ne faut pas oublier que les jeunes élèves pour qui est destiné ce livre-ci, sont censés ne connaître ni les uns ni les autres. Ayant donc devant moi un champ si vaste et si fertile, et en même tems me trouvant circonscrit dans d'étroits limites, j'ai dû agir avec discrétion. Aussi ai-je pris, autant qu'il m'a été possible, ce qu'il y avait non seulement de plus beau et de plus intéressant, mais ce que j'ai jugé de plus utile à mes jeunes lecteurs, en fait de style et de matière. Si l'estime et la vénération qu'éprouve tout Français aux noms de Bossuet, de Fénélon, de La Bruyère, et de Buffon, m'ont fait un devoir de les mettre sur les premiers rangs, ce n'est pas avec moins de confiance que j'ai mis à côté de ces fiers champions les De Staël, les Sismondi, les Ségur, et les De Jouy ; si je ne pouvais me dispenser d'indiquer quelques unes des beautés de notre Corneille, de Racine,

de Molière, et de Voltaire, ce n'est pas avec moins de satisfaction que je présente les sublimes pensées des De la Vigne, des De la Martine, et des Victor Hugo. Tous, dans le cours de mes recherches m'ont fait passer des heures bien agréables ; puissent-ils avoir le même effet sur mes lecteurs !

TABLE DES MATIÈRES.

PROSE.

LITTÉRATURE.

HISTOIRE.

DÉSCRIPTIONS.

MORCEAUX ORATOIRES.

PORTRAITS, PARALLELES.

PENSÉES ET MAXIMES.

LETTRES.

CARACTÈRES.

ESSAIS, CONTES, &c.

SCÈNES DRAMATIQUES.

LETTRES.

CARACTÈRES.

ESSAIS, CONTES, &c.

SCÈNES DRAMATIQUES.

SCÈNES DRAMATIQUES.

FABLES, ALLÉGORIES, &c.

de Joinville. On y remarque que la langue a fait des progrès sensibles; les règles grammaticales sont moins arbitraires, et l'on trouve même une sorte d'élégance.

Philippe de Commines, qui vécut sous le règne suivant, parvint aux premières dignités à la cour d'un roi qui avait assez de pénétration pour distinguer le mérite, mais dont le caractère sombre et cruel rendait souvent cette distinction dangereuse pour ceux qui en étaient l'objet.

Ses Mémoires sont le seul ouvrage Français de ce temps-là qu'on lise encore avec plaisir. La diction est claire et intelligible; elle a même une sorte d'élégance inconnue aux auteurs contemporains. Philippe de Commines avait été long-temps dans l'intimité du roi; il avait pu quelquefois pénétrer dans les replis de cette âme sombre et dissimulée; enfin il avait eu part à l'administration publique et à des négociations importantes. Il rapporte donc des faits dont lui seul a pu être instruit. Son langage porte toujours le caractère de la vérité. Les récits intéressans qu'il offre aux lecteurs paraissent faits sans art; il y règne une grâce et un ton facile qui ne peuvent se trouver que dans un homme de la cour. Ses Mémoires servent encore de guide à tous ceux qui veulent s'instruire à fond des particularités du règne de Louis XI.

François I., dont le règne fut si brillant et si malheureux, protégea la littérature Française, et la langue fit de plus grands pas vers sa perfection. Dans les intervalles trop courts de repos dont jouit François I. les fêtes somptueuses qu'il donna, les réunions brillantes qu'il forma à sa cour, la galanterie noble qui s'y introduisit, l'influence des femmes dont l'éducation commençait à être moins négligée, et que l'on ne confinait plus dans des châteaux, firent contracter l'habitude de s'exprimer avec grâce; et la délicatesse se joignit à la naïveté simple des règnes précédens. L'esprit de société prit naissance. La culture des lettres n'appartint plus exclusivement aux savans qui ne pouvaient s'empêcher d'y mêler du pédantisme. On s'en occupa dans les cercles; on se permit d'en juger; le goût et la langue dûrent beaucoup à cette heureuse innovation.

François I. ne borna pas ses soins à l'impulsion qu'il avait donnée aux personnes de sa cour. Il fonda le Collége de France qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Cet établissement fut consacré, dès son origine, à perfectionner l'enseignement littéraire qu'on recevait dans les colléges de

l'université. L'étude du Grec qui avait été négligée, fut cultivée dans ce collége, et l'on y embrassa toutes les parties des sciences et de la belle littérature.

Nos relations avec l'Italie continuèrent sous ce règne, et la langue Française s'enrichit encore des trésors littéraires dûs à la protection éclairée des Médicis et de la maison d'Est. On commença à reconnoître, principalement dans les poésies légères, une différence marquée dans la manière de s'exprimer des deux peuples. Les poëtes érotiques de l'Italie cherchaient toujours à mettre de l'esprit dans leurs productions; leurs pensées avaient quelque chose de subtil qui en affaiblissait l'effet; ils se plaisaient aux cliquetis de mots; ils se bornaient trop souvent à flatter l'oreille; leur délicatesse était recherchée; ils tombaient enfin dans le défaut reproché à Ovide, d'épuiser une idée, en la retournant dans tous les sens. Clément Marot, que nous pouvons regarder comme notre premier bon poëte, prit une autre route. Il sut badiner avec grâce, et éviter toute espèce d'affectation; une délicatesse fine et aimable domina dans ses vers, mais elle ne fut jamais poussée jusqu'à cette quintessence de sentiment qui en détruit le charme. Une sensibilité vive et naturelle échauffa seule son imagination, et l'on n'eut jamais à lui reprocher le défaut de ces poëtes qui s'exaltent *à froid*, et remplacent par de grands mots les expressions simples qui, plus que toutes les autres, conviennent aux passions.

Chez tous les peuples, la prose s'est formée plus tard que la poésie. Il semble que, pour bien posséder cette aisance, ce nombre, cette variété de tours qui caractérisent la bonne prose, il faut s'être rompu à la versification, et que les difficultés du langage mesuré soient nécessaires pour perfectionner le langage ordinaire. Aussi Rabelais, contemporain de Marot, ne mérita-t-il pas les mêmes éloges. Sous le voile d'une bouffonnerie grossière, il fit intervenir dans son ouvrage tous les grands personnages du siècle où il vécut. Il ne respecta ni les mœurs, ni la religion; et le ton grotesque qu'il avait pris, put seul le soustraire aux persécutions qu'il se serait attirées, s'il avait eu l'air de parler sérieusement.

Ronsard avait remarqué que la diction de Marot ne pouvait se prêter aux *sujets nobles*; et il en avait conclu *qu'au lieu de chercher* à faire un choix d'expressions

relevées, il fallait opérer une révolution dans la langue, en y introduisant les richesses de la langue Grecque et de la langue Latine. Les succès qu'il obtint, et qu'il dut plutôt à quelques beaux vers épars dans ses ouvrages, qu'aux innovations dangereuses qu'il avait osé tenter, l'enivrèrent au point qu'il ne garda plus aucune mesure. Il hérissa ses écrits de mots nouveaux, et l'on vit la langue d'Homère et celle de Virgile, tronquées et défigurées dans un jargon barbare. Cet abus fut heureusement porté si loin, qu'on n'entendit bientôt plus le poëte. Sa chute fut aussi prompte que son succès.

La traduction des *Hommes Illustres* et des Œuvres morales de Plutarque, par Amiot, est le premier monument durable de notre prose. C'étaient peut-être les seuls ouvrages de l'antiquité qui pussent passer dans la langue Française telle qu'elle était alors. Plutarque est toujours simple et naïf; ses récits portent le caractère d'une bonhomie agréable, unie avec la plus profonde raison; et ses traités de morale, pleins d'excellens principes sur la politique, sur la société, sur l'éducation, ressemblent à une conversation d'amis, où l'auteur cherche à instruire en amusant. Notre prose, qui ne pouvait encore se prêter à un style élevé, et qui était propre à peindre naïvement les détails de la vie privée, convenait très-bien pour rendre les écrits de Plutarque. C'est ce qui explique les causes de la préférence que nous donnons toujours à la traduction d'Amiot sur celle de Dacier.

Montaigne, dans ses *Essais*, en parlant toujours de lui-même, pénètre dans les plus secrets replis du cœur humain; il n'emploie aucun art, ne met aucun ordre dans la distribution de ses idées, et il passe alternativement d'un sujet à un autre. Souvent l'objet de ses chapitres ne répond point au titre qu'il leur a donné. Malgré ce désordre, il plaît encore généralement. Son style fait oublier la longueur de ses digressions. Ne quittant point le ton naïf du siècle, il est souvent familier, mais quelquefois il devient fort. Il exprime d'une manière originale des idées neuves; il est pittoresque dans les descriptions, et quelques mots vieillis qui expriment énergiquement des pensées que nous rendons aujourd'hui par des périphrases, ajoutent encore au charme qu'on éprouve en le lisant. Montaigne avait été habitué dès l'enfance, à parler en même temps Latin et Français; de là viennent plusieurs tournures Latines que l'on remarque

dans ses ouvrages. Les philosophes du dix-huitième siècle se sont souvent appuyés du témoignage de Montaigne; plusieurs même, et principalement J. J. Rousseau, se sont approprié ses idées, avec la seule précaution de rajeunir son style.

Les expressions et les tours barbares que Ronsard avait introduits dans la poésie Française, furent bannis par Berteaux et Desportes. Ce dernier, dont on a retenu quelques beaux vers, prépara les grands succès de Malherbe.

Henri IV. vainqueur, rendit à la France la tranquillité qu'elle avait perdue depuis si long-temps. L'époque trop courte de son règne présente deux poëtes qu'on peut regarder comme ceux qui, les premiers, ont donné à la langue Française la force et la clarté qui la distinguent aujourd'hui. Regnier, né avec ce caractère âcre et caustique qui convient à la satire, s'exerça dans ce genre. Sa poésie est énergique et serrée; ses descriptions, qui passent trop souvent les bornes de la décence, offrent des traits frappans que jusqu'à lui la langue Française n'avait pu rendre.

Malherbe prit un vol plus élevé. Il s'exerça principalement dans le genre lyrique, et donna à la langue Française l'harmonie, la majesté et la magnificence d'expression qui conviennent à l'ode. On admira le tour heureux de ses phrases, la vérité de ses descriptions, la justesse et le choix de ses comparaisons. Boileau représente Malherbe comme le législateur du goût, et comme celui qui enseigna le pouvoir d'un mot mis à sa place. La postérité a confirmé ce jugement; et, après deux siècles, les poésies de Malherbe font encore les délices de tous les amateurs de la littérature Française.

Racan, élève de Malherbe, ne réussit point dans le genre qui avait fait la gloire de son maître. Le goût de la campagne, un caractère d'esprit qui le portait à peindre des images douces, lui inspirèrent des pastorales où il évita l'exemple des Italiens, dont les poésies champêtres n'avaient pas la simplicité du genre. Racan s'appesantit peut-être un peu trop sur les détails minutieux de la vie rurale. Il ne chercha point assez à rendre ses peintures gracieuses; il employa quelquefois des expressions peu dignes de la poésie. Quand il voulut prendre un ton plus élevé, il échoua. Tout le monde connaît les vers où, traduisant un des plus beaux morceaux d'Horace, il parle, ainsi que Malherbe, *de la mort, qui n'épargne* ni le pauvre, ni les

rois. Le parallèle qui a été fait plusieurs fois de ces deux morceaux, a suffi pour faire sentir la différence des deux poëtes dans le genre noble.

La protection que Richelieu accordait aux lettres, quoique peu éclairée, en répandit le goût dans presque toutes les classes de la société. Quelques hommes de lettres, voulant épurer et perfectionner la langue, s'assemblaient alternativement chez l'un d'eux pour se communiquer leurs lumières et pour fixer leurs doutes. Le bruit des travaux de cette réunion parvint jusqu'au cardinal. Il sentit de quelle utilité pouvait être une assemblée permanente des hommes les plus célèbres de la littérature, qui s'occuperaient constamment à étudier le génie de notre langue, à donner aux mots une juste acception, à prononcer sur les incertitudes d'une syntaxe, alors peu claire, à déterminer enfin les changemens ou les modifications que l'on pouvait faire au langage. Comme aucun genre de gloire n'était indifférent à Richelieu, il changea en institution publique une réunion privée de quelques hommes instruits, et se déclara le fondateur de cette institution, à laquelle il donna le nom d'*Académie Française.* L'exécution de cette idée, la plus juste peut-être que ce ministre ait eue sur les moyens de fixer la langue Française, est sans contredit une des causes qui ont le plus contribué à son perfectionnement. Les travaux de cette compagnie eurent d'abord peu d'éclat. Elle recueillait les matériaux de ce Dictionnaire célèbre, dont on a blâmé le plan, auquel on a reproché plusieurs défauts; mais qui, malgré ses détracteurs, est un monument digne du beau siècle où il a été perfectionné.

Le premier ouvrage remarquable de l'Académie fut fait à l'occasion d'une tragédie qui eut un succès jusqu'alors sans exemple. Corneille avait donné le *Cid ;* cette pièce, dont le sujet est peut-être le plus heureux de tous ceux qui ont été mis sur la scène, réunissait tous les genres de beautés. Jamais les passions n'avaient été peintes avec autant de charme, de vérité et d'énergie ; jamais l'intérêt n'avait été porté à un aussi haut degré ; jamais la langue Française n'avait eu un caractère aussi noble et aussi soutenu. Le cardinal de Richelieu et les poëtes qui lui étaient attachés, jaloux d'un triomphe auquel ils sentaient qu'il leur était impossible d'atteindre, ne négligèrent rien pour dénigrer notre premier chef-d'œuvre dramatique. L'Académie eut ordre de l'examiner, et d'en faire une

critique, sous le double rapport de l'art dramatique et du style. La Compagnie, de qui l'on attendait une satire amère, eut le courage de ne point servir les passions du ministre. Elle examina la pièce; mais loin de la déchirer, elle la jugea avec beaucoup de réserve et de modération. Elle donna le premier exemple de cette critique mesurée et décente, qui a pour but d'éclairer, non de blesser, et qui se concilie très bien avec l'estime que l'on a pour le talent dont on se permet de relever quelques fautes.

Etat des Sciences et des Lettres vers la fin du règne de Louis XIII.

PENDANT que Corneille rendait à la langue et à la littérature Françaises le même service que Milton son contemporain rendait à celles de son pays, le sombre et profond Pascal créait la prose Française; et, après avoir deviné Euclide, et déterminé, par des expériences ingénieuses, la pesanteur de l'air, il attaquait les Jésuites avec les armes d'une logique victorieuse et d'une fine ironie, dans ses célèbres Lettres provinciales, dont le style n'a pas vieilli, et dont les expressions conservent encore toute la fraîcheur de la jeunesse. Dans ses Pensées, il sondait l'abîme de l'ignorance humaine, mettait en saillie, avec une égale force, la grandeur et la petitesse de l'homme, répandait ses richesses avec la négligence, le désordre, l'abandon du génie, et créait une foule d'expressions hardies, que la hardiesse de ses conceptions lui donnait le besoin et le droit de créer. Peu avant lui, un génie plus méthodique, plus vaste et plus fécond en erreurs et en découvertes, avait opéré une révolution dans la science de la nature et dans celle de l'homme. Descartes, le digne représentant de la philosophie Française à cette époque, avait jeté une grande et durable lumière sur les connaissances humaines; mais, semblable à tous les conquérants, il avait été plus habile à renverser qu'à construire, et son propre système devait tomber sous les armes dont il avait enseigné l'usage, et dont il s'était servi pour détruire la scolastique. Gassendi prodiguait les ressources de son esprit et de son érudition à ressusciter les atomes d'Epicure et à les concilier avec la foi chrétienne, pendant que la Motte le Vayer rassemblait péniblement toutes les opinions contradictoires de l'esprit humain

pour servir de fondement au scepticisme, et que Hobbes en Angleterre, conduit à ses idées par les scènes sanglantes dont il avait été témoin, établissait le droit sur la force, au lieu de fonder le légitime emploi de la force sur le droit. Il suffit des noms de Corneille, de Pascal, de Descartes pour assurer l'honneur du siècle de Lous XIII. et de la régence d'Anne d'Autriche ; ils prouvent que Louis XIV. a trouvé un sol fécond, bien préparé, et qui avait déjà porté de belles moissons ; son règne a trop de gloire pour avoir besoin de dépouiller les autres, et il est assez riche pour être juste sans danger.

Etat des Sciences et des Lettres sous Louis XIV.

L'Epoque de la prépondérance de la France fut aussi celle de sa prééminence dans les lettres et dans les arts ; elle tenait le sceptre du génie comme celui de la puissance, et régnait dans le monde littéraire comme dans le monde politique. On peut même dire avec vérité, que ces deux genres de domination exerçaient l'un sur l'autre une action réciproque, et se consolidaient mutuellement. L'éclat des talents rejaillissait sur la puissance, et la puissance concourait à étendre l'empire et les triomphes du talent. Afin de réunir sous un même point de vue tout ce qu'il y a eu d'éblouissant dans cette période de la grandeur Française, nous plaçons ici le tableau du développement national. Il servira de point de passage et de repos entre l'époque où le travail, la richesse nationale, les succès des armes, et les combinaisons de la politique avaient amené le plus haut degré de puissance de Louis XIV., et celle qui nous offrira l'abus de la puissance, suivi de son affaiblissement, de sa décadence et de sa chute.

Les conditions du développement de l'esprit humain, sans lesquelles les génies heureux que la nature fait naître, inconnus à eux-mêmes et aux autres, sommeillent et ne sont pas même avertis de leur existence, se réunirent lors de la paix de Nimègue, pour produire de grands effets. Le beau ciel, le climat tempéré, la fertilité du sol, la richesse des sites, une nature sagement libérale qui veut être sollicitée par le travail, mais qui encourage l'homme par sa fécondité, étaient propres à favoriser en France le développement, mais ne suffisaient pas pour l'amener. Une

imagination vive, une organisation délicate et mobile, une sensibilité facile à ébranler, un esprit actif qui comptait l'activité au nombre de ses besoins, une âme susceptible, peut-être à l'excès, de toutes les impressions, de tous les sentimens, de toutes les idées, avaient formé de tout temps les traits du caractère national. Ces dons du ciel promettaient aux Français de grands succès dans la carrière des lettres et des arts ; mais il fallait que les circonstances et les événements dirigeassent leur attention et leurs forces sur ces objects intéressants.

Ces circonstances et ces événements parurent, et semblèrent s'être réunis pour faire du règne de Louis XIV. un règne brillant. Les guerres civiles de la Ligue, les conspirations nombreuses que Richelieu avait passé sa vie à provoquer et à combattre, et les troubles de la Fronde avaient donné aux âmes une forte impulsion ; le peuple avait pris l'habitude des émotions vives et sentait le besoin d'être occupé. Cette habitude et ce besoin devaient tourner au profit du développement ; l'activité ne pouvant plus trouver d'aliments dans les événements politiques, devait se porter sur des objets plus paisibles. Ce n'est pas au milieu des agitations politiques que les lettres et les arts prospèrent, mais l'histoire prouve que les troubles civils ont souvent donné l'éveil aux talents, et qu'ils fécondent l'imagination et la pensée.

Le gouvernement prit en France, dès que Louis XIV. gouverna par lui-même, une assiette plus fixe, une marche plus régulière, un caractère de vigueur et de sagesse. Ce n'était plus l'anarchie féodale, où la force ne servait qu'à violer impunément le droit, et où il n'y avait de sûreté que pour ceux qui attaquaient celle des autres. Ce n'était plus le régime de terreur que Richelieu avait substitué aux formes aristocratiques de l'ancienne constitution, régime qui devait servir de point de passage à la véritable monarchie, mais qui glaçait les cœurs et paralysait les esprits ; c'était, dans la première partie du règne de Louis XIV., un gouvernement ferme et doux, une autorité tutélaire, qui garantissait la sûreté des individus, leur assurait à tous une active protection, et favorisait leur développement : il n'y avait pas de liberté politique, mais le premier besoin des sociétés, la liberté civile existait, et heureux de ce bienfait on ne *désirait pas autre* chose. Les arts et les *lettres peuvent fleurir, et* ont fleuri en effet dans les

monarchies comme dans les républiques ; la forme des constitutions est assez indifférente à leurs progrès, mais ils sont incompatibles avec le despotisme et l'anarchie. Le gouvernement de Louis XIV. s'éloigna également de l'un et de l'autre, pendant la belle période de son règne. Sous le joug salutaire des lois se pliaient les têtes les plus puissantes. Un seul commandait, tous les autres obéissaient ; mais les ordres n'étaient pas encore des ordres arbitraires ; ils étaient dictés par l'intérêt public, et sous l'égide protectrice des lois générales, toutes les forces pouvaient agir sans inquiétude, et tous les talents produire dans une entière liberté. Aussi, grâces à cette tranquillité précieuse et aux soins éclairés de Colbert, le travail se multiplia bientôt sous toutes les formes, et répandit dans toute la France les besoins du luxe et les moyens de les satisfaire. On ne travailla pas uniquement pour vivre, mais pour vivre agréablement. Il y eut bientôt en France un grand nombre d'hommes riches, qui eurent le temps, le désir et les moyens de s'instruire. On devint avide de tous les genres de jouissances ; on connut l'ennui, la faim de l'âme, qui s'annonce lorsque tous les autres besoins sont apaisés ; l'ennui et la richesse sollicitèrent le talent qui, sortant de sa léthargie, travailla pour le luxe de l'esprit, après avoir pourvu à tous les agréments et à toutes les commodités de la vie physique. La sûreté publique, le règne des lois et la soif de jouir, le plus puissant ressort de l'activité humaine, multiplièrent et perfectionnèrent le travail de l'agriculture, des arts et du commerce ; et il y eut bientôt un excédent considérable des productions sur la consommation ; le travail enfanta les capitaux de la richesse ; ces capitaux créèrent la puissance nationale, la puissance réveilla et encouragea le génie, et ses ouvrages devinrent la décoration de la puissance.

A ces causes générales, qui, de tout temps, ont été les conditions du développement de l'esprit humain, et qui, modifiées par les localités, agirent alors toutes en France, se joignirent encore des causes particulières, qui renforcèrent l'action des premières, et qui eurent beaucoup d'influence sur les progrès de la poésie, de l'éloquence, des arts libéraux, et même des sciences exactes.

Richelieu avait attiré les grands propriétaires dans la *capitale*, afin de pouvoir les surveiller de plus près, et sa *politique jalouse* avait fait de Paris la première ville du *royaume*. C'était rendre un grand service aux lettres que

d'offrir aux sciences et aux arts un centre et un point de ralliement. Si l'esprit humain doit atteindre un haut degré de perfection, il est nécessaire de lui offrir beaucoup de points de comparaison, afin que la circulation des idées en augmente le nombre et la richesse, et que les têtes s'électrisent par le frottement. Les grandes villes ont été et seront toujours le foyer des talents et la serre chaude des arts. Le génie peut sans doute enfanter dans la solitude des conceptions sublimes ; il est même des genres qu'on ne peut cultiver avec succès que dans l'isolement et la retraite ; mais il en est d'autres qui demandent un grand théâtre, et le goût, qui éclaire le génie, le guide et prévient ses écarts, le goût, qui appose aux ouvrages le sceau de la perfection, ne se forme que dans les lieux qui lui offrent un grand nombre d'objets de comparaison et une utile diversité de jugements. Paris était déja devenu une ville riche, peuplée, éclairée. Les grands propriétaires, que la politique de Richelieu avait arrachés à leurs terres, formaient dans la capitale une société d'hommes riches, à qui leur rang, leur fortune, leur genre de vie, donnaient le tact et le sentiment des convenances, qui pour charmer leur loisir demandaient des secours aux lettres et aux arts, et dont l'exemple, les leçons, les jugements se répandaient dans les classes inférieures.

Louis XIV. ne tarda pas à donner le ton à ces sociétés, qui elles-mêmes le donnaient aux autres, et on doit lui rendre la justice de dire qu'il méritait d'être leur modèle, car il était heureusement né ; son esprit juste, son tact exquis lui tenaient lieu d'études et de lumières. Il portait sur son extérieur l'empreinte de la noblesse de son âme et de son goût pour le beau. La plupart de ses injustes détracteurs, qui, à distance, le jugent avec un mépris bien commode pour leur médiocrité, eussent été en sa présence gagnés par un souris ou intimidés par un regard. Comme il avait un heureux équilibre de facultés, il mettait de la mesure dans ses démarches et de la dignité dans ses actions ; il était surtout sensible aux charmes de la régularité, de l'ordre, de l'unité dans les ouvrages de l'art ; il aimait que le style eût de la noblesse, et qu'il fût toujours à l'unisson du sujet ; il haïssait l'exagération des expressions et des idées, quoiqu'il en eût un peu dans le caractère ; il haïssait encore plus la trivialité, le mépris des convenances, la bassesse des sentiments et du langage.

La simplicité, l'harmonie, l'élévation des pensées et des sentiments avaient pour lui un charme particulier, et son goût a eu une telle influence sur le développement national, qu'en parlant des traits caractéristiques de l'esprit et du goût de Louis XIV., on caractérise, sans le vouloir, le génie de la littérature Française. Le plus souvent le public ratifiait ses jugements, et souvent il a jugé plus sainement que le public, et a désigné d'avance à la renommée les ouvrages qu'elle célébrerait un jour. S'il n'a pas rendu justice à La Fontaine, s'il a condamné la manière et le genre de Teniers, il faut l'excuser en disant qu'ils avaient, de tous les genres de mérite, celui qu'il pouvait le moins sentir, parce qu'il n'avait aucune espèce de rapport avec le caractère de son esprit.

Non-seulement il goûta les ouvrages les plus parfaits et il leur rendit hommage, mais il accueillit leurs auteurs et leur accorda des éloges flatteurs parce qu'ils étaient sentis et motivés, et des distinctions dictées par une estime réfléchie, qui seules ont du prix pour les hommes de génie, presque toujours indifférents aux richesses et aux honneurs. Racine et Boileau l'accompagnaient dans ses voyages; souvent ils faisaient sa conversation, et il était digne de les posséder, puisqu'il recherchait leur commerce. Il protégea Molière contre les attaques de l'hypocrisie, irritée de se voir mise en scène. Bossuet, Montausier, Beauvillier, Fénélon furent chargés par lui de l'éducation de ses enfans, et en les confiant au génie et à la vertu, il prouva qu'il admirait l'un, et qu'il ne craignait pas l'autre. On connaît les choses vraies et ingénieuses qu'il dit à Massillon, lorsque ce célèbre orateur eut prêché le carême à Versailles. Ces compliments ingénieux, ses hommages flatteurs, ces attentions délicates pour les gens de lettres, formèrent bientôt l'esprit général; les courtisans et les seigneurs, toujours imitateurs du prince, se firent gloire de cultiver la littérature, ou du moins lui rendirent hommage par un culte hypocrite, et vécurent avec les beaux esprits du siècle dans les relations les plus intimes. De la cour, ce ton, ce goût, ces habitudes se répandirent dans les autres parties de la France; la science et l'art devinrent les objets d'un véritable culte, et leurs représentants ou leurs favoris furent recherchés et respectés dans tous les cercles et dans toutes les sociétés.

En perfectionnant l'Académie Française, en créant celle

des Sciences et celle des Inscriptions, Louis XIV offrit aux gens de lettres des encouragements et des récompenses; il réunit leurs talents et leurs forces divisées; il leur procura le précieux avantage de vivre avec leurs pairs, et d'être jugés par eux; il leur assura une existence douce et tranquille, un loisir laborieux et honorable. La langue fut protégée et défendue par un tribunal respectable, contre les invasions de ces écrivains qui croient avoir des idées neuves lorsqu'ils créent des mots nouveaux, et dont les hardiesses ne sont souvent rien moins qu'heureuses. La science s'enrichit par des observations assidues, des expériences nombreuses et de savants calculs. Le champ de l'antiquité fut défriché, et de vastes dépôts recueillirent et conservèrent des matériaux précieux, dont d'habiles architectes ont tiré dans la suite le plus grand parti; l'établissement des académies fit de la noble profession d'homme de lettres un état honoré. On n'eut pas besoin de joindre d'autres titres à celui-là pour être reçu partout; on ne jugea pas un homme inutile ou ridicule, parce qu'il était penseur ou poëte de profession, qu'il aimait mieux la vérité que l'or, et qu'il travaillait pour les besoins de l'esprit, comme d'autres travaillent pour ceux du corps.

Les grands événements politiques du règne de Louis XIV les progrès et les succès de sa puissance, l'admiration ou la crainte que la France inspirait à toute l'Europe, fournirent non-seulement aux poëtes et aux orateurs des sujets dignes d'eux, mais ils créèrent dans toute la nation une fierté nationale, un besoin de mouvement, un enthousiasme de gloire, qui imposaient au génie des artistes et des poëtes de grandes obligations, et leur promettaient des triomphes. Chacun voulait contribuer à l'éclat de la France; il y eut une concurrence d'efforts, une rivalité généreuse de talents, une abondance de productions parfaites, au-dessus de tout ce que le monde avait jamais vu dans ce genre. Les étrangers accouraient de toutes parts à Paris, pour être témoins des miracles que le génie enfantait à la voix de Louis XIV. Ils s'empressaient de voir et d'approcher les grands hommes, qui ne laissaient pas à l'admiration le temps de se reposer; leur gloire devint une propriété nationale; ils acquirent la conscience de leurs forces; c'était acquérir le secret de les multiplier, et d'assurer leur réputation par de nouveaux ouvrages. Ils vivaient au milieu d'une nation qui s'associe à l'immortalité du

génie en partageant ses succès, qui est tourmentée du besoin de sentir avec vivacité et d'exprimer avec force ses sentiments, et qui est capable de s'oublier elle-même pour contribuer à l'honneur national. Le génie excitait l'enthousiasme général, et cet enthousiasme augmentait le sien. Enfin, les gens de lettres, réunis dans une même ville, y formaient un corps d'élite, destiné à préparer les plaisirs délicats d'une nation sensible; ils s'éclairaient les uns les autres, se communiquaient leurs pensées, jugeaient réciproquement leurs ouvrages, et créaient l'opinion publique. Le feu du génie est difficile à allumer; mais dès qu'il a paru, il est facile de le répandre, et il se communique avec une prodigieuse rapidité.

Après ces réflexions générales sur les causes du développement des esprits en France, jetons un coup-d'œil sur les richesses de la littérature Française, et tâchons de saisir le caractère particulier de ses chefs-d'œuvre, dans les différents genres de poésie et d'éloquence.

Avant que la Grèce eût beaucoup de poëtes dignes de l'immortalité, elle a eu des poëmes épiques qui ont servi de modèles à toutes les nations. Sans autre maître que la nature, sans autres leçons que celles qu'il reçut de son génie, Homère enfanta l'Iliade et l'Odyssée. Ces deux grandes compositions, qui sont devenues les livres sacrés des poëtes Grecs, se présentent à l'entrée de l'histoire de la littérature Grecque, et le beau siècle de Louis XIV si fécond dans tous les genres, n'a point produit de poëme épique qu'on lise encore, ni qui mérite d'être lu. La muse de Boileau a fait justice du Moyse Sauvé de St. Amant, du Childebrand de Sainte-Garde et de la Pucelle de Chapelain; ces poëmes ne vivent plus que dans ses vers, et ils y sont condamnés à une triste immortalité. Chapelain savait bien dessiner le plan d'un poëme, comme on dessine le plan d'un jardin, mais il ne savait pas le couvrir d'une riche végétation; son imagination créait des personnages et des actions, mais il ignorait l'art de faire parler les uns et de peindre les autres. Le Moine dans son St. Louis montre le talent de l'invention; il a plus de verve que Chapelain et moins de dureté que lui; mais son style est faible, lâche, incorrect, et le style seul assure aux ouvrages, et surtout aux poëmes, des succès durables. Le Télémaque est un ouvrage unique; aucune nation ne peut en offrir un pareil; on ne saurait lui disputer le titre de poëme,

mais ce n'est pas un poëme épique. Fénélon lui-même se fût refusé à cet honneur, et s'il eût jugé son ouvrage comme un poëme, il y aurait condamné ces morceaux d'une politique simple et lumineuse, d'une morale pure et touchante, qui charment et instruisent le lecteur, mais que la poésie épique réprouve. Poëte du premier ordre quand il veut l'être, par ses fictions ingénieuses, la vivacité de ses images, la chaleur et la richesse de son coloris, il préfère souvent d'être philosophe, et sacrifie l'action de son poëme, au plaisir de faire parler la sagesse de Mentor.

Si la France n'a pas réussi, à cette époque, dans le poëme épique (et l'on doit peut-être en accuser la langue, qui ne se prête que difficilement aux peintures de détail que ce genre exige, plus encore que la pénurie des sujets, le défaut de merveilleux, la vivacité et l'impatience du caractère national), le Lutrin de Boileau est un chef-d'œuvre dans le genre de l'épopée badine. Le contraste de la majesté du ton, de la mesure imposante du vers, des grands ressorts que le poëte met en jeu, avec la petitesse du sujet, est une source inépuisable de bon comique dans laquelle Boileau a puisé avec succès. Cette production achevée est peut-être son plus beau titre à la gloire poétique; il y prend avec succès tous les tons, excepté celui du sentiment et de la passion, qui n'a jamais été le sien, et dans aucun poëme de ce temps la langue ne paraît plus souple, plus flexible, plus harmonieuse.

On a remarqué que les peuples civilisés et riches aiment la pastorale, comme on aime la peinture de l'âge d'or, le contraste la leur fait chérir; leur imagination et leurs sens se reposent sur ces simples et frais paysages. Mais il est rare qu'une société riche d'idées et de sentiments réussisse dans ce genre; soit qu'on prête aux bergers de l'esprit ou des passions, on dénature également le caractère que leur donne leur genre de vie; on court risque d'être faible et froid, ou de sortir absolument du ton qui convient aux personnages. Segrais et Madame Deshoulières n'ont pas su éviter le premier de ces écueils; Fontenelle a échoué contre l'autre. La muse timide des champs devait être déplacée près du trône éblouissant de Louis XIV; elle a cru devoir changer de mœurs et de langage; en le faisant, elle a perdu ses graces naïves.

La fable qui appartient à la poésie didactique par son but, *est un petit poëme* épique, dont les plantes et les

animaux sont les héros, les champs et les forêts le théâtre, et auxquels les incidents les plus insignifiants et les plus légers servent de sujet. L'inimitable La Fontaine aurait créé l'apologue s'il n'avait pas été inventé, car son génie portait naturellement des fables; et, comme disait l'ingénieuse la Sablière, c'était un fablier. Le *bon homme* ira plus loin que nous, répétait Molière à ses amis, et si La Fontaine ne les a pas laissés derrière lui, du moins il s'est placé à leur côté, et il est allé tout en contant et sans s'en douter, à l'immortalité. Quel admirable mélange d'imagination, de sensibilité et d'une philosophie douce et profonde! quelle simplicité inimitable! Il crée et répand ses richesses sans le vouloir et sans le savoir, et c'est cette heureuse ignorance qui lui donne cette facilité, cet abandon, cette naïveté, qui appelle tour à tour le souris et les larmes. On ne peut le comparer avec aucun auteur ancien ou moderne; on essaierait en vain de l'imiter; on doit désespérer de le voir reparaître, à moins que la nature ne reproduise cette singulière combinaison. Chez tous les autres écrivains on peut distinguer l'homme de son talent, l'écrivain de son ouvrage; chez La Fontaine la chose est impossible; l'homme tout entier se trouve dans chacune de ses fables, et c'est là ce qui en fait le charme; chacune d'elles est une empreinte précieuse de sa physionomie, physiognomie originale et vraiment unique; et si l'on avait pu pénétrer dans les secrets de son génie, et prendre, comme disait Fontenelle, son âme sur le fait, on aurait vu que les fables naissaient d'elles-mêmes dans son cerveau, et on en serait revenu au joli mot de Madame de La Sablière: c'est un fablier.

C'est dans la poésie dramatique que la France a atteint, sous le règne de Louis XIV le plus haut degré de perfection. Les troubles politiques qui avaient fait paraître de grands caractères, l'influence de la littérature Espagnole, qui se distinguait par un ton élevé, mais dont l'élévation dégénérait quelquefois en enflure, et l'étude de l'histoire Romaine, qui attirait Corneille par une affinité secrète avec le ton naturel de son esprit, expliquent les défauts et les beautés de ce grand homme, que le règne de Louis XIII revendique à juste titre. Il avait régné sur la scène par l'étonnement et l'admiration qu'inspirent ses personnages; *c'était le grand* ressort qu'il faisait jouer, et l'effet naturel *que devaient produire* son style mâle et dur, ses dessins

fiers et hardis, ses pensées profondes et ses sentiments sublimes. Racine vint lui disputer la palme du génie, et il ne peut pas disputer à Racine le mérite de la perfection. Les ouvrages de ce dernier sont dans la poésie ce que l'Apollon et la Vénus sont dans la sculpture, éminemment beaux. Jamais homme ne reçut de la nature un cœur plus sensible et plus passionné! il puisait en lui-même la marche et le langage de tous les sentiments et de toutes les passions, ou plutôt son imagination le mettant à la place de tous les personnages qu'il met en scène, il s'identifiait avec eux; il était tour à tour Phèdre, Andromaque, Achille, Agamemnon, Athalie; il s'oubliait lui-même, et se fait oublier de ses lecteurs; on ne voit que ses héros. Nourri de la lecture des anciens, élevé à l'école de Port-Royal, qui était celle de la piété, de la raison et du bon goût; sensible à l'amour, et connaissant par expérience toutes ses agitations et toutes ses délicatesses; placé dans un siècle où les grandes passions n'étaient ni un scandale ni un ridicule, et où l'esprit de la chevalerie s'annonçait encore par le respect que l'on avait pour les femmes; rapproché d'une cour où tout devait paraître noble, élevé, et où beaucoup de choses l'étaient en effet, où la décence et la dignité du langage et des manières étaient le ton dominant et passaient du souverain aux sujets; entouré d'amis éclairés et sévères qui ne lui refusaient pas l'éloge et ne lui épargnaient pas les critiques, Racine développa dans toute sa force le beau génie qu'il avait reçu de la nature, et il fera l'admiration et le désespoir de tous ceux qui essaieront de marcher sur ses traces. On lui a reproché d'avoir transporté l'art dans un monde idéal et conventionnel; mais l'objet de l'art n'est pas la nature, telle qu'elle se montre dans les individus qui composent la société; c'est la nature dans sa beauté, telle qu'elle existe dans les productions d'élite et les combinaisons les plus heureuses qu'elle ait jamais enfantées. D'ailleurs, si elle se surpasse elle-même quelquefois, elle se ressemble cependant toujours à elle-même. Toutes les amantes ne parlent pas précisément comme Hermione ou comme Junie, toutes les mères comme Andromaque; mais elles sentent de même, et du moment où elles seront en état de comprendre Racine, elles se reconnaîtront dans ses portraits. On a dit que Racine manquait d'énergie, *qu'il attendrissait* l'âme sans la remuer, *et qu'il ne parlait pas assez* aux sens. Il n'y a que ceux

qui prennent l'effort pour la force, qui puissent accuser ce grand poëte de manquer de force ; comme il est toujours simple et naturel, on peut aisément prendre le change. Britannicus et Athalie suffisent pour prouver que tous les tons lui sont familiers, qu'il sait peindre comme Tacite, avec des touches fières et hardies, et se placer au degré d'élévation, d'un prophète de l'ancienne loi. Il est bien plus facile, avec le secours du décorateur et du machiniste, de parler aux sens qu'à l'imagination ; mais en parlant trop aux sens, on les fatigue ou on les révolte, et on paralyse le jeu de l'imagination ; c'est à elle qu'il faut s'adresser ; c'est elle qu'il faut savoir mettre en mouvement, et comme ce qui est n'est jamais aussi beau que ce qui peut être, ses tableaux seront presque toujours supérieurs à ceux des sens. Racine possédait ce don précieux à un degré éminent, et il y joignait l'art de dessiner les caractères avec autant de correction que d'unité, de lier toutes les parties de sa création, de simplifier la marche, de graduer l'intérêt, d'animer toutes les scènes de ses tragédies ; il avait surtout une magie de style dont il paraît avoir emporté le secret ; il ne dit jamais ni trop ni trop peu ; il n'est ni au-dessus, ni au-dessous de son sujet, et il règne toujours chez lui une harmonie parfaite entre les choses qui se font et celles qui se disent.

Les autres nations disputent à la nation Française le mérite de ses tragédies, ou du moins la prééminence dans la tragédie ; mais toutes les nations conviennent que les comédies Françaises sont les premières de toutes, et en effet, jamais peuple n'a excellé dans ce genre comme les Français. Ce phénomène s'explique facilement. La comédie est la peinture des mœurs et des ridicules de la société. Le Français est naturellement sociable ; les sociétés sont nées en France ; elles y ont été de bonne heure un besoin de nécessité première. Une gaieté franche et aimable, une malice douce et spirituelle sont des traits du caractère national, et elles sont l'âme de la comédie. Un peuple vif jusqu'à la pétulance, et qui est dans un mouvement continuel, prête peut-être plus au ridicule qu'un peuple flegmatique, qui n'a souvent d'autre ridicule que son flegme même ; et ce même peuple doit saisir les ridicules avec plus de promptitude que tout autre. D'ailleurs, sous le règne de Louis XIV la distinction des rangs, les bienséances d'état, les usages établis par une étiquette

sévère, devaient multiplier les ridicules, en multipliant le nombre de ceux qui, avec plus de vanité que de tact, et de prétentions que de graces, voulaient sortir de leur état, et trahissaient leur origine et leur profession, en imitant les grands seigneurs. Les ridicules attendaient Molière; il vint, et ils furent tous produits sur la scène, et les originaux s'amusèrent aux dépens des copies. Rapproché des classes inférieures par sa naissance et par ses relations domestiques, des classes supérieures par la place qu'il occupait à la cour de Louis XIV Molière fut admirablement placé pour observer les hommes de tous les rangs, et pour saisir entr'eux des contrastes frappants et comiques. A une force et une pénétration d'esprit à qui rien n'échappait, et qui devinait ce qu'elle ne connaissait pas, il réunissait une raison saine et lumineuse, un bon sens exquis, une grande gaieté d'imagination et de la verve comique. Les Espagnols n'avaient eu que des pièces d'intrigue, il créa les pièces de caractère; en peignant l'homme individuel, il eut le grand art de peindre la nature humaine en général; en nous conservant le portrait fidèle des mœurs, du langage, des habitudes de son siècle, il fait celui de l'avare et de l'hypocrite de tous les temps et de tous les lieux. Sa philosophie profonde et morale, il ne la dut pas autant à Gassendi, dont il avait été le disciple, qu'à l'étude qu'il fit des hommes dans toutes les relations sociales, et au coup d'œil observateur qu'il jetait à la cour et à la ville dans l'intérieur des maisons et dans le secret des cœurs. Dufresni et Dancourt, Regnard et Destouches, ses successeurs et ses rivaux, n'ont que de la gaieté sans philosophie, ou de la philosophie sans gaieté, du talent et même un talent distingué, mais pas de génie.

La Grèce avait donné à la France des modèles de tragédie et de comédie. L'Italie avait créé un genre de spectacle, où tous les arts réunissaient leurs moyens et leurs richesses, qui s'èloigne de tout ce que les anciens ont connu dans ce genre, quoiqu'il les rappelle à certains égards; Quinault et Lully associèrent leurs talents pour transporter ce spectacle en France, et l'opéra prit naissance. La musique de Lully est oubliée, mais on lit encore avec plaisir les vers de Quinault, et malgré les traits que Boileau a lancés contre lui, la mollesse et la douceur de ses vers, l'usage admirable qu'il a fait des rhythmes, l'élégante simplicité de son style lui assurent une place distinguée parmi

les auteurs Français; quelques morceaux de ses poëmes respirent la douceur, la tendresse, la volupté, et sont dignes d'être chantés dans les jardins d'Armide.

La poésie didactique paraissait être faite pour le sage et sévère Boileau, qui avait plus de raison et de goût que d'imagination, et plus d'imagination que de sensibilité. Dans son Art Poétique, il donna en même temps le précepte et l'exemple. Il paraît offrir entre la philosophie et l'imagination, entre le vrai et le beau, une alliance aussi utile qu'agréable; mais il présente de grandes difficultés; on risque toujours d'être sec et aride, ou superficiel et faux. Boileau a su tenir un sage milieu entre ces deux extrèmes; il est solide sans pesanteur; il éclaire en amusant; ses idées, saines et justes, se succèdent en foule sous le masque agréable des images. Ses satires, qui paraissent appartenir au genre comique (car la comédie n'est qu'une satire en action), appartiennent plus encore au genre didactique, puisque leur but est d'instruire et de corriger. Celles de Boileau sont dans la bouche de tout le monde; la plupart de ses vers sont devenus maximes ou proverbes. Il n'a pas la sainte indignation de Juvénal, et il ne pouvait pas l'avoir, puisqu'il ne frappe que sur les ridicules. Il n'a pas non plus la philosophie d'Horace, son ton léger, son esprit fin et délicat; mais il a sa vivacité, ses tournures dramatiques, et la même correction de dessin, la même pureté de goût. On trouve dans ses satires plus de force que de grace, plus d'humeur que de gaieté, plus de sagesse que d'abondance; mais on y admire ce style mâle et ferme, cette simplicité vraiment antique, ce naturel précieux qui caractérisent les grands écrivains du siècle de Louis XIV. On regrette seulement que son talent ne se soit exercé que sur les mauvais auteurs, et qu'il n'ait pas plus ménagé les personnes en attaquant les choses.

Boileau a fait l'ode sur la prise de Namur; ses partisants et ses amis désiraient qu'il ne l'eût pas faite, ou qu'on l'oubliât, et leur vœu a été rempli. En général, la poésie lyrique n'a pas été cultivée en France avec succès. Les grands évènements du siècle de Louis XIV et les exploits des Français étaient bien propres à inspirer l'enthousiasme, dont l'ode est l'expression, mais le génie de la langue, qui ne permet pas les inversions hardies, et qui, plus que toutes les autres, se refuse même à un désordre apparent, *n'est pas favorable* à la marche irrégulière de la poésie

lyrique. Cependant l'auteur d'Athalie et d'Esther a fait ces chœurs immortels où toute la richesse des images orientales se trouve associée au goût le plus pur, et où le génie des poëtes sacrés a reçu l'hommage du génie. Rousseau, si fameux par les couplets qu'on lui attribua, si intéressant par ses malheurs, est justement célèbre par ses odes, dont l'harmonie ravissante, le ton noble et élevé commandent l'admiration de ceux même qui y désireraient plus d'abandon, plus d'enthousiasme, plus d'idées et de sentiments, et qui les voudraient plutôt sublimes que belles.

L'ode badine, la chanson, en un mot, tout ce qu'on est convenu d'appeler poésie légère, a obtenu en France un degré de perfection qu'il est plus facile de sentir que de définir et d'exprimer. La gaieté, la vivacité, la légèreté nationales devaient inspirer aux poètes le goût et le talent de ces productions légères ; ce sont des miniatures et des camées d'un fini achevé ; enfants du plaisir et de l'occasion, ces vers sont si parfaits qu'on les croirait le fruit d'un long travail. La perfection de la société, la marche rapide de la langue, les relations habituelles avec les femmes, devaient multiplier en France ce genre de talents. Chapelle, Bachaumont, Saint-Aulaire chantaient leurs couplets, comme Anacréon chantait les siens, au milieu des festins, couronné des roses du plaisir ; Chaulieu célébrait les mêmes objets avec plus de délicatesse et de sensibilité, mêlait aux peintures de la volupté une légère teinte de mélancolie, une philosophie douce et aimable, et il parait avoir dérobé à Horace le secret des contrastes ; la volupté est sur le devant de ses tableaux, et on aperçoit un tombeau dans l'éloignement.

L'éloquence emprunte à la poésie une partie de ses moyens et de ses riches décorations ; elle doit puiser avec beaucoup de sobriété dans le trésor d'images que la poésie lui ouvre, mais elle en a besoin pour persuader les cœurs, et pour faire trouver grace à la raison. Il est un genre d'éloquence que la France ne pouvait pas connaître, c'est l'éloquence politique, qui ne peut exister que dans les républiques ou dans les gouvernements mixtes. La France adopta et connut l'éloquence du barreau ; elle créa ou ressuscita l'éloquence de la chaire. Mais la première était souvent déplacée, là où il ne s'agissait que d'éclairer et non d'émouvoir, et elle manquait souvent de grands sujets qui lui permissent de déployer toutes ses forces. Patru, Cochin,

et plus tard d'Aguesseau ont été les modèles du barreau. Patru n'était que sage et correct; c'était beaucoup de réformer le mauvais goût de son temps. Cochin, plus animé, ne fut pas étranger aux mouvements oratoires. D'Aguesseau, dans ses mercuriales toujours pur, noble, élevé, offre plus d'idées que d'imagination et plus d'esprit que de sensibilité. Massillon, Bourdaloue, Bossuet et Fléchier disputent à Cicéron et à Démosthène, dans un ordre de sujets tout différents, la palme de l'éloquence. L'orateur sacré a des difficultés à vaincre qui étaient inconnues aux anciens, mais d'un autre côté il a des moyens de frapper, d'attendrir et d'émouvoir que la religion chrétienne seule pouvait fournir. Bourdaloue, logicien sévère, a dans son style un peu de l'austérité de ses principes; il paraît craindre de profaner par des ornements la sainteté de ses sujets; il est plutôt pressant que touchant, et il semble oublier que la vertu est un art et non une science, et que la religion a des intelligences secrètes et puissantes avec l'imagination et la sensibilité. Il était réservé à Massillon, de saisir toute l'étendue de l'art, d'ébranler à la fois toutes les fibres de l'esprit et du cœur pour faire triompher la vérité. Jamais homme n'a jeté la sonde dans le cœur humain d'une main plus sûre et plus délicate, avec plus d'habileté et plus de cette bonté touchante qui rassure sur l'usage qu'il fera de ses découvertes. Ses admirables discours sont une lutte continuelle de l'orateur avec les passions; il les atteint sous toutes les formes qu'elles empruntent; il les saisit, les arrête, les oblige à raisonner avec lui, les serre de près, démêle leurs artifices, et les contraint à signer elles-mêmes l'arrêt de leur condamnation; d'autres se contentent de prouver qu'il ne faut pas vivre sous l'empire des passions; il fait mieux, il vous en dégoûte et vous les ôte. Majestueux et clair, quand il établit le dogme; doux, tendre, entraînant, quand il peint les charmes de la vertu; véhément, impétueux, terrible, quand il foudroie les passions, il est le Racine de l'éloquence. Comme lui il a tous les tons; comme lui il est toujours également parfait. Bossuet, faible dans ses sermons, ne paraît fait que pour les oraisons funèbres. Il fallait à ce génie sublime, à cette imagination vaste, à cette âme plus forte encore que sensible, le champ immense de la mort, du temps, de l'éternité, pour qu'elle fût dans sa *véritable sphère*. Tout ce qui est obscur et mystérieux,

u saisissant et sombre, ou infini dans son principe et lans ses suites, est seul à l'unisson de son génie. A la auteur où il s'élève, on a peine à le suivre; après avoir romené l'orgueil de l'homme sur les tombeaux, il s'élève, vec lui au ciel sur un char de feu. L'esprit de Fléchier e plane pas dans ces hautes régions, ou ne s'y soutient as long-temps; plus fini qu'abondant, plus élégant qu'é-tergique, il ne perd jamais son auditeur de vue, et son uditeur ne l'oublie jamais.

Chez la plupart des peuples, l'éloquence a été unique-nent consacrée à certains sujets, et elle n'a pas quitté la ribune et la chaire; chez les Français elle n'est étrangère à ucun genre; le talent d'écrire avec élégance, avec chaleur, vec légèreté, avec force, suivant les matières, l'art d'adapter oujours le style au sujet que l'on traite, n'ont peut-être été hez aucune nation aussi communs qu'en France. Aucune ittérature ne possède autant de livres bien faits, solides, pro-fonds, instructifs, et en même temps agréables. Nulle part n ne trouve autant d'ouvrages qui offrent un heureux nélange d'esprit et de raison, d'imagination et de sentiment, le faits et d'idées, où sans perdre de vue l'objet principal et 'unité de but, on répande plus de cette variété qui éclaire et délasse en présentant à l'esprit une foule de rapports divers; où le style, à la fois clair et précis, épargne au lecteur la fa-tigue de l'obscurité et l'ennui des longueurs, et où l'on arrive à des résultats frappants par une marche rapide et sûre.

Quel que soit le mérite de la poésie Française, la prose Française en a peut-être encore davantage, et a contribué plus que la poésie à la prodigieuse fortune qu'a faite la littérature. La poésie est une espèce de luxe des nations civilisées; la prose est un objet de nécessité première; elle est le véhicule des idées et des sentiments sur lesquels roule la société. La perfection de la prose Française tient également au génie de la langue et à celui de la na-tion qui la parle. Cette langue, qui suit l'ordre logique des idées, qui, pour éviter les équivoques aux-quelles sa pauvreté l'expose, veut qu'on détermine avec soin le sens de chaque expression, qui débarrasse toujours la phrase principale de toutes les phrases incidentes, et ne permet jamais à un auteur d'être obscur, est éminemment la langue de la raison. Elle ne se refuse pas aux besoins de l'imagination; elle est même admirable pour peindre en poésie *les mouvements des* passions et les affections du

cœur; mais la langue Italienne est plus harmonieuse et plus tendre, l'Espagnole plus majestueuse et plus romantique, l'Allemande plus riche et plus métaphysique, l'Anglaise plus hardie et plus libre dans ses inversions et dans sa marche, et aucune de ces langues n'est peut-être aussi propre que la Française à porter l'évidence et la lumière dans l'esprit, à suivre et à rendre fidèlement les modifications de la pensée; car la précision et la clarté la caractérisent. Elle doit conserver ce caractère, et le conserve en effet dans les grands écrivains, quel que soit le ton qu'elle prenne; qu'il soit tendre dans Fénélon, véhément dans Bossuet, mâle et ferme dans la Bruyère, impérieux dans Rousseau, magnifique dans Buffon, léger et rapide dans Voltaire. L'heureux équilibre de raison et d'imagination, de sentiment et de finesse, qui constitue le fond de l'esprit national, et qu'on retrouve dans tous les bons auteurs, a passé dans la langue même, et a donné à la prose Française la perfection qui la distingue; dans tous les ouvrages classiques elle paraît être le langage de la raison, parée des graces de l'imagination, et animée par les mouvements de la sensibilité.

Les travaux de l'érudition avaient préparé à l'histoire une prodigieuse abondance de faits. Saumaise, Scaliger, Casaubon, et beaucoup d'autres avaient associé leurs noms à ceux des grands écrivains de l'antiquité en les expliquant; et quoique leurs volumineux et pesants commentaires soient plutôt des depôts d'érudition que des ouvrages dictés par le goût ou par une saine critique, ils avaient répandu beaucoup de lumières sur l'histoire, les lois, les usages et les mœurs de la Grèce et de Rome. Ces savantes recherches avaient frayé la route aux traducteurs des anciens, et bientôt les Français purent lire la plupart des auteurs Grecs et Latins dans leur langue. A la vérité, la plupart de ces traductions, comme celles d'Ablancourt, étaient de belles infidèles; d'autres, comme celles de Dacier, étaient moins élégantes sans être plus éxactes, et ne faisaient pas mieux connaître le génie de Plutarque et d'Homère, que d'Ablancourt n'avait réussi à rendre celui de Tacite; mais cependant ces traductions, tout imparfaites qu'elles étaient, enrichissaient la langue ou la perfectionnaient, faisaient du moins soupçonner la belle simplicité des anciens, et multipliaient les points de comparaison. Mabillon, Cordemoi, *Valois Lelong,* Baluze, Ducange, rendaient à l'histoire

moderne, et surtout à l'histoire de France, le même service que Saumaise et ses rivaux avaient rendu à l'antiquité. Leurs travaux dans cette partie sont véritablement immenses. Il fallait leur renoncement au monde, leur vie simple et uniforme, pour les entreprendre; il ne fallait pas moins que leur courage, leur patience, et quelquefois même les habitudes de leur état pour les exécuter. Leurs ouvrages effraient notre paresse et étonnent notre vanité qui ne veut produire que pour jouir. Ils suffisent pour fermer la bouche à ces détracteurs ignorants ou de mauvaise foi, qui ne pouvant enlever au siècle de Louis XIV la gloire du génie, disputent aux écrivains de cette époque le mérite du savoir. En général, il importe de rappeler que pour être pesant et diffus, on n'est pas nécessairement solide et profond, et qu'on peut être correct, élégant, agréable, éloquent même, sans être superficiel et inexact. Le tableau de l'histoire universelle par Bossuet, en offre la preuve la plus frappante. Cet ouvrage est le résultat d'une érudition profonde et d'un génie élevé, qui porte dans le chaos des événements l'ordre, la lumière et l'harmonie. On peut regretter que Bossuet n'ait pas choisi un autre point de vue en traitant son sujet, mais on ne peut nier que celui qu'il a choisi ne soit grand et majestueux; on peut désirer qu'il eût montré moins exclusivement un seul peuple, et qu'il n'eût pas mis les autres dans l'ombre, mais on ne saurait lui disputer le mérite de l'exécution. Son génie hardi et fier semble dédaigner les détails; il ne voit que les masses, il néglige les nuances et il saisit les grands traits; on dirait que, comme une intelligence supérieure, il voit la terre à distance, et qu'il en écrit l'histoire sans apprécier les événements et les actions à la mesure commune. Deux mots lui suffisent pour peindre un caractère, quelques périodes pour décrire la décadence et la chute des plus grands empires; son style a la marche du temps, rapide et entraînant; partout il lutte de rapidité avec lui, et comme lui il embrasse tout et ne s'arrête nulle part. Au milieu du mouvement général des peuples qui se heurtent, se confondent et s'effacent, il semble le maîtriser; il assigne leur rang aux nations, et semble conduire et diriger leur course errante, depuis la naissance jusqu'au tombeau.

Les autres historiens du siècle de Louis XIV sont à grande distance *de lui.* *Tantôt* ce sont des panégyristes

fastidieux, tels que Limiers et d'autres; ils dénaturent les faits, et ne paraissent pas même soupçonner que l'histoire doive avoir un autre but que de caresser des hommes puissants. Tantôt ils sont entachés des préjugés de leur profession ou de leur ordre; ils oublient qu'ils sont hommes et qu'ils sont Français, et se rappellent uniquement qu'ils sont jésuites. C'est de cette manière que le P. Daniel a traité l'histoire de France. Saint Réal, dans sa Conjuration de Venise, a quelquefois la vigueur et la concision de Salluste, mais souvent son imagination tient le pinceau, et il ne peut obtenir de lui-même de suivre l'ornière des faits. Vertot a été heureux dans le choix de ses sujets; il n'a pas été dépourvu de cet esprit philosophique qui saisit les causes éloignées de chaque événement, et ses rapports avec tous les autres; mais il manque de rapidité dans quelques-uns de ses ouvrages, de simplicité dans d'autres, et dans tous d'une vérité exacte et sévère. Le père d'Orléans fait des tableaux agréablement colorés, mais dont la composition est maigre et dont les figures sont dessinées sans exactitude. Son style est brillant, ou plutôt brillanté; mais aucun de ses ouvrages n'annonce un esprit supérieur, un jugement sûr, une âme forte, ni même l'amour de la vérité. Rapin Thoyras, un de ces Français que l'intolérance obligea de s'expatrier, consacra sa plume à l'histoire de la rivale de la France, de l'Angleterre, et l'écrivit avec beaucoup de liberté; il a puisé dans les sources avec autant de patience que de peine; il a pénétré les ressorts secrets des révolutions, mais il a été égaré dans ses jugements par sa haine contre la France et contre les Stuarts, et il n'a donné aucune attention aux progrès de la culture nationale: son style est lâche, traînant, diffus, sans noblesse, sans précision et sans chaleur. Cependant il a évité la plupart des défauts des historiens du règne de Louis XIV, qui généralement voyaient plus, dans l'histoire, celle du prince que celle des peuples, le tableau des événements militaires que celui du développement des lois et des mœurs, et qui consultaient plus l'intérêt de leur religion, de leur ordre, de leur patrie, que celui de l'humanité.

Ce qui peut consoler et dédommager du défaut des grands historiens ceux qui étudient la littérature Française de cette époque, ce sont les mémoires. Ce genre d'écrits, dans lequel les Français, causeurs, malins, empressés à

parler d'eux-mêmes et des autres, ont mieux réussi que tous les autres peuples, est peut-être le plus piquant et le plus instructif de tous. Les bons mémoires sont non-seulement les archives fidèles des petitesses et des faiblesses auxquelles ont tenu les plus grands événements, mais c'est un cours d'anatomie du cœur humain, une conversation familière avec des gens d'esprit sur les hommes distingués de leur siècle. En voyant les acteurs derrière les coulisses, et les ressorts de la magie des décorations, on perd sans contredit de douces illusions sur la vertu et sur la grandeur, mais on s'éclaire, et l'on acquiert des connaissances pratiques. Les mémoires ont peut-être fait perdre à l'histoire de sa majesté, et ils ont fourni des armes au pyrrhonisme historique, en offrant souvent la parodie des révolutions et la caricature des personnages. Leurs auteurs traitent, à la manière des Calot et des Teniers, les sujets que les Raphaël de l'histoire avaient idéalisés. Mais peut-être n'est-ce qu'en rapprochant ces deux manières, et en corrigeant l'une par l'autre, qu'on peut parvenir à se faire une juste idée de la physiognomie des grands personnages. Les anciens connaissaient peu ou point ce genre d'ouvrages. La forme même de leurs constitutions donnait à tout une sorte de publicité qui rendait les secrets du gouvernement moins piquants et moins nombreux. Les affaires étaient plus faciles à pénétrer ; les factions étaient plus communes, et les intrigues plus rares.

Aucune époque de l'histoire n'offre plus de mémoires intéressants que le règne de Louis XIV. Les progrès des lettres et du goût avaient rendu le talent d'écrire assez commun dans la classe des magistrats, des ministres, des hommes d'état, des généraux. La foule des événements, la complication des intrigues, les révolutions de l'intérieur de la cour, occupaient trop les contemporains, pour qu'ils ne fussent pas jaloux d'en instruire la postérité. Ces mémoires sont entre les mains de tout le monde. La plupart ont une tournure originale ; le ton en est sérieux ou badin, énergique ou léger, indulgent ou sévère, soutenu ou négligé, selon le caractère des auteurs, qui, en faisant le portrait des autres, nous ont en même temps laissé le leur.

On peut associer aux mémoires les négociations et les lettres familières. Elles ont le même but, ou produisent du moins le même effet, celui d'éclaircir les événements, et de faire *connaître les hommes*. Sous le règne de Louis

XIV, la politique prit un langage clair, simple, noble, précis, digne du roi et de la nation qu'elle faisait parler, et les affaires mêmes furent traitées avec une sorte d'élégance. Déjà sous Henri IV d'Ossat en avait donné l'exemple. Les collections des dépêches et des Mémoires de d'Avaux, de d'Estrades, de Torcy sont précieuses, non seulement pour ceux qui se forment aux affaires politiques, mais pour tous ceux qui veulent connaître l'esprit du gouvernement en France, sous le règne de Louis XIV. Les lettres de Bussy Rabutin, de Madame de Maintenon, de Madame de Sévigné, n'ont pas le même ton ni le même genre d'intérêt que celles de Cicéron et de Pline; mais elles en ont un autre qui, pour être différent, n'en est pas moins précieux, et elles servent à fixer la physiognomie du siècle. Bussy ne manque pas d'esprit, mais il manque de naturel, et l'art ne pouvait pas lui inspirer ces heureuses négligences qui sont l'âme du style épistolaire. Les lettres de Madame de Maintenon sont plus simples, mais elles ne le sont pas assez; on y reconnaît une femme qui vivait toujours dans la représentation et dans la contrainte, et qui craint que son secret ne lui échappe; il y a de la finesse et quelquefois du trait dans ses lettres, mais aucun de ces mouvements de l'âme, de ces accents involontaires du cœur, qui établissent une liaison intime entre l'écrivain et le lecteur, et qui vous font trouver et regretter un ami dans une personne que des siècles séparent de vous. On ne peut rien ajouter aux souvenirs délicieux que réveille chez tout homme de goût, le nom seul de Madame de Sévigné. Elle serait étonnée de sa réputation, si elle voyait que des lettres qui coulaient de sa plume avec tant de facilité et d'abandon, où elle s'oubliait elle-même en les écrivant, et qu'elle oubliait après les avoir écrites, lui ont acquis l'immortalité. Ces lettres sont une galerie animée et vivante qu'elle fait mouvoir par la magie de son style. Le sujet n'est rien, moins que rien quelquefois; la forme est inimitable. Cette femme avait au plus haut degré le génie du sentiment, et cette grace de l'esprit qu'on ne saurait définir. Il en est de ces beautés comme des parfums délicats; on ne saurait peindre ces sensations; il faut lire les lettres de Made de Sévigné, les relire encore et garder le silence sur ces plaisirs.

Une femme non moins célèbre, mais moins étonnante que Madame de Sévigné, Madame de La Fayette a donné *la première le* modèle d'un bon roman. Ce genre tient le

milieu entre l'histoire et le poëme épique; il se rapproche par son ton de la première, et de l'autre par ses fictions. Il était peu connu des anciens; la chevalerie le fit naître; l'empire des femmes, le rôle qu'elles jouaient dans toutes les sociétés, les formes mêmes des sociétés répandirent le goût, le besoin, le talent du roman, et en multiplièrent les sujets. On l'avait déjà débarrassé du merveilleux de la chevalerie. Il était moins facile et plus instructif de peindre les mœurs de la société que d'imaginer des faits d'armes et des miracles de féerie. On avait substitué aux grands coups d'épée les longs discours, et l'ennui n'y avait rien perdu. Les amants parlaient et n'agissaient pas; ils se perdaient dans la métaphysique du sentiment, et ressemblaient à ces héros de l'Arioste qui, dans le palais enchanté d'Atlant, s'apperçoivent de loin, sans jamais se rapprocher. Zaïde et la princesse de Clèves s'éloignèrent de ce mauvais goût. Le roman changea de ton et d'objet. On observa le monde avec autant d'attention que de finesse, et l'on profita de ces observations pour composer le tableau de la société. Le roman devint l'histoire de la vie, tandis que l'histoire n'est souvent que le roman de l'espèce humaine; et il offrit des leçons vivantes et personifiées aux hommes de tous les rangs, de tous les âges et de tous les états, tandis que l'histoire réserve les siennes pour ceux qui gouvernent. Mais en France, où les caractères tous modifiés par les convenances sociales, offrent des dehors uniformes, où l'on voudrait tout saisir et tout peindre au vol, où toutes les affaires se traitent avec plus de vivacité et de rapidité qu'ailleurs, où l'on vit plus dans les cercles et dans les sociétés que dans les relations domestiques, on devait préférer les romans d'intrigue aux romans de caractère. Par les raisons contraires, les Anglais aiment mieux les romans de caractère que les romans d'intrigue. Dans ce genre, le roman de Gil Blas est un véritable chef-d'œuvre. C'est la scène mouvante de la société, avec tous ses ridicules, tous ses défauts, tous ses contrastes; tous les différents états y paraissent et y sont peints avec une telle vérité, que les auteurs, les ministres, les favoris, les intrigants de toutes les contrées, en dépouillant les personnages du costume Espagnol, se reconnaîtront eux-mêmes dans l'archevêque de Grenade, dans Olivarez, Caldéron et Scipion.

A côté de ces fictions ingénieuses, qui supposent la connaissance de la nature morale de l'homme et qui servent à

la répandre, les sciences qui étudient la nature des corps, leurs lois, leurs propriétés, leurs effets et leurs usages, multipliaient les observations et les expériences pour découvrir les qualités des objets, et déterminaient par de savants calculs les quantités des corps. Varignon et le marquis de l'Hôpital faisaient faire des progrès aux mathématiques. Dominique Cassini déterminait la méridienne de Paris; l'Académie des Sciences les enrichissait toutes par ses paisibles travaux. Fontenelle, qui appartient à deux siècles, et qui eut le talent de mettre les résultats de la science à la portée des novices, étonnait les savants et les ignorants par la clarté et la précision de son style; rapporteur philosophe des découvertes des autres, il etait fait pour réconcilier les gens du monde avec les gens de lettres. Dans l'Histoire de l'Académie, il déroula l'instructif et simple tableau des services que rendirent à la science les savants du siècle de Louis XIV, et, dans ses Eloges, il révéla les secrets de leur génie, et les secrets plus intéressants de leurs obscures vertus.

La philosophie morale n'élevait point de savantes théories des droits et des devoirs. Les premiers lui paraissaient suffisamment déterminés par les lois, les autres énoncés par la conscience, le bon sens et l'évangile, avec une évidence à laquelle on ne pouvait rien ajouter; mais elle observait avec art, analysait avec soin, peignait avec force les résistances que les penchants et les passions opposent dans le cœur au triomphe de la règle. La morale fut plutôt traitée comme un art que comme une science. La Bruyère, Nicole, Pascal, La Rochefoucault, parcoururent toutes les sinuosités du labyrinthe du cœur, tous les détours de la caverne de la société humaine, et signalèrent l'ennemi sous des traits si frappants qu'on ne put le méconnaître, si odieux qu'on ne put que l'abhorrer.

La métaphysique, ou le grand problème de la nature des existences et de l'origine des principes des connaissances humaines, avait été abordée par Descartes. Ce philosophe en avait donné une solution, aussi peu satisfaisante pour tous les esprits, que celles que la Grèce en avait données avant lui, et que toutes celles qu'on a hasardées après la sienne; mais son système avait enrichi la langue d'une foule de termes qui exprimaient les rapports des idées et les objets du monde intellectuel. La profondeur de Descartes lui gagnait les esprits actifs et réfléchis, qui en

l'étudiant apprenaient à marcher sur ses traces. La hardiesse de ses hypothèses attachait à ses principes ceux mêmes qui ne voient dans la métaphysique qu'un amusement. Le plus célèbre des sectateurs de Descartes fut lui-même un homme de génie, qui s'engagea dans ces hautes spéculations avec toute l'ardeur d'une imagination vaste et forte. Le père Malebranche a développé toutes les richesses de la philosophie Cartésienne, et a multiplié les applications de ses principes ; mais il lui a rendu un service plus essentiel, en l'embellissant de tous les charmes de son style. Personne, avant lui, n'avait encore écrit sur des matières abstraites avec autant de précision et de simplicité, de noblesse et d'élégance. Aujourd'hui, la partie systématique des ouvrages de Malebranche est abandonnée, et on les lit encore comme des modèles de style philosophique. D'ailleurs, les livres de la Recherche de la Vérité qui traitent des erreurs des sens et de l'imagination, conserveront toujours leur prix ; ce prix est indépendant de tous les systèmes ; les systèmes tombent, mais les faits bien vus et bien exprimés demeurent. C'est un manifeste contre l'imagination, que l'esprit philosophique a dicté, mais pour lequel l'imagination n'a pas dédaigné de prêter son pinceau et ses couleurs à la raison.

Bayle, qui joignait à une lecture immense un esprit scrutateur, hardi et indépendant, qui avait étudié tous les systèmes et qui les a tous jugés et attaqués, qui a mis tant d'idées en circulation, et qui, par la foule d'objections qu'il a lancées contre toutes les sectes et contre tous les partis, a donné une si forte impulsion à la raison humaine, Bayle est peut-être la tête la plus étonnante de ce siècle étonnant sous tous les rapports ; mais ce n'est pas ici le lieu de caractériser sa philosophie, et d'apprécier les éminents services qu'il a rendus à la science. Les sciences sont au fond étrangères à l'objet de ce tableau ; nous ne faisons ici qu'esquisser rapidement les progrès de l'esprit humain, sous le règne de Louis XIV, dans la poésie et dans l'éloquence. La raison en est simple et évidente. La littérature d'une nation appartient à la nation tout entière, emprunte d'elle son caractère, et lui donne le sien ; ainsi, elle peut et doit être considérée comme le signe et l'effet de la richesse et de la puissance des états. Les sciences, au contraire, dans leurs développements, marchent souvent à *côté de la nation, au sein* de laquelle un petit nombre

d'hommes d'élite les cultivent avec succès. Elles reçoivent bien moins que la poésie et l'éloquence, leur mouvement et leur direction de la situation politique d'un peuple et du caractère de son génie.

Rien n'annonce et ne prouve mieux l'opulence nationale d'un état, et ne donne une plus haute idée de sa puissance, que les créations des arts. Aucun siècle, si ce n'est celui des Médicis, n'offre dans ce genre un plus grand nombre d'ouvrages justement admirés que le siècle de Louis XIV. Tous les arts du dessin, excités par de riches récompenses, encouragés par des distinctions flatteuses, inspirés par l'espérance d'obtenir l'admiration et par l'enthousiasme du beau, rivalisèrent d'efforts et de succès. Il suffit de nommer les artistes qui illustrèrent la France; leurs noms sont en possession de réveiller dans tous les esprits des idées de génie et de gloire. Claude Perrault reproduisait dans la colonnade du Louvre le goût pur de l'antiquité, qu'il savait imiter sans la copier servilement. Les deux Mansards, émules de gloire sans être rivaux, travaillaient de concert à des ouvrages dignes de l'immortalité, et Hardouin Mansard, le plus célèbre des deux, acquittait la dette de la nation, en élevant d'une main savante, à la gloire des braves guerriers que leur patrie reconnaissante voulait honorer, cette coupole hardie et magnifique qui couronne l'Hôtel des Invalides. D'autres architectes se formèrent à leur école; eux-mêmes avaient été précédés par un artiste qui pouvait leur donner des leçons et des modèles, l'habile Desbrosses, dont le palais du Luxembourg atteste encore les talents. Le cavalier Bernin, à qui l'on ne saurait refuser un mérite distingué, mais qui se laissait quelquefois entraîner par son goût pour les choses extraordinaires et même bizarres, n'eut pas sur les architectes Français une influence funeste; il excita entre eux une utile émulation, sans corrompre la pureté de leur style. Le pinceau du génie décorait les édifices qui avaient été construits d'après les dessins et les calculs du génie. L'école Française prit naissance. Dans ce genre, les premières places étaient occupées par des hommes uniques, favoris de la nature et des circonstances, placés au milieu des chefs-d'œuvre qui parlaient à leurs sens et de grands souvenirs qui fécondaient leur imagination, et qui, nés sous le ciel inspirant de l'Italie, resteront à jamais les dieux de l'art; mais au-dessous de leur rang il est encore de belles places, et quoiqu'au jugement des

connaisseurs, les artistes Français n'aient pas un caractère bien prononcé, cependant, ils ont produit beaucoup d'ouvrages qu'on ne voit pas sans un vif intérêt, et quelques-uns même qui commandent l'admiration. Le Brun dessinait avec correction et peignait avec noblesse les belles actions d'Alexandre; il savait donner au vainqueur de la modération sans faiblesse, de la dignité sans orgueil, et à la malheureuse famille de Darius, de l'abattement sans bassesse, et ce genre de douleur qu'on partage et qu'on respecte en même temps. Le Sueur, avec des touches plus mâles et plus fortes, présentait aux Chartreux, sur les murs de leur couvent, les combats et les victoires, les pénitences et les travaux de Bruno leur fondateur. Le Poussin effaçait Le Brun et Le Sueur par la richesse et surtout par la poésie de ses compositions. Son imagination sensible et mélancolique attachait des idées morales aux objets de la nature inanimée, et il a l'art d'en réveiller dans l'âme du spectateur, de l'attendrir et de l'émouvoir, en le jetant dans une rêverie douce et profonde; comme à Virgile, il lui suffit de quelques traits pour nous révéler ou nous faire soupçonner du moins un monde infini de sentiments et d'idées, sous les formes finies et les êtres individuels qu'il fait passer sous nos yeux. Mignard excellait dans le portrait, et savant dans la perspective, il sait, dans un espace étroit, ouvrir à l'œil un horizon immense; en contemplant le dôme du Val-de-Grace, il semble que l'imagination plonge dans les cieux.

Pendant que la toile s'animait sous le pinceau des grands maîtres, le ciseau faisait respirer le marbre. Il paraît que dans l'art divin de la sculpture les anciens seront à jamais inimitables, puisque les plus beaux génies de l'Italie, dans le temps de sa séve et de sa vigueur, n'ont pas pu les égaler; cependant les Italiens eux-mêmes conviennent que les Français peuvent disputer la palme dans la sculpture à tous les artistes de cette époque. Le Puget, le Moine, Girardon, Bouchardon, Coysevox, Coustou, vivent et vivront toujours dans des ouvrages supérieurs; même dans le temps où la France, enrichie par ses conquêtes, possédait ces monuments de l'art, la gloire de la Grèce et l'orgueil de l'Italie, les productions du génie des artistes Français n'étaient pas entièrement éclipsées par ce redoutable voisinage; elles paraissaient moins parfaites, mais elles conservaient de *la beauté.*

On ne saurait dire la même chose de la musique qui faisait les délices de la cour délicate et difficile de Louis XIV. Lulli a été, en France, le créateur de ce bel art, alors aussi peu connu qu'il est aujourd'hui devenu commun. Les compositions harmonieuses et brillantes de cet artiste charmaient l'oreille, ébranlaient toutes les fibres du cœur, excitaient des transports d'admiration, et elles sont oubliées.

Tels étaient les grands hommes qui, dans les jours de sa gloire, entouraient le trône de Louis, lui donnaient encore plus d'éclat qu'ils n'en recevaient eux-mêmes de lui, ajoutaient la considération à tous les autres moyens de puissance dont la France pouvait disposer, faisaient admirer et aimer leur patrie, tandis que les armes de leurs concitoyens la faisaient respecter et craindre, et exerçaient sur les opinions, les goûts, les sentiments des hommes, un empire qui n'était pas inutile à la prépondérance politique de Louis XIV. La nature ne fut peut-être pas plus féconde alors ni plus libérale pour la France qu'elle ne l'a été dans d'autres pays et à d'autres époques ; mais les germes de talents et de génie qu'elle répand avec une apparente insouciance, et qui souvent meurent en naissant, trouvèrent, comme nous l'avons vu, un sol fait pour les recevoir et des circonstances uniques qui accélérèrent leur développement. A l'avènement de Louis XIV le travail des esprits était déja fort avancé ; toutes les espérances étaient en fleur ; son règne fut la saison de la maturité.

Etat des Sciences et des Lettres au XVIIIme. Siècle.

Lorsque, pendant quelques années, la littérature eut suivi les traces du siècle de Louis XIV, sans avoir produit rien de marquant ni d'original, quelques hommes de talent montrèrent qu'il n'appartient qu'à la médiocrité d'imiter servilement ; et que pour acquérir une réputation durable, s'il faut suivre des guides, il est plus essentiel encore de se livrer à sa propre impulsion.

Un tragique nouveau parut sur la scène, et s'y fit remarquer surtout par un caractère nouveau et particulier. Crébillon, étranger aux modèles de l'antiquité, ayant peu médité sur l'histoire, dépourvu de grandes et profondes pensées, écrivain sans correction et sans harmonie, sut par-

fois donner aux passions une expression forte et sombre qui frappe et étonne l'esprit, sans émouvoir le fond du cœur.

A peu près à la même époque parut un homme dont la réputation, acquise à meilleur titre, s'est aussi conservée plus grande. Il avait manqué à la gloire littéraire du siècle de Louis XIV un poète lyrique, qui complétât cette réunion d'hommes célèbres, chacun dans un genre distinct.

Rousseau a apporté dans presque toutes ses odes une grande verve et une sorte d'harmonie pompeuse, que seul il a su donner à notre langue. Mais il est quelquefois guindé, et son enthousiasme ne part pas toujours du fond du cœur.

Chaulieu, qui a chanté la volupté, contribuera mieux encore à montrer l'influence que les mœurs avaient déjà exercée sur les lettres.

C'est ici le lieu de nommer un homme qui paraît unir ensemble les deux époques. Fontenelle naquit assez tôt pour que les belles années du règne fameux brillassent sous ses yeux, et vécut assez long-temps pour voir les plus beaux titres de gloire du dix-huitième siècle. La tiédeur de son âme se fait sentir dans son talent, remarquable surtout par la finesse ingénieuse et par l'impartialité. Il n'eut ni verve ni imagination comme poète, et point d'invention comme savant. Il apporta un peu de sécheresse et d'affectation dans les lettres, et donna quelquefois aux sciences un coloris trop frivole.

Parmi les écrivains qui illustrèrent le commencement de son siècle, on ne doit pas oublier de placer Lamothe, dont les opinions, la conduite et le caractère ont quelque rapport de ressemblance avec Fontenelle. Poète froid et faux dans la haute poésie lyrique, quelquefois gracieux dans l'ode Anacréontique, fabuliste sans naïveté, mais parfois ingénieux, il fut plus heureux dans la carrière dramatique. Après avoir choisi un sujet heureux, il le disposa avec tant d'art, il sut amener des situations tellement touchantes, qu'il cacha l'impuissance où il était de les développer avec sentiment et profondeur.

Cependant, au milieu des palmes des écoles et des succès précoces de la jeunesse, croissait un homme destiné à recueillir la plus grande part de la gloire de ce siècle, à en porter toute empreinte, à en être, pour ainsi dire, le représentant, au point qu'il s'en est peu fallu qu'il ne lui ait imposé son *nom*. *Sans doute*, la nature avait doué Voltaire

des plus étonnantes facultés; sans doute, une telle puissance d'esprit n'a pas été entièrement le résultat de l'éducation et des circonstances. Un abandon entier à son impression, une continuelle impétuosité de sentiment, une irritabilité si délicate et si vive, ont produit ce pathétique, cet entraînement irrésistible, cette verve de l'éloquence ou de la plaisanterie, cette grace continuelle qui découle d'une facilité sans bornes. Et quand la raison et la vérité viennent à être revêtues de ces brillants dehors, elles acquièrent alors le charme le plus séduisant; il semble qu'elles naissent sans effort, toutes brillantes d'une lumière directe et naturelle: et leur interprète laisse loin derrière lui tous ceux qui les recherchent péniblement, par le jugement, la comparaison et l'expérience.

Ses voyages hors de France, l'accueil qu'il reçut des étrangers, lui donnèrent de l'humeur contre sa patrie; il fut le premier qui professa, dans ses écrits, l'admiration pour l'Angleterre. Convenons qu'il était difficile, en effet, que le spectacle d'une nation où le gouvernement était à la fois libre et stable, où régnaient ensemble l'amour de la patrie et l'esprit de liberté, sans nuire à la morale et à la tranquillité publiques, ne fût pas un sujet de regret pour un Français, qui voyait dans son pays un peuple frondeur, sans esprit public, et un gouvernement sans considération, prétendant à tous les droits du despotisme sans pouvoir réprimer la licence.

C'est d'abord comme poète tragique que Voltaire se présente à nos yeux, accoutumés à placer les compositions dramatiques au premier rang de la littérature. Dans les premiers ouvrages de sa jeunesse, il montra, comme dans sa conduite, de l'obéissance aux idées reçues et aux exemples donnés précédemment. Dans *Œdipe*, on voit un jeune auteur pénétré des beautés de Racine et de Corneille, et soumettant son génie à les suivre. Dans *Mariamne*, le soin extrême à imiter la poésie de Racine, est encore plus marqué. Bientôt parut *Zaïre*, avec ses défauts tant reprochés, et ses beautés qui les font oublier. C'est là que Voltaire a imprimé le caractère de son talent tragique. Ce n'est point la perfection des vers de Racine, et leur mélodieuse douceur; ce n'est pas ce soin, ce scrupule dans la contexture de l'intrigue, ces gradations infinies du sentiment; ce n'est pas non plus la haute imagination et la *simplicité* de Corneille. Et pourtant il est en Voltaire

quelque chose qui ne se trouve pas dans les autres, et qu'on y pourrait regretter. Il a une certaine chaleur rapide de la passion, un abandon entier, une verve de sentiment qui entraîne et qui émeut, une grace qui charme et qui subjugue. On voit que des vers tels que les siens, ont dû être produits par l'homme de l'imagination la plus ardente; si quelque chose peut donner l'idée d'un auteur en proie à tout l'enivrement de la passion et de la poésie, c'est un ouvrage tel que *Zaïre*. Il est impossible, même en l'examinant avec réflexion, de ne pas être frappé de ce caractère de force, de facilité et de grace, qui distingue la muse tragique de Voltaire.

D'autres chefs-d'œuvre succédèrent à *Zaïre*, tous avec le même genre de beautés et de défauts.

C'est comme poëte épique que Voltaire a le plus déchu de sa renommée. En vain il s'était flatté de donner une épopée à la France. Ce n'est pas dans le temps où il vivait, ce n'est pas avec son caractère qu'on produit un tel ouvrage. Il faut, pour la poésie épique, la vive et libre imagination des premiers âges; il faut que les lumières n'aient point encore affaibli la force des croyances, l'exaltation des sentiments, la variété et la vigueur des caractères; l'épopée ne peut-être chantée qu'à des peuples simples, et pour ainsi dire enfans, sensibles aux charmes des longs récits, amoureux des merveilles, ignorants des explications et des critiques. C'est alors que le poëme épique peut être empreint de couleurs primitives, et revêtu de formes grandioses. Ce sont de telles circonstances qui produisent Homère et le Tasse. Cependant on ne peut nier que la Henriade n'offre de grandes beautés; la poésie n'en est pas épique, mais elle est quelquefois élevée et pathétique.

On ne conteste guère l'attrait des poésies fugitives de Voltaire. Un de leurs principaux mérites, qui augmente surtout leur intérêt, c'est qu'elles servent à faire connaître les sentiments et les pensées du poëte. On aime à voir la poésie prêter son charme à des impressions réelles.

Voltaire, historien, a souffert aussi des attaques portées à sa renommée. De ce côté, il offrait des endroits faibles; ce n'était pas avec cette vivacité d'opinion, et ce manque d'examen, qu'on pouvait espérer de le voir atteindre à la gravité du caractère de l'historien. Cependant son premier essai fut heureux et mérite le succès qu'il a obtenu. Il *eut le bonheur de choisir*, pour son héros, le plus

romanesque et le plus aventureux des souverains. La réflexion avait peu de prise sur la vie du roi de Suède; elle en eût même détruit l'intérêt. Il fallait de la rapidité dans le récit, et des couleurs éclatantes. La connaissance profonde et la juste appréciation des hommes étaient peu nécessaires, quand il s'agissait d'un prince qui s'était montré tout en dehors. Il n'y avait pas de grandes conceptions à juger, de motifs secrets à démêler; Charles XII était tout entier dans les faits. Il n'y avait qu'à peindre, et c'était un des talents de Voltaire.

Tracer le tableau du règne de Louis XIV, était une entreprise tout autrement difficile. Dans ce tableau il donna les premiers exemples marquants d'une nouvelle méthode d'écrire l'histoire. Il voulut en faire, non plus un tableau, mais une suite de recherches destinées à instruire la mémoire et à occuper la raison. Après lui, les historiens Anglais, en imitant cette manière d'écrire, ont surpassé leur modèle en érudition, en philosophie, en impartialité. Voltaire, dans le règne de Louis XIV, n'a vu que l'éclat dont il a brillé par les victoires, par les lettres, par les arts. Il n'a point songé à examiner le caractère du gouvernement et de l'administration de ce monarque; l'influence qu'il a eue sur le caractère de la nation, et les suites qui en sont résultées.

Ce n'était pas ainsi qu'on jugeait Louis XIV dans les années qui suivirent sa mort; on avait été éclairé sur ses torts par les désastres qui en provinrent. L'on en gardait un ressentiment profond et même exagéré.

Il nous reste à parler de l'esprit qu'il apporta dans la philosophie, c'est-à-dire, dans les opinions relatives à la religion, à la morale et à la politique. On lui a attribué un projet formel de renverser ces trois bases de l'honneur et de la félicité des peuples. Mais qui voudrait trouver dans Voltaire un système de philosophie, des principes liés, un centre d'opinions, serait fort embarrassé. Rien n'est moins conforme à l'idée grave qu'on se fait d'un philosophe, que le genre d'esprit et de talent de Voltaire. Qu'il ait eu le projet de plaire à son siècle, d'exercer sur lui de l'influence, de se venger de ses ennemis, de former un parti qui pût le louer et le défendre, nous le croyons sans peine. Il vécut dans un temps où les mœurs étaient perdues, du moins dans les classes supérieures de la société; et il ne respecta *pas la morale.* L'envie et la haine employèrent contre lui

les armes de la religion, lorsqu'elle n'était plus respectée même par ses propres défenseurs : il ne la considéra que comme un moyen de persécution. Son pays avait un gouvernement sans force, sans considération, et qui ne faisait rien pour les obtenir : il eut un esprit d'indépendance et d'opposition. Voilà quelle fut la vraie source de ses opinions.

Montesquieu, le plus illustre des contemporains de Voltaire, et qui marcha son égal parmi ceux qui ont contribué à la gloire du siècle ; Montesquieu, malgré la gravité de son caractère et la régularité de sa vie, nous offrira de même des traces remarquables du temps où il a vécu.

C'est surtout dans les *Lettres Persanes*, ouvrage de sa jeunesse, que peut se voir cette témérité d'examen, ce penchant au paradoxe, ces jugements sur les mœurs, les lois, les institutions, ce libertinage d'opinion, si l'on peut ainsi parler, qui attestent à la fois la vivacité, la puissance et l'imprudence de l'esprit. Cependant on y remarque, à travers tant de jugements hasardés, les traces d'une raison noble et élevée, l'amour constant du juste et de l'honnête.

Après cet ouvrage, tout contribua à modifier le caractère de Montesquieu, et à rendre ses opinions plus complètes et plus sérieuses.

Il se consacra tout entier à étudier, en philosophe, les lois qu'il connaissait déjà comme magistrat. Il voulut rechercher comment les lois positives dépendent des mœurs des peuples, de la forme du gouvernement, des circonstances physiques du pays, des événements historiques, enfin de tout ce qui forme l'ensemble de chaque nation : ce fut le travail de sa vie. C'est ainsi qu'il a élevé le monument qui peut-être honorera le plus et son siècle et son pays. Ce n'est pas cette haute éloquence de Bossuet, planant au-dessus des empires, jetant un regard d'aigle sur leurs révolutions et sur leurs débris, se plaçant comme spectateur au-dessus de la nature humaine pour chercher les voies de la Providence. Il n'y a rien là qui soit directement applicable au bien des hommes et à la police des sociétés. On y apprend à dédaigner, par une sublime exaltation, les plus vastes événements de ce monde, pour ne songer qu'à un autre avenir. Mais un autre genre d'honneur est dû à celui qui offre des leçons praticables, et qui trouve le point précis où les principes des choses se rattachent, à la fois, aux détails *positifs de la politique*, et à la connaissance

générale et élevée des hommes, de leurs vertus, de leurs vices, de leurs diverses tendances. C'est là le caractère du livre de Montesquieu. On se plait à voir une âme supérieure, animant par la grandeur de ses vues la méditation des règles textuelles qui nous gouvernent. On éprouve tout le charme de cette chaleur qui règne dans la région idéale de la philosophie ; en même temps, un esprit applicable se montre toujours, à travers l'éclat des idées générales, ou des peintures éloquentes.

Aucun livre ne présente plus de conseils utiles, pour le gouvernement et l'administration des nations Européennes, et surtout de la France que l'*Esprit des Lois*. Montesquieu ne s'est pas perdu dans de vaines théories : il s'est pénétré de la connaissance de l'histoire ; il a démêlé le caractère de ses concitoyens dans ses rapports avec leur constitution ; il a voyagé pour comparer les divers gouvernements modernes, et rechercher les traces de leur commune origine. Cette passion pour la justice, cette haine éclairée du despotisme, qui ne se répand point en vagues déclamations, qui démêle avec sagacité tout ce qui peut y entraîner les peuples, qui en démontre toutes les infamies et toutes les absurdités, tantôt avec la raison du juge, tantôt avec le sentiment qui s'indigne : voilà ce qui anime d'un bout à l'autre l'Esprit des Lois, et ce qui lui assure à jamais l'amour et l'admiration des gens de bien.

En écrivant les Lettres Persanes, il avait su mêler une peinture animée des mœurs orientales et un intérêt romanesque dans un livre qui avait en apparence un tout autre but ; dans le *Temple de Gnide*, au milieu du tableau des voluptés, on s'étonne de retrouver le philosophe dessinant à grands traits le caractère des peuples. Aussi, le talent de Montesquieu ne s'est-il peut-être jamais montré plus grand que lorsque, dans deux écrits bien peu entendus, dans les *Dialogues de Sylla et de Lysimaque*, il a pu allier heureusement les deux caractères de son esprit. L'imagination poétique a rarement produit quelque chose de plus noble. Ce sont deux belles conceptions dramatiques, animées d'une éloquence grave, pénétrante et sublime. En admirant la suite et l'ensemble du livre de la *Grandeur et de la Décadence des Romains*, ouvrage utile et instructif, on ne peut s'empêcher d'appercevoir que Montesquieu a attribué aux maîtres du monde, plus de prudence *et de vertus qu'ils* n'en possédaient.

Le Franc de Pompignan essayait de succéder à Rousseau; et malgré l'anathème de ridicule dont un vers de Voltaire a frappé ses poésies sacrées, on y peut découvrir, sinon une ode entièrement belle, du moins un très-grand nombre de strophes remarquables.

Sur la scène tragique, Voltaire n'avait pas de rival: peu d'années ont fait disparaître presque tous les essais qui furent tentés pour s'associer à ses triomphes

La comédie fut aussi cultivée avec succès par quelques auteurs de ce moment, et même avec un succès plus durable; mais elle avait tout-à-fait changé de caractère. Ce n'était plus la peinture naïve et profonde du cœur humain, où Molière avait excellé, où Dancourt et Le Sage l'avaient imité. Un certain langage de convention s'était emparé de la comédie. Les caractères, les mœurs, les incidents même n'étaient plus pris dans la nature.

Ainsi, le rôle du *Métromane* est assurément conçu d'une manière idéale, et n'est pas une représentation de la nature. Mais il est écrit avec une verve et une vérité de sentiments qui entraînent. Nous ne songeons pas si les poëtes sont ainsi faits; ce dont nous sommes assurés, c'est que l'âme de Piron était puissamment et véritablement émue, quand il faisait parler le Métromane; et la nôtre partage sur-le-champ cette émotion.

Destouches, sans avoir aussi bien réussi, a su, par deux ou trois comédies, s'assurer une réputation durable. Un style pur et facile, des situations attachantes, maintiendront long-temps au théâtre le *Glorieux* et le *Philosophe Marié* où se trouvent cependant des caractères complètement hors de nature.

Lachaussée, contre lequel s'élèvent quelques préjugés, montra peut-être un talent plus original. Les ridicules, les travers, les vices, n'ont pas été de son ressort; quand il a essayé de les peindre, il a employé des couleurs fausses. Mais les sentiments délicats, la douce et vraie sensibilité, les mouvements généreux lui inspirent une sorte de chaleur, sans déclamation, sans affectation, qui parvient à émouvoir dans ce genre, le seul où il ait réussi: il est loin de Térence et de sa touchante simplicité, mais pourtant il le rappelle quelquefois.

Un rang plus distingué est réservé à Gresset, et il le mérite à plus d'un titre. L'auteur de *Ververt*, quand il ne se serait *pas placé au-dessus* des poëtes comiques ses

contemporains, serait encore assuré de ne pas être oublié. On peut reprocher à la comédie du *Méchant* d'avoir trop peu d'action, de manquer d'intérêt et de développement.

L'Encyclopédie qui fut conçue pour donner aux siècles à venir une haute idée des progrès immenses que l'on croyait apercevoir dans les connaissances humaines, les envisagea sous un point de vue nouveau, et dans un esprit qui fit changer de caractère à presque toutes les sciences. En effet, on avait cru découvrir un nouveau cours à leur source commune; on avait tracé la marche des opérations de l'âme humaine, sur une route nouvellement adoptée.

C'est ce qu'on peut déjà reconnaître dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, ouvrage qui obtint une grande réputation, et qui annonça cette entreprise d'une manière brillante.

Une science nouvelle naquit alors sous le nom d'*Economie Politique*. On rechercha quelle était la source de la richesse des citoyens et des nations, et comment la vie d'un peuple, et sa plus ou moins grande prospérité, dépendent des relations pécuniaires et commerciales des individus et du pays entier. La théorie de cette circulation de la fortune publique et particulière, fut ingénieusement et clairement établie; elle obtint un succès extraordinaire. L'Europe presque entière accueillit avec une sorte d'enthousiasme les systèmes de bonheur public des Economistes. Les souverains honoraient hautement ces nouveaux législateurs.

Mais ce fut la grammaire et toute la science du langage qui reçurent, plus que toute autre branche des connaissances humaines, une face entièrement nouvelle. *Dumarsais*, marchant sur les traces de Port-Royal, avait travaillé à rattacher la grammaire d'une manière immédiate avec l'art de raisonner. *Condillac* et *Duclos*, venant après lui, en firent une dérivation de la nouvelle métaphysique. De leurs recherches, résulta une théorie du langage, claire et méthodique, qui remplaça bientôt les anciennes nomenclatures. Au lieu de rapporter toutes les langues à la langue Latine, et d'adapter toutes les grammaires aux formes d'une seule, on essaya de trouver des règles générales d'où les règles particulières de chaque langue pussent facilement découler.

Parmi l'école des métaphysiciens Français du *dix-huitième siècle*, il en est un qui, en suivant la même

marche, fut animé d'un esprit tout différent. Charles Bonnet s'appliqua plus qu'aucun autre à développer la théorie des sensations, et à y chercher la connaissance intime de l'homme; mais les conclusions qu'il essaya d'en tirer, et l'ensemble de ses opinions, n'eurent aucune analogie avec la tendance de *Condillac* et de ses disciples. Ici se montre un exemple frappant de l'étroite liaison qui unit les mœurs et les lettres.

Revenons aux auteurs de l'Encyclopédie, Diderot fut doué d'une âme ardente et désordonnée. Mais c'était un feu sans aliment; et le talent dont il a donné quelques indices, n'a reçu aucune application entière. S'il eût embrassé une carrière unique, si son esprit bouillant eût marché dans un sens déterminé, au lieu d'errer dans tout le chaos d'opinions contraires que cette époque voyait ou naître ou se détruire, Diderot aurait laissé une réputation durable, et maintenant, au lieu de répéter seulement son nom, on parlerait de ses ouvrages.

Le disciple le plus fidèle des philosophes de ce temps, fut Helvétius. Une vaine persécution donna à son livre de l'*Esprit* une célébrité qu'il n'aurait pas eue sans cette circonstance.

A le considérer comme écrivain, Duclos se rapproche aussi beaucoup de ses contemporains. Son talent porte un caractère de froideur, d'examen, et même de sécheresse. Dans ses histoires et dans son Voyage en Italie, ce caractère est un défaut; mais les *Considérations sur les Mœurs* étant un ouvrage entièrement conçu dans cet esprit, il en complète l'ensemble: ce n'est pas un livre de morale profonde et générale; il ne sonde pas dans les replis du cœur de l'homme; mais il n'est guère possible de mieux peindre toutes les nuances de l'esprit de société, de mieux caractériser leurs causes et leurs effets immédiats. C'est un tableau spirituel de l'écorce superficielle dont les habitudes du monde revêtent les hommes. Il règne surtout dans cet ouvrage une clarté et une précision remarquables.

Bien au-dessus de ceux que nous venons de nommer, et sans marcher sous aucune de leurs bannières, brillait Rousseau. Si parmi les écrivains illustres de ce siècle, il en est un qui ait eu une influence particulière, et qui ne se soit pas asservi à suivre le mouvement commun, c'est sans doute Rousseau qui a obtenu cet honneur. Formé dans le malheur et dans *la solitude*, nourri de longues méditations

et de chagrins secrets, il est, à ce qu'il semble, de tous les littérateurs contemporains, celui qui porte le plus un caractère distinct et natif. Tandis que les autres recevaient toutes les influences de la société, participaient aux mœurs et aux opinions répandues dans le public, s'efforçaient de lui plaire en se conformant à son esprit, Rousseau ressentait tous ces effets d'une autre manière.

C'est dans une disposition pareille que Rousseau a puisé son talent, ses opinions et ses fautes; c'est pour avoir vécu étranger au milieu de la société, nous dirons même de l'humanité, que tout en ressentant avec enthousiasme l'amour de la vertu et de la justice, tout en voulant y exciter les autres, il a ébranlé ce qui sert de base à la vertu et à la justice; le sentiment du devoir. C'est là, à ce qu'il nous parait, le vice de sa philosophie.

Mais il y a quelque chose de bien surprenant, c'est le succès inoui de presque tous ses ouvrages dans lesquels il voulait nous persuader qu'il était vertueux, en racontant comment il ne l'était pas. C'est bien là ce qui prouve combien est puissante sur le cœur de l'homme, la peinture d'une impression vive et réelle; quelle sympathie elle excite en lui, et comment elle établit entre celui qui parle et celui qui écoute, des rapports si intimes, que l'un éprouve bientôt ce que l'autre a éprouvé. Aussi est-il vrai de dire que nul n'a mieux su que Rousseau révéler l'intérieur de son âme.

Il reste encore à parler d'un de ces hommes du premier ordre, qui font la gloire de leur siècle. A Voltaire, à Montesquieu, à Rousseau, on doit associer Buffon; ces quatre écrivains laissent loin derrière eux tous leurs contemporains.

Le caractère et les habitudes des animaux, l'aspect et la physionomie des contrées furent retracés par son pinceau avec une inconcevable magie. L'impression souvent vague que nous recevons de la première vue des objets est par lui reproduite avec une précision et une simplicité qui étonnent à chaque instant. En lisant Buffon, on sent de nouveau ce qu'on avait éprouvé sans bien le définir; on retrouve le sentiment qu'avait fait naître en nous l'aspect du cheval parcourant fièrement la prairie, ou de l'âne portant son fardeau avec patience. La peinture des frimas éternels revient glacer tous nos sens; et quand il nous représente les marais fangeux de l'Amérique méridionale, une impression profonde de dégoût et d'horreur nous saisit entière-

ment. Jamais peintre ne montra plus d'imagination que Buffon. Son langage, où quelques personnes ne veulent voir que les traces de la patience et de l'art, est, en même temps, la représentation fidèle des sensations les plus vives. Souvent il a une telle vérité, que le lecteur se sent ému jusqu'au fond du cœur, comme si l'auteur avait voulu peindre les effets des passions. On agit sur l'âme dès qu'on parvient à représenter, avec justesse et profondeur, le moindre de ses mouvements.

Le style de Buffon n'est pas moins parfait lorsqu'il remonte aux causes générales, et qu'il expose ses brillantes hypothèses; il est alors d'une clarté et d'une simplicité persuasives; il participe à la grandeur du sujet; les preuves et l'observation des faits sont fondues avec la théorie d'une manière insensible. Rien ne sent la peine dans ses discours; ils ont quelquechose de grave et d'élevé à la fois; ils sont dignes sans être ambitieux. L'auteur semble d'un vaste regard embrasser la nature, sans être troublé d'un tel spectacle, bien qu'il en apprécie la grandeur; en un mot, aucun écrivain du dix-huitième siècle ne parla un plus beau langage que Buffon, ou, pour mieux dire, n'eut de plus grandes pensées.

Maintenant nous avons parcouru l'époque la plus glorieuse du dix-huitième siècle, nous n'aurons plus à parler d'aucun de ces hommes de génie qui illustrent leur pays et leur temps. La vieillesse de Voltaire, de Buffon, de Rousseau, ne vit rien s'élever qui leur ressemblât. Mais le second rang fut occupé par des écrivains qui ont mérité quelque réputation.

Dans la tragédie, deux écrivains eurent des succès qui leur survivent encore. *Lemierre* se fit remarquer par une sorte de verve dans l'expression, qui n'est cependant pas la chaleur du sentiment; mais il n'a su ni dessiner un caractère, ni approfondir une situation; dans son style barbare, sans être naturel, il se rencontre parfois des morceaux où la déclamation ne manque pas de force et d'élévation.

Dubelloy a été plus heureux; il s'est mis sous la protection de noms illustres et chers à la France; il a rappelé d'anciens et glorieux souvenirs: mais au tems où il écrivait on avait un grand goût pour le faste des paroles.

Colardeau, qui avait peut-être un génie plus conforme à la poésie que les auteurs dont nous venons de parler, leur fut cependant inférieur dans l'art dramatique; mais son

talent se déploya avec plus de succès dans une autre carrière. Il s'est distingué par la traduction en vers des *Nuits* d'Young.

Saint-Lambert, son contemporain, ne cultiva que la poésie descriptive : il y fut correct et élégant ; mais il eut moins de facilité et de charme.

Deux poëtes qui moururent jeunes montrèrent peut-être plus d'inspiration poétique : *Malfilâtre* et *Gilbert* ont laissé après eux de glorieux regrets.

Les écrivains en prose étaient plus distingués.

Nul peut-être ne mit plus de soins et de prétentions pour parvenir à l'éloquence que Thomas, qui figure aussi avec quelque honneur dans la nouvelle école de poésie : mais il suivit une fausse route.

Marmontel essaya aussi d'être un poëte, et ne laissa d'autre réputation que celle d'un prosateur ; mais celle-ci est bien méritée. Il eut constamment de la facilité et de l'élégance. Les premiers chapitres de Bélisaire rappellent le Télémaque ; mais il a obtenu plus de succès par ses Contes Moraux, qui retracent avec un grand charme des événements et des sentiments pris dans l'ordre habituel des choses. On lui a reproché d'avoir copié, sans goût et sans fidélité, le langage de la société de son temps.

Mais c'est dans les Eléments de Littérature que Marmontel s'est montré avec le plus d'avantage.

Tandis que les anciennes rhétoriques, au milieu de leur marche et de leur langage technique, n'apportaient à l'esprit aucune espèce de plaisir, Marmontel sut retracer dans son style les vives impressions que font en nous les jouissances littéraires. Lire et admirer est en effet un sentiment ; comme les autres, il peut être fidèlement représenté.

C'est surtout à peindre ce genre d'émotions qu'a excellé M. de Laharpe, qui avait plus fortement encore que Marmontel le sentiment de la littérature. Il fut aussi un poëte plus distingué. Quelques uns de ses ouvrages sont parvenus à se maintenir sur la scène, bien qu'ils ne portent pas un caractère original ; il a eu quelquefois de la grace dans ses poésies légères ; mais sa renommée repose presque uniquement sur les succès qu'il a obtenus dans la critique. Pendant toute sa vie il répandit dans les journaux les matériaux qu'il a réunis ensuite sous le nom de *Cours de Littérature*. Personne n'a montré plus de verve que Laharpe dans ce genre de style.

Parmi les écrivains en prose, aucun n'appliqua son talent au genre qui en comporte le meilleur emploi; cette époque ne nous a donné aucun historien remarquable. On traduisit avec élégance les écrits sages et instructifs des historiens Anglais; ce sont les modèles de la méthode qui avait déjà été adoptée pour écrire l'histoire, et que nous avons examinée en parlant de Voltaire. Mais ils ne trouvèrent point d'émules en France.

De tous les historiens de son temps, c'est l'Abbé Raynal qui eut le plus de renommée; mais il est à craindre que son ouvrage n'ait eu plus de succès que de mérite.

Ce fut alors que Delille traducteur de Virgile, dont le talent s'était déjà annoncé avec éclat, fit paraître un ouvrage, où la poésie descriptive était ornée de tous ses charmes. Par la suite il publia une traduction du *Paradis Perdu* de Milton, ouvrage admirable, où il rend avec énergie et élégance et même avec fidélité les plus sublimes passages de l'auteur.

Alors aussi, et sans doute ce ne fut pas sans surprise, on vit, au milieu d'un siècle si éloigné de la simplicité des sentiments et de la peinture naïve de la Nature, apparaître, comme par phénomène, un écrit revêtu de ces couleurs, dont l'usage paraissait perdu. La postérité aura peine à croire que les *Etudes de la Nature*, *Paul et Virginie*, et la *Chaumière Indienne* aient été composés à la fin du dix-huitième siècle. Sans doute, elle devinera qu'un esprit amoureux de la solitude et de la méditation, inspiré par le spectacle d'une nature encore sauvage et presque vierge, pouvait seul tracer un tel tableau.

La comédie quitta le ton précieux et ridicule de Dorat, et de ses imitateurs. Collin d'Harleville la ramena, non pas au temps de Molière, mais à celui de Destouches ou de Lachaussée. Il sut y répandre un intérêt doux et des sentiments exprimés avec charme et vérité. Fabre, son rival, eut plus de verve; mais, malgré ses hautes prétentions, il ne fut souvent qu'un déclamateur.

Les seules fables que l'on puisse lire avec plaisir, après celles de La Fontaine, furent composées par Florian; et leur auteur ne se distingua pas par ce seul ouvrage.

Anacharsis parut de même à cette époque. L'érudition n'avait pas encore été consacrée à un pareil emploi. Au lieu de présenter l'aride résultat de ses travaux, et tout l'échafaudage des recherches, l'Abbé Barthélemy sut mettre l'érudition *en action, et en usa pour* tracer un vivant tableau

de l'ancienne Grèce. Cette peinture est aussi animée que si elle était le fruit de la seule imagination. Le long travail nécessaire pour en préparer les matériaux, n'a pas refroidi l'auteur; on voit qu'il avait devant les yeux tout ce qu'il avait placé dans sa mémoire; c'est peut-être à ce goût vif pour l'antiquité où il avait si bien su se transporter, que le style de l'Abbé Barthélemy a dû quelques rapports éloignés avec le style de Fénélon. Du moins est-il vrai que Platon l'a parfois rendu éloquent, comme Homère avait rendu Fénélon poétique.

Une foule d'écrits sérieux et utiles, ou qui du moins cherchaient à l'être, étaient encore mieux en harmonie avec l'occupation générale des esprits.

Quelques hommes d'état donnaient à des matières qui, jusqu'alors, étaient demeurées étrangères au public, un intérêt qui était dû à l'élévation de leurs idées, à la pureté de leurs vues, et à la noblesse de leurs sentiments. Parmi eux, M. Necker se distinguait par un amour plus éclairé de la morale et de la vertu; au milieu de cette ivresse orgueilleuse de la raison humaine, son éloquence conservait une sagesse et une modération inconnues alors. Il défendait la cause des sentiments religieux contre le torrent des opinions à la mode, et donnait à tous ses écrits un caractère de finesse et d'élévation, de gravité et de douceur.

Littérature Française pendant les Trente premières Années du XIXme. Siècle.

NUL homme de lettres encore n'a publié en France un apperçu de l'ensemble des événemens ou des produits de la science et de la littérature depuis le commencement du XIXme. siècle. Nous allons essayer de mettre nos lecteurs à portée de suivre les efforts, les progrès, ou du moins le mouvement intellectuel de nos écrivains et de nos poëtes.

Un des grands événemens de notre histoire littéraire ce sont les cours de M. M. Villemain (Littérature Française), Cousin (Histoire de la Philosophie) et Guizot (Histoire de la Civilisation Moderne). Nous n'entreprendrons pas ici de rendre un compte détaillé de ces doctes et souvent sublimes leçons, ni des impressions qu'elles laissent dans les cœurs de ceux qui les écoutent. Ceux qui ont entendu, *ou lu, M. Villemain,* peuvent seuls apprécier la fléxibilité

son éloquence, la sûreté de son goût, cette merveilleuse
nce de sentiment et d'esprit qui caractérise son talent,
aisance avec laquelle il passe du brillant au sévère,
racieux au pathétique, et cette facilité à se teindre des
eurs du style de l'écrivain qu'il sait apprécier. Il ne
it proposé que d'examiner la littérature Française,
il a souvent fait des excursions sur les littératures
ngères, et particulièrement sur la littérature Anglaise,
en montrer le caractère original, ou pour faire voir
luence qu'elles exerçaient à certaines époques les unes
les autres. Libre de préjugés et de superstitions litté-
s, il n'affectait point le rigorisme outré des partisans
istote; il n'enchaînait pas le génie et l'ardeur de la
esse aux pieds massifs du dieu Terme, et plein d'admi-
n pour le grand homme du XVIIIme. siècle, qu'il ap-
it *le prince des gens d'esprit et des moqueurs*, il n'en
ouvait pas moins l'injustice ou la légèreté de ses at-
es contre le père du théâtre Anglais.

I. Cousin, avec moins de brillant dans l'élocution, et
pire sur l'esprit, mais avec plus d'enthousiasme et de
eur, remue profondément les âmes de ses auditeurs par
éduction de ses belles rêveries métaphysiques. Suivant
néthode de son maître Royer-collard, il a exposé les
cipes de la philosophie Ecossaise de Reid. Attiré en
magne par le désir d'étudier celle de Kant, il avait
suivi jusque dans les prisons l'objet chéri de ses pro-
les études; et, revenu de ce voyage, il lui vint l'idée
faire un nouveau système éclectique, dont on trouve
uisse dans les fragmens philosophiques publiés en
6. On l'a accusé à cette époque de tomber dans le Pan-
sme, mais les admirables développemens qu'il a donnés
doctrine démentent assez ces fausses assertions.

I. Cousin a partagé l'histoire moderne de la philosophie
deux grandes époques, celle qu'il appelle d'*enveloppe-
t*, qui embrasse tout le moyen âge, et celle de *déve-
ement*, qui date du premier ouvrage de Descartes, dont
loire, comme celle de Socrate, est d'avoir mis dans le
de moderne l'esprit philosophique.

es systêmes de Locke, de Condillac, et des matérialistes
les ont suivis, M. Cousin les a renversés, et sur leurs
is a élevé un noble et consolant édifice pour l'homme,
cette philosophie éclectique, qui n'exclut précisément
un système des spiritualistes, mais qui admet de chacun

ce qui convient ou ce qui s'harmonise avec ses hautes spéculations.

Le cours que faisait M. Guizot, en même tems que ses deux collègues, sur l'histoire de la civilisation moderne, touchait à chaque pas au domaine du philosophe et du littérateur. C'est avec le flambeau de la philosophie qu'il essayait de pénétrer dans les secrets de la civilisation Européenne, depuis la chute de l'empire Romain jusqu'à nos jours. C'est avec le secours d'une diction féconde en aperçus nouveaux qu'il soutenait l'attention de ses auditeurs à ses vastes tableaux. On y retrouvait le talent particulier de l'historien de la révolution d'Angleterre, celui de résumer les faits caractéristiques d'une époque avec une vigueur et une netteté qui la reproduisent fidèlement.

Comme au cours de M. Cousin, au milieu des éloges et des suffrages qu'ils ont excités, le critique a trouvé moyen d'adresser quelques reproches au professeur sur l'esprit de ses leçons; on l'accusait de philosophisme et de protestantisme (M. Guizot est protestant), surtout alors qu'il signalait la marche et l'influence de l'église chrétienne sur la civilisation. Mais nous ne rapportons ces reproches et ces éloges, et cet immense succès des trois cours dont nous venons de parler, que comme un fait intéressant dans l'histoire littéraire du tems.

Après avoir parlé de la philosophie, il est convenable de continuer par l'histoire, et celle des Ducs de Bourgogne de la maison de Valois par M. le Baron de Barante, mérite qu'on la cite la première.

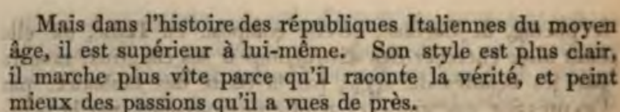
Voilà un de ces livres qui font époque et même révolution dans la littérature. Dans sa préface, qui seule serait un ouvrage recommendable, l'auteur discute la question que nous ne fesons qu'indiquer. Il observe que les historiens Français n'ont pas su rendre assez attachants les récits qu'ils ont composés d'après les documens originaux et contemporains, tandis qu'on trouve dans ces documens eux-mêmes un charme singulier de franchise et de vérité, qui soutient constamment l'attention et l'intérêt du lecteur. C'est de ce point de vue que M. de Barante est parti pour nous donner une histoire dont la forme est toute nouvelle, et le succès a complétement justifié son audace.

Son sujet, judicieusement choisi, embrasse l'époque peut-être la plus intéressante de notre histoire. Il est resserré entre deux batailles célèbres, celle de Poitiers où combattit

et fut blessé auprès du roi son père, Philippe le hardi, premier Duc de Bourgogne de la maison de Valois, et la bataille de Nanci, où fut tué Charles le téméraire, dernier duc de cette race. Elle commence et finit comme un poème épique, elle est remplie d'aventures merveilleuses, de personnages d'une célébrité romanesque. On y voit tour à tour en scène Charles V et Duguesclin, Edouard III et le Prince Noir, Charles VI et Isabeau de Bavière, Henri V et ses frères, Charles VII, Agnès Sorel, et la Pucelle d'Orléans, Richemont, Talbot, Lahire, Xaintrailles et Dunois.

Elle prend le lecteur à la fin du régime féodal dans les derniers tems de la Chevalerie, à la naissance de l'industrie, aux premières lueurs de la civilisation, aux premiers débats qui se sont prolongés jusqu'à nos jours de la démocratie avec l'aristocratie. Elle le conduit à travers les guerres des Flamands avec leurs ducs, de nos guerres étrangères et civiles, des insurrections, des assassinats, et de mille calamités publiques produites par les rivalités des maisons de Bourgogne et d'Orléans; jusqu'au moment où la monarchie Française, mise par elles à deux doigts de sa perte, reparait plus glorieuse et plus forte; et où la féodalité vient tomber aux pieds de ce personnage unique dans nos annales, Louis XI, et là nous laisse au bord d'un nouvel univers.

Sismondi, comme M. de Barante, a voulu aussi traiter l'histoire par une nouvelle méthode, mais il a été moins heureux que notre historien. Il a prétendu donner une histoire de la nation Française et non plus de ses rois, et il a tracé ses divisions historiques d'après les époques les plus mémorables, de l'époque morale et civile de cette nation; mais quoiqu'il ait prétendu, il est difficile de marquer cette séparation d'une manière aussi tranchante, aussi exclusive qu'il a voulu le faire. Le siècle de Charlemagne et celui de Louis XIV seront toujours des époques historiques plus faciles à saisir que les divisions, souvent idéales, des révolutions qui s'opèrent dans les mœurs d'une nation. Un historien court le risque, en se dégageant des limites ordinaires, de s'égarer dans des digressions où l'auteur ne saisit que ce qui est favorable à son système, et sacrifie l'intérêt qui s'attache aux personnages dans l'histoire comme dans le roman. C'est ce qui est arrivé à M. Sismondi dans l'histoire des *Français*.



Mais dans l'histoire des républiques Italiennes du moyen âge, il est supérieur à lui-même. Son style est plus clair, il marche plus vîte parce qu'il raconte la vérité, et peint mieux des passions qu'il a vues de près.

Et maintenant, voilà un homme hors de ligne, dont le nom retentit depuis trente ans en Europe tantôt comme poëte, tantôt comme historien, tantôt comme orateur, tantôt comme homme d'état, c'est Châteaubriand.

Dans un aperçu aussi restreint que celui que nous donnons ici, il est difficile de suivre ses traces, et de donner une idée du génie de poëte qu'il a déployé dans plusieurs ouvrages, dans le génie du christianisme où l'épisode d'*Atala* lui a permis de répandre tout l'éclat de son style, toute la beauté de ces descriptions d'un monde vierge et nouveau, qu'il avait vu dans sa jeunesse.

Dans la vie errante qu'il a menée depuis la révolution, la politique l'a distrait long-tems de la littérature, et c'est un regret que nous pouvons exprimer avec douleur; car nous avons perdu sans doute, par sa malheureuse et persévérante ambition, les fruits qu'aurait produit dans un repos heureux le génie de cet homme célèbre.

Après avoir occupé plusieurs emplois diplomatiques, le 22 Mars, 1805, ministre plénipotentiaire de France en Valais, ayant appris la mort du Duc d'Enghien, il donna sa démission, et entreprit, en 1806, le voyage de Jérusalem, qu'il exécuta dans l'espace d'un an. Il traversa la Grèce, et revint par l'Afrique et l'Espagne; nous lui devons sur ce voyage un *itinéraire* du plus grand intérêt.

Mais une femme, dont l'Europe entière a parlé, dont la renommée a porté le nom aussi haut que celui des plus grands génies, Madame de Staël, doit figurer aussi parmi les hommes célèbres qui font la gloire de notre époque.

Dès son enfance, elle déploya des dispositions extraordinaires, et des signes précoces d'un génie auquel les circonstances où elle s'est trouvée, et l'éducation qu'elle a reçue, ont donné une plus grande force.

Sa vie agitée et douloureuse; son exil de la France, n'ont pas abattu son âme; et dans ses dix années de solitude, elle composa plusieurs ouvrages qui commencèrent sa réputation. A la mort de son père, qu'elle apprit à Berlin, sa douleur fut excessive, rien ne pourrait en donner une idée. Il faut lire les regrets et l'éloge que son cœur lui *dicta sur la vie* privée de M. Necker. Le roman, ou plutôt

le poëme, de *Corinne*, qu'elle composa en Italie, où elle était allée chercher des distractions à ses chagrins, montra par les beautés du style, par la vérité des tableaux, par l'expression énergique et tendre des passions, par la peinture des mœurs, qu'elle pouvait s'élever encore plus haut et que l'avenir promettait autre chose.

En effet, Madame de Staël publia alors cet ouvrage admirable *De l'Allemagne*. C'est là qu'elle a déployé cette justesse de jugement, cette force d'esprit qui la distinguent à jamais. Cette vaste carrière qu'elle s'est ouverte n'a pas été pénible pour elle, on sent à chaque pas qu'elle est maîtresse de son sujet, assez instruite pour aborder et résoudre toutes les questions qui se présentent, et sûre d'être comprise par l'univers.

Ses *Considérations sur la Révolution Française*, qui ne furent publiées qu'après sa mort, arrivée le 17 Juillet, 1817, redoublèrent encore les regrets qu'on éprouva de ce malheur. On songea en admirant cet ouvrage immortel que cette femme si remarquable ne jouirait pas de la gloire qui s'est attachée à son nom.

La France s'honore de Madame de Staël, comme de la femme la plus célèbre qu'elle ait produite; elle possédait au plus haut degré l'élévation de l'âme et la bonté du cœur.

Il nous reste encore à parler de quatre hommes fameux dans ce genre: Ségur, Lacretelle le jeune, Thiers, et Mignet.

Nous appelerons d'abord l'attention sur les deux importans et beaux ouvrages que l'historien Lacretelle le jeune a donnés à la France. Son premier début dans l'histoire fut le compte qu'il rendit dans le *Journal des Débats* des travaux de l'assemblée constituante. Il montra dans cet essai une grande facilité de style, un beau talent d'analyse, et beaucoup d'ordre dans l'arrangement des idées, et dans la manière de retracer les faits.

Depuis nous avons eu de lui l'*Histoire de France pendant les Guerres de Religion*, où les couleurs du tems se reproduisent sous sa plume devenue plus hardie et plus savante, où son style s'élève à tous les tons, prend toutes les allures des circonstances violentes ou calmes, terribles ou heureuses.

L'*Histoire de la Révolution Française* a doublé sa réputation de talent et d'impartialité; fidèle et consciencieuse; on peut dire que l'avenir ne démentira pas un mot de ce qui s'y trouve. *Il a tout dit* avec sagesse, avec modé-

ration, avec jugement. Il s'est élevé par cette histoire au rang des meilleurs historiens.

On attend encore de lui un ouvrage qu'il a promis il y a déjà plusieurs années, c'est le *Tableau Historique de la Grèce*, depuis la fondation de ses divers états jusqu'à nos jours.

Nous avons détaillé les justes titres de M. Lacretelle à l'Académie Française, et qui lui ont mérité le choix de ses membres; on peut y joindre ses qualités personnelles et sa conscience d'écrivain, et dire aussi que son style toujours élégant, ses jugemens sages, ses travaux utiles, le recommendent à la postérité.

Nous avons encore à citer l'*Histoire de la Révolution* par M. Thiers; elle est remarquable par sa lucidité, par son impartialité, et par les détails sur l'époque de la convention et les descriptions stratégiques. Il a encore fait une histoire très estimée, celle du système de Law.

Les discours qu'il a prononcés à la Chambre des Députés pendant la session de 1832, commencent à le placer au premier rang parmi les orateurs de la tribune Française, surtout pour la partie diplomatique.

Il ne faut pas omettre non plus l'*Histoire de France* de M. Mignet, qui la fait dater de 1789, et la conduit jusqu'à 1815. Quoiqu'elle ne se compose que de deux volumes seulement, cette histoire, très nourrie de faits, donne une idée juste et vraie de cette mémorable période.

Mais puisqu'à propos de M. Thiers nous avons parlé de la tribune Française, disons que Foy, Benjamin Constant, Manuel, tous trois morts avant le tems, ont éternisé leurs noms par l'éloquence, l'énergie et la force qu'ils ont déployées dans leurs admirables improvisations.

Presque toute notre gloire, en ce qu'on appelle proprement les belles lettres, est renfermée dans nos Séances académiques, dans les cours de nos facultés, d'où sont sorties les éloquentes improvisations de M. Villemain, et dans quelques-uns de nos écrits périodiques qui ne nous laissent plus rien à envier aux étrangers.

La poësie Française quoiqu'on ait dit et qu'on dise toujours, a encore ses richesses et sa gloire. On ne peut pas regarder comme stérile un siècle qui a vu briller De la Vigne, De la Martine, De Jouy, Arnault, Andrieux, Victor Hugo, Béranger, Picard, Duval, Chénédollé, et tous ceux qu'il faudrait encore citer pour étaler notre richesse, et

enfin un siècle qui a vu mettre une épopée au jour; *Philippe Auguste*, poëme héroïque, par F. A. Parseval, Membre de l'Académie Française. Le sujet de ce poëme est pris de l'une des plus belles époques de la monarchie, assez loin de nous pour que l'auteur ait pu donner à sa machine poëtique le merveilleux du moyen âge: c'est le triomphe de Philippe Auguste sur Othon et ses alliés.

De toutes les opinions émises sur ce poëme nous ferons connaître à nos lecteurs qu'on a trouvé des beautés de l'ordre le plus élevé, une action languissante au début, mais dont l'intérêt se développe, et croît ensuite jusqu' à la fin: c'est un poëme national.

Jamais, quoiqu'on se plaigne toujours ici de l'indifférence du public pour la poésie, on n'a publié plus de vers. La solemnité des deux sacres de Napoléon et de Charles X, les naissances du Roi de Rome et du Duc de Bordeaux, la cause des Grecs, l'indépendance d'Haïti, celle des Polonais, les campagnes de nos armées, la mort du Général Foy, ont inspiré une foule de poëtes. Entre ceux que l'on cite le plus souvent, on distingue Lamartine, Victor Hugo, Mademoiselle Delphine Gay, Mademoiselle Amable Tastu, Guiraud, Soumet, Soulié, et Viennet.

Lemercier, De la Vigne, Ancelot, Arnault, Duval, dont les poésies détachées et les œuvres dramatiques ont établi la réputation à jamais, sont au nombre de ceux qui ont déjà fourni une longue carrière.

Lemercier, le plus fécond de tous les poëtes du siècle actuel, se distingue particulièrement par la haute hardiesse des pensées, et la force des expressions. Il aime à s'ouvrir des routes nouvelles, il cherche des effets encore inconnus. Mais ce besoin d'innover qu'éprouve Lemercier n'est point corruption de goût, c'est le sentiment de sa force, soutenu de son amour pour l'indépendance.

De la Vigne s'inspire comme lui des sentimens patriotiques, des idées de liberté; il s'attendrit sur les malheurs de la France, déplore et célèbre en vers dignes d'eux, les héros de la dernière bataille, et cette illustre Jeanne d'Arc, dont les deux Messéniènes qu'il a composées sur elle, comprennent des vers qui méritent d'être retenus.

Les Vêpres Siciliennes, qui furent sa première tragédie, obtinrent un succès glorieux qui se renouvelle encore à chaque reprise. *Le Paria* succéda bientôt après, et ce chef-d'œuvre de poësie, où l'on trouve les preuves de l'âme la

plus vive et la plus tendre, fut accueilli pendant quarante représentations consécutives par les bravos les plus unanimes et les plus mérités.

Mais De la Vigne eut un rival qui reçut aussi du public des applaudissemens mérités. Ce fut Ancelot, jeune poëte, à qui nous devons la tragedie de *Louis IX*, son premier ouvrage, et qui lutta avec un succès qui se soutient encore contre *Les Vêpres Siciliennes*. La poésie d'Ancelot est sage, harmonieuse, et pleine de nobles sentimens, mais la force y manque quelquefois.

Il est d'autres hommes encore qui ont droit à une place élevée dans nos annales:—Jouy, Andrieux, Arnault; ces trois contemporains, qui datent de plus loin que notre siècle, n'ont cependant commencé leur carrière vraiment littéraire que depuis trente ans. Nous les revendiquons donc, et nous essayerons de donner une idée de leur talent poëtique par les citations que nous donnerons aux lecteurs.

Arnault, auteur tragique, débuta sur la scène par *Marius à Minturnes*, dans un tems où cette tragédie le sauva, car jeté en prison comme émigré, les comités déclarèrent que la loi n'était pas applicable à un homme de lettres, et surtout à l' auteur de *Marius*.

Ce premier ouvrage seul, et le succès qu'il obtint, donnèrent à Arnault le besoin de s'illustrer davantage. Bientôt les opéras d'*Horatius Coclès*, et de *Phrosine* et *Mélidor* firent courir au théâtre. *Cincinnatus* et *Oscar*, le dernier surtout fort intéressant, se succédèrent rapidement.

Mais les genres lyrique et tragique n'ont pas été les seuls auxquels il se soit livré, il nous a donné un recueil de fables qui mérite une mention particulière.

Jouy est poëte et prosateur, il a cet avantage sur ses rivaux, qu'il a recueilli dans de longs voyages, des idées nouvelles, des souvenirs nombreux, des connaissances profondes, et que ces voyages ont développé en lui cette facilité à observer juste, et à peindre délicieusement les mœurs. Ces impressions qu'il éprouva si jeune, à quinze ans, dans ces courses lointaines, ont animé son âme de cette chaleur pénétrante qui règne dans sa prose, et surtout dans ses vers.

Il a commencé sa carrière littéraire par des vaudevilles fort gais où l'on distingue déjà une finesse d'observation qui s'est développée plus tard dans son *Hermite de la Chaussée d'Antin*. Nous ne parlerons que de sa tragédie de *Sylla*.

Le Dictateur y est représenté après ses triomphes, au milieu des conspirations qui le menaçent, accordant des audiences aux rois, et comme étonné de son pouvoir, trouvant la vie trop pénible, inquiété de soupçons, continuels, et du soin de l'empire qui murmure sous son joug sanglant. Talma remplissait ce rôle avec une vérité si profonde, si frappante; il ne disait plus les vers, il les parlait; c'était Sylla lui-même; aussi dans ce monologue sublime, où il se lève, où il menace endormi, où l'effroi qui l'agite ressuscite ses victimes dans son cœur, le public frémissait avec lui de toute sa douleur.

Puis vient Andrieux, poëte comique distingué, débutant dans le monde par l'étude des lois, et entrant ensuite dans la carrière administrative pour devenir enfin juge à la cour de Cassation, député au corps législatif, et membre du tribunat. On le vit partout porter un zèle, un amour de ses devoirs, un besoin de justice, et une volonté constante de faire le bien.

Comme poëte dramatique, Andrieux doit sans doute occuper une place honorable entre Duval et Picard, dont nous parlerons après lui. *Anaximandre*, *Le Manteau*, *Les Etourdis*, *Le Trésor*, *La Comédienne*, *Helvétius*, *Molière avec ses Amis*, seront toujours des comédies que l'on verra avec plaisir.

Il est aussi fort bon conteur et plusieurs morceaux qu'il a composés dans ce genre peuvent lutter même avec ceux de l'inimitable La Fontaine.

Duval, plus élevé plus hardi qu'Andrieux, est sans doute l'auteur comique le plus fameux de notre époque et le plus fécond. Ses œuvres complètes ont été publiées en 1822 et en 1829, et on peut y trouver la longue nomenclature de ses ouvrages nombreux.

Le genre tragique ne lui est pas étrange, mais cependant c'est dans la comédie, qu'il excelle. Il a abordé les caractères et peint avec talent les mœurs de notre époque. *La Fille d'Honneur*, *Le Faux Bon Homme*, *Le Complot de Famille*, *La Manie des Grandeurs*, sont des pièces qui resteront au répertoire du théâtre Français.

Picard, comme Andrieux, suivit quelque tems le barreau, mais bientôt ne se trouvant aucune inclination pour cette carrière, il cèda au penchant qui l'entraînait vers le théâtre, et réussit dès son début. Il traversa la révolution sans songer à se mêler à la foule qui s'agitait, heureux de se préparer un avenir *qui devait illustrer* son nom.

A cette fatale époque il éleva au marais un théâtre où il étoit, comme notre Molière, auteur, acteur, et directeur. En 1807, il cessa de paraître sur la scène pour se livrer davantage à la composition.

C'est sans doute le plus gai de nos auteurs comiques; *La Petite Ville*, par exemple est un tableau vivant de toutes ces tracasseries de province qui font tant de bruit en France; *Les deux Philibert*, une scène continuelle d'actions plus plaisantes les unes que les autres; et *La Diligence de Joigny*, une mystification qui fait rire d'un bout à l'autre.

Enfin on a de lui plusieurs ouvrages, entre autres une édition de Molière qu'il a fait précéder d'une notice qu'on ne peut lire sans intérêt.

Nous voici arrivés aux ouvrages d'inspiration, à la poésie lyrique, à Béranger, à Lamartine, à Chénier, à Barthélemy et Mery, à Victor Hugo, à Chénédollé, à Berchoux.

Victor Hugo, poëte de notre siècle, et chef de l'école romantique en France, a publié une foule de poésies qui lui assurent la réputation d'un homme de génie. Jeune encore, il a secoué le joug que les poëtes Français se sont gratuitement imposé, et a franchi les bornes qui ne sont depuis longtems devenues que des pierres d'achoppement. Il sait apprécier Shakspeare, et ne copie que la nature. Dans toutes ses poésies on sent une âme de poëte qui frémit ou qui aime, qui épouvante ou qui console. Ses odes surtout se ressentent d'une grande exaltation; on éprouve souvent à leur lecture l'enthousiasme qu'il a voulu produire, et sa verve n'est jamais froide. Ses deux pièces de *Cromwel* et d'*Hernani* quoiqu'en vers rimés sont des modèles du genre romantique.

Béranger doit vivre éternellement dans le souvenir de la France, c'est lui qui a retrouvé l'ode d'Horace, la grace, l'esprit, la force, et le sublime de ce poëte si vanté! D'un caractère semblable pour l'intimité, Béranger a montré plus d'indépendance, et comme il n'a jamais flatté les puissances, il ne les a pas insultées dans leurs chutes.

Ses couplets satyriques ou nationaux lui ont valu quelquefois des vengeances, que le gouvernement d'alors ne lui épargnait pas; mais au-dessus de la persécution, son courage ne l'a pas abandonné, et il a poursuivi cette carrière de poésie, de gloire, et d'amitié, dont il a disposé pour nous.

On a de Monsieur Michard des ouvrages généralement

a l'école descriptive, mais on y trouve de beaux
inceau ferme et brillant. *Histoire des Croisades*,
volumes, 1828; cet ouvrage qui recommande
ment le nom de l'auteur à la postérité, est digne
qu'il a obtenu; au mérite de l'intérêt du sujet, à la
ion des faits, à l'impartialité des jugemens, il joint
style pur, clair, soutenu, sans emphase et sans
ins.

tenant parlons un peu des romanciers, de Madame
levée aux lettres à l'âge de trente cinq ans; elle
gué, par les romans qu'elle a publiés, des regrets
que nous pouvions encore espérer d'elle.

vrages de Madame Cottin ont été stéréotypés.
ns de *Mathilde*, de *Malvine*, d'*Amélie Mansfield*,
Albe, et *De la Prise de Jérusalem*, sont les seuls
eu le tems de produire.

e de Genlis a vécu davantage; il n'est personne
te mieux qu'elle un rang distingué parmi les
élèbres. Religion, philosophie, morale, histoire,
genres lui ont été familiers. Fécondité d'imagi-
chesse de style, beauté de sentiment, telles sont
és. Elle a cependant trouvé des censeurs et des
ères; mais n'a-t-elle pas aussi provoqué l'ani-
r ses nombreuses critiques, surtout contre Madame
contre Madame De Staël.

ioms célèbres nous aurions pu encore ajouter ceux

peuples de l'Europe, semblent de jour en jour reculer les barrières de l'esprit humain. La liberté qui, malgré les vues despotiques des uns, et l'ambition effrénée des autres, s'établit sur des bases plus solides, échauffe les cœurs, leur inspire l'amour de la patrie et le désir ardent de se distinguer. Aussi dans les tems où nous sommes, le signe distinctif de la société est-il la précipitation singulière de jouir et de vivre. C'est le siècle de l'impromptu. Gloire et fortune, génie et puissance, tout s'improvise. Dans toutes les carrières, sur toutes les routes, vous voyez s'élancer avec une violence que rien n'égale, une foule de chars aux roues brulantes qui ne tardent pas à s'embraser sur le chemin, et à incendier leurs propres maîtres. La vie parait ne pas suffire. Les longues espérances, les pénibles études, les laborieux efforts répugnent. A voir un empressement si convulsif, on peut penser à la fin du monde, qu'elle approche, et que bientôt cette comète, tant annoncée, va jeter dans l'espace immense notre planète si fragile.

Entasser dans le plus étroit espace les plaisirs, les travaux, les jouissances, c'est le seul besoin des âmes. Les inventions économiques, les méthodes expéditives se multiplient. Les petits prodiges abondent; tout aujourd'hui se met à l'enchère. La souplesse des organes de la jeunesse, se prêtant à une certaine habileté dans les arts, on aime à voir un bambin verser une grêle de notes confuses sur un immense clavier.

Rossini et Horace Vernet ont donné à la musique et à la peinture la même impression violente. Un homme d'esprit possédant le don de composer vîte et d'être joué sans délai, toujours le même, toujours applaudi, toujours sur le point d'être oublié, lance ses petits drames sur l'océan dramatique, qui voguent un moment et disparaissent. Les jeunes muses font des essais, les jeunes peintres font des croquis, et la lithographie, méthode facile et prompte se prête à la fécondité frivole des artistes.

De la Littérature Classique *et de la Littérature* Romantique. *Innovations.*

Nous voici parvenus à la sommité poétique des temps modernes. Shakspeare, c'est le drame; et le drame, qui *fond* sous un même souffle le grotesque et le sublime, le

terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, le drame est le caractère propre de la troisième époque de poésie, de la littérature actuelle.

Ainsi la poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poëtes lyriques aux poëtes épiques, comme les romanciers des poëtes épiques aux poëtes dramatiques. Les historiens naissent avec la seconde époque ; les chroniqueurs et les critiques avec le troisième. Les personnages de l'ode sont des colosses : Adam, Caïn, Noé ; ceux de l'épopée sont des géans : Achille, Atrée, Oreste ; ceux du drame sont des hommes : Hamlet, Macbeth, Othello. L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Enfin, cette triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Shakspeare.

La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se met à peindre ce qu'elle pense. C'est, disons-le en passant, pour cette dernière raison que le drame, unissant les qualités les plus opposées, peut-être tout à la fois plein de profondeur et plein de relief, philosophique et pittoresque.

Nous disons *une* et non *trois* unités, l'unité d'action et d'ensemble, la seule vraie et fondée. Des contemporains distingués, étrangers et nationaux, ont déjà attaqué, et par la pratique et par la théorie, cette loi fondamentale du code pseudo-aristotélique. Au reste, le combat ne devait pas être long. A la première secousse elle a craqué, tant était vermoulue cette solive de la vieille masure scolastique !

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les routiniers prétendent appuyer leur règle des deux unités sur la vraisemblance, tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde en effet que ce vestibule, ce péristyle, cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer, chacun à leur tour, contre les *conspirateurs*.

On répète néanmoins, et quelque temps encore sans doute on ira répétant :—Suivez les règles ! Imitez les modèles ! Ce sont les règles qui ont formé les modèles !—Un moment ! Il y a en ce cas deux espèces de modèles : ceux qui se sont faits d'après les règles, et avant eux, ceux d'après lesquels on a fait les règles. Or, dans laquelle de ces deux catégories le génie doit-il se chercher une place ? Quoiqu'il soit toujours dur d'être en contact avec les pédans, ne vaut-il pas mille fois mieux leur donner des leçons que d'en recevoir d'eux ? Et puis, imiter ? Le reflet vaut-il la lumière ? Le satellite qui se traîne sans cesse dans le même cercle vaut-il l'astre central et générateur ? Avec toute sa poésie, Virgile n'est que la lune d'Homère.

Disons-le donc hardiment. Le temps en est venu, et il serait étrange qu'à cette époque, la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde, les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art ! Il n'y a ni règles, ni modèles ; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. Les unes sont éternelles, intérieures, et restent ; les autres, variables, extérieures, et ne servent qu'une fois. Les premières sont la charpente qui soutient la maison ; les secondes, l'échafaudage qui sert à la bâtir et qu'on refait à chaque édifice. Celles-ci enfin sont l'ossement, celles-là le vêtement du drame. Le génie, qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait, pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre général des choses, les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite ; non pas à la façon du chimiste qui allume son fourneau, souffle son feu, chauffe son creuset, analyse et détruit ; mais à la manière de l'abeille, qui vole sur ses ailes d'or, se pose sur chaque fleur, et en tire son miel, sans que le calice perde rien de son éclat, la corolle rien de son parfum.

Le poëte, insistons sur ce point, ne doit donc prendre conseil que de la nature, de la vérité, et de l'inspiration, qui est aussi une vérité et une nature.

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe *dans* le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, *tout doit et* peut s'y réfléchir, mais sous la baguette

magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépareillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poëte le premier, car le poëte est de bonne foi. Ainsi, le but de l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire ; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature ; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement ; un drame enfin où le poète remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes : l'extérieur, par leurs discours et leurs actions ; l'intérieur, par les *a parte* et les monologues ; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience.

Nous n'hésitons pas, et ceci prouverait encore aux hommes de bonne foi combien peu nous cherchons à déformer l'art ; nous n'hésitons point à considérer le vers comme un des moyens les plus propres à préserver le drame d'une trop grande licence ; comme une des digues les plus puissantes contre l'irruption du commun, qui, ainsi que la démocratie, coule toujours à pleins bords dans les esprits. Et ici, que la jeune littérature, déjà riche de tant d'hommes et de tant d'ouvrages, nous permette de lui indiquer une erreur où il nous semble qu'elle est tombée, erreur trop justifiée d'ailleurs par les incroyables aberrations de la vieille école. C'est cette poésie rafinée, ce style peigné, ces images rebattues dont Delille peut-être regardé comme l'inventeur.

Rien n'est si commun que cette élégance et cette noblesse de convention. Rien de trouvé, rien d'imaginé, rien d'inventé dans ce style. Ce qu'on a vu partout : rhétorique, ampoule, lieux communs, fleurs de collége,

poésie de vers Latins. Les idées d'emprunt vêtues d'images de pacotille. Les poëtes de cette école sont élégans à la manière des princes et princesses de théâtre, toujours sûrs de trouver dans les caisses étiquetées du magasin, manteaux et couronnes de similor, qui n'ont que le malheur d'avoir servi à tout le monde. Si ces poëtes ne feuillettent pas la Bible, ce n'est pas qu'ils n'aient aussi leur gros livre: *le Dictionnaire de Rimes.* C'est là leur source de poésie, *fontes aquarum.*

On comprend que dans tout cela la nature et la vérité deviennent ce qu'elles peuvent. Ce serait grand hasard qu'il en surnageât quelque débris dans ce cataclisme de faux art, de faux style, de fausse poésie. Voilà ce qui a causé l'erreur de plusieurs de nos réformateurs les plus distingués. Choqués de la roideur, de l'apparat, du *pomposo* de cette prétendue poésie dramatique, ils ont cru que les élémens de notre langue poétique étaient incompatibles avec le naturel et le vrai. L'alexandrin les avait tant de fois ennuyés qu'ils l'ont condamné, en quelque sorte, sans vouloir l'entendre, et ont conclu, un peu précipitamment peut-être, que le drame devait être écrit en prose.

Ils se méprenaient. Si le faux règne en effet dans le style, comme dans la conduite, de certaines tragédies Françaises, ce n'était pas au vers qu'il fallait s'en prendre, mais aux versificateurs. Il fallait condamner, non la forme employée, mais ceux qui avaient employé cette forme; les ouvriers, et non l'outil.

Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière. Racine, divin poëte, est élégiaque, lyrique, épique; Molière est dramatique. Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût du dernier siècle sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre drame, non-seulement comme poëte, mais encore comme écrivain.

Chez lui le vers embrasse l'idée, s'y incorpore étroitement, la resserre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complète, et nous la donne, en quelque sorte, en élixir. Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il convient surtout *à la perspective* scénique. Fait d'une certaine façon, il

communique son relief à des choses qui, sans lui, passeraient insignifiantes et vulgaires. Il rend plus solide et plus fin le tissu du style. C'est le nœud qui arrête le fil. C'est la ceinture qui soutient le vêtement et lui donne tous ses plis. Que pourraient donc perdre à entrer dans le vers la nature et le vrai? Nous le demandons à nos prosaïstes eux-mêmes, que perdent-ils à la poésie de Molière? Le vin, qu'on nous permette une trivialité de plus, cesse-t-il d'être du vin pour être en bouteille?

Si nous avions le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin; plus ami de l'enjambement qui allonge que de l'inversion qui embrouille; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grace de notre poésie, ce générateur de notre mètre; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère; fuyant la tirade; se jouant dans le dialogue; se cachant toujours derrière le personnage; s'occupant avant tout d'être à sa place, et lorsqu'il lui adviendrait d'être beau, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir; lyrique, épique, dramatique, selon le besoin; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée; en un mot, tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers là serait bien aussi beau que de la prose.

Il n'y aurait aucun rapport entre une poésie de ce genre, et celle dont nous faisions tout à l'heure l'autopsie cadavérique. La nuance qui les sépare sera facile à indiquer, si un homme d'esprit auquel l'auteur de ce livre doit un remerciement personnel, nous permet de lui en emprunter la piquante distinction: l'autre poésie était descriptive, celle-ci *serait pittoresque.*

Répétons-le surtout. Le vers au théâtre doit dépouiller tout amour-propre, toute exigence, toute coquetterie. Il n'est là qu'une forme, et une forme qui doit tout admettre, qui n'a rien à imposer au drame, et au contraire doit tout recevoir de lui pour tout transmettre au spectateur: Français, Latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, rire, larmes, prose et poésie. Malheur au poëte si son vers fait la petite bouche! Mais cette forme est une forme de bronze qui encadre la pensée dans son mètre, sous laquelle le drame est indestructible, qui le grave plus avant dans l'esprit de l'acteur, avertit celui-ci de ce qu'il omet et de ce qu'il ajoute, l'empêche d'altérer son rôle, de se substituer à l'auteur, rend chaque mot sacré, et fait que ce qu'a dit le poëte se retrouve longtemps après encore debout dans la mémoire de l'auditeur. L'idée, trempée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier.

On sent que la prose, nécessairement bien plus timide, obligée de sevrer le drame de toute poésie lyrique ou épique, réduite au dialogue et au positif, est loin d'avoir ces ressources. Elle a les ailes bien moins larges. Elle est ensuite d'un beaucoup plus facile accès; la médiocrité y est à l'aise; et pour quelques ouvrages distingués comme ceux que ces derniers temps ont vu paraître, l'art serait bien vite encombré d'avortons et d'embryons.* Une autre fraction de la réforme inclinerait pour le drame écrit en vers et en prose tout à la fois, comme a fait Shakspeare. Cette manière a ses avantages. Il pourrait cependant y avoir disparate dans les transitions d'une forme à l'autre, et quand un tissu est homogène, il est bien plus solide. Au reste, que le drame soit écrit en prose, qu'il soit écrit en vers, qu'il soit écrit en vers et en prose, ce n'est là qu'une question secondaire. Le rang d'un ouvrage doit se fixer, non d'après sa forme, mais d'après sa valeur intrinsèque. Dans des questions de ce genre, il n'y a qu'une solution. Il n'y a qu'un poids qui puisse faire pencher la balance de l'art: c'est le génie.

Au demeurant, prosateur ou versificateur, le premier, l'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction. Non cette correction, toute de surface, qualité ou défaut de l'école descriptive, qui fait de Lhomond et

* *Cette dernière raison est indigne de l'auteur.*

de Restaut* les deux ailes de son Pégase; mais cette correction intime, profonde, raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome, qui en a sondé les racines, fouillé les étymologies; toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. Notre-Dame la grammaire mène l'autre aux lisières; celle-ci tient en lesse la grammaire. Elle peut oser, hasarder, créer, inventer son style: elle en a le droit. Car, bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes; la langue Française n'est point fixée, et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le Français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être le Français du dix-huitième, que celui-ci n'est le Français du dix-septième, que le Français du dix-septième n'est celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ses quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer: elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi, sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire? cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. Voilà pourquoi le Français de certaine école contemporaine est une langue morte.

Il y a aujourd'hui l'ancien régime littéraire comme l'ancien régime politique. Le dernier siècle pèse presque de tout

* *Grammairiens dont les ouvrages* étaient autrefois en vogue.

point sur .le nouveau. Il l'opprime notamment dans la critique. Vous trouvez, par exemple, des hommes vivans qui vous répètent cette définition du goût échappée à Voltaire : " Le goût n'est autre chose pour la poésie que ce qu'il est pour les ajustemens des femmes." Ainsi, le goût c'est la coquetterie. Paroles remarquables, qui peignent à merveille cette poésie fardée, mouchetée, poudrée, du dix-huitième siècle, cette littérature à paniers, à pompons et à falbalas. Elles offrent un admirable résumé d'une époque avec laquelle les plus hauts génies n'ont pu être en contact sans devenir petits, du moins par un côté, d'un temps où Montesquieu a pu et dû faire *le Temple de Gnide*, Voltaire *le Temple du Goût*, Jean-Jacques *le Devin du Village !*

Le goût, c'est la raison du génie. Voilà ce qu'établira bientôt une autre critique, une critique forte, franche, savante, une critique du siècle qui commence à pousser des jets vigoureux sous les vieilles branches desséchées de l'ancienne école. Cette jeune critique, aussi grave que l'autre est frivole, aussi érudite que l'autre est ignorante, s'est déjà créé organes écoutés, et l'on est quelquefois surpris de trouver dans les feuilles les plus légères d'excellens articles émanés d'elle. C'est elle qui, s'unissant à tout ce qu'il y a de supérieur et de courageux dans les lettres, nous délivrera de deux fléaux : le classicisme caduc, et le faux romantisme, qui ose poindre aux pieds du vrai. Car le génie moderne a déjà son ombre, sa contre-épreuve, son parasite, son classique, qui se grime sur lui, se vernit de ses couleurs, prend sa livrée, ramasse ses miettes. Mais ce qu'il faut détruire avant tout, c'est le vieux faux goût. Il faut en dérouiller la littérature actuelle. C'est en vain qu'il la ronge et la ternit. Il parle à une génération jeune, sévère, puissante, qui ne le comprend pas. La queue du dix-huitième siècle traîne encore dans le dix-neuvième.

* * * * * * * *

* * * * * * * *

Il faut en convenir, un mouvement vaste et profond travaille intérieurement la littérature de ce siècle. Quelques hommes distingués s'en étonnent, et il n'y a précisément dans tout cela d'étonnant que leur surprise. En effet, si après une révolution politique qui a frappé la société dans toutes ses sommités et dans toutes ses racines, qui a touché à toutes les gloires et à toutes les infamies, qui a *tout désuni et tout mêlé*, au point d'avoir dressé l'échafaud

à l'abri de la tente, et mis la hache sous la garde du glaive ; après une commotion effrayante qui n'a rien laissé dans le cœur des hommes qu'elle n'ait remué, rien dans l'ordre des choses qu'elle n'ait déplacé ; si, disons-nous, après un si prodigieux événement, nul changement n'apparaissait dans l'esprit et dans le caractère d'un peuple, n'est-ce pas alors qu'il faudrait s'étonner, et d'un étonnement sans bornes ? Ici se présente une objection spécieuse et déjà développée avec une conviction respectable par des hommes de talent et d'autorité. C'est précisément, disent-ils, parce que cette révolution littéraire est le resultat de notre révolution politique, que nous en déplorons le triomphe, que nous en condamnons les œuvres. Cette conséquence ne paraît pas juste. La littérature actuelle peut-être en partie le résultat de la révolution, sans en être l'expression. La société, telle que l'avait faite la révolution, a eu sa littérature, hideuse et inepte comme elle. Cette littérature et cette société sont mortes ensemble et ne revivront plus. L'ordre renait de toutes parts dans les institutions ; il renait également dans les lettres. La religion consacre la liberté : nous avons des citoyens. La foi épure l'imagination ; nous avons des poëtes. La vérité revient partout, dans les mœurs, dans les lois, dans les arts. La littérature nouvelle est vraie. Et qu'importe qu'elle soit le résultat de la révolution ? La moisson est-elle moins belle, parce qu'elle a mûri sur le volcan ? Quel rapport trouvez-vous entre les laves qui ont consumé votre maison et l'épi de blé qui vous nourrit ? * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * * * * * * *

Quand on considère les immenses services rendus à la langue et aux lettres par nos premiers grands poëtes, on s'humilie devant leur génie, et on ne se sent pas la force de leur reprocher un défaut de goût. Certainement ce défaut a été bien funeste, puisqu'il a introduit en France je ne sais quel genre faux, qu'on a fort bien nommé le genre scolastique, genre qui est au classique ce que la superstition et le fanatisme sont à la religion.

On entend tous les jours, à propos de productions littéraires, parler de la *dignité* de tel genre, des *convenances* de tel autre, des *limites* de celui-ci, des *latitudes* de celui-là : la *tragédie* interdit ce que le *roman* permet ; la *chanson* tolère ce que l'*ode* défend, &c. L'auteur de ce livre a le *malheur de ne rien* comprendre à tout cela ; il y

cherche des choses et n'y voit que des mots; il lui semble que ce qui est réellement beau et vrai, est beau et vrai partout; que ce qui est dramatique dans un roman sera dramatique sur la scène; que ce qui est lyrique dans un couplet sera lyrique dans une strophe; qu'enfin et toujours la seule distinction véritable dans les œuvres de l'esprit est celle du bon et du mauvais. La pensée est une terre vierge et féconde dont les productions veulent croître librement, et pour ainsi dire au hasard, sans se classer, sans s'aligner en plates-bandes, comme les bouquets dans un jardin classique de Le Nôtre, ou comme les fleurs du langage dans un traité de rhétorique.

Il ne faut pas croire pourtant que cette liberté doive produire le désordre; bien au contraire. Développons notre idée. Comparez un moment au jardin royal de Versailles, bien nivelé, bien taillé, bien nettoyé, bien ratissé, bien sablé; tout plein de petites cascades, de petits bassins, de petits bosquets, de tritons de bronze folâtrant en cérémonie sur des océans pompés à grands frais dans la Seine, de faunes de marbre courtisant les dryades allégoriquement renfermées dans une multitude d'ifs coniques, de lauriers cylindriques, d'orangers sphériques, de myrtes elliptiques, et d'autres arbres dont la forme naturelle, trop triviale sans doute, a été gracieusement corrigée par la serpette du jardinier; comparez ce jardin si vanté à une forêt primitive du Nouveau-Monde, avec ses arbres géans, ses hautes herbes, sa végétation profonde, ses mille oiseaux de mille couleurs, ses larges avenues où l'ombre et la lumière ne se jouent que sur de la verdure, ses sauvages harmonies, ses grands fleuves qui charient des îles de fleurs, ses immenses cataractes qui balancent des arcs-en-ciel! Nous ne dirons pas: Où est la magnificence? où est la grandeur? où est la beauté? mais simplement: Où est l'ordre? où est le désordre? Là, des eaux captives ou détournées de leur cours, ne jaillissant que pour croupir; des dieux pétrifiés; des arbres transplantés de leur sol natal, arrachés de leur climat, privés même de leur forme, de leurs fruits, et forcés de subir les grotesques caprices de la serpe et du cordeau; partout enfin l'ordre naturel contrarié, interverti, bouleversé, détruit. Ici, au contraire, tout obéit à une loi invariable; un Dieu semble vivre en tout. Les gouttes d'eau suivent leur pente et font des fleuves qui feront des mers; les semences choisissent leur terrain et produisent

une forêt. Chaque plante, chaque arbuste, chaque arbre naît dans sa saison, croît en son lieu, produit son fruit, meurt à son temps. La ronce même y est belle. Nous le demandons encore : Où est l'ordre ?

Choisissez donc du chef-d'œuvre du jardinage ou de l'œuvre de la nature, de ce qui est beau de convention ou de ce qui est beau sans les règles, d'une littérature artificielle ou d'une poésie originale !

On nous objectera que la forêt vierge cache dans ses magnifiques solitudes mille animaux dangereux, et que les bassins marécageux du jardin Français recèlent tout au plus quelques bêtes insipides. C'est un malheur sans doute ; mais à tout prendre, nous aimons mieux un crocodile qu'un crapaud ; nous préférons une barbarie de Shakspeare à une ineptie de Campistron.

Ce qu'il est très-important de fixer, c'est qu'en littérature comme en politique, l'ordre se concilie merveilleusement avec la liberté ; il en est même le résultat. Au reste, il faut bien se garder de confondre l'ordre avec la régularité. La régularité ne s'attache qu'à la forme extérieure ; l'ordre résulte du fond même des choses, de la disposition intelligente des élémens intimes d'un sujet. La régularité est une combinaison matérielle et purement humaine ; l'ordre est pour ainsi dire divin. Ces deux qualités si diverses dans leur essence marchent fréquemment l'une sans l'autre. Une cathédrale gothique présente un ordre admirable dans sa naïve irrégularité ; nos édifices Français modernes, auxquels on a si gauchement appliqué l'architecture Grecque ou Romaine, n'offrent qu'un désordre régulier. Un homme ordinaire pourra toujours faire un ouvrage régulier ; il n'y a que les grands esprits qui sachent ordonner une composition. Le créateur qui voit de haut ordonne ; l'imitateur qui regarde de près régularise : le premier procède selon la loi de sa nature, le dernier suivant les règles de son école. L'art est une inspiration pour l'un ; il n'est qu'une science pour l'autre. En deux mots, et nous ne nous opposons pas à ce qu'on juge d'après cette observation les deux littératures dites classique et romantique, la régularité est le goût de la médiocrité, l'ordre est le goût du génie.*

* De pareilles réflexions ne pouvaient manquer d'attirer de vives censures du parti opposé ; aussi, pour compléter cette esquisse de la Littérature Française, nous avons cru devoir ajouter le morceau suivant.

Réflexions sur la Littérature et les Auteurs Romantiques.

Des écrivains, avec un violent désir de gloire et dépourvus de cette obstination dans le travail qui seule en assure la conquête, ont crié que l'ancienne mine où le génie fouille depuis bientôt trois mille ans était épuisée, qu'il fallait en creuser une nouvelle, qu'il était temps d'ouvrir des routes non battues, et, s'érigeant en novateurs (chose assez étonnante !) ils ont rétrogadé vers des époques de barbarie. On est fondé, en effet, à se demander comment ce qui a été bien pendant tant des siècles, se soit trouvé tout à coup sans mérite ? Quoi ! l'Apollon, la Vénus de Florence, le Gladiateur, le Laocoon, le Bacchus antiques n'auront pas vieilli, et les pages des philosophes et des poëtes contemporains de ces chefs-d'œuvre, entre deux soleils seront devenues surannées! L'œuvre du Poussin, de Jean Goujon, la vie de Bruno racontée par l'admirable pinceau de Le Sueur continueront d'avoir droit à notre enthousiasme, et l'on viendra nous dire que les grands personnages placés sous nos yeux au théâtre par Corneille, Racine, Voltaire, et Chénier, n'ont plus d'accens dignes d'arriver à nos oreilles ! Comme si les lois de la nature étaient renversées, comme si le cœur des rois, des pères, des mères, des épouses, des hypocrites, des ambitieux de tous rangs avaient subi une révolution qui en appelât une seconde dans la littérature destinée à exprimer les mœurs ! Les formes du corps étant restées les mêmes que Phidias et Praxitèle nous les ont transmises, il serait surprenant que l'intérieur de l'homme exigeât d'autres plumes pour le décrire ; ce serait à la fois proclâmer l'impuissance du génie, le ravaler au-dessous de la main de l'artiste, et lui dénier son immortalité. Alors retomberait dans l'inanité le sublime mouvement par lequel Addison, après avoir prolongé indéfiniment la durée des poëmes d'Homère et de Virgile, ne leur assigne pour terme de gloire que la dissolution du globe.

On a dit, quant au prince chef d'un gouvernement représentatif, que régner, c'était choisir : eh bien ! la raison commande également à l'écrivain et à l'artiste d'apprendre à choisir, s'ils veulent obtenir des succès durables. Tous les spectacles ne sont pas faits pour être offerts aux yeux, et toutes les douleurs n'auraient pas le don de m'attendrir ; *mais qui ne* sait qu'il est plus facile d'oser tout, de se

permettre tout et de jeter, pêle-mêle, dans un drame ou dans un roman, des figures baroques, au geste bouffon, au langage trivial, que de faire concourir à une action commune des caractères qui ne se démentent pas plus que la nature à laquelle on les aura empruntés ? La terreur elle-même doit avoir ses élémens de beauté : dès qu'elle se contente de recourir à des formes hideuses, elle me repousse et offense mes regards.

Les écrivains ont créé une morale nouvelle à l'usage de la génération qui croît à nos côtés. Ce sont eux qui, désenchantant la scène, ne permettent plus à nos larmes de couler pour l'innocence en péril, ou pour l'infortune qui n'a pas mérité les rigueurs du sort ; ce sont eux qui, nous associant en public à des vœux que nous rougirions d'avouer au sein de nos familles, nous appellent au triomphe de ce qui, dans un régime bien ordonné, serait frappé justement par le glaive de la loi. Reconnaissez-le : n'est-ce pas, à bien dire, la même littérature qui, sous nos yeux, pare la doctrine d'une secte antisociale d'un éclat témérairement emprunté à la majesté de nos livres saints, et qui a donné un vernis religieux à son irréligion, une apparence de morale à son immoralité profonde ?

Nous n'ignorons pas que le sentiment général repousse de pareilles profanations : mais, nous le demandons, quand elles se commettent à la face du ciel, n'est-il pas à craindre qu'elles finissent par entrer dans les mœurs ? La dégénération du goût en littérature a des conséquences plus graves qu'on ne le soupçonne ; elle réagira toujours d'une manière fâcheuse sur les habitudes domestiques et les relations civiles. Ce n'est pas impunément pour la vie intérieure qu'on salit la pensée, ou qu'on détourne le cours des sentimens honnêtes. Ainsi qu'avec de méchans guides, on se fourvoie, avec des écrivains immoraux une société a tout à perdre. Prenez-y garde, législateurs ! tout le monde lit les feuilles du matin et les romans, tout le monde va au spectacle ; et le sphacèle, descendu dans les classes inférieures, y devient incurable, lorsqu'à l'amour du travail et au sentiment religieux, on a substitué chez elles le besoin d'un bonheur auquel il ne leur est pas donné d'atteindre.

Ne croyez pas les écrivains eux-mêmes à l'abri des passions violentes et désordonnées dont ils se rendent les organes. Riches, ils abuseront de leur fortune ; pauvres, ils jalouseront celle d'autrui. La gloire, ils la veulent

prompte à accourir avec toutes ses palmes, avec tc
ses auréoles, et sans aucun de ses revers. Si elle trc
leur attente, le remède est sous leur main. Prêtre
néant qu'ils ont invoqué tant de fois, après avoir condu
trop crédules adorateurs à ses autels, ils lui doivent
dernière victime, et ils n'iront pas loin pour la cher
A peine ils auront touché des lèvres la coupe de la
que, la trouvant amère, ils renverseront la liqueur.
l'avez vu, et les contemporains en ont frémi d'épouva
deux jeunes présomptueux prétendaient amasser en un
d'œil, à leur profit, ce que des années tardives accorden
travail opiniâtre ; abusés dans leur espoir, ils n'ont
voulu attendre d'un talent mûri par l'expérience une ren
mée promise par des flatteurs à leurs premiers essais
pour se dérober à une obscurité qui faisait leur tourn
fermant les yeux aux rayons d'un jour pur, ils se sont
cipités volontairement dans une nuit plus profonde
celle à laquelle ils regrettaient de ne pouvoir échapper.

HISTOIRE.

Caractère des Peuples.

Chaque peuple a son caractère comme chaque homme, et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit Français résulte de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guyenne et ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnait en eux le génie Français, qui forme une nation de ces différentes provinces, et qui les distingue au premier coup d'œil des Italiens et des Allemands. Le climat et le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux et aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère et ont conservé l'autre. Le gouvernement barbare des Turcs a énervé les Grecs sans avoir pu détruire le fond du caractère et la trempe de l'esprit de ces peuples.

Dans les beaux siècles des Arabes, les sciences et les arts fleurirent chez les Numides; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année, et en faisant sans cesse le métier de pirate, ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens et surtout des Hollandais, les agrêts, les canons, la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands.

Depuis la mort de Toman-Bey, dernier roi Mamelut, le peuple d'Egypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement; cette nation qu'on dit avoir été si guerrière du temps de Sésostris, est devenue plus pusillanime que du temps de Cléopâtre. On nous dit qu'elle inventa les sciences, et *elle n'en cultive* pas une; qu'elle était sérieuse

et grave, et aujourd'hui on la voit légère et gaie, chanter et danser dans la pauvreté et dans l'esclavage; cette multitude d'habitans qu'on disait innombrable, se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans Rome et dans Athènes; c'est une preuve sans réplique, que si le climat influe sur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Les peuples sont ce que les rois ou les ministres les font être. Le courage, la force, l'industrie, tous les talens restent ensevelis, jusqu'à ce qu'il paraisse un génie qui les ressuscite. On a cru que la monarchie Espagnole était anéantie, parce que les rois Philippe III, Philippe IV, et Charles II, ont été malheureux ou foibles. Mais que l'on voie comment cette monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie sous le cardinal Albéroni.

Il serait aussi déraisonnable de condamner toute une nation pour les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la Trappe.

Voltaire.

Anciens Egyptiens.

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays, y faisait les esprits solides et constans. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnaissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnaissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étaient les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnait les grâces, aime à en faire; et en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étaient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait pas était puni de mort aussi cruellement que l'assassin. Que si on ne pouvait secourir le malheureux, il fallait du moins *dénoncer l'auteur* de la violence, et il y avait des peines

contre ceux qui manquaient à ce devoir. Ainsi les étaient à la garde les uns des autres, et tout le l'état était uni contre les méchans. Il n'était pas être inutile à l'état: la loi assignait à chacun son qui se perpétuait de père en fils. On ne pouvait oir deux, ni changer de profession; mais aussi s professions étaient honorées. Il fallait qu'il y mplois et des personnes plus considérables, comme 'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. rmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avaient ues d'honneur particulières; mais tous les métiers moindres, étaient en estime; et on ne croyait oir, sans crime, mépriser les citoyens, dont les quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. noyen, tous les arts venaient à leur perfection: qui les nourrit, s'y mêlait partout: on faisait qu'on avait toujours vu faire, et ce à quoi on iquement exercé dès son enfance.

y avait une occupation qui devait être commune, tude des lois et de la sagesse. L'ignorance de la t de la police du pays n'était excusé en aucun a reste, chaque profession avait son canton qui lui gné. Il n'en arrivait aucune incommodité dans dont la largeur n'était pas grande; et dans un si les fainéans ne savaient où se cacher.

de si bonnes lois, ce qu'il y avait de meilleur, c'est le monde était nourri dans l'esprit de les observer. ume nouvelle était un prodige en Egypte; tout s'y ujours de même, et l'exactitude qu'on y avait à s petites choses, maintenait les grandes. Aussi jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps s et ses lois. L'ordre des jugemens servait à en- et esprit. Trente juges étaient tirés des princi- s, pour composer la compagnie qui jugeait tout le On était accoutumé à ne voir dans ces places us honnêtes gens du pays, et les plus graves. Le r assignait certains revenus, afin qu'affranchis des domestiques, ils pussent donner tout leur temps server les lois. Ils ne tiraient rien des procès, et ait pas encore avisé de faire un métier de la jus- ur éviter les surprises, les affaires étaient traitées dans cette assemblée. On y craignait la fausse

éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvait être expliquée d'une manière trop sèche; le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendait une figure sans yeux qu'on appelait la vérité. Quand il la prenait, c'était le signal pour commencer la séance. Il l'appliquait au parti qui devait gagner sa cause, et c'était la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens, pour conserver leurs anciennes maximes, était de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimaient dans les esprits. Ces cérémonies s'observaient avec réflexion; et l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettait pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avaient point d'affaires, et dont la vie était innocente, pouvaient éviter l'examen de ce sévère tribunal. Mais il y avait en Egypte une espèce de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappait. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'était pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts, il fallait avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté: s'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendait jusqu'après la mort, et chacun touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait honorablement: on faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. Toute l'Egypte était noble, et d'ailleurs on n'y goûtait de louanges que celles qu'on s'attirait par son mérite.

Chacun sait combien les Egyptiens conservaient curieusement les corps morts. Leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnaissance envers leurs parens était immortelle: les enfans en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenaient de leurs vertus que le public avait reconnues, et s'excitaient à aimer les lois qu'ils leur avaient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes et la chicane, l'ordonnance du roi Asychis ne permettait d'emprunter qu'à condition d'engager le corps *de son père* à celui dont on empruntait. C'était une

impiété et une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux, et celui qui mourait sans s'être acquitté de ce devoir, était privé de la sépulture.

Le royaume était héréditaire, mais les rois étaient obligés, plus que tous les autres, à vivre selon les lois : ils en avaient de particulières, qu'un roi avait digérées, et qui faisait une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre, au contraire, on les respectait comme des dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avait tout réglé, et qu'ils ne s'avisaient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffraient sans peine, non-seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (car c'était une chose ordinaire en Egypte où tout le monde était sobre, et où l'air du pays inspirait la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées les plus pures, ils lisaient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avaient à décider. Sitôt qu'ils étaient habillés, ils allaient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistaient à une prière pleine d'instruction, où le pontife priait les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parlait ensuite des fautes que les rois pouvaient commettre : mais il supposait toujours qu'ils n'y tombaient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnaient de mauvais conseils et leur déguisaient la vérité. Telle était la manière d'instruire les rois. On croyait que les reproches ne faisaient qu'aigrir leurs esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu, était de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice, on lisait au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes, et maintînt les lois qui avaient rendu ses prédécesseurs heureux aussi-bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisaient, et

s'écoutaient sérieusement, c'est qu'elles avaient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, celle où les lois étaient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures, auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de Thèbes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumières, et Thèbes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes. Ceux-ci étaient épargnés pendant leur vie, le repos public le voulait ainsi : mais ils n'étaient pas exempts du jugement qu'il fallait subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture, mais on en voit peu d'exemples ; et au contraire, la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleurait leur mort autant que celle de son père ou de ses enfans.

Cette coutume de juger les rois après leur mort, parut si sainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'écriture, que les méchans rois étaient privés de la sépulture de leurs ancêtres, et nous apprenons de Joseph que cette coutume durait encore du temps des Asmonéens. Elle faisait entendre aux rois, que si leur majesté les met au-dessus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin, quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Egyptiens avaient l'esprit inventif, mais ils le tournaient aux choses utilés. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avaient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvait rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris, d'avoir inventé le labourage, car on le trouve de tout temps dans les pays voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu, et on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Aussi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une si grande antiquité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celui des commencemens de l'univers, et qu'ils ont voulu lui attribuer les choses dont l'origine passait de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais si les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons avant le déluge, ils les ont tellement perfectionnés, et ont pris un si grand soin de les rétablir

parmi les peuples où la barbarie les avait fait oublier, que leur gloire n'est guère moins grande que s'ils en avaient été les inventeurs.

Il y en a même de très importans dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays était uni, et leur ciel toujours pur et sans nuage, ils ont été les premiers à observer le cours des astres ; ils ont aussi les premiers réglé l'année. Ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique ; et s'il est vrai, comme le dit Platon, que le soleil et la lune aient enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire, qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans, les Egyptiens sont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les planètes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus, et ils ont trouvé cette grande année qui ramène le ciel à son premier point. Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie. Ils étaient grands observateurs de la nature, qui dans un air si serein et sous un soleil si ardent, était forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. Ainsi, toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevaient, et de leur vivant, et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux.

C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, et qui les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où l'on voit des bibliothèques, est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnait, inspirait l'envie d'y entrer, et d'en pénétrer les secrets : on les appelait, *le trésor des remèdes de l'âme*. Elle s'y guérissait de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimait le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, était l'estime et l'amour de leur patrie. Elle était, disaient-ils, le séjour des dieux : ils y avaient régné durant des milliers infinis d'années. Elle était la mère des hommes et des animaux, que la terre d'Egypte, arrosée du Nil, avait enfantés pendant que le reste de la nature était stérile. Les prêtres qui composaient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siècles, qu'ils ne remplissaient que de fables et des généalogies de leurs dieux, le faisaient pour imprimer dans l'esprit d

peuples, l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire était renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trouvaient beau de se perdre dans un abîme infini de temps qui semblait les approcher de l'éternité.

Bossuet.

Assyriens, Mèdes et Perses.

Babylone semblait être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étaient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie régnait parmi eux avec les beaux arts, et l'orient n'avait guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'antiquité admire les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitans laisse maintenant sans culture; et son abondance le fit regarder sous les anciens rois de Perse, comme la troisième partie d'un si grand empire. Ainsi les rois d'Assyrie enflés d'un acroissement qui ajoutait à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignait tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouïs et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, et quelle enceinte y vit-on paraître! Il semblait que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoique abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvaient souffrir autour d'eux aucune domination; et voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Cette jalousie réunit contre eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitaient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers aussi-bien que de principaux seigneurs de leur empire se joignirent à Cyrus et aux Mèdes. Babylone trop accoutumée à commander et à vaincre, pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croyait devint captive des Mèdes qu'elle prétendait sub- érit enfin par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisait à peu près dans ses vastes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte : mais pour le rendre commode, il fallait encore plus d'art et plus de travail que l'Egypte n'en employait pour le Nil. L'Euphrate était droit dans son cours, et jamais ne se débordait. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres dont la fertilité devenait incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, et lui creuser de grands lacs qu'une sage reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mère de Labynithe, autrement nommé Nabonide, ou Baltasar, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville que l'immense largeur de ce fleuve séparait trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une rivière si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avait fait creuser. En même temps on bâtit le pont, dont les solides matériaux étaient préparés, et on revêtit de briques les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même, et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenait à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avait creusé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand désespérant de réduire Babylone par force, ou par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le passage qui a été tant marqué par les prophètes.

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement : non-seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque la mémoire d'un travail semblable était récente ; mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la rivière où ils passaient. Mais on ne songeait qu'aux plaisirs et aux festins : il n'y avait ni ordre, ni commandement réglé. Ainsi périssent non-seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit partout : *le roi impie* fut tué ; et Xénophon qui

donne ce titre au dernier roi de Babylone, semble désigner par ce mot les sacriléges de Baltasar, que Daniel nous fait voir punis par une chute si surprenante.

Les Mèdes qui avaient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur Assyrienne. Mais à cette dernière fois la valeur et le grand nom de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle est due entièrement à ce héros, qui ayant été élevé sous une discipline sévère et régulière, selon la coutume des Perses, peuples alors aussi modérés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire. Les Mèdes autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avaient besoin d'un tel général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en orient; mais il mettait l'espérance du succès dans les troupes qu'il avait amenés de Perse. Dès la première bataille le roi de Babylone fut tué, et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi; et en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardait déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seraient épargnés de part et d'autre. Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui allait tout envahir; et enfin la gloire qu'il s'était acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvait guère manquer de s'accroître sous ses successeurs.

Mais Cambyse, fils de Cyrus, corrompit les mœurs des Perses. Son père, si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne; et par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu. Darius, fils d'Hystaspe, qui, d'une vie privée, fut *…vé sur le trône*, apporta de meilleures dispositions à la

souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption était déjà trop universelle; l'abondance avait introduit trop de déréglement dans les mœurs: et Darius n'avait pas lui-même conservé assez de force pour être capable de redresser tout-à-fait les autres. Tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure. BOSSUET.

Grecs.

CE que la Grèce avait de plus grand, était une politique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder, et défendre ce qu'il fallait; et ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendait invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure, par des rois et des colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Egyptiens; c'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avaient appris de meilleur, était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'était pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les Grecs étaient instruits à se regarder, et à regarder leur famille comme une partie d'un plus grand corps qui était le corps de l'état. Les pères nourrissaient leurs enfans dans cet esprit, et les enfans apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelles qui rendent les hommes sociables: l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois de la Grèce avaient eu *en divers pays, un* Minos, un Cécrops, un Thésée,

un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et autres semblables qui avaient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non pas en flattant le peuple, mais en procurant son bien et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugemens. Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage si révéré dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avait fondé sur le modèle des tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si long-temps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait, était admirable. Car la liberté, que se figuraient les Grecs, était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse: c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiait leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grèce en était charmée, et préférait les inconvéniens de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoique en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tirait du sien, était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce,

n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis, étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? Les poëtes même qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérans regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poëte n'apprenait pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui, et tant d'autres poëtes dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étaient les barbares.

Cette haine était venue aux Grecs, dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisait aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie, était Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse ; du côté de la Grèce, était Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'honneur conjugal ; Mercure, avec l'éloquence ; Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie, était Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire, la guerre faite avec fureur ; du côté de la Grèce, était Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence *et le vrai courage* étaient son partage naturel.

toutes les richesses de l'univers. Aussi dans leurs commencemens et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux: au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, *vivre d'épargne et de travail:* voilà quelle était leur vie; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-temps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public, et dans le sénat. Du reste on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquens dans l'histoire Romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était pas d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres Puniques. Dans la première on voit Régulus, général des armées Romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées: la modération et l'innocence des généraux Romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant dans ce grand amour de la pauvreté, les *Romains n'épargnaient* rien pour la grandeur et pour la

beauté de leur ville. Dès leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole bâti par Tarquin le superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple Romain. Tout le reste répondit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes et les égouts de la ville avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ? En un mot tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps le pouvait permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économe, et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois ; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres. Il y allait de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang ; mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettait les *armes bas devant* l'ennemi, qui aimait mieux se

laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissait aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Régulus persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquait le plus de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auraient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais dans la nécessité des affaires on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat Romain devait ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées Romaines, quoique défaites et rompues, combattaient et se ralliaient jusqu'à la dernière extrêmité ; et comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir eu ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté son poste: de sorte que le courage avait plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avait besoin d'être punie.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étaient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savaient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyaient dans les autres peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour les genres même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. On peut voir dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues de quoi les surmonter toutes ?

En effet, il est certain de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassaient en force de corps, et ne leur cédaient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre décisive les Gaulois d'ailleurs plus forts en nombre montrèrent plus de hardiesse que les Romains, quelque déterminés qu'ils fussent ; et nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains, inférieurs en tout le reste, l'emporter sur les Gaulois, parce qu'ils savaient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps dans la mêlée.

Comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'état dans un bon ordre, on ne saurait trop admirer la profonde politique du sénat Romain. A le prendre dans un bon temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie, où personne ne se donnait de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiraient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite-Live nous en donne un exemple illustre. Pendant qu'on méditait la guerre contre Persée, Eumènes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croirait que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Persée avait à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumènes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie, qui craignaient d'être enveloppées dans cette querelle, avaient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchaient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandait comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et surtout dans les grands périls. Alors on voyait tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avait appris aux Romains que de là étaient sortis tous les conseils qui avaient sauvé l'état. C'était dans *le sénat que se* conservaient les anciennes max-

imes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'était là que se formaient les desseins qu'on voyait se soutenir par leur propre suite ; et ce qu'il y avait de plus grand dans le sénat, c'est qu'on n'y prenait jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrêmités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque faible encore et dans sa naissance, elle se vit tout ensemble et divisée au-dedans par les tribuns, et pressée au-dehors par les Volsques, que Coriolan irrité menait contre sa patrie : ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques toujours battus par les Romains, espérèrent de se venger ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice ; mais le plus dur, le plus difficile, et le plus aigri. Ils voulaient se faire citoyens par force : et après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne et du pays, ils menaçaient de tout ruiner, si on n'accordait leur demande. Rome n'avait ni armée ni chef, et néanmoins dans ce triste état, et pendant qu'elle avait tout à craindre, on vit sortir tout-à-coup ce hardi décret du sénat, qu'on périrait plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderait des conditions équitables, après qu'il aurait retiré ses armes.

La mère de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disait entre autres raisons : " Ne connaissez-vous pas les Romains ? Ne savez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prières, et que vous n'en obtiendrez ni grande, ni petite chose par la force ?" Le sévère Coriolan se laissa vaincre : il lui en coûta la vie, et les Volsques choisirent d'autres généraux ; mais le sénat demeura ferme dans ses maximes, et le décret qu'il donna de ne rien accorder par force, passa pour une loi fondamentale de la politique Romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutés. Ils étaient toujours plus traitables victorieux que vaincus, tant le sénat savait maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il savait confirmer le reste des citoyens.

De ce même esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même *ceux qui sont* permis à la guerre : ce que le sénat ne faisait

ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre; mais parce qu'il ne jugeait rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourrait avoir de ses forces, afin que vaincu jusque dans le cœur, il ne vit plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romaines. La créance répandue partout que rien ne leur résistait, faisait tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnait à leurs alliés un invincible secours.

La conduite du sénat Romain, si forte contre les ennemis, n'était pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avaient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lorsque dans une extrême nécessité, non-seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur était ordinaire; mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant que les pauvres payaient un assez grand tribut à la république, en nourrissant leurs enfans.

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savait en quoi consistaient les vraies richesses d'un état; et un si beau sentiment joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrêmités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritait d'être blâmé, le sénat le faisait aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie; comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée et d'Aricie. L'histoire en est mémorable. Ces deux peuples étaient en guerre pour des terres auxquelles chacun d'eux prétendait. Enfin, las de combattre, ils convinrent de s'en rapporter au jugement du peuple Romain, dont l'équité était révérée parmi tous les voisins. Les tribus furent assemblées, et le peuple ayant connu dans la discussion que ces terres prétendues par d'autres lui appartenaient de droit, se les adjugea. Le sénat, quoique convaincu que le peuple, dans le fond, avait bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étaient soumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux *exemple, où les juges* prenaient pour eux les

terres contestées par les parties. Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit était le plus apparent, indignés d'un jugement si inique, étaient prêts à s'en venger par les armes. Le sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il était aussi sensible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avait été faite, qu'à la vérité il ne pouvait pas casser un décret du peuple ; mais que si après cette offense ils voulaient se fier à la réparation à laquelle ils avaient raison de prétendre, le sénat prendrait un tel soin de les satisfaire, qu'il ne leur resterait aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fièrent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un si prompt secours par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés de la terre qui leur avait été ôtée, et ne songèrent plus qu'à remercier de si fidèles amis. Mais le sénat ne fut pas content, jusqu'à ce qu'en faisant rendre la terre que le peuple Romain s'était adjugée, il abolit la mémoire d'un si infâme jugement.

Je n'entreprends pas ici de dire combien le sénat a fait d'actions sembables, combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne voulaient pas leur tenir parole, ou qui chicanaient sur leur sermens ; combien il a condamné de mauvais conseils qui avaient eu d'heureux succès : je dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspirait rien que de grand au peuple Romain, et donnait en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle était que la réputation était le plus ferme appui des états.

On peut croire que dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtimens étaient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zèle au bien de l'état, étaient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avaient mille récompenses qui ne coûtaient rien au public, et qui étaient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avait attaché la gloire si chère à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenait inestimable parmi les soldats, qui ne connaissaient pas de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venait des actions glorieuses.

Le sénat dont l'approbation tenait lieu de récompense,

savait louer et blâmer quand il fallait. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnaient publiquement aux soldats et aux officiers, la louange ou le blâme qu'ils méritaient : mais eux-mêmes, ils attendaient en suspens le jugement du sénat qui jugeait de la sagesse des consuls, sans le laisser éblouir par le bonheur des événemens. Les louanges étaient précieuses, parce qu'elles se donnaient avec connaissance : le blâme piquait au vif les cœurs généreux, et retenait les plus faibles dans le devoir. Les châtimens qui suivaient les mauvaises actions, tenaient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevaient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples, la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentimens forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. BOSSUET.

Des Allemands.

LES Allemands ont en général de la sincérité et de la fidélité ; ils ne manquent presque jamais à leur parole, et la tromperie leur est étrangère.

C'est l'imagination, plus que l'esprit, qui caractérise les Allemands. J. P. Ritcher, l'un de leurs écrivains les plus distingués, a dit que *l'empire de la mer était aux Anglais, celui de la terre aux Français, et celui de l'air aux Allemands.*

On a beaucoup de peine à s'accoutumer, en sortant de France, à la lenteur et à l'inertie du peuple Allemand ; il ne se presse jamais, il trouve des obstacles à tout ; vous entendez dire, en Allemagne, *c'est impossible,* cent fois contre une en France. Quand il est question d'agir, les Allemands ne savent pas lutter avec les difficultés ; et leur respect pour la puissance vient plus encore de ce qu'elle ressemble à la destinée, que d'aucun motif intéressé. Les

gens du peuple ont des formes assez grossières, sur-tout quand on veut heurter leur manière d'être habituelle.

La musique instrumentale est aussi généralement cultivée en Allemagne que la musique vocale en Italie; la nature a plus fait à cet égard, comme à tant d'autres, pour l'Italie que pour l'Allemagne; il faut du travail pour la musique instrumentale, tandis que le ciel du midi suffit pour rendre les voix belles: mais néanmoins les hommes de la classe laborieuse ne pourraient jamais donner à la musique le temps qu'il faut pour l'apprendre, s'ils n'étaient organisés pour la savoir.

Les poëles, la bière et la fumée de tabac forment autour des gens du peuple en Allemagne une sorte d'atmosphère lourde et chaude dont ils n'aiment pas à sortir. Cette atmosphère nuit à l'activité, qui est au moins aussi nécessaire à la guerre que le courage; les résolutions sont lentes, le découragement est facile, parce qu'une existence d'ordinaire assez triste ne donne pas beaucoup de confiance dans la fortune.

Les Allemands, à quelques exceptions près, sont peu capables de réussir dans tout ce qui exige de l'adresse et de l'habileté: tout les inquiète, tout les embarrasse, et ils ont autant besoin de méthode dans les actions que d'indépendance dans les idées.

Les femmes Allemandes ont un charme qui leur est tout-à-fait particulier, un son de voix touchant, des cheveux blonds, un teint éblouissant; elles sont modestes, mais moins timides que les Anglaises; on voit qu'elles ont rencontré moins souvent des hommes qui leur fussent supérieurs, et qu'elles ont d'ailleurs moins à craindre des jugements sévères du public. Elles cherchent à plaire par la sensibilité, à intéresser par l'imagination; la langue de la poésie et des beaux-arts leur est connue; elles font de la coquetterie avec de l'enthousiasme, comme on en fait en France avec de l'esprit et de la plaisanterie.

On trouve rarement chez les Allemandes la rapidité d'esprit qui anime l'entretien et met en mouvement toutes les idées. En Allemagne, les hommes distingués seuls savent causer, tandis qu'en France tout le monde s'en tire. Les hommes supérieurs en France sont indulgents, les hommes supérieurs en Allemagne sont très-sévères.

Le talent de conter, l'un des grands charmes de la *conversation*, est très-rare en Allemagne; les auditeurs y sont

trop complaisants, ils ne s'ennuient pas assez vite, et les conteurs, se fiant à la patience des auditeurs, s'établissent trop à leur aise dans les récits. En France, celui qui parle est un usurpateur qui se sent entouré de rivaux jaloux et veut se maintenir à force de succès; en Allemagne, c'est un possesseur légitime qui peut user paisiblement de ses droits reconnus.

Les Allemands craignent plus de faire de la peine qu'ils n'ont envie de plaire.

L'Allemand convient mieux à la poésie qu'à la prose, et à la prose écrite qu'à la prose parlée; c'est un instrument qui sert très-bien quand on veut tout peindre ou tout dire: mais on ne peut pas glisser avec l'Allemand comme avec le Français sur les divers sujets qui se présentent. Si l'on voulait faire aller les mots Allemands du train de la conversation Française, on leur ôterait toute grâce et toute dignité.

En France, on étudie les hommes; en Allemagne, les livres.

MADAME DE STAËL.

Siége, Prise et Destruction de Jérusalem par Titus.

L'EMPIRE entier, à l'exception des Juifs, était soumis et tranquille; Titus exécuta les ordres de son père, attaqua les Hébreux campés sous les murs de Jérusalem, les força de rentrer dans la ville, et en forma le siége. Il fut long et meurtrier. Ce n'était point une cité, c'était une nation qu'on assiégeait. La nature et le fanatisme défendaient la ville: trois montagnes, *hérissées* de fortifications, formaient trois enceintes séparées; elles contenaient six cent mille furieux qui croyaient combattre pour Dieu contre les hommes.

Leur malheur s'accroissait par leur désunion; divisés en plusieurs sectes qui se détestaient, la vue de l'ennemi ne les empêchait pas de se déchirer entre eux; et, après avoir repoussé les Romains de leurs murs, ils revenaient combattre pour leur parti. Ainsi cette malheureuse ville voyait à la fois dans son sein toutes les horreurs de la guerre civile et de la guerre étrangère.

Les Iduméens, qu'ils avaient appelés à leur secours, massacrèrent le vertueux pontife Ananias; la faction des zélés, commandée par Jean de Giscala, vengea ce meurtre par d'affreux massacres. Cette faction était elle-même divisée

en plusieurs partis, dont les chefs, Simon et Eléazar, attaquaient avec rage celui de Jean. L'intérêt commun ne les réunissait que peu de momens, et alors ils combattaient avec intrépidité les Romains. En vain leur roi Agrippa, et un de leurs généraux, l'historien Joseph, tentèrent, avec la permission de Titus, de préserver ce peuple égaré d'une ruine totale, et de le ramener à la concorde et à la paix, on ne répondit à leurs discours que par des injures et par des menaces.

Bientôt la famine vint ajouter ses tourmens à toutes les calamités de Jérusalem : le peuple, réduit à manger du cuir et même des cadavres, assailli sans relâche par les vainqueurs du monde, épuisé par la guerre intestine, affaibli par de continuels massacres, troublé par des prophéties annonçant sa destruction, menacé, dans l'ombre des nuits, par des voix inspirées ou perfides qui criaient : " Les dieux s'en vont," méprisait le danger, la fatigue, la faim, les présages, ne quittait les armes qu'avec la vie, et bravait également les dominateurs de la terre et le maître de l'univers.

La résistance des Juifs semblait croître en proportion de leurs périls : Titus poursuivit ses attaques avec autant de prudence que de constance et de courage. Offrant toujours la paix, pressant toujours la guerre, il s'empara de trois enceintes qu'il prit d'assaut, et s'afforça vainement de sauver le temple qui devint la proie des flammes. Il trouvait des ennemis tant qu'il existait des hommes, et il ne put enfin triompher que d'un amas de débris et d'un peuple de cadavres.

Jérusalem fut livrée au pillage et rasée. Quatre-vingt mille prisonniers échappèrent seuls aux combats. Les Romains en crucifièrent un grand nombre. Titus, dans l'espoir de se justifier d'une si horrible effusion de sang, disait : " Je n'ai fait qu'exécuter les ordres du ciel contre un peuple qui semblait être l'objet de sa colère." Joseph lui-même, indigné des excès de ses compatriotes, s'écriait : " Jérusalem a commis tant de crimes, que, si les Romains ne l'avaient pas détruite, elle aurait péri par un déluge, ou se serait vue consumée par les flammes comme Sodome et Gomorrhe."

La longue résistance des Juifs et leur fanatisme les avaient rendus redoutables ; leur défaite remplit Rome de joie et d'orgueil. Titus fut comblé d'honneurs et d'éloges : le sénat lui décerna, ainsi qu'à Vespasien, le triomphe. On

porta devant le char du vainqueur les vases sacrés de Salomon et les lois de Moïse. SÉGUR.

Les Grecs et les Italiens.

L'ITALIE, où la littérature Grecque venait d'être transportée par les soins de Boccace et de la république Florentine, était le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature même s'est plu à orner ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié dans l'une et dans l'autre les sites pittoresques, elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riants, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation, et tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes des qualités semblables, si du moins on peut reconnaître le caractère distinctif d'un peuple lorsqu'il a été altéré par des gouvernemens divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernemens et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité vivement excitée et rapidement étouffée; enfin le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier tout ce qui est beau dans tous les genres, et à les reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêlerait aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux dont les applaudissemens animèrent le génie de Phidias, de Michel Ange, ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes, leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et en effet ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paraît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève pas leur âme vers les cieux. Leurs divertissemens portent le même caractère: lorsque sur leur salaire ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent pas à se procurer des boissons enivrantes,

ou des plaisirs crapuleux; mais ils la portent, comme un tribut, aux théâtres, aux poëtes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination, et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger remplissent avec leurs femmes et leurs enfans les salles de spectacle; c'est le seul où ils puissent comprendre les tragédies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est pas tout-à-fait étranger. SISMONDI.

Origine de la Royauté Moderne.

CE n'est qu'au règne de Louis le gros que la royauté commence à prendre un caractère, et surtout sous l'administration du ministre Suger. Pour la première fois on aperçoit très incomplète, très confuse, très faible, mais enfin on aperçoit dans les esprits l'idée d'un pouvoir public, étranger aux pouvoirs locaux qui possèdent la société, appelé à rendre justice à ceux qui ne peuvent l'obtenir par les moyens ordinaires, capable de mettre l'ordre, de le commander du moins; l'idée d'une grande magistrature, dont le caractère essentiel est de maintenir ou de rétablir la paix, de protéger les faibles, de prononcer dans les différens que nul n'a pu vider. C'est là le caractère tout-à-fait nouveau sous lequel, à partir du deuxième siècle, se présente la royauté en Europe et spécialement en France. Ce n'est ni comme royauté barbare, ni comme royauté religieuse, ni comme royauté impériale qu'elle exerce son autorité; elle ne possède qu'un pouvoir borné, incomplet, accidentel, le pouvoir en quelque sorte, je ne connais pas d'expression plus exacte, de grand juge de paix du pays. C'est là la véritable origine de la royauté moderne.

GUIZOT.

Extraits de la Guerre de Russie.

DEPART DE NAPOLÉON.

LE temps de délibérer était passé, et celui d'agir enfin venu. Le 9 Mai 1812, Napoléon, jusque-là toujours

triomphant, sort d'un palais où il ne devait plus rentrer que vaincu.

Napoléon *passa en revue* plusieurs de ses armées ; parlant aux soldats d'un air gai, ouvert et souvent brusque : sachant bien qu'avec ces hommes simples et endurcis, la brusquerie est franchise ; la rudesse, force ; la hauteur, noblesse ; et que les délicatesses et les graces que quelques uns apportent de nos salons sont à leurs yeux faiblesse, pusillanimité ; que c'est pour eux comme une langue étrangère qu'ils ne comprennent pas, et dont l'accent les frappe en ridicule.

Suivant son usage, il se promène devant les rangs. Il sait quelles sont les guerres que chaque régiment a faites avec lui. Il s'arrête aux plus vieux soldats ; à l'un c'est la bataille des Pyramides, à l'autre celles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, ou de Friedland, qu'il rappelle d'un mot, accompagné d'une caresse familière. Et le vétéran qui se croit reconnu de son empereur, se grandit tout glorieux au milieu de ses compagnons moins anciens, qui l'envient.

Napoléon continue, il ne néglige pas les plus jeunes ; il semble que pour eux tout l'intéresse ; leurs moindres besoins lui sont connus ; il les interroge. Leurs capitaines ont-ils soin d'eux ? leur solde est-elle payée ? ne leur manque-t-il aucun effet ? Il veut voir leurs sacs.

Enfin il s'arrête au centre du régiment. Là, il s'informe des places vacantes, et demande à haute voix quels en sont les plus dignes. Il appelle à lui ceux désignés, et les questionne. Combien d'années de service ? quelles campagnes ? quelles blessures ? quelles actions d'éclat ? puis il les nomme officiers et les fait recevoir sur-le-champ, en sa présence, indiquant la manière : particularités qui charment le soldat ! ils se disent que ce grand empereur, qui juge des nations en masse, s'occupe d'eux dans le moindre détail : qu'ils sont sa plus ancienne, sa véritable famille ! C'est ainsi qu'il fait aimer la guerre, la gloire et lui.

BATAILLE DE BORODINO.

Il était cinq heures et demie du matin quand Napoléon arriva près de la redoute conquise le 5 Septembre. Là il attendit les *premières lueurs* du jour et les premiers coups

de fusil de Poniatowski. Le jour parut. L'empereur, le montrant à ses officiers, s'écria : " Voilà le soleil d'Austerlitz." Mais il nous était contraire. Il se levait du côté des Russes, nous montrait à leurs coups, et nous éblouissait. On s'aperçut alors que, dans l'obscurité, les batteries avaient été placées hors de portée de l'ennemi. Il fallut les pousser plus avant. L'ennemi laissa faire : il semblait hésiter à rompre le premier ce terrible silence.

L'attention de l'empereur était alors fixée sur sa droite, quand tout-à-coup, vers sept heures, la bataille éclate à sa gauche. Bientôt il apprend qu'un régiment du prince Eugéne, le 106', vient de s'emparer du village de Borodino et de son pont qu'il aurait dû rompre, mais qu'emporté par ce succès, il a *franchi* ce passage, malgré les cris de son général, pour assaillir les hauteurs de Gorcki, d'où les Russes viennent de l'écraser par un feu de front et de flanc.

On ajouta que déjà le général commandant cette brigade était tué, et que le 106 aurait été entièrement détruit, si le 92e régiment, accourant de lui-même à son secours, n'en avait recueilli promptement et ramené les débris.

Pendant cette action, l'empereur, jugeant Poniatowski *aux prises* sur la vieille route de Moscou, avait donné devant lui le signal de l'attaque. Soudain on vit de cette plaine paisible, et de ces collines muettes, *jaillir des tourbillons* de feu et de fumée, suivis presque aussitôt d'une multitude d'explosions et du sifflement des boulets qui déchiraient l'air dans tous les sens. Au milieu de ce fracas, Davout avec les divisions Compans, Desaix, et trente canons en tête, s'avance rapidement sur la première redoute ennemie.

La fusillade des Russes commence : les canons Français *ripostent* seuls. L'infanterie marche sans tirer ; elle se hâtait pour arriver sur le feu de l'ennemi et l'éteindre ; mais Compans, général de cette colonne, et ses plus braves soldats tombent blessés ; le reste déconcerté s'arrêtait sous cette grêle de balles pour y répondre, quand Rapp accourt remplacer Compans : il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de course, contre la redoute ennemie.

Déjà, lui le premier, il y touchait, lorsqu'à son tour il est atteint : c'était sa vingt-deuxième blessure. Un troisième général qui lui succéde, tombe encore ; Davout lui-même *frappé* : on porta Rapp à l'empereur, qui lui dit : " Eh

quoi, Rapp, toujours! Mais que fait-on là-haut?" L'aide-de-camp répondit qu'il y faudrait la garde pour achever. "Non, reprit Napoléon, je m'en garderai bien, je ne veux pas la faire démolir; je gagnerai la bataille sans elle."

Alors Ney, avec ses trois divisions, réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine; il court seconder Davout; l'ennemi partage ses feux; Ney se précipite. Le 57ᵉ régiment de Compans se voyant soutenu se ranime par un dernier *élan*, il vient d'atteindre les retranchements ennemis; il les escalade, joint les Russes, et de ses baïonnettes les pousse, les *culbute* et tue les plus obstinés. Le reste fuit, et le 57ᵉ s'établit dans sa conquête. En même temps Ney s'élance avec tant d'emportement sur les deux autres redoutes qu'il les arrache à l'ennemi.

Il était midi: la gauche de la ligne Russe ainsi forcée, et la plaine ouverte, l'empereur ordonne à Murat de s'y porter avec sa cavalerie et d'achever. Un instant suffit à ce prince pour se faire voir sur les hauteurs et au milieu de l'ennemi qui y reparaissait; car la seconde ligne Russe, et des renforts amenés par Bagawout et envoyés par Tutchkof, venaient au secours de la première. Tous accouraient, s'appuyant sur Semenowska, pour reprendre leurs redoutes. Les Français étaient encore dans le désordre de la victoire! ils s'étonnent et reculent.

Les Westphaliens, que Napoléon venait d'envoyer au secours de Poniatowski, traversaient alors le bois qui séparait ce prince du reste de l'armée; ils entrevirent dans la poussière et la fumée nos troupes qui rétrogradaient. A la direction de leur marche ils les jugèrent ennemies, et tirèrent dessus. Cette méprise, dans laquelle ils s'obstinèrent, augmenta le désordre.

Les cavaliers ennemis poussèrent vigoureusement leur fortune; ils enveloppèrent Murat, qui s'était oublié pour rallier les siens; déjà même ils étendaient les mains pour le saisir, quand ce prince, en se jetant dans la redoute, leur échappa. Mais il n'y trouva que des soldats incertains, s'abandonnant eux-mêmes, et courant tout *effarés* autour du parapet. Il ne leur manquait pour fuir qu'une issue.

La présence du roi et ses cris en rassurèrent d'abord quelques uns. Lui-même saisit une arme: d'une main il combat, de l'autre il élève et agite son panache, appelant tous les siens, et les rendant à leur première valeur par cette *autorité que donne l'exemple*. En même temps,

Ney a reformé ses divisions. Son feu arrête les cuirassiers ennemis, trouble leurs rangs, ils lâchent prise, Murat enfin est dégagé, et les hauteurs sont reconquises.

Le roi, à peine sorti de ce péril, court à un autre: il se précipite sur l'ennemi avec la cavalerie de Bruyères et de Nansouty, et, par des charges opiniâtres et réitérées, il renverse les lignes Russes, les pousse, les rejette sur leur centre, et termine avant une heure la défaite entière de leur aile gauche.

Mais les hauteurs du village détruit de Semenowska, où commençait la gauche du centre des Russes, étaient encore intactes; les renforts que Kutusof tirait sans cesse de sa droite s'y appuyaient. Leur feu dominant plongeait sur Ney et Murat; il arrêtait leur victoire: il fallait s'emparer de cette position. D'abord Maubourg avec sa cavalerie en *balaie* le front: Friand, général de Davout, le suivait avec son infanterie. Ce fut Dufour et le 15ᵉ léger qui les premiers gravirent contre cet escarpement. Ils délogèrent les Russes de ce village, dont les ruines étaient mal retranchées. Friand soutint cet effort, profita de son succès, et l'assura, quoique blessé.

Cette action vigoureuse nous ouvrit le chemin de la victoire; il fallait s'y précipiter: mais Murat et Ney étaient épuisés; ils s'arrêtent, et, pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusque-là inconnue: il se consulta longuement; enfin, après des ordres et des contre-ordres réitérés à sa jeune garde, il crut que la présence des forces de Friand et de Maubourg sur les hauteurs suffirait, l'instant décisif ne lui paraissant pas venu.

Mais Kutusof profite de ce sursis qu'il ne devait point espérer; il appelle au secours de sa gauche découverte toutes ses réserves, et jusqu'à la garde Russe. Bagration, avec tous ses renforts, reforme sa ligne; sa droite s'appuie à la grande batterie qu'attaquait le prince Eugène, sa gauche au bois qui termine le champ de bataille vers Psarewo. Ses feux déchirent nos rangs; son attaque est violente, impétueuse, simultanée: infanterie, artillerie, cavalerie, tous font un grand effort. Ney et Murat se raidissent contre cette tempête; il ne s'agit plus pour eux de poursuivre la victoire, mais de la conserver.

Les soldats de Friand, rangés devant Semenowska, repoussent les premières charges; mais, assaillis par un

grêle de balles et de mitraille, ils se troublent : un de leurs chefs se rebute et commande la retraite. Dans cet instant critique Murat court à lui, et, le saisissant au collet, il lui crie : "Que faites-vous !" Le colonel, montrant la terre couverte de la moitié des siens, lui répond : "Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici. — Eh ! j'y reste bien moi !" s'écrie le roi. Ces mots arrêtèrent cet officier ; il regarda fixement le monarque et reprit froidement : "C'est juste ! Soldats, face en tête ! allons nous faire tuer !"

Cependant Murat venait de renvoyer Borelli à l'empereur pour demander du secours ; cet officier montre les nuages de poussière que les charges de cavalerie élèvent sur les hauteurs, jusque-là tranquilles depuis leur conquête. Quelques boulets viennent même, pour la première fois, mourir aux pieds de Napoléon : l'ennemi se rapproche, Borelli insiste, et l'empereur promet sa jeune garde ; mais à peine eut-elle fait quelques pas que lui-même lui cria de s'arrêter. Toutefois, le comte de Lobau la faisait avancer peu à peu, sous prétexte de rectifier des alignements. Napoléon s'en aperçut et réitéra son ordre.

Heureusement l'artillerie de la réserve s'avança dans cet instant pour prendre position sur les hauteurs conquises ; Lauriston avait obtenu pour cette manœuvre le consentement de l'empereur, qui d'abord l'ordonna moins qu'il ne la permit. Mais bientôt elle lui parut si importante, qu'il en pressa l'exécution avec le seul mouvement d'impatience qu'il ait montré dans toute cette journée.

On ne sait si l'incertitude des combats de Poniatowski et du Prince Eugène, à sa droite et à sa gauche, ne le rendit pas incertain ; ce qui est sûr, c'est qu'il parut craindre que l'extrême gauche des Russes, échappant aux Polonais, ne revînt s'emparer du champ de bataille derrière Ney et Murat. Ce fut au moins une des causes pour lesquelles il retint sa garde en observation sur ce point. Il répondait à ceux qui le pressaient : "Qu'il y voulait mieux voir ; que sa bataille n'était pas encore commencée ; que la journée serait longue ; qu'il fallait savoir attendre ; que le temps entrait dans tout ; que c'était l'élément dont toutes choses se composaient ; que rien n'était assez débrouillé." Puis il demandait l'heure, et ajoutait : "Que celle de sa bataille n'était pas encore venue ; qu'elle commencerait dans deux heures."

Mais elle ne *commença* pas ; on le vit presque toute

cette journée s'asseoir ou se promener lentement, en avant et un peu à gauche de la redoute conquise le 5[e], sur les bords d'une ravine, loin de cette bataille, qu'il apercevait à peine depuis qu'elle avait dépassé les hauteurs ; sans inquiétude lorsqu'il la vit reparaître, sans impatience contre les siens ni contre l'ennemi. Il faisait seulement quelques gestes d'une triste résignation quand, à chaque instant, on venait lui apprendre la perte de ses meilleurs généraux. Il se leva plusieurs fois pour faire quelques pas et se rasseoir encore.

Chacun autour de lui regardait avec étonnement. Jusque-là, dans ces grands chocs, on lui avait vu une activité calme; mais ici c'était un calme lourd, une douceur molle, sans activité : quelques uns crurent y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations ; d'autres imaginèrent qu'il s'était déjà blasé sur tout, même sur l'émotion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions, tournent avec le temps en flegme et en appésantissement, quand l'âge a usé leurs ressorts. Les plus zélés motivèrent son immobilité sur la nécessité, quand on commande sur une grande étendue, de ne pas trop changer de place, afin que les nouvelles sachent où vous trouver. Enfin il y en eut qui *s'en prirent*, avec plus de raison, à sa santé affaiblie, à une secrète souffrance, et au commencement d'une forte indisposition.

Les généraux d'artillerie, qui s'étonnaient aussi de leur stagnation, profitèrent promptement de la permission de combattre qu'on venait de leur donner. Ils couronnèrent bientôt les crêtes. Quatre-vingts pièces de canon éclatèrent à-la-fois. La cavalerie Russe vint la première se briser contre cette ligne d'airain, elle s'en fuit derrière son infanterie.

Celle-ci s'avançait par masses épaisses, où d'abord nos boulets firent de larges et profondes *trouées ;* et pourtant elles approchaient toujours, quand les batteries Françaises, redoublant, les écrasèrent de mitraille. Des pelotons entiers tombaient à-la-fois ; on voyait leurs soldats chercher à se remettre ensemble sous ce terrible feu. A chaque instant, séparés par la mort, ils se resserraient sur elle, en la foulant aux pieds.

Enfin ils s'arrêtèrent, n'osant avancer davantage et ne *voulant pas* reculer, soit qu'ils fussent saisis et comme

és d'horreur, au milieu de cette grande destruction,
e dans cet instant Bagration ait été blessé ; soit
e première disposition échouant, leurs généraux n'en
t pas changer, n'ayant pas, comme Napoléon, le
art de remuer de si grands corps à-la-fois, avec
ble, et sans confusion. Enfin ces masses inertes se
rent écraser pendant deux heures, sans autre mouve-
que celui de leur chute. On vit alors un massacre
able ; et la valeur intelligente de nos artilleurs admira
rage immobile, aveugle, et résigné de leurs ennemis.
furent les victorieux qui se fatiguèrent les premiers.
nteur de ce combat d'artillerie irrita leur impatience.
munitions s'épuisaient ; ils se décident : Ney marche
en étendant sa droite, qu'il fait rapidement avancer
tourner encore la gauche du nouveau front qu'on lui a
é. Davout et Murat le secondent, et les débris de
ont vainqueurs des restes de Bagration.
bataille cesse alors dans la plaine, elle se concentre
reste des hauteurs ennemies, et vers la grande re-
, que Barclay, avec le centre et la droite, défend
ément contre le prince Eugène.
nsi, vers le milieu du jour, toute l'aile droite Française,
Davout et Murat, après avoir fait tomber Bagration
moitié de la ligne Russe, se présentaient sur le flanc
uvert du reste de l'armée ennemie, dont ils voyaient
l'intérieur, les réserves, les derrières abandonnés, et
'à la retraite.
is se sentant trop affaiblis pour se jeter dans ce vide,
re une ligne encore formidable, ils appellent la garde
nds cris ! "La jeune garde ! qu'elle les suive de loin !
e se montre seulement, qu'elle les remplace sur ces
urs ! eux alors suffiront pour achever !"
st Belliard qu'ils ont envoyé à l'empereur. Ce géné-
éclare "que, de leur position, les regards percent sans
cle jusqu'à la route de Mojaïsk, derrière l'armée Russe ;
y voit une foule confuse de fuyards, de blessés et de
ots en retraite ; qu'une ravine et un taillis clair les en
e encore, il est vrai, mais que les généraux ennemis,
certés, n'ont point songé à en profiter ; qu'enfin il ne
qu'un élan pour arriver au milieu de ce désordre, et
er du sort de l'armée ennemie et de la guerre !"
pendant l'empereur hésite, doute, et ordonne à ce gé-
d'aller voir encore et de revenir lui rendre compte.

Belliard, surpris, court et revient promptement ; il
nonce " que l'ennemi commence à se raviser ; que déjà
voit le taillis se garnir de ses tirailleurs ; que l'occas
va s'échapper ; qu'il n'y a plus un instant à perdre, s
quoi il faudra une seconde bataille pour terminer la p
mière ! "

Mais Bessières était revenu des hauteurs où Napol
l'avait envoyé pour examiner l'attitude des Russes.
maréchal assura " que, loin d'être en désordre, ils s'étai
retirés sur une seconde position, d'où ils semblaient se p
parer à une nouvelle attaque ;" et l'empereur alors di
Belliard, " que rien n'était encore assez débrouillé ;
pour faire donner ses réserves, il voulait voir plus clair
son échiquier." Ce fut son expression, qu'il répéta p
sieurs fois, en montrant, d'une part, la vieille route
Moscou, dont Poniatowski n'avait pas encore pu se ren
maître ; de l'autre, une attaque de cavalerie ennemie
arrière de notre aile gauche ; enfin la grande redoute con
laquelle se brisaient les efforts du prince Eugène.

Belliard, consterné, retourne auprès du roi ; il lui
nonce " l'impossibilité d'obtenir de l'empereur sa réserv
il l'a, dit-il, trouvé à la même place, l'air souffrant et abat
les traits affaissés, le regard morne ; donnant ses ord
languissamment, au milieu de ces épouvantables bruits
guerre qui lui semblent étrangers." A ce récit qu'on r
porte à Ney, celui-ci, furieux, et emporté par son caract
ardent et sans mesure, éclate : " Sont-ils donc venus d
loin pour se contenter d'un champ de bataille ! Que
l'empereur derrière l'armée ! Là, il n'est à portée que
revers, et non des succès. Puisqu'il ne fait plus la gue
par lui-même, qu'il n'est plus général, qu'il veut faire p
tout l'empereur, qu'il retourne aux Tuileries et nous lai
être généraux pour lui ! "

Murat fut plus calme : il se souvenait d'avoir vu l'em
reur parcourir, la veille, le front de la ligne ennemie, s'arr
plusieurs fois, descendre de cheval, et, le front appuyé
ses canons, y rester dans l'attitude de la souffrance.
savait l'agitation de sa nuit, et qu'une toux vive et fréque
coupait sa respiration. Le roi comprit que la fatigue et
premières atteintes de l'équinoxe avaient ébranlé son te
pérament affaibli, et qu'enfin, dans ce moment critiq
l'action de son génie était comme enchaînée par son cor
affaissé sous le triple poids de la fatigue, de la fièvre,

d'un mal qui, de tous, est celui qui peut-être abat le plus les forces physiques et morales de l'homme.

Pourtant les excitations ne lui manquèrent pas; car, aussitôt après Belliard, Daru, poussé par Dumas et sur-tout par Berthier, dit à voix basse à l'empereur que, de toutes parts, on s'écriait "que l'instant de faire donner la garde était venu." Mais Napoléon répliqua: "Et s'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je?" Le ministre n'insista pas, surpris de voir, pour la première fois, l'empereur remettre au lendemain, et ajourner sa fortune.

Cependant Barclay avec la droite luttait opiniâtrément contre le prince Eugène. Celui-ci, aussitôt après la prise de Borodino, avait passé la Kologha devant la grande redoute ennemie. Là sur-tout les Russes avaient compté sur leurs hauteurs escarpées, environnées de ravins profonds et fangeux, sur notre épuisement, sur leurs retranchements armés de grosses pièces, enfin sur quatre-vingts canons qui bordaient ces crêtes toutes hérissées de fer et de feu! Mais ces éléments, l'art, la nature, tout leur manqua à-la-fois: assaillis par un premier élan de cette furie Française si célèbre, ils virent tout-à-coup les soldats de Morand au milieu d'eux, et s'enfuirent déconcertés.

Dix-huit cents hommes du 30e régiment, et le général Bonnamy marchant à leur tête, venaient de faire ce grand effort.

Ce fut là qu'on remarqua Fabvier, cet aide-de-camp de Marmont, arrivé la veille du fond de l'Espagne: il s'est jeté en volontaire et à pied à la tête des tirailleurs les plus avancés, comme s'il fût venu représenter l'armée d'Espagne au milieu de la grande-armée, et qu'animé de cette rivalité de gloire qui fait les héros, il voulût la montrer en tête et la première au danger.

Il tomba blessé sur cette redoute trop fameuse: car cette victoire fut courte; l'attaque manquait d'ensemble, soit précipitation des premiers assaillants, soit lenteur dans ceux qui suivirent. Il y avait un ravin à passer; sa profondeur garantissait des feux ennemis; on assure que plusieurs des nôtres s'y arrêtèrent. Morand se trouva donc seul devant plusieurs lignes Russes. Il n'était que dix heures. A sa droite, Friand n'attaquait pas encore Semenowska; à sa gauche, les divisions Gérard, Broussier, et la garde Italienne n'étaient pas *encore en ligne.*

D'ailleurs cette attaque n'aurait pas dû être faite si brusquement ; on ne voulait que contenir et occuper Barclay de ce côté, la bataille devant commencer par l'aile droite, et pivoter sur l'aile gauche. Tel avait été le plan de l'empereur, et l'on ignore pourquoi lui-même y manqua au moment de l'exécution ; car ce fut lui qui, dès les premiers coups de canon, envoya au prince Eugène officier sur officier pour presser son attaque.

Les Russes, revenus de leur premier saisissement, accoururent de toutes parts. Koutaïsof et Yermolof les conduisirent eux-mêmes avec une résolution digne de cette grande circonstance. Le 30[e] régiment, seul devant une armée, osa s'élancer contre elle à la baïonnette ; il fut enveloppé, écrasé, et culbuté hors de la redoute, où il laissa un tiers de ses soldats et son intrépide général percé de vingt blessures. Les Russes, encouragés, ne se contentèrent plus de se défendre, ils attaquèrent. On vit alors réuni sur ce seul point tout ce que la guerre a d'art, d'efforts, et de fureur. Les Français tinrent pendant quatre heures sur le penchant de ce volcan, et sous cette pluie de fer et de plomb. Mais il y fallut la tenace habileté du prince Eugène, et pour des victorieux depuis long-temps, tout ce qu'a d'insupportable l'idée de s'avouer vaincus.

Chaque division changea plusieurs fois de généraux. Le vice-roi allait de l'une à l'autre, mêlant la prière aux reproches, et rappelant sur-tout les anciennes victoires. Il fit avertir l'empereur de sa position critique ; mais Napoléon répondit "Qu'il n'y pouvait rien ; que c'était à lui de vaincre ; qu'il n'avait qu'à faire un plus grand effort ; que la bataille était là ;" et le prince ralliait toutes ses forces pour tenter un assaut général, quand soudain des cris furieux, qui partirent de sa gauche, détournèrent son attention.

Ouwarof, deux régiments de cavalerie, et quelques milliers de Cosaks tombaient sur sa réserve : le désordre s'y mettait ; il y courut, et, secondé des généraux Delzons et Ornano, il eut bientôt chassé cette troupe plus bruyante que redoutable ; puis il revint aussitôt se mettre à la tête d'une attaque décisive.

C'était le moment où Murat, forcé à l'inaction dans cette plaine où il régnait, avait renvoyé pour la quatrième fois à son frère pour se plaindre des pertes que les Russes, appuyés aux redoutes opposées au prince Eugène, faisaient

éprouver à sa cavalerie. "Il ne lui demande plus que celle de sa garde; soutenu par elle, il tournera ces hauteurs retranchées, et les fera tomber avec l'armée qui les défend."

L'empereur parut y consentir, il envoya chercher Bessières, chef de cette garde à cheval. Malheureusement on ne trouva pas ce maréchal, qui, par ses ordres, était allé considérer la bataille de plus près. L'empereur l'attendit près d'une heure sans impatience, sans renouveler son ordre. Quand le maréchal revint enfin, il le reçut d'un air satisfait, écouta tranquillement son rapport, et lui permit de s'avancer jusqu'où il le jugerait convenable.

Mais il n'était plus temps; il ne fallait plus songer à s'emparer de toute l'armée Russe, et peut-être aussi de la Russie entière; mais seulement du champ de bataille. On avait laissé à Kutusof le loisir de se reconnaître; il s'était fortifié sur ce qui lui restait de points d'un accès difficile, et avait couvert la plaine de sa cavalerie.

Ainsi les Russes s'étaient pour la troisième fois reformés un flanc gauche devant Ney et Murat; mais celui-ci appelle la cavalerie de Montbrun. Ce général était tué. Caulaincourt le remplace: il trouve les aides-de-camp du malheureux Montbrun pleurant leur général: "Suivez-moi, leur crie-t-il. Ne le pleurez plus, et venez le venger!"

Le roi lui montre le nouveau flanc de l'ennemi: il faut l'enfoncer jusqu'à la hauteur de la gorge de leur grande batterie; là, pendant que la cavalerie légère poussera son avantage, lui, Caulaincourt, tournera subitement à gauche avec ses cuirassiers, pour prendre à dos cette terrible redoute, dont le front écrase encore le vice-roi.

Caulaincourt répondit: "Vous m'y verrez tout à l'heure mort ou vif!" Il part aussitôt et culbute tout ce qui lui résiste; puis, tournant subitement à gauche avec ses cuirassiers, il pénètre le premier dans la redoute sanglante où une balle le frappe et l'abat. Sa conquête fut son tombeau.

On courut annoncer à l'empereur cette victoire et cette perte. Le grand-écuyer, frère du malheureux général, écoutait: il fut d'abord saisi; mais bientôt il se raidit contre le malheur; et, sans les larmes qui se succédaient silencieusement sur sa figure, on l'eût cru impassible. L'empereur lui dit: "Vous avez entendu, voulez-vous vous retirer?" Il accompagna ces mots d'une exclamation

de douleur. Mais, en ce moment, nous avancions contre l'ennemi : le grand-écuyer ne répondit rien ; il ne se retira pas ; seulement il se découvrit à demi, pour remercier et refuser.

Pendant que cette charge décisive de cavalerie s'exécutait, le vice-roi était près d'atteindre, avec son infanterie, la bouche de ce volcan ; tout-à-coup il voit son feu s'éteindre, sa fumée se dissiper, et sa crête briller de l'airain mobile et resplendissant dont nos cuirassiers sont couverts. Enfin ces hauteurs, jusque-là Russes, étaient devenues Françaises ; il accourt partager la victoire, l'achever, et s'affermir dans cette position.

Mais les Russes n'y avaient pas renoncé, ils s'obstinent et s'acharnent ; on les voyait se pelotonner devant nos rangs avec opiniâtreté ; sans cesse vaincus, ils sont sans cesse ramenés au combat par leurs généraux ; et ils viennent mourir au pied de ces ouvrages qu'eux-mêmes avaient élevés.

Heureusement leur dernière colonne d'attaque se présenta vers Semenowska, et vers la grande redoute, sans artillerie ; des ravins en avaient sans doute retardé la marche. Belliard n'eut que le temps de réunir trente canons contre cette infanterie. Elle arriva jusqu'à la bouche des pièces, qui l'écrasèrent si à propos, qu'elle tourbillonna et se retira sans avoir même pu se déployer. Murat et Belliard dirent alors que, dans cet instant, s'ils eussent eu dix mille fantassins de la réserve, leur victoire aurait été décisive ; mais que, réduits à leur cavalerie, ils se trouvèrent heureux d'avoir conservé le champ de bataille.

De son côté Grouchy, par des charges sanglantes et réitérées sur la gauche de la grande redoute, assura la victoire, et balaya cette plaine. Mais il ne put poursuivre les débris des Russes ; de nouveaux ravins, et derrière eux des redoutes armées, protégeaient leur retraite. Ils s'y défendirent avec rage jusqu'à la nuit ; couvrant ainsi la grande route de Moscou, leur ville sainte, leur magasin, leur dépôt, leur refuge.

De ces secondes hauteurs ils écrasaient les premières qu'ils nous avaient abandonnées. Le vice-roi fut obligé de cacher ses lignes haletantes, épuisées, et éclaircies, dans [illegible] plis de terrain, et derrière les retranchements à demi [illegible]s. Il fallut tenir les soldats à genoux et courbés

derrière ces informes parapets. Ils restèrent plusieurs heures dans cette pénible position, contenus par l'ennemi qu'ils contenaient.

Ce fut vers trois heures et demie que cette dernière victoire fut remportée; il y en eut plusieurs dans cette journée: chaque corps vainquit successivement ce qu'il avait devant lui, sans profiter de son succès pour décider de la bataille; car chacun, n'étant pas soutenu à temps par la réserve, s'arrêtait épuisé. Mais enfin tous les premiers obstacles étaient tombés. Le bruit des feux s'affaiblissait et s'éloignait de l'empereur. Des officiers arrivaient de toutes parts. Poniatowski et Sébastiani, après une lutte opiniâtre, venaient aussi de vaincre. L'ennemi s'arrêtait et se retranchait dans une nouvelle position. Le jour était avancé, nos munitions épuisées, la bataille finie.

Alors Belliard revint une troisième fois vers l'empereur. Les souffrances de Napoléon paraissaient être augmentées. Il monta à cheval avec effort, et se dirigea lentement sur les hauteurs de Semenowska. Il y trouva un champ de bataille acquis incomplètement, que les boulets ennemis et même les balles nous disputaient encore.

Au milieu de ces bruits de guerre et de l'ardeur encore toute chaude de Ney et de Murat, il resta toujours le même, sa voix affaiblie, sa démarche languissante. Pourtant la vue des Russes et le sifflement de leurs balles et de leurs boulets l'inspirèrent; il alla considérer de près leur dernière position, et voulut la leur arracher. Mais Murat lui montrant nos troupes presque détruites, déclara qu'il faudrait la garde pour achever; à quoi Bessières ne manquant pas d'insister comme il le faisait toujours sur l'importance de ce corps d'élite, opposa "la distance où l'on se trouvait des renforts; que l'Europe était entre Napoléon et la France; qu'on devait conserver au moins cette poignée de soldats qui restaient seuls pour en répondre." Et comme il était déjà près de cinq heures, Berthier ajouta "qu'il était trop tard; que l'ennemi se raffermissait dans sa dernière position, et qu'on sacrifierait encore plusieurs milliers d'hommes, sans résultat suffisant." L'empereur alors ne songea plus qu'à recommander aux vainqueurs de la prudence; puis il revint toujours au pas chercher ses tentes, dressées derrière cette batterie enlevée depuis deux jours, et devant laquelle il était depuis le matin resté témoin presque immobile de toutes les *vicissitudes de cette* terrible journée.

En cheminant ainsi, il appela Mortier, et lui ordonna "de faire enfin avancer la jeune garde; mais sur-tout de ne point dépasser le nouveau ravin qui séparait de l'ennemi." Il ajouta, "qu'il le chargeait de garder le champ de bataille; que c'était là tout ce qu'il lui demandait; qu'il fît pour cela tout ce qu'il fallait, et rien de plus." Il le rappela bientôt pour lui demander "s'il l'avait bien entendu; lui recommandant de n'engager aucune affaire; et de garder sur-tout le champ de bataille;" une heure après il lui fit encore réitérer l'ordre "de n'avancer ni reculer, quoi qu'il arrivât."

Quand il fut dans sa tente, à son abattement physique se joignit une grande tristesse d'esprit. Il avait vu le champ de bataille; les lieux encore plus que les hommes avaient parlé; cette victoire tant poursuivie, si chèrement achetée, était incomplète: était-ce lui, qui poussait toujours les succès jusqu'au dernier résultat possible, que la fortune venait de trouver froid et inactif, quand elle lui avait offert ses dernières faveurs?

En effet, les pertes étaient immenses et sans résultat proportionné. Chacun autour de lui pleurait la mort d'un ami, d'un parent, d'un frère; car le sort des combats était tombé sur les plus considérables. Quarante-trois généraux avaient été tués ou blessés. Quel deuil dans Paris! quel triomphe pour ses ennemis! quel dangereux sujet de pensées pour l'Allemagne! Dans son armée, jusque dans sa tente, sa victoire est silencieuse, sombre, isolée, même sans flatteurs!

Ceux qu'il a fait appeler, Dumas, Daru, l'écoutent et se taisent: mais leur attitude, leurs yeux baissés, leur silence, n'étaient point muets.

DESCRIPTION DU CHAMP DE BATAILLE.

L'empereur parcourait alors le champ de bataille: jamais aucun ne fut d'un si horrible aspect. Tout y concourait: un ciel obscur, un pluie froide, un vent violent, des habitations en cendres, une plaine bouleversée, couverte de ruines et de débris; à l'horizon, la triste et sombre verdure des arbres du nord; par-tout des soldats errants parmi des cadavres, et cherchant des subsistances jusque dans les sacs de leurs compagnons morts; d'horribles blessures, car les *balles Russes sont* plus grosses que les nôtres; des bivouacs

silencieux ; plus de chants, point de récits ; une morne taciturnité.

On voyait autour des aigles le reste des officiers et sous-officiers, et quelques soldats ; à peine ce qu'il en fallait pour garder le drapeau. Leurs vêtements étaient déchirés par l'acharnement du combat, noircis de poudre, souillés de sang ; et pourtant au milieu de ces lambeaux, de cette misère, de ce désastre, un air fier, et même, à l'aspect de l'empereur, quelques cris de triomphe, mais rares et excités : car, dans cette armée, capable à-la-fois d'analyse et d'enthousiasme, chacun jugeait de la position de tous.

Les soldats Français ne s'y trompent guère ; ils s'étonnaient de voir tant d'ennemis tués, un si grand nombre de blessés, et si peu de prisonniers. Il n'y en avait pas huit cents. C'était par le nombre de ceux-ci qu'on calculait le succès. Les morts prouvaient le courage des vaincus plutôt que la victoire. Si le reste se retirait en si bon ordre, fier et si peu découragé, qu'importait le gain d'un champ de bataille ? Dans de si vastes contrées, la terre manquerait-elle jamais aux Russes pour se battre ?

Pour nous, nous n'en avions déjà que trop, et bien plus que nous ne pouvions en garder. Etait-ce donc là conquérir ! L'étroit et long sillon que nous tracions si péniblement depuis Kowno, à travers des sables et des cendres, ne se refermerait-il pas derrière nous, comme celui d'un vaisseau sur une vaste mer ! Il suffisait de quelques paysans mal armés pour l'effacer.

En effet, ils allaient enlever derrière l'armée nos blessés et nos maraudeurs. Cinq cents traîneurs tombèrent bientôt entre leurs mains. Il est vrai que quelques soldats Français, arrêtés ainsi, feignirent de prendre parti parmi ces Cosaks ; ils les aidèrent à faire de nouvelles captures jusqu'au moment où, se trouvant avec leurs nouveaux prisonniers en nombre assez considérable, ils se réunirent tout-à-coup, et se débarrassèrent de leurs ennemis trop confiants.

L'empereur ne put évaluer sa victoire que par les morts. La terre était tellement jonchée de Français étendus sur les redoutes, qu'elles paraissaient leur appartenir plus qu'à ceux qui restaient debout. Il semblait y avoir là plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivants.

Dans cette foule de cadavres, sur lesquels il fallait marcher pour suivre Napoléon, le pied d'un cheval rencontra un blessé, *et lui arracha* un dernier signe de vie ou de

douleur. L'empereur, jusque-là muet comme sa victoire, et que l'aspect de tant de victimes oppressait, éclata; il se soulagea par des cris d'indignation, et par une multitude de soins qu'il fit prodiguer à ce malheureux. Quelqu'un, pour l'apaiser, remarqua que ce n'était qu'un Russe; mais il reprit vivement " qu'il n'y avait plus d'ennemis après la victoire, mais seulement des hommes!" Puis il dispersa les officiers qui le suivaient, pour qu'ils secourussent ceux qu'on entendait crier de toutes parts.

On en trouvait sur-tout dans le fond des ravins, où la plupart des nôtres avaient été précipités, et où plusieurs s'étaient traînés pour être plus à l'abri de l'ennemi et de l'ouragan. Les uns prononçaient en gémissant le nom de leur patrie ou de leur mère, c'étaient les plus jeunes. Les plus anciens attendaient la mort d'un air ou impassible ou sardonique, sans daigner implorer, ni se plaindre; d'autres demandaient qu'on les tuât sur-le-champ: mais on passait vite à côté de ces malheureux, qu'on n'avait ni l'inutile pitié de secourir, ni la pitié cruelle d'achever.

Un d'eux, le plus mutilé (il ne lui restait que le tronc et un bras), parut si animé, si plein d'espoir et même de gaieté, qu'on entreprit de le sauver. En le transportant, on remarqua qu'il se plaignait de souffrir des membres qu'il n'avait plus; ce qui est ordinaire aux mutilés, et ce qui semblerait être une nouvelle preuve que l'ame reste entière, et que le sentiment lui appartient seul, et non au corps qui ne peut pas plus sentir que penser.

On apercevait des Russes se traînant jusqu'aux lieux où l'entassement des corps leur offrait une horrible retraite. Beaucoup assurent qu'un de ces infortunés vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongeait l'intérieur. On en vit redresser leur jambe brisée, en liant fortement contre elle une branche d'arbre, puis s'aider d'une autre branche et marcher ainsi jusqu'au village le plus prochain. Ils ne laissaient pas échapper un seul gémissement.

Peut-être, loin des leurs, comptaient-ils moins sur la pitié. Mais il est certain qu'ils parurent plus fermes contre la douleur que les Français: ce n'est pas qu'ils souffrissent plus courageusement, mais ils souffraient moins; car ils sont moins sensibles de corps comme d'esprit, ce qui tient à une civilisation moins avancée, et à des organes endurcis par le climat.

Pendant cette triste revue l'empereur chercha vainement une rassurante illusion, en faisant recompter le peu de prisonniers qui restaient, et ramasser quelques canons démontés : sept à huit cents prisonniers et une vingtaine de canons brisés étaient les seuls trophées de cette victoire incomplète.

L'ENTRÉE DES FRANÇAIS À MOSCOU.

14 Sept. 1812.—Enfin une dernière hauteur reste à dépasser ; elle *touche*[1]* à Moscou, qu'elle domine ; c'est le *Mont du Salut*. Il s'appelle ainsi parceque, de son sommet à l'aspect de leur ville sainte, les habitans se *signent*[2] et se prosternent. Nos *éclaireurs*[3] l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle frapppés d'étonnement ; ils s'arrêtent ; ils crient : "Moscou ! Moscou !" Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre et l'armée entière *battant des mains*, répète avec transport : "Moscou ! Moscou !" comme les marins crient : "Terre ! Terre !" à la fin d'une longue et pénible navigation Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté ; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille de la Moskwa les Maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui ; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs *griefs*.[5] On les vit tous se presser autour de l'Empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7 Septembre pour compléter sa victoire. Mais chez Napoléon, les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer long-temps à ses sensations. Son premier cri avait été : "La voilà donc enfin cette ville fameuse !" et le second fut : "*il était temps !*" Déjà ses yeux, fixés sur cette capitale, n'exprimaient plus que de l'impatience : en elle il croyait voir tout l'empire Russe, ces murs *renfermaient* tout son espoir, la paix, les *frais* de la guerre, une gloire immortelle : *aussi* ses avides regards *s'attachaient-ils* sur toutes ses issues. Quand donc ses portes s'ouvriront-elles ; quand en verra-t-il sortir

* The figures affixed to words in the following pages refer to the Explanatory *Notes at the end of the book.*

cette députation qui lui soumettra ses richesses, la population, son sénat, et la principale noblesse Russe ? Dès-lors cette entreprise, où il s'était si témérairement engagé, terminée heureusement et à force d'audace, sera le fruit d'une haute combinaison, son imprudence sera grandeur; cette journée allait commencer à décider s'il était le plus grand homme du monde, ou le plus téméraire; enfin s'il s'était élevé un autel ou creusé un tombeau * * * * * Cependant, le jour *s'écoule* et Moscou reste morne, silencieuse et comme inanimée. L'anxiété de l'empereur s'accroît; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville: "Moscou est déserte!"

A cette nouvelle, qu'il repousse avec irritation, Napoléon descend de la montagne du Salut, et s'approche de la Moskwa et de la porte de Dorogomilow. Il s'arrête encore à l'entrée de cette barrière, mais inutilement. Murat le presse "Eh bien, lui répond-il, entrez donc, puisqu'ils le veulent!" Et il recommande la plus grande discipline; il espère encore, "Peut-être que ces habitants ne savent pas même se rendre; car ici tout est nouveau, eux pour nous, et nous pour eux." * * * * * Mais alors les rapports se succèdent; tous s'accordent. Des Français habitants de Moscou, se hasardent à sortir de l'asile qui, depuis quelques jours les dérobe à la fureur du peuple: ils confirment la fatale nouvelle. L'empereur appelle Daru, et s'écrie: "Moscou déserte! quel événement invraisemblable! il faut y pénétrer. Allez, et amenez-moi les *Boyards*."[6] Il croit que ces hommes, ou *raidis* d'orgueil, ou paralysés de terreur, restent immobiles sur leurs foyers; et lui, jusque là toujours prévenu par les soumissions des vaincus, provoque leur confiance, et va au-devant de leurs prières.

Comment en effet se persuader que tant de palais somptueux, de temples si brillants, et de riches comptoirs, étaient abandonnés par leurs possesseurs comme ces simples hameaux qu'il venait de traverser. Cependant Daru vient d'*échouer*. Aucun Moscovite ne se présente; aucune fumée du moindre foyer ne s'élève; on n'entend pas le plus léger bruit sortir de cette immense et populeuse cité; ses trois cent mille habitants semblent frappés d'un immobile et muet enchantement! c'est le silence du désert!

Mais telle était la persistance de Napoléon, qu'il s'obstina

et attendit encore. Enfin un officier décidé à plaire, ou persuadé que tout ce que l'empereur voulait devait s'accomplir, entra dans la ville, s'empara de cinq ou six vagabonds, les poussa devant son cheval jusqu'à l'empereur et s'imagina avoir amené une députation. Dès la première réponse de ces misérables, Napoléon vit qu'il n'avait devant lui que de malheureux *journaliers*.

Alors seulement, il ne douta plus de l'évacuation entière de Moscou, et perdit tout l'espoir qu'il avait fondé sur elle. Il haussa les épaules, et avec cet air de mépris dont il accablait tout ce qui contrariait son désir, il s'écria : " Ah ! les Russes ne savent pas encore que l'effet produira sur eux la prise de leur capitale."

Cependant depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moscou ; ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais inanimé. Frappés d'étonnement, à la vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'imposante taciturnité de cette Thèbes moderne, par un silence aussi solennel. Ces guerriers écoutaient avec un secret frémissement les pas de leurs chevaux retentir seuls au milieu de ces palais déserts. Ils s'étonnaient de n'entendre qu'eux au milieu d'habitations si nombreuses. Aucun ne songeait à s'arrêter, ni à piller, soit prudence, soit que les grandes nations civilisées se respectent elles-mêmes, dans les capitales de leurs ennemis, en présence de ces grands centres de civilisation. Dans leur silence, ils observaient cette cité puissante, déjà si remarquable s'ils l'eussent rencontrée dans un pays riche et populeux, mais bien plus étonnante dans ces déserts. Ils avaient d'abord été frappés du soudain aspect de tant de palais magnifiques. Mais ils remarquaient qu'ils étaient entremêlés de chaumières ; spectacle qui annonçait le défaut de gradation entre les classes, et que le luxe n'était point né là, comme ailleurs, de l'industrie, mais qu'il la précédait, tandis que, dans l'ordre naturel, il n'en devait être que la suite, plus ou moins nécessaire.

On s'avançait ainsi tantôt agité de surprise, tantôt de pitié, et plus souvent d'un noble enthousiasme. Tout-à-coup des coups de fusils éclatent : la colonne s'arrête. Ses derniers chevaux couvrent encore la campagne ; son centre est engagé dans une des plus longues rues de la ville ; sa tête touche au *Kremlin*. *Les* portes de cette citadelle

paraissent fermées. On entend de féroces rugissements sortir de son enceinte, quelques hommes et des femmes d'une figure dégoûtante et atroce se montrent tout armés sur ses murs. Ils exhalent une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix; elles furent inutiles. Il fallut enfoncer la porte à coups de canon.

On pénétra par force au milieu de ces misérables. L'un d'eux *se rua*[7] jusque sur le roi, et tenta de tuer l'un de ses officiers. On crut avoir assez fait de le désarmer; mais il se jeta de nouveau sur sa victime, la roula par terre en cherchant à l'étouffer, et comme il se sentit saisir les bras, il voulut encore la déchirer avec ses dents. C'étaient là les seuls Moscovites qui nous avaient attendus, et qu'on semblait nous avoir laissés comme un gage barbare et sauvage de la haine nationale.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le Maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. "Surtout," lui dit-il, "point de pillage! vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou *envers et contre tous*."[8]

INCENDIE DE MOSCOU.

Le feu éclata vers deux heures du matin, au centre de la ville, dans son plus riche quartier, au palais marchand. Aussitôt Napoléon donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu il y court, et tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête: on l'entend s'écrier: "Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars! dans le Kremlin!" Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Le jour favorisa les efforts de Mortier: il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin des ordres sévères étant donnés,

l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtimens du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètant pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux fatigués et *repus*, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant: " *C'est à faire aux*[9] autres," cela ne nous regarde plus, "Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'évènements et de malheurs sur lesquels on était comme *blasé*,[10] et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun, que la mesure de force et de sentiment indispensables pour son service, et pour sa conservation personnelle.

Cependant, de vives et nouvelles *lueurs* les réveillent encore; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline Française, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction. A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou, nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil; ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe; que la perte de *cet homme* valait bien celle de leur capitale;

que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière ; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice ; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher.

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre, mais, cette nuit-là même les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul *caisson.*[11] C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs, dépendit le sort de l'armée entière. Enfin le jour, un jour sombre parut ; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent, tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe : elle souillait notre gloire ; elle nous en arrachait le fruit ; elle menaçait notre existence présente et à venir ; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devait faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un *globe enflammé* s'était abaissé sur le palais du prince

Troubetskoï, et l'avait consumé ; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la bourse ; on avait aperçu des soldats de police Russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs Russes pour brûler Moscou : et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes ; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours ; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue, et de désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes.

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément : mais bientot il fléchit, et s'arrèta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en *détermination*.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée qui l'environnent. A chaque instant il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide, ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel : il quitte, reprend et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. " Quel effroyable spectacle ! ce sont eux-mêmes ! Tant de Palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes !"

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais : et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et Napoléon ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête ; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, l'y comme assiéger ; envahir à chaque instant les maisons environnantes ; et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri, " Le feu est au Kremlin," passe de

bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger du danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur, on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

L'EMPEREUR QUITTE LE KREMLIN.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer ; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu ? ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du *pétillement* de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la *chute* des *poutres brûlantes et des toits* de fer ardent qui croulaient

autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, *dépassant* leur *faîte*, *fléchissaient* alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, *haletante*, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements. Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes! ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskwa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ses feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier et l'on arriva avec la nuit à Pétrowski.

Le lendemain matin, 17 Septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste *trombe* de feu qui s'élevait en *tourbillonnant* jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier:—“ Ceci nous présage de grands malheurs!”

RETRAITE DE LA GRANDE ARMÉE.

Le 6 Décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées; les oiseaux tombèrent raidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissements des mourants, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur; à peine la force de prier restait-elle; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérants se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds, plus souvent sa surface *miroitée* ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles, et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates; leur sang, se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur, puis il *refluait* vers leur tête: alors ces *moribonds chancelaient* comme dans un état d'*ivresse*. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang; leur poitrine *exhalait de profonds* soupirs; ils regardaient le

ciel, nous, et la terre d'un œil consterné, fixe, et hagard; c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les tourturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche *béante* laissait échapper quelques sons agonisants; enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les *dépassaient* sans se déranger d'un pas, de peur d'alonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient *hérissés* de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas; car enfin qu'avaient-ils perdu en succombant? que quittaient-ils? On souffrait tant! on était encore si loin de la France! si *dépaysé* par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit; aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton, l'insultant même quelquefois; mais, le plus souvent se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus! Et en effet la mort dans une position douce, stable, uniforme, peut-être un évènement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continuel d'une vie toute d'action, de dangers, et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande-armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore; ceux qu'elles surprirent ensemble loin de toute habitation s'arrêtèrent sur la lisière des bois: là ils allumèrent des feux devant lesquels ils restaient toute la nuit, droits et immobiles comme des spectres. Ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur; ils s'en tenaient si proches que leurs vêtements brûlaient ainsi que les parties gelées de leur corps que le feu décomposait. Alors une horrible douleur les contraignait à s'étendre, et le lendemain ils s'efforçaient en vain de se relever.

Cependant ceux que l'hiver avait laissés presque entiers, et qui conservaient un reste de courage, préparaient leurs

tristes repas. C'étaient, comme dès Smolensk, quelques tranches de cheval grillées et de la farine de seigle *délayée en bouillie* dans de l'eau de neige, ou *pétrie* en *galettes,* et qu'ils assaisonnaient, *à défaut de* sel, avec la poudre de leurs *cartouches.*

A la lueur de ces feux, accouraient toute la nuit de nouveaux fantômes, que repoussaient les premiers venus. Ces infortunés erraient d'un bivouac à l'autre, jusqu'à ce que, saisis par le froid et le désespoir, ils s'abandonnassent. Alors, se couchant sur la neige, derrière le cercle de leurs compagnons plus heureux, ils y expiraient. Quelques uns, sans moyens et sans forces pour abattre les hauts sapins de la forêt, essayèrent vainement d'en enflammer le pied; mais bientôt la mort les surprit autour de ces arbres dans toutes les attitudes.

On vit, sous les vastes *hangars* qui bordent quelques points de la route, de plus grandes horreurs. Soldats et officiers tous s'y précipitaient, s'y entassaient en foule. Là, comme des bestiaux, ils se serraient les uns contre les autres autour de quelques feux; les vivants, ne pouvant écarter les morts du foyer, se plaçaient sur eux pour y expirer à leur tour, et servir de lit de mort à de nouvelles victimes. Bientôt d'autres foules de traîneurs se présentaient encore, et, ne pouvant pénétrer dans ces asiles de douleur, ils les assiégeaient.

Il arriva souvent qu'ils en démolirent les murs de bois sec pour en alimenter leurs feux: d'autres fois, repoussés et découragés, ils se contentaient d'en abriter leurs bivouacs. Bientôt les flammes se communiquaient à ces habitations, et les soldats qu'elles renfermaient, à demi morts par le froid, y étaient achevés par le feu. Ceux de nous que ces abris sauvèrent trouvèrent le lendemain leurs compagnons glacés et par tas autour de leurs feux éteints. Pour sortir de ces catacombes il fallut que, par un horrible effort, ils *gravissent* par-dessus les monceaux de ces infortunés, dont quelques uns respiraient encore.

A Loupranouï, dans ce même bourg où l'empereur venait d'être manqué d'une heure par le partisan Russe Seslawin, des soldats brûlèrent des maisons debout et tout entières pour se chauffer quelques instants. La lueur de ces incendies attira des malheureux, que l'intensité du froid et de la douleur avait exaltés jusqu'au délire; ils accoururent en furieux, *et, avec des grincements* de dents et des rires



infernaux, ils se précipitèrent dans ces brasiers, où ils périrent dans d'horribles convulsions.

C'était là cette armée sortie de la nation la plus civilisée de l'Europe, cette armée naguère si brillante, victorieuse des hommes jusqu'à son dernier moment, et dont le nom régnait encore dans tant de capitales conquises. Ses plus mâles guerriers qui venaient de traverser fièrement tant de champs de leurs victoires, avaient perdu leur noble contenance : couverts de lambeaux, les pieds nus et déchirés, appuyés sur des branches de pin, ils se traînaient, et tout ce qu'ils avaient mis jusque-là de force et de persévérance pour vaincre, ils l'employaient pour fuir.

DESCRIPTIONS.

Nature Sauvage.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine ; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en *élague* le *chardon* et la *ronce*, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé : couvertes ou plutôt *hérissées* de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans *écorce* et sans *cime*, courbés, rompus, tombant de *vétusté ;* d'autres en plus grand nombre, *gisant* au pied des premiers, pour pourrir sur des *monceaux* déjà pourris, *étouffent*, *ensevelissent* les germes prêts à *éclore.* La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, parait ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids, surmontée par les *débris* de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de *lichens*, d'*agarics*, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et *croupissantes* faute d'être conduites et dirigées ; des terrains *fangeux*, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des *marécages* qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes *vénéneux* et servent de repaire aux animaux *immondes.* Entre ces *marais* infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de *landes*, des *savanes* qui n'*ont rien de commun avec* nos *prairies ; les* mauvaises herbes y surmontent, y

étouffent les bonnes; ce n'est point ce *gazon* fin qui semble faire le *duvet* de la terre, ce n'est point cette *pelouse* émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux *agrestes*, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins *tenir* à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se *desséchant* et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une *bourre* grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages: l'homme obligé de suivre les *sentiers* de la bête *farouche*, s'il veut les parcourir; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il *rebrousse* chemin, et dit: La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante: desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer: bientôt au lieu du *jonc* du *nénuphar*, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants *fouleront* cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore; servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Buffon.

Nature Cultivée.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle *cachait dans* son sein! que de trésors ignorés, que de

richesses nouvelles! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, *reléguées;* l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, *resserrés;* la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts: les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ses centres jusqu'aux extrêmités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature. BUFFON.

Nature Dégénérée.

CEPENDANT il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature: elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine: excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en

effet; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie. BUFFON.

L'Homme.

TOUT annonce dans l'homme le maître de la terre; tout marque en lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans: il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrêmités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, et la main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres, et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au-dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnaître; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun

autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens, il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté tels qu'ils viennent de naître, il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

BUFFON.

Le Chien.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître, son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie: un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance: plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent: il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, *il est dédaigneux* chez les grands, et rustre à

la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connait aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforcent d'enlever: mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourrait-il encore aujourd'hui, découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier par la douceur et par caresses, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme: la nature les a mieux munis, mieux armés; ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile, comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens, et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner les autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre *odorat*, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de *vaincre et de régner*: et le chien, fidèle à l'homme, conser-

vera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière: les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor, ou la voix du chasseur, a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce, par ses mouvemens et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre: marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il cherche ses traces; il les suit pas à pas, et par des accens différens, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés; il oppose la ruse à la sagacité: jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables. Pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières: mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire; il voit, de l'odorat, tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer; et, loin d'abandonner l'ennemi *pour un indifférent*, après avoir triomphé de la

ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en apperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie pas à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissemens ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin, et retrouve la route ; le seul enfin, dont les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours heureuse.

BUFFON.

Le Cheval.

LA plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maitre, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs à la chasse ; aux tournois, à la course, il brille, il étincelle : mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'une autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont l'art a perfectionné les qualités naturelles. Disons mieux : voilà le cheval réduit en servitude. La nature est plus belle que l'art, et, dans un être animé, la liberté des mouvemens fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de

l'Amérique Espagnole, et qui vivent en chevaux libres; leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés, ni mesurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau.

Le naturel de ces animaux n'est pas féroce, ils sont seulement fiers et sauvages; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent, ou les écrasent: ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble; car ils n'ont aucune crainte; mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres. Ils ont les mœurs douces et les qualités sociales: leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation: ils cherchent à se devancer à la course, à se faire et même à s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé; et ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domptés.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps: la régularité des proportions de sa tête lui donne un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Il semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède, en élevant sa tête: dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps. BUFFON.

Le Lion.

On a souvent vu le lion dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés offensantes: on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre, au contraire, des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois

la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort, en les lui jetant pour proie ; et, comme s'il se fut attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux ; leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim, que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourrait dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que, dès qu'il est repu, il est en pleine paix, tandis que le tigre, le loup, et tant d'autres animaux d'espèce inférieure, donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que, dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures, il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros, elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle est au contraire si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion parait être le modèle de la force jointe à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au-dehors, par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez forte pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur ; et enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tout sens, lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles facultés individuelles, le lion joint aussi la noblesse de l'espèce. J'entends, par espèces nobles dans la nature, celles qui sont constantes, invariables, et qu'on ne peut soupçonner de s'être degradées : ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre ; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnaître, ni les confondre avec aucune des autres.

Le rugissement du lion est si fort que, quand il se fait entendre, par échos, la nuit dans le désert, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire ; car, quand il est en colère, il a un autre cri qui est encore plus terrible : alors il se bat les flancs de sa queue ; il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau, et entamer la chair sans le secours des dents, ni des ongles, qui sont, après ses dents, ses armes les plus cruelles. BUFFON.

Le Tigre.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire, sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses, où les rangs sont donnés par la force : le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux. Marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embuches ; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps ; l'épaisse et grande crinière *qui couvre ses* épaules et ombrage sa face,

son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct, qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connait, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang ! Que ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !

Le tigre fréquente les bords des fleuves et des lacs : car comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume ; et d'ailleurs il attend, près des eaux, les animaux qui y arrivent, et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour. C'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres ; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres : il semble qu'il cherche à goûter de leur sang, il le savoure, il s'en enivre ; et, lorsqu'il leur fend et déchire le corps, c'est pour y plonger la tête, et pour sucer, à longs traits, le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif s'éteigne.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel : ni la force, ni la contrainte ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens : la douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer ; le temps, loin de l'amollir, en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage ; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe ; il rugit à la vue de tout être vivant ; chaque objet lui parait une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux mêlés d'un grincement de dents, et vers laquelle il s'élance souvent, malgré les chaines et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer. BUFFON.

L'Eléphant.

L'ÉLÉPHANT est, si nous voulons ne nous pas compter, *l'être le plus* considérable du monde : il surpasse tous les

animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'éléphant est supérieur au chien, au castor et au singe, qui sont, des êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable; il réunit leurs qualités les plus admirables. La main est le principal organe de l'adresse du singe: l'éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe, et en même temps il a la docilité du chien, il est comme lui susceptible de reconnaissance, et capable d'un fort attachement; il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitemens, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence. Enfin, l'éléphant comme le castor, aime la société de ses semblables, il s'en fait entendre: on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert; et, s'ils n'édifient point, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité. Car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans les terres qu'habite l'éléphant: il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre pour s'y établir à demeure. Chaque être, dans la nature, a son prix réel et sa valeur relative: si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre, dans l'éléphant, et lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur, et de la longue durée de la vie: il ne faut pas oublier ses armes, ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion; il faut se représenter que, sous ses pas, il ébranle la terre; que, de sa main, il arrache les arbres: que, d'un coup de son corps, il fait brèche dans un mur; que, terrible par la force, il est encore invincible par la résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre, et chargée de plusieurs hommes: que seul, il fait mouvoir des machines, et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourraient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance *exacte; qu'il* conserve de la modération,

même dans ses passions les plus vives ; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour ; que dans la colère, il ne méconnait pas ses amis ; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé ; qu'il se souvient des bienfaits aussi souvent que des injures ; que n'ayant nul goût pour la chair et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux ; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent, et n'ont nulle raison de le craindre.

L'éléphant a les yeux très-petits, relativement au volume de son corps, mais ils sont brillans et spirituels : et ce qui les distingue de ceux des autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment, et la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens : il les tourne lentement et avec douceur vers son maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir ; il semble réfléchir, délibérer, penser, et ne se déterminer qu'après avoir examiné et regardé à plusieurs fois sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Les chiens, dont les yeux ont beaucoup d'expression, sont des animaux trop vifs, pour qu'on puisse distinguer aisément les nuances successives de leurs sensations ; mais comme l'éléphant est naturellement grave et modéré, on lit, pour ainsi dire, dans ses yeux, dont les mouvemens se succèdent lentement, l'ordre et la suite de ses affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne, et cet organe est, à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'éléphant que dans tout autre animal. Ses oreilles sont ordinairement pendantes ; mais il les relève, et les remue avec une grande facilité ; elles lui servent à essuyer ses yeux, à les préserver de l'incommodité de la poussière et des mouches. Il se délecte au son des instrumens, et parait aimer la musique : il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence, et à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours et au son des trompettes. Son odorat est exquis, et il aime avec passion les parfums de toute espèce, et surtout les fleurs odorantes ; il les choisit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets, et, après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche, et semble les goûter : la fleur d'orange est un de ses mets les plus délicieux, il *dépouille*, avec sa trompe, un oranger de toute sa verdure

et en mange les fruits, les fleurs, les feuilles, et jusqu'au jeune bois. A l'égard du sens du toucher, il ne l'a, pour ainsi dire, que dans la trompe; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main, que dans celle de l'homme. Cette trompe composée de membranes, de nerfs, et de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement, et un organe de sentiment; l'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber et la tourner en tous sens; l'extrémité de la trompe est terminée par un rebord, qui s'allonge par les dessus en forme de doigt. C'est par le moyen de ce rebord et de cette espèce de doigt, que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts: il ramasse à terre les plus petites pièces de monnoie; il cueille les herbes et les fleurs, en les choisissant une à une; il dénoue les cordes, ouvre et ferme les portes en tournant les clefs et poussant les verrous; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume. On ne peut disconvenir que cette main de l'éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre: elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible, et tout aussi adroite pour saisir, palper en gros, et toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice, en manière de doigt, situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, et laisse, dans le milieu, une concavité faite en forme de tasse, au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat et de la respiration. L'éléphant a donc le nez dans la main, et est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts, et d'attirer, par une forte suction, les liquides, ou d'enlever des corps solides très-pesans, en appliquant à leur surface le bord de sa trompe, et faisant un vide au-dedans par aspiration. De tous les instrumens dont la nature a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet et le plus admirable.

Le Cygne.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit des tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre *sur la terre,* l'aigle et le vautour dans les

airs ne règnent que par l'abus de la force et par la
au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les ti
fondent un empire de paix, la grandeur, la maj
douceur, avec des puissances, des forces, du coura
volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer q
la défense ; il sait combattre et vaincre sans jamais at
roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans
il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre
pousse ses assauts en opposant à ses armes la résis
ses plumes, et les coups précipités d'une aile vig
qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couro
efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi, tous les
de guerre le respectent, et il est en paix avec toute
ture ; il vit en ami plutôt qu'en roi, au milieu de
breuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui
semblent se ranger sous sa loi, il n'est que le
premier habitant d'une république tranquille, où les
n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande q
qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme rép
dans le cygne, à la douceur du naturel ; il plaît à
yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fré
on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espè
mérite mieux ; la nature en effet n'a répandu sur
autant de ces grâces nobles et douces, qui nous ra
l'idée de ses plus charmans ouvrages : coupe d
élégante, formes arrondies, gracieux contours, bl
éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis, a
tantôt animées, tantôt laissées dans un mol aband
dans le cygne respire la volupté, l'enchantement qu
font éprouver les grâces et la beauté ; tout nous l'a
tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout ju
spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce ch
oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A la plus noble aisance, à la facilité, la liberté
mouvemens sur l'eau, on doit le reconnaître non-se
comme le premier des navigateurs ailés, mais co
plus beau modèle que la nature nous ait offert pour
la navigation. Son cou élevé et sa poitrine rel
arrondie, semblent, en effet, figurer la proue du
fendant l'onde, son large estomac en représente la
son corps penché en avant pour cingler, se red
l'arrière et se relève en poupe. La queue est

gouvernail ; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages : il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer ; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir longeant la rive, s'abriter sur les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis quitter sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il parait prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages, pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau : ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs, celui de peupler de ces beaux oiseaux, les bassins de ses maisons royales ; on peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle dans les belles eaux de Chantilly où les cygnes font un des ornemens de ce lieu vraiment délicieux, dans lequel tout respire le noble goût du maître.

Les cygnes dans la domesticité sont silencieux, et ce n'est point du tout sur ces cygnes presque muets, que les anciens avaient pu moduler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus *si célèbres*. *Mais il* parait que le cygne sauvage

a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens: l'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé, des sons bruyans de clairon, mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie, et de la variété douce et brillante du ramage de nos oiseaux chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir: c'étoit, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accens si doux et si touchans, et qui pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre; on entendait ce chant, lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés; on avoit même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée, elle s'étoit emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs; poëtes, orateurs, philosophes même l'ont adoptée, comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étaient aimables et touchantes; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités, c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes sans doute ne chantent point leur mort, mais toujours en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: *C'est le chant du cygne.*

BUFFON.

Le Rossignol.

IL n'est point d'homme bien organisé, à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute à certains égards à celle du rossignol; les alouettes, le serin, le pinson,

les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait: les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et aussi doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de tous ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens; il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions; il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il a chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosier éclatans, batteries vives et légères, fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accens plaintifs cadencés avec mollesse, sons filés sans art, mais enflés avec âme, sons enchanteurs et pénétrans, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante: c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnait le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, on reconnait le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concourent si *puissamment aux grands effets*; on jouit des beaux sons

que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles ; bientôt on attend, on désire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plait ; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront.

Les rossignols commencent d'ordinaire à chanter au mois d'Avril, et ne finissent tout à fait qu'au mois de Juin, vers le solstice : mais la véritable époque où leur chant diminue beaucoup, c'est celle où leurs petits viennent à éclore, parce qu'ils s'occupent alors du soin de les nourrir, et que, dans l'ordre des instincts, la nature a donné la prépondérance à ceux qui tendent à la conservation des espèces. Les rossignols captifs continuent de chanter pendant neuf ou dix mois, et leur chant est non-seulement plus longtemps soutenu, mais encore plus parfait et mieux formé.

Le chant des autres oiseaux, le son des instrumens, les accens d'une voix douce et sonore, les excitent beaucoup à chanter ; ils accourent, ils s'approchent, attirés par les beaux sons, mais les duos semblent les attirer encore plus puissamment, ce qui prouverait qu'ils ne sont pas insensibles aux effets de l'harmonie ; ce ne sont point des auditeurs muets, ils se mettent à l'unisson et font tous leurs efforts pour éclipser leurs rivaux, pour couvrir toutes les autres voix et même tous les autres bruits ; on prétend qu'on en a vu tomber aux pieds de la personne qui chantait ; on en a vu un autre qui s'agitait, gonflait sa gorge et faisait entendre un gazouillement de colère, toutes les fois qu'un serin qui était près de lui se disposait à chanter, et il était venu à bout par ses menaces de lui imposer silence, tant il est vrai que la supériorité n'est pas toujours exempte de jalousie ! Serait-ce par une suite de cette passion de primer, que ces oiseaux sont si attentifs à prendre leurs avantages, et qu'ils se plaisent à chanter dans un lieu résonnant, ou bien, à portée d'un écho.

Buffon.

Le Paon.

Si l'empire appartenait à la beauté, le paon serait, sans *contredit*, le roi des oiseaux ; il n'en est point sur qui la

nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné ; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger ; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel parait à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps ; mais si sa femelle vient tout à coup à paraître, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure ; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes ; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses ; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connaître ses avantages, que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie ; et la vivacité que le plaisir de la voir mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvemens, qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux.

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat, les plus belles fleurs, *se flétrissent* aussi comme elles, et tombent

chaque année ; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté ; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges, et qu'au contraire, lorsqu'on parait le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire ; ce sont les Indes Orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal : en effet un si bel oiseau ne pouvait guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la nature.

Buffon.

Fécondité, Beauté et longue Vie, belles Couleurs des Poissons.

Deux fluides sont les seuls dans le sein desquels il ait été permis aux êtres organisés de vivre, de croître et de se reproduire ; celui qui compose l'atmosphère, et celui qui remplit les mers et les rivières. Les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles ne peuvent conserver leur vie que par le moyen du premier ; le second est nécessaire à tous les genres de poissons. Mais il y a bien plus d'analogie, bien plus de rapports conservateurs entre l'eau et les poissons, qu'entre l'air et les oiseaux ou les quadrupèdes. Et voilà pourquoi, indépendamment de toute autre cause, les poissons sont de tous les animaux à sang rouge ceux qui présentent dans leurs espèces le plus grand nombre d'individus, dans leurs couleurs l'éclat le plus vif, et dans leur vie la plus longue durée.

Fécondité, beauté, existence très-prolongée, tels sont les trois attributs remarquables des principaux habitans des eaux.

Mais en contemplant tout l'espace occupé par ce fluide au milieu duquel se meuvent les poissons, quelle étendue nos regards n'ont-ils pas à parcourir? Quelle immensité, depuis l'équateur jusqu'aux deux pôles de la terre, depuis la surface de l'océan jusqu'à ses plus grandes profondeurs! et indépendamment des vastes mers, combien de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de fontaines, et d'un autre côté, de lacs, de marais, d'étangs, de viviers, de mares même qui renferment une quantité plus ou moins considérable de poissons. Tous ces lacs, tous ces fleuves, toutes ces rivières, réunis à l'antique océan, comme autant de parties d'un même tout, présentent autour du globe une surface bien plus étendue que les continens qu'ils arrosent, et déjà bien plus connue que ces mêmes continens dont l'intérieur n'a répondu à la voix d'aucun observateur, pendant que les vaisseaux conduits par le génie et le courage, ont sillonné toutes les plaines des mers non envahies par les glaces polaires.

De tous les animaux à sang rouge, les poissons sont donc ceux dont le domaine est le moins circonscrit. Mais que cette immensité, bien loin d'effrayer notre imagination, l'anime et l'encourage. Et qui peut le mieux élever nos pensées, vivifier notre intelligence, rendre le génie attentif, et le tenir dans cette sorte de contemplation religieuse si propre à l'intuition de la vérité, que le spectacle si grand et si varié que présente le système des innombrables habitations des poissons? D'un côté, des mers sans bornes, et immobiles dans un calme profond; de l'autre, les ondes livrées à toutes les agitations des courans et des marées; ici, les rayons ardens du soleil réfléchis sous toutes les couleurs par les eaux enflammées des mers équatoriales; là, des brumes épaisses reposant silencieusement sur des monts de glace flottans au milieu des longues nuits hyperboréennes: tantôt la mer tranquille, doublant le nombre des étoiles pendant des nuits plus douces et sous un ciel plus serein; tantôt des nuages amoncelés, précédés par de noires ténèbres, précipités par la tempête, et lançant leurs foudres redoublés contre les énormes montagnes d'eau soulevées par les vents: plus loin, et sur les continens, des torrens furieux roulant de cataractes en cataractes; ou l'eau limpide d'une rivière argentée, amenée mollement le long d'un rivage fleuri, vers un lac paisible que la lune éclaire de sa lumière blanchâtre.

Mais ce n'est qu'au milieu des ondes douces ou salées que les poissons peuvent présenter leur décoration élégant ou superbe. Ce n'est qu'au milieu du fluide le plu analogue à leur nature, que jouissant de toutes leurs facultés, ils animent leurs couleurs par tous les mouvemen intérieurs que leurs ressorts peuvent produire. Ce n'est qu'au milieu de l'eau qu'indépendamment du vernis huileu et transparent élaboré dans leurs organes, leurs nuance sont embellies par un second vernis que forment les couche de liquides au-travers desquelles on les aperçoit.

Lorsque ces animaux sont hors du fluide, leurs force diminuent, leur vie s'affaiblit, leurs mouvemens se ralentissent, leurs couleurs se fanent, leur suc visqueux se dessèche, les écailles n'étant plus ramollies par cette substance huileuse, ni humectées par l'eau, s'altèrent; les vaisseaux destinés à les réparer s'obstruent, et les nuances dues aux écailles et au corps même de l'animal, changent et souvent disparaissent, sans qu'aucune nouvelle teinte indique la place qu'elles occupaient.

Pendant que le poisson jouit, au milieu du fluide qu'il préfère, de toute l'activité dont il peut être doué, ses teintes offrent aussi quelquefois des changemens fréquens et rapides, soit dans leurs nuances, soit dans leur ton, soit dans l'espace sur lequel elles sont étendues. Des mouvemens violens, des sentimens plus ou moins puissans, tels que la crainte ou la colère, des sensations soudaines de froid ou de chaud, peuvent faire naître ces alternatives de couleur, très-analogues à celles que nous avons remarquées dans le caméléon ainsi que dans plusieurs autres animaux ; mais il est aisé de voir que ces changemens ne peuvent avoir lieu que dans les teintes produites, en tout ou en partie, par le sang et les autres liquides susceptibles d'être pressés ou ralentis dans leurs cours. M. de la Cepede.

Le Serpent Devin ou le Boa.

C'est surtout dans les déserts brûlans de l'Afrique qu'exerçant une domination moins troublée, le serpent devin parvient à une longueur plus considérable. On frémit lorsqu'on lit dans les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, la manière dont cet énorme serpent s'avance au milieu des herbes

hautes et des *broussailles*, *ayant* quelquefois plus de dix-huit pouces *de* diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On aperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sur son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps; on voit fuir devant lui les troupeaux de gazelles et d'autres animaux dont il fait sa proie; et *le* seul *parti* qui reste à *prendre* dans ces solitudes immenses, pour se *garantir* de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de *mettre le feu aux* herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, et surtout lorsqu'il est irrité par la faim. L'on ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes qui se *propagent* avec vitesse au milieu de végétaux presque entièrement *desséchés*, en excitant ainsi un vaste incendie, et en élevant, pour ainsi dire, un rempart de feu contre la poursuite de cet énorme animal.

Il ne peut être en effet arrêté ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer *dont* il fréquente souvent les *bords;* car il nage avec facilité; même au milieu des ondes agitées; et c'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres; il se roule avec promptitude jusqu'à l'extrémité des *cimes* les plus hautes: *aussi vit-il* souvent dans les forêts. Enveloppant les tiges dans les divers *replis* de son corps, il se fixe sur les arbres à différentes hauteurs, et y demeure souvent long-temps en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre, ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il *entortille* sa *queue* autour d'une branche, et suspendant son corps allongé à cette espèce d'anneau, se balançant, et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence un combat, qui alors serait trop désavantageux pour lui; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence, que, ne pouvant ni s'échapper, ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains mais d'affreux *hurlemens*, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés de ce *monstrueux* reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort; il *en* écrase les parties les plus compactes; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne, en se roulant avec elle, auprès d'un gros arbre dont il renferme le tronc dans ses *replis;* il place sa proie entre l'arbre et son corps; il les environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux, et se servant de sa tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts, et parvient bientôt à comprimer en tout sens, et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur; il l'imbibe de sa salive, ou d'une sorte d'humeur analogue qu'il répand en abondance. Il *pétrit*, pour ainsi dire, à *l'aide de* ses *replis*, cette masse devenue informe, ce corps, qui n'est plus qu'un composé confus de chairs *ramollies* et d'os *concassés*. C'est alors qu'il l'avale en la prenant par la tête, en l'attirant à lui, et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées: mais malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut l'*engloutir* qu'à demi; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre; et l'on a souvent vu le serpent devin, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion.

LACÉPÈDE, *Ovipares.*

Les Vendanges.

DEPUIS un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges; les premières gelées en ont amené l'ouverture; le pampre grillé laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant, que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère; le bruit des tonneaux, des cuves, et d'autres vaisseaux qu'on relie de toutes parts; le chant des

vendangeuses dont ces coteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le ranque son des instrumens rustiques qui les anime au travail; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre, pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle: tout conspire à lui donner un air de fête, et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente et pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autres façons que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, et j'aide aux opérations magiques pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, et la laisse flétrir au soleil sur la souche; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin, et tirer les grains avant de les jeter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir, avant le lever du soleil, du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur et de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût, réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac, un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations sont saines et naturelles: c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains et rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde est égal et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est les uns sur les autres. *On ne revient* point en suite faire chez soi les

messieurs ; on passe aux vignes toute la journée : Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi-bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs complimens rustauds ; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles, et voyant qu'on veut bien pour eux sortir de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîné, on amène les enfans, et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans ! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes et savent bien manier l'épée et le mousquet aussi-bien que la serpette et la houe, en voyant Julie au milieu d'eux, si charmante et si respectée, recevoir, elle et ses enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre et vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bienfaits ; vous êtes pour tous les pays un dépôt cher et sacré que chacun voudrait défendre et conserver au prix de son sang, et vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange ; et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le baron qui ne soupe jamais, et se couche de fort bonne heure, et Julie, qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur, jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables et plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectaient était trop

vain pour instruire le maître ni l'esclave: mais la douce égalité qui règne ici, établit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, et un lien d'amitié pour tous.

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux; de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables: le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence des maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. S'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement, à voix seule et en refrein. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux, qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes.

Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, et qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'âme, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, *il n'y en a point d'aussi agréables que le chant de l'unisson*, et que s'il nous faut des accords,

c'est parceque nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque ? et qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux ? En doublant les uns et non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il était possible ; mais nous voulons mieux faire encore, et nous gâtons tout.

ROUSSEAU.

Le Valais.

J'ÉTAIS parti, triste de mes peines, ce qui me tenait dans un certain état de langueur, qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissais lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avais pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulais rêver, et j'en étais toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée, montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvait des maisons ; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'était pas seulement le travail des hommes, qui rendait ces pays étrangers si bizarrement contrastés ; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver ; elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, formait l'accord inconnu

partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil et des ombres, et tous les accidens de lumière qui en résultaient le matin et le soir ; vous aurez quelques idées des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui semblaient m'être offertes en un vrai théâtre : car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois, et bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée aux agrémens de cette variété, le calme que je sentais renaître en moi. J'admirais l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives, les êtres les plus insensibles, et je méprisais la philosophie, de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avait encore quelque autre cause qui ne m'était pas connue. J'arrivai ce jour-là sur les cimes des montagnes les moins élevées, et parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étaient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignis un séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai sensiblement, dans la pureté de l'air où je me trouvais, la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent ; je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des *régions éthérées*, l'âme contracte quelque chose de leur in-

altérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser: tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui sont ailleurs son tourment. Je doute qu'avec une agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé! et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes, ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvais. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étrangers, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les distances paraissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile; l'horison présente aux yeux plus d'objets qu'ils semblent n'en pouvoir contenir: enfin, le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurais passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme, de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines, plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre, et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étais connu de personne, et qui ne marchais qu'à l'aide *du conducteur*. Quand j'arrivais le soir dans un hameau, *chacun venait* avec tant d'empressement m'offrir sa maison,

que j'étais embarrassé du choix ; et celui qui obtenait la préférence en paraissait si content, que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition ; et il en a partout été de même. Ainsi c'était le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avais pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un écu. En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant, l'argent est fort rare dans le Haut-Valais ; mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché audehors, sans consommation de luxe au-dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir : il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étais d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers ; et j'avais peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait, l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, et peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que ferait-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissait le plus agréable dans leur accueil, c'était de n'y pas trouver le moindre vestige de gène ni pour eux ni pour moi. Ils vivaient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenait qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connaissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne disais rien, ils supposaient que je voulais vivre à leur manière; je n'avais qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étais Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avais qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisais, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs pères; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'état.

La seule chose sur laquelle je ne jouissais pas de la liberté, était la durée excessive des repas. J'étais bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étais une fois, il y fallait rester une partie de la journée, et boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, et un Suisse, n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me parait une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres; et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux et ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qui ne m'était guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage, et à fâcher de si bonnes gens? Je m'enivrais donc par reconnaissance, et ne pouvant payer mon écot de *ma bourse*, je le payais de ma raison.

J. J. Rousseau.

Les Bords du Meschacebé, ou Missisippi.

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze, l'engraissent *de* leur *limon* et la fertilisent *de* leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont *gonflés* des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des *pans*[1] entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des *lianes*,[2] il les cimente avec des *vases*,[3] il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, il répand ses eaux *débordées*[4] autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux Indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadâvres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux, remonter le long des rivages, des îles flottantes de *pistia*[5] et de *nénuphar*[6], dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des *flammans*[7] roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque *anse*[8] rétirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent un tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des *savanes*[9] *se déroulent*[10] à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un *bison*,[11] chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et *limoneuse*,[12] vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les *bignonias*,[13] les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de *l'érable*[14] au *tulipier*,[15] du tulipier à *l'alcée*,[16] en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent *égarées*[17] d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquelles elles *jettent*[18] des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ses *massifs*[19] *embaumés*,[20] le superbe *magnolia*[21] élève son cône immobile: surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours *enivrés* de raisins, qui *chancellent* sur les branches des *ormeaux;* des troupes de *cariboux*[22] se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un *passereau*,[23] descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts, *à* tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des *colibris*[24] étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens *oiseleurs*[25] sifflent, suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les *savanes*, de l'autre côté du fleuve; tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, des *froissemens*[26] d'animaux qui marchent, *broutent* ou *broient* entre leurs dents les *noyaux* des fruits; des *bruissemens* d'ondes, de faibles gémissemens, de *sourds*[27] *meuglemens*, de doux *roucoulemens*,[28] remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une *brise* vient à animer *toutes* ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à *confondre* toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de *rose*, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures,

il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature. CHATEAUBRIAND.

Orage en Amérique.

CEPENDANT l'obscurité redouble: les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout-à-coup la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, mêle en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ces crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie. Quel affreux et magnifique spectacle! La foudre allume les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrasement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres qui s'éteignent en tombant dans les ondes; tous ces bruits multipliés par les échos du ciel et des montagnes, assourdissent le désert.

CHATEAUBRIAND.

Voyage de Brighton à Londres.

LA propreté *recherchée*[1] des villes d'Angleterre est si connue, qu'en arrivant à Brighton, je m'étonnais d'être forcé de m'étonner. Qu'on suppose un assemblage de décorations pleines de grâce et de légèreté comme celles que l'imagination désirerait dans un théâtre magique, et on aura quelque idée de notre première station. Brighton n'offre d'ailleurs aucun monument digne de remarque, *à moins qu'*on *ne* donne ce nom au palais du prince régent, qui est construit dans le genre oriental, et probablement sur le plan de quelque édifice de l'Indie. Il y a peu d'harmonie entre ce style *levantin*[2] et de jolies *bastides*[3] à l'Italienne, élevées sous un ciel septentrional; mais c'est le sceau d'une puissance qui étend son sceptre sur une partie de l'Orient, et qui en tire ses principaux éléments de prospérité. *Cette incohérence ne va*[4] pas mal, au reste,

dans un tableau d'illusions. La féerie n'est pas soumise à la règle des unités.

J'ai continué mon voyage par un chemin sans *ornières*, sans embarras, sans *cahots*, dans une voiture commode, élégante, ornée avec gout, que traînaient, ou plutôt qu'enlevaient quatre chevaux superbes, tous pareils, tous *du même pas*, qui dévoraient l'espace en *rongeant* des *mords* d'*un poli éclatant*, et en *frémissant*[5] sous des harnais d'une simplicité noble et riche. Un *cocher à livrée* les dirigeait; un jockei, d'une figure et d'une tournure charmantes, excitait leur ardeur. *De* deux lieues *en* deux lieues, des postillons attentifs, point *grossiers*, point impertinents et point *ivres*, venaient remplacer *l'attelage* par des chevaux frais, toujours semblables aux premiers, et qu'on voyait de loin *frapper la terre*, comme pour solliciter la carrière promise à leur impatience. Quoique le *trajet* ne *soit* pas long, il n'est point de *prévenances*[8] délicates dont les enchanteurs qui me conduisaient ne se *soient avisés*[9] pour l'embellir. A moitié chemin, un *majore-dome*[10] officieux m'a introduit dans un salon magnifique, où étaient servis toutes sortes de rafraîchissements: un thé limpide qui *perlait*[11] dans la porcelaine; un porter *écumeux* qui *bouillonnait*[12] dans l'argent; et, sur une autre table, des *mets* choisis, copieux, variés, qu'arrosait le Porto. Après cela, je me suis remis en route, et les coursiers *empressés*... Mais il est peut-être temps de *reprendre haleine*, et de dire, en termes plus positifs, que l'Angleterre est le premier pays du monde pour ses chevaux, ses voitures publiques, et ses auberges. L'équipage magnifique dont je *viens de* parler, c'était le *coche*;[13] et ce caravenseraï des *Mille et une Nuits*, c'était un café sur le grand chemin. On comprendrait facilement, aux environs de Londres, l'erreur de Don Quichotte qui prenait les hôtelleries pour des châteaux.

De Brighton à Londres, il n'y a *au fait* qu'une rue de vingt lieues, bordée de parcs, de jardins, de riantes *métairies*, de jolies maisons de campagne, de charmants pavillons, tapissés du haut en bas d'une *tenture* de roses, et précédés de cours ou de terrasses toutes couvertes de frais ombrages sous lesquels dansent de jeunes filles qui donneraient des regrets à Raphaël. Le premier âge est charmant partout. Il est ravissant en Angleterre. C'est *presque* une rareté qu'une beauté médiocre au-dessous de *seize ans*. NODIER.

MORCEAUX ORATOIRES.

Mirabeau à ses Accusateurs.

C'EST une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres, des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible, devraient, au milieu des débats les plus *acharnés*, toujours rapprocher, toujours réunir; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires! Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues: *La grande trahison de Mirabeau!* Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de distance du *Capitole*[1] à la roche *Tarpéienne*.[1] Mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne *se tient*[2] pas si aisément *pour*[2] vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile; celui que ne *rassasie* pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public, indépendamment des mobiles mouvemens de l'opinion populaire; cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines, et le prix de ses dangers. Il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours, sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil *stipendié* des hommes que je n'ai cessé de combattre; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution, celui qui peut-être n'y a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté; qu'ils livrent aux fureurs du *peuple trompé* celui qui, depuis vingt ans, combat

toutes les oppressions, et qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours, et vivaient de tous les préjugés dominans. Que m'importe ? Ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : Répondez, si vous pouvez ; calomniez ensuite tant que vous voudrez. MIRABEAU.

Improvisation de Corinne au Capitole.

ITALIE, empire du Soleil ; Italie, maîtresse du monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise ! tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel.

Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie ; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère Romain s'imprima sur le monde ; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

L'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein ; le ciel lui révéla ses lois ; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère ; elle fut reine encore par le sceptre de la pensée ; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poëtes enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux ; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

Pourquoi suis-je au Capitole ? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du Tasse ? pourquoi —si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour récompenser son culte autant que ses succès.

Eh bien, si vous l'aimez cette gloire, qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poëte sacré de nos mystères religieux, héros de la *pensée*, plongea son génie dans le Styx pour aborder à

l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

L'Italie, au temps de sa puissance, revit toute entière dans Le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi-bien que poëte, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

On dirait que Le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poëte lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque semblent renaître aussi Toscans que lui; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis; historien fidèle de sa vision, il inonde de clarté les régions les plus obscures, et le monde qu'il crée dans son triple poëme est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle aperçue dans le firmament.

A sa voix tout sur la terre se change en poésie; les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

Les magiques paroles de notre plus grand poëte sont le prisme de l'univers; toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

Le Dante espérait de son poëme la fin de son exil; il comptait *sur la renommée pour* médiateur; mais il mourut

trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers ; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin à mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

Ainsi Le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme Le Dante, le poëte valeureux de l'indépendance Italienne. Ailleurs on ne connait de lui que ses amours, ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom ; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

Il ranima l'antiquité par ses veilles, et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer, et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent à tous les temps.

Notre air serein, notre climat riant ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie, et sa gaieté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre ! joignez aussi votre gloire à celle des poëtes. Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour ? Avez-vous

entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits? Avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante?

Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la divinité; mais ici nous sentons toujours la protection du ciel, nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée, mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

Les plaisirs délicats soignés par la nature sont goûtés par une nation digne de les sentir; les mets les plus simples lui suffisent; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare: elle aime son soleil, ses beaux arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

Ici les sensations se confondent avec les idées, la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme comme l'air occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

Ainsi, toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour; les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers.

Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux!

Ailleurs les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents désirs; ici les ruines, les déserts, les palais inhabités laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux!

Le Colisée, les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Egypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X, se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps, toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres. Notre indolente vie est à peine aperçue, le silence des vivants est un hommage pour les morts; ils durent, et nous passons.

Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse debout que le passé, il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs! Tous nos chefs-d'œuvres sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus, et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

Peut-être un des charmes secrets de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi, l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du nord. Le soleil comme la gloire réchauffe même la tombe.

Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés. On se croit attendu par la foule des ombres; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le cœur soit blasé, non que l'âme soit aride, mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le Créateur a dit: Les lis ne travaillent ni ne filent, et cependant quels vêtements des rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs! MADAME DE STAËL.

Les Conquérans.

QU'EST-CE qu'un Souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui: ses

entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuosité de sa course : il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice, l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes : tout ce qui lui paroîtra glorieux, deviendra légitime : il regardera les momens d'un repos sage et majestueux, comme une oisiveté honteuse et des momens qu'on dérobe à sa gloire : ses voisins deviendront ses ennemis, dès qu'ils pourront devenir sa conquête ; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes : il épuisera et renversera ses propres états pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples et les nations ; il troublera la paix de l'univers ; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des états et des empires, et ébranler l'univers entier ? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres, où ont brillé leurs grands talens.

Un seul homme obscur avec ces avantages éminens de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever sur les débris de sa patrie ; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses loix et de sa liberté ; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois ; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulens ; capables de tout soutenir hors le repos ; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talens et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux ! Chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Massillon.

Exorde d'un Sermon par Bridaine.

Je me souviens de lui avoir entendu répéter le début d'un premier sermon qu'il prêcha dans l'église de St. Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale vint l'entendre par curiosité. Bridaine aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, des personnes décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire. Voici ce que ma mémoire me rappelle de ce morceau dont j'ai toujours été vivement frappé, et qui ne paroîtra peut-être point indigne de Bossuet ou de Démosthène.

"A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous *demander grâce* en faveur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous les talens que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. *A Dieu ne plaise* qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse *auprès de* vous! Car, *qui que* vous *soyez*, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs; c'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de *frapper ma poitrine*.

"Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de *chaume*; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitans des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion: qu'ai-je fait, malheureux? J'ai *contristé* les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

"C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis: ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main: tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! La nécessité

du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité: l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

" Et *qu'ai-je besoin* de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent." MAURY.

PORTRAITS PARALLELS.

Montaigne.

Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et sont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place de lui même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis: tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens. Son ouvrage reste, et fait toute la gloire littéraire d'une nation; et lorsqu'après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage unique demeure toujours original, et la France enrichie tout-à-coup de si brillantes merveilles, ne sent pas réfroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire parcequ'il peut comparer davantage; cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne: on l'entend mieux, on l'imite plus hardiment; il sert à rajeunir la littérature qui commençait à s'épuiser; il inspire nos plus illustres écrivains, et ce philosophe du siècle de Charles XI semble fait pour instruire le XVIII[e] siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, au changement des mœurs? C'est la nature et la vérité. Voilà le charme qui ne peut vieillir! Qui pourrait se lasser d'un livre *de bonne foi* écrit par un homme de génie? Ces épanchemens familiers de l'auteur, *ces révélations* inattendues sur de grands objets et sur des

bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un livre de morale. On croit converser, et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter : *ce n'est pas ma doctrine, c'est mon étude*, nous avoue ses faiblesses pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien. VILLEMAIN.

Portrait de Cromwell.

C'EST en furetant la chronique, ce qu'il (l'auteur) fait avec amour, c'est en fouillant au hasard les Mémoires Anglais du dix-septième siècle, qu'il fut frappé de voir se dérouler peu à peu devant ses yeux un Cromwell tout nouveau. Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire, le Cromwell politique de Bossuet ; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesses ; tyran de l'Europe et jouet de sa famille ; vieux régicide, humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par sa jeune fille royaliste ; austère et sombre dans ses mœurs et entretenant quatre fous de cour autour de lui ; faisant de *méchans* vers ; sobre, simple, frugal et guindé sur l'étiquette ; soldat grossier et politique délié ; rompu aux arguties théologiques et s'y plaisant ; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire ; hypocrite et fanatique ; visionnaire dominé par des fantômes de son enfance, croyant aux astrologues et les proscrivant ; défiant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire ; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries ; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait ; trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience ; intarissable en addresse, en pièges, en ressources ; maîtrisant son imagination par son intelligence ; grotesque et sublime ; enfin, un de ces hommes *carrés par la base*, comme les appelait Napoléon, le type et le chef de tous ces hommes complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, *colorée comme* la poésie. VICTOR HUGO.

Molière et La Fontaine.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond de nos *travers* et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux *nuances;* l'autre saisit les *nuances* avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui: celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule: il serait raisonnable et bon, et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe sans s'en douter.

Chamfort.

Talma.

Talma peut être cité comme un modèle de hardiesse et *de mesure*[1], de naturel et de dignité. Il possède tous les

secrets des arts divers; ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité; son vêtement, sans qu'il y pense, est drapé dans tous ses mouvements comme s'il avait eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos. L'expression de son visage, celle de son regard, doit être l'étude de tous les peintres. Quelquefois il arrive les yeux à demi-ouverts, et tout-à-coup le sentiment en fait *jaillir* des rayons de lumière qui semblent éclairer toute la scène.

Le son de sa voix ébranle dès qu'il parle, *avant que* le sens même des paroles qu'il prononce *ait* excité l'émotion. Lorsque dans les tragédies il s'*est trouvé* par hasard quelques vers descriptifs, il a fait sentir les beautés de ce genre de poésie, comme si Pindare avait récité lui-même ses chants. Il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie qui, dès les premiers accents, réveille toute la sympathie du cœur. Le charme de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la poésie, et par-dessus tout du langage de l'âme, voilà ses moyens pour développer dans celui qui l'écoute toute la puissance des passions généreuses ou terribles.

Dans les pièces tirées de l'histoire Romaine, Talma développe un talent remarquable. On comprend mieux Tacite après l'avoir vu jouer le rôle de Néron; il y manifeste un esprit d'une grande sagacité; car c'est toujours avec de l'esprit qu'une âme honnête saisit les symptômes du crime.

On peut trouver beaucoup de défauts dans les pièces de Shakspeare adaptées par Ducis à notre théâtre; mais il serait bien injuste de n'y pas reconnaître des beautés du premier ordre; Ducis a son génie dans son cœur, et c'est là qu'il est bien. Talma joue ses pièces en ami du beau talent de ce noble vieillard.

Othello n'a pas réussi dernièrement sur la scène Française, il semble qu'*Orosmane*[3] empêche qu'on ne comprenne bien Othello; mais quand c'est Talma qui joue cette pièce, le cinquième acte émeut comme si l'assassinat se passait sous nos yeux; j'ai vu Talma déclamer dans la chambre la dernière scène avec sa femme, dont la voix et la figure conviennent si bien à Desdemona; il lui suffisait de passer sa main sur ses cheveux et de *froncer* le sourcil pour être le Maure de Venise, et la terreur saisissait à deux pas de lui comme si toutes les illusions du théâtre l'avaient environné.

Hamlet est son *triomphe*[3] parmi les tragédies du genre étranger; les spectateurs ne voient pas l'ombre du père d'Hamlet sur la scène Française, l'apparition se passe en entier dans la physionomie de Talma, et certes elle n'en est pas ainsi moins effrayante. Quand, au milieu d'un entretien calme et mélancolique, tout-à-coup il aperçoit le spectre, on suit tous ses mouvemens dans les yeux qui le contemplent, et l'on ne peut douter de la présence du fantôme quand un tel regard l'atteste.

Lorsque Hamlet arrive seul au troisième acte sur la scène, et qu'il dit en beaux vers Français le fameux monologue, *To be, or not to be :*

"La mort, c'est le sommeil...C'est un réveil peut-être,
Peut-être...Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté;
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre."

Talma ne faisait pas un geste, quelquefois seulement il remuait la tête pour questionner la terre et le ciel sur ce que c'est que la mort! Immobile, la dignité de la méditation absorbait tout son être. L'on voyait un homme, au milieu de deux mille hommes en silence, interroger la pensée sur le sort des mortels! dans peu d'années tout ce qui était là n'existera plus, mais d'autres hommes assisteront à leur tour aux mêmes incertitudes et se plongeront de même dans l'abîme sans en connaître la profondeur.

Madame de Stael.

PENSÉES ET MAXIMES.

L'AMOUR-PROPRE est le plus grand de tous les flatteurs.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles : mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

Nous avons plus de force que de volonté : et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous imaginons que les choses sont impossibles.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage ; ni de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépendent pas moins de leur humeur que de la fortune.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent.

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourrait nuire.

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

Le désir de paraître habile empêche souvent de le devenir.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort : mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très-cachés : si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentimens, de nos intérêts et de nos plaisirs ; c'est l'obstacle qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux ; c'est une *bonace* plus dangereuse aux plus importantes affaires, que les écueils et que les plus grandes tempêtes.

Il y a des méchans qui seraient moins dangereux s'ils n'avaient aucune bonté.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent ; mais nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

Nous n'avouons de petits défauts, que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

On croit quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la manière de flatter.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des *propriétés* cachées que le hasard fait découvrir.

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est *ce qui rend* les pauvres heureux.

L'humanité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

Un homme à qui personne ne plait est bien plus malheureux que celui qui ne plait à personne.—ROCHEFOUCAULT.

IL semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour: l'un et l'autre, mis ensemble, ne pèsent pas un homme de bien.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

C'est le rôle d'un sot d'être importun: un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparaître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

La moquerie est souvent une indigence d'esprit.

Les enfans n'ont ni passé ni avenir, et ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler: maxime usée et triviale que tout le monde sait, et que peu de gens pratiquent.—LA BRUYÈRE.

RELIGION.—LA paix, l'indulgence et l'amour, voilà son esprit, son essence. C'est à ce caractère immuable, éternel, qu'on la reconnaîtra toujours.

Son triomphe, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie.—MARMONTEL.

L'absence du sentiment religieux favorise toutes les prétentions de la tyrannie. L'époque où le sentiment religieux disparait de l'âme des hommes est toujours voisine de celle de leur asservissement. Des peuples religieux ont pu être esclaves, aucun peuple irréligieux n'a pu être libre. —BENJAMIN CONSTANT.

La vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes.—MARMONTEL.

La raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher.—MADAME COTTIN.

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion; mais le bonheur repose sur la vérité.—CHAMFORT.

La véritable grandeur et la simplicité se touchent. Il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé.—MARMONTEL.

L'intime ami aime en tout temps, et il tient lieu de frère dans la détresse.—MADAME COTTIN.

De quoi les hommes n'abusent-ils pas? Ils abusent des alimens destinés à les nourrir, des forces qui leur sont données pour agir et se conserver; ils abusent de la parole, de la pensée, des sciences, de la liberté, de la vie; ils abusent de Dieu même.—L'ABBÉ DE LA MENNAIS.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer; dans les petites, ils se montrent tels qu'ils sont.—CHAMFORT.

Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule, comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans la langue du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*. — CHAMFORT.

Je désire pour ami le fils, qui n'a jamais résisté aux larmes de sa mère.

J'honore la jeune personne, pour qui la pensée des larmes de sa mère est une garde sur son cœur.

Combien nous devons veiller sur les vieux ans de celle, qui passait des nuits à côté de notre berceau!

Le patriotisme des femmes a des autels dans toutes les histoires. Elles ne se distinguent jamais plus que dans les crises des empires; elles y réalisent des prodiges, que les hommes ne savent ni tenter, ni espérer; elles y portent surtout un entier désintéressement. Comme si elles n'existaient pas pour elles-mêmes, elles s'oublient dans la chose publique.—LACRETELLE *aîné*.

Il me semble que l'on entend aujourd'hui par génie, le don d'inventer et d'exécuter, d'une manière neuve,

originale; et qui paraisse, sinon tout dépasser, du moins s'égaler à ce qu'il y a de plus grand.

Par talent, le don de concevoir et d'exécuter, d'une manière juste et heureuse, qui atteste une disposition naturelle à l'objet.

Le talent supérieur est bien près du génie.

Par esprit, le don de concevoir et de combiner avec finesse, et de rendre d'une manière piquante.

Par goût, le don de ne produire que des beautés pures, et de les reconnaître dans les productions des autres. C'est quelque chose d'exquis ou de bien appris dans le talent.—

LE MEME.

Il ne déplait pas à une grande âme d'être née dans la classe des pauvres, des orphelins; dans la grande masse du peuple; elle est avertie par-là d'en faire toujours les objets de ses pensées; de les servir en frère; de les aider à se relever, comme elle a appris à se relever elle-même.—

LE MEME.

ON.—*On* vous blâme. *On* vous accuse. *On attend* de vous telle justification, tel sacrifice. *On* dit de vous—enfin *On* dira—Quel est donc ce roi *On*, dont l'autorité est si souvent proclamée? C'est un roi sans apparat, sans pompe, sans trône visible, et à sa voix néanmoins chacun obéit, chacun tremble. Roi singulier en ceci, qui est maître également dans les petites et dans les grandes choses. *On* ne parle plus de politique, de gouvernement, d'intérêt social, et à l'instant chacun évite ces objets de conversation. *On* ne met plus de plumes sur sa tête; et d'un bout de l'Europe à l'autre, toutes les femmes jettent à bas ces plumes. *On*, Roi si puissant, qu'il est doux de vous *narguer!* mais pour oser le faire, il faut vivre dans la solitude! *On*, Roi si puissant, tenez sans interruption vos assises en France, c'est là que vous trouverez toujours à recruter cette milice qui fait votre force, l'immense légion des imitateurs.—

NECKER.

On pourrait se former une idée du principal caractère d'un homme, en remarquant seulement les mots parasites qui lui échappent habituellement. "Franchement" est un mot souvent employé par une personne dissimulée, "sans façon" par un homme *exigeant*.[1] Le flatteur dit *à tout propos*,[2] "*on peut me croire*." L'homme méticuleux,[3] parlons

net.[4] Le *pointilleux,*[5] "*qu'importe?*[6]" On pourrait, en s'amusant, varier beaucoup ces exemples; j'ai connu un long *discoureur* qui voulant cacher son défaut aux autres et à lui-même, disait "enfin," dès la première phrase.

Les gens du peuple ont aussi des mots parasites, mais c'est en eux le simple effet de l'habitude. Ils y tiennent si fortement, qu'avertis même par leur intérêt de les retrancher, ils ne le pourraient pas; aussi serait-ce là une sorte de signalement plus assuré que la description des traits du visage.—NECKER.

Essayons d'établir la juste définition du mot *amabilité.*

Le dictionnaire et la société diffèrent beaucoup sur ce point. Le dictionnaire dit que *l'amabilité* est la réunion des *qualités aimables faites pour attacher.*

Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend dans le monde. Quand on parle *d'amabilité,* il ne s'agit plus de *qualités,* il s'agit *d'agrémens.*

Avoir de *l'amabilité* en bonne compagnie, veut dire *posséder de la grâce,*[1] du *liant,*[2] de la gaieté en un mot, les secrets et les moyens de plaire.

Au reste,[3] il est assez simple que, dans la société, l'acception du mot *aimable* se soit changée, corrompue avec le temps. Dans le commerce social, on veut des jouissances rapides: les qualités sont bonnes et utiles entre amis; mais pour les réunions passagères, ce sont les agrémens que l'on cherche, et dont on a besoin.—SÉGUR.

De la Politesse et des Usages du Monde.

LA politesse étant l'expression ou l'imitation des vertus sociales, le *bon ton* et le *savoir-vivre* dépendent surtout de l'esprit d'observation et de l'habitude: à l'aide de l'un, nous sommes attentifs à nous instruire des usages; l'autre nous les rend familiers: il faut donc avant tout s'appliquer à hanter la bonne compagnie.

Les classes élevées, constamment préoccupées des grands intérêts de fortune et d'ambition, apportent dans leurs brillants salons des formes sérieuses, presque diplomatiques, dont la solennité bannit le naturel et la liberté. Les amusements du peuple, plutôt faits pour *l'étourdir* que pour le *distraire,* ne sont pour l'observateur qu'un spectacle *rarement avoué* par le goût. Les mœurs et l'éducation des *grands* et du peuple ont d'ailleurs trop de points de

ressemblance, pour qu'on y trouve les éléments de la bonne compagnie. Les hommes du peuple végètent dans l'ignorance, faute de moyens de s'instruire; les grands, par mépris pour les sciences: la corruption est chez les uns un effet de l'ignorance et du besoin; chez les autres elle est le résultat du calcul, et un moyen de succès.

C'est donc dans un juste milieu qu'il faut presque exclusivement chercher la bonne compagnie; dans cette classe favorisée qui n'a pas les idées rapetissées par des travaux serviles, ou la tête tournée par d'ambitieuses idées.

Là, les réunions sont pleines de charmes: chacun semble, d'après le précepte de La Bruyère, "apporter une certaine attention à faire que, par ses paroles et ses manières, les autres soient contents de lui et d'eux-mêmes." On y trouve des nuances de caractères, d'opinions, d'intérêts, mais point de couleur *dominante*, d'*usages outrés*. Un échange inaperçu d'idées et de petits services y établit une heureuse harmonie de sentiments et de pensées; le désir de plaire y inspire ces *manières affectueuses*, ces *expressions obligeantes*, ces *attentions soutenues*, qui seules rendent doux et désirables les rapports sociaux. C'est là qu'on reçoit d'utiles exemples, qu'on goûte de véritables plaisirs, qu'on trouve de dignes modèles.

L'homme de bon ton, en effet, a réfléchi sur toutes les obligations que le monde lui impose; il s'applique à les accomplir avec grâce. Poli sans importunité, galant sans fadeur, attentif à respecter les convenances, usant d'une bienveillance raisonnée, spirituel à propos, discret, indulgent, généreux, il exerce une sorte d'autorité morale: c'est lui, lui seul, qu'on doit se proposer d'imiter.

Une bonne éducation ne donne pas les qualités que la société exige; elles n'en sont toutefois que le développement et l'application: un jeune homme, à son entrée dans le monde, doit s'attacher à les acquérir; il y parvient facilement, lorsqu'il est doué d'un jugement droit, s'il se propose pour modèle quelque homme renommé pour l'élégance de ses manières. Il lui importe cependant de donner à son imitation un *cachet* d'originalité, et de persuader que chez lui une qualité acquise est un don naturel.

On ne saurait trop s'appliquer à connaître les usages de la société, ni attacher trop d'importance à s'y soumettre. Eux seuls rendent les vertus plus agréables et plus douces, maintiennent la *bonne intelligence* entre les hommes, et

resserrent les nœuds qui les unissent. Les meilleures qualités ne serviraient de rien si l'on n'y joignait celle qui donne du prix à toutes les autres, la politesse. Enfin, et cette dernière considération seule suffirait pour en faire sentir toute l'importance, la méconnaître serait un ridicule, et l'on sait ce que c'est, par le temps qui court, que d'avoir un ridicule; mieux vaudraient tous les vices.

L'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collége Mazarin, consommé dans l'art de l'enseignement, saturé de Latin, de Grec et de littérature, se croyait un puits de science; il imaginait qu'un homme familier avec Perse et Horace ne pouvait faire de balourdise, à table surtout: il *dut* bien *revenir de*[1] ce ridicule préjugé. Un jour il avait dîné à Versailles chez l'abbé de Radonvillers, en compagnie de gens de cour, de *cordons-bleus*,[2] de maréchaux de France. Il se vantait d'avoir *déployé* une rare connaissance de l'étiquette et des usages reçus. L'abbé Delille, présent à ce discours, *paria* qu'il avait fait cent incongruités. "Comment donc! s'écria l'abbé Cosson; j'ai fait comme tout le monde. — Quelle présomption! reprit Delille; vous allez voir que vous n'avez rien fait comme personne. Mais ne parlons que du dîner. D'abord, que fîtes-vous *de* votre serviette en vous mettant à table? De ma serviette? je fis comme tout le monde; je la *déployai*, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière.—Eh bien! mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela. On n'*étale* pas sa serviette, on se contente de la mettre sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger la soupe? — Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre . . . — Votre fourchette, bon Dieu! personne ne prend de fourchette pour manger la soupe. que mangeâtes-vous? — Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille? — Comme tout le monde, je la laissai au laquais qui me servait.—Sans la casser?—Sans la casser.—Eh bien! mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille. Et après votre œuf?—Je demandai du *bouilli*.—Du *bouilli!* personne ne se sert de cette expression; on demande du bœuf. Et ensuite? . . . —Je priai l'abbé Radonvillers de m'envoyer d'une très-belle *volaille*. —Malheureux! de la volaille! on demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de la volaille qu'à *la basse-cour*. Mais vous ne me dites rien de votre *manière de* demander à boire.—J'ai, comme tout le monde,

demandé du *Bordeaux*, du *Champagne*, aux personnes qui en avaient devant elles.—Sachez qu'on demande du vin de Champagne, du vin de Bordeaux. Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain.—Certainement à la manière de tout le monde: je le coupai proprement avec mon couteau . . . — Ah! l'on rompt son pain, on ne le coupe pas. Avançons: le café, vous le prîtes?—Oh! *pour le coup*,[3] comme tout le monde. Il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe.—Eh bien! vous fîtes comme ne fit certainement personne. Tout le monde boit son café dans sa tasse, on ne le verse jamais dans la soucoupe. Vous voyez, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage." Le brave professeur resta confondu. Il comprit que le Latin et le Grec ne suffisent pas, et que l'homme du monde doit encore rechercher d'autres connaissances qui, pour être moins sévères, ne sont pas moins utiles.

Les *niais* doivent écouter, se taire, et s'estimer fort heureux qu'on veuille bien supporter leur présence, *à titre de tapisserie*. Les hommes qui ont de l'usage ne parlent jamais qu'à propos, et s'ils ne disent rien de remarquable, du moins s'abstiennent-ils de toute *balourdise*. Ceux qui ont de l'esprit prennent trop souvent pour de l'approbation les éclats de rire que font naître leurs saillies: s'ils pouvaient acquérir un peu de bon sens, cela ne gâterait rien.

On ne doit jamais se permettre une plaisanterie, une épigramme, quand on ne connait pas tous ceux devant lesquels on parle. Sur trente personnes réunies dans un salon, *il s'en trouve* toujours quinze au moins, sur lesquelles tombe d'*aplomb* un *trait piquant* que vous croyez un ballon perdu.

Ne confiez jamais les réflexions malignes que vous inspirera une dame, à l'homme qui s'occupe le moins d'elle, et qui a l'air de ne la pas connaître: il y a cent à parier contre un que c'est son mari.

Méfiez-vous de votre mémoire; ne citez que rarement, et à propos. Il n'est rien de plus insupportable que ces gens qui ont toujours à leur disposition une pacotille d'anecdotes qu'ils jettent sans choix à travers toutes les conversations.

Il y a mille manières de saluer; et, selon les personnes à qui le salut s'adresse, il doit être respectueux, cordial, civil, affectueux ou familier.

Un salut se rend toujours; c'est un *mandat* tiré à vue, il faut y faire honneur.

Le tête-à-tête est l'écueil des sots: dans une réunion de plusieurs personnes où la conversation est générale, où l'on *effleure* vingt sujets à la fois, il faudrait être bien malheureux ou bien *niais*, pour ne pas trouver à placer quelques phrases. Il n'en est pas de même dans le tête-à-tête.

Dans le tête-à-tête avec un enfant, établissez entre vous et lui un *cordon sanitaire* de chaises et de fauteuils, si vous ne voulez pas recevoir la boule de ses *quilles* dans les jambes, ou celle de son *bilboquet* au milieu du visage.

Si vous m'en croyez, vous n'irez jamais à un concert d'amateurs.

Si votre malheureux sort vous conduit dans une de ces réunions où l'on croit faire de la musique parce que l'on tire des sons discordants de cinq ou six instruments, vous prendrez bien garde que les muscles de votre face ne viennent à exprimer les souffrances qui déchirent votre oreille.

" Permettez, cher ami." A peine ai-je eu le temps de le regarder, qu'il enfonce ses doigts dans ma tabatière, et en les retirant, il jette sur le plancher la moitié de son contenu. Ce cher ami, que je n'ai jamais vu, devrait bien être un peu moins familier.

" Du choc des opinions naît la lumière." Cet axiome est vrai: toutefois la discussion, pour être bonne à quelque chose, a besoin d'être modérée. C'est lorsque l'amour de la vérité ou le désir de s'instruire le force de contredire son interlocuteur, que l'on peut apprécier le degré d'éducation et de savoir-vivre d'un homme. Il y a des ménagements qui permettent de soutenir son opinion avec politesse et fermeté à la fois; c'est le moyen le plus sûr de se concilier celui même qu'on veut ramener à son avis.

Mais, pour ces gens qui, possédés d'un amour exclusif de la discussion, commencent par contredire avant d'entendre, et, comme les avocats au Palais, se montrent toujours prêts à soutenir le pour et le contre, abandonnez-leur la place, il n'y a ni plaisir, ni instruction à gagner avec eux; laissez cependant apercevoir que ce n'est pas à votre conviction qu'ils doivent l'avantage.

Il ne faut pas confondre le soin de soi-même avec la recherche de la coquetterie.

Le jour de l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre sur *le Niémen,* Murat et le général Dorsenne arrivèrent en

même temps pour prendre place derrière l'empereur: Murat, comme à son ordinaire, chamarré de broderies, de fourrures, d'aigrettes; Dorsenne avec cette tenue élégante, recherchée, mais sévère, qui faisait de ce beau général le modèle de l'armée. Napoléon, s'adressant à Murat, lui dit: "Allez mettre votre habit de maréchal, vous avez l'air de *Franconi!*"[1] Puis il salua affectueusement Dorsenne. Cette leçon de toilette ne fut pas perdue pour l'armée. Celui-là seul à qui elle s'adressait ne la mit pas à profit.

On doit avoir bien mauvaise idée d'un homme qui néglige habituellement sa toilette. Il est des gens qui, sans porter le mépris des usages jusqu'à porter leur bas à l'envers, doivent presque toute leur réputation d'originalité au désordre et à la négligence de leur *mise*. Le frère d'un académicien auquel nous devons un poëme épique qui prouve que la France en attend toujours un, homme de beaucoup d'esprit, qui n'a pas besoin de tout le raffinement de la coquetterie pour se faire remarquer, est pourtant beaucoup plus généralement connu par la négligence qu'il apporte dans sa toilette que par une foule de reparties fines et de fables charmantes qui ont circulé manuscrites. Cet oubli des convenances sociales l'exposa un jour à une scène assez piquante. Il se présente à la grille des Tuileries. "On n'entre pas, lui crie le factionnaire. "Comment! l'on n'entre pas! et pourquoi? — Parce qu'on n'entre pas, lui répond le soldat logicien. Cependant vous laissez entrer tout le monde, et je puis bien comme les autres.... — Je vous dis que vous n'entrerez pas." Au bruit arrive l'officier du poste. Notre philosophe l'instruit du refus qu'il éprouve, et lui en demande le motif avec humeur. "Eh bien! Monsieur, lui dit l'officier, vous ne pouvez pas entrre, parce que vous êtes mis comme un voleur.—Qu'appelez-vous, mis comme un voleur? Dites donc que je suis mis comme un volé; c'est vous qui, avec votre bel habit, vos bottes fines et vos broderies, êtes mis comme un voleur...." On juge de l'hilarité que produisit parmi les spectateurs cette scène burlesque, qui n'a pas corrigé notre cynique de sa manie un peu singulière.

C'est un art difficile que celui de voyager, en voiture publique surtout. Il y a alors cent à parier contre un que parmi ses compagnons de route on trouvera moins de gens bien *élevés que de* brutaux; il faut donc s'appliquer à

combiner la politesse et l'égoïsme de telle façon que, dans ses rapports avec eux, on ne soit ni dupe ni incivil.

Lorque, après s'être fait inscrire à l'avance au bureau, on arrive pour prendre place dans la voiture, il faut d'un coup d'œil apprécier chacun de ses compagnons de voyage. Les places sont distribuées par rang d'inscription; on s'asseoit donc le plus commodément possible à la sienne. Mais la galanterie, ce tyran qui fait partout peser son sceptre léger, veut que l'on cède sa place à une dame qui en occupe une moins commode. Il est donc prudent, lorsque plusieurs dames se trouvent dans ce cas, de céder au plus vite la sienne à celle qui est le mieux placée; après que ce bon exemple a été suivi par les autres cavaliers, on a toujours lieu de s'applaudir de s'être exécuté le premier, parce qu'on a pu échanger sa place contre la plus commode parmi celles des dames.

La diligence est une sorte de petite république où l'étiquette sévère perd quelques-uns de ses droits; mais la bienséance y doit toujours être respectée. Lorsque la connaissance est faite entre les *partners* que le hasard a rassemblés, la conversation s'engage ordinairement sur quelque sujet joyeux. L'anecdote nouvelle, ou quelque vieille histoire contée avec esprit et gaieté, excite chez le voyageur un rire toujours franc comme son appétit. Il suffit, pour être aimable en diligence, de *se mettre à la portée* des gens avec lesquels on roule *de compagnie*, de ne pas se faire trop attendre aux *relais*, de dormir le moins possible sur l'épaule de ses voisins, de donner la main aux dames chaque fois qu'elles descendent de la voiture ou qu'elles y remontent, et de leur offrir le bras lorsqu'il s'agit de gravir une *côte* rapide.

L'*écueil* du genre est le repas à la table d'hôte. D'alertes servantes, éveillées par les *fanfares* à coups de fouet du postillon, ont dressé le couvert *à l'avance*. On n'a pas abaissé le *marche-pied*, *que* déjà le premier service est sur la table. Il faut donc beaucoup de *prestesse* à celui qui ne veut pas, comme M. *Bonaventure*,* faire un dîner *par cœur*. L'homme habile hâte les voyageurs, s'asseoit à la gauche de la personne qui sert, et, tout en s'empressant de faire circuler les pièces *découpées*, a grand soin de garnir avec discernement son assiette. A table d'hôte, comme au

* *See Voyage en Diligence*, a play in the Traducteur, Vol. I.

spectacle, *le chacun pour soi* souffre peu d'exceptions. Il est permis d'y boire seul le vin *fin* que l'on paie seul; la civilité exige seulement qu'on fasse apporter *incognito* sa bouteille par le *sommelier*.

Une grande circonspection est nécessaire en voyage. Il est également imprudent de répondre à des questions indiscrètes, et incivil d'en adresser.

La familiarité qui s'établit promptement entre *commensaux* d'une même diligence finit au terme du voyage. Quelques mots de compliment, un salut civil, voilà tout ce qu'on doit à ses compagnons de route. On a fait avec eux un pique-nique d'esprit, de gaieté et d'obligeance; la partie finie, chacun retire son *enjeu: partant quitte*.

Le jeu ne devrait être, dans la bonne compagnie, qu'une sorte de délassement de l'esprit, une trêve à la conversation.

Quelque ennemi que l'on soit du jeu, la politesse exige parfois que l'on y prenne part. On ne peut, par exemple, refuser de *faire la partie* du maître de la maison; il faut donc savoir manier les cartes avec grâce, et les jouer passablement, en évitant toutefois cet air d'aplomb, de prescience, qui ne convient qu'au joueur de profession.

A toute espèce de jeu, l'égalité d'humeur est la première des qualités; elle est un indice à la fois de bon ton et d'esprit.

DU DINER EN VILLE.

Les devoirs de civilité du convive sont nombreux; et, pour en tracer le tableau, *force nous est* de le suivre depuis le moment où il reçoit la lettre d'invitation jusqu'à celui où il prend officiellement congé, ou s'esquive *incognito*.

La politesse exige que l'on réponde d'une manière catégorique à une invitation à dîner; du moment qu'on a accepté, la ligne des devoirs commence. Le premier de tous est d'arriver à l'heure juste indiquée sur le billet: c'est un *écueil* également dangereux que d'arriver trop tôt ou trop tard. Dans le premier cas, on jette dans l'embarras toute une maison. Monsieur n'est pas rentré, Madame est occupée des indispensables apprêts du repas, ou des exigences de sa toilette; les valets sont tout entiers aux soins du service, le feu n'est pas encore allumé au salon; la salle à manger est en désordre; on ne sait où faire attendre le convive *trop pressé*; et, si quelque membre de la famille

se détache pour lui tenir compagnie, la conversation languit bientôt, et vingt fois on vient l'interrompre pour prendre des ordres. Les convives *retardataires* sont encore peut-être plus insupportables, en ce qu'ils font pâtir le dîner. Si, après les avoir attendus, l'amphitryon prend le parti de faire servir, s'étayant du dicton, *la soupe hâte les traîneurs*, quel effet va produire leur entrée ? Au moment où toutes les facultés sont concentrées sur le premier service, il faudra se déranger, échanger de froides politesses contre de *banales* excuses. Pour remédier à ces inconvénients également graves, il n'y a qu'*une conduite à tenir.* Aussitôt qu'on s'aperçoit que l'on est arrivé trop tôt, il faut, prétextant une visite dans le voisinage, aller passer une heure à se promener dans le plus prochain lieu public, ou à lire les journaux, en prenant un verre d'absinthe. Quant aux retardataires, ils n'ont pas à hésiter. Qu'ils battent prestement en retraite, heureux de se consoler chez un bon restaurateur de ne pas prendre part à un repas où ils ne pourraient se présenter qu'en qualité de *trouble-fête.*

Lorsque tous les convives, réunis dans le salon, ont été présentés les uns aux autres par le maître de la maison, et qu'on lui annonce qu'il est servi, il se lève, invite tout le monde à le suivre dans la salle à manger, et donne lui-même l'exemple, en passant le premier, pour introduire toute sa société.

A ce moment, on ne doit se lever qu'après l'amphitryon, et chaque cavalier offre la main à une dame, pour la conduire jusqu'au couvert où son nom est inscrit. Aussitôt que tous ont pris place, le maître de la maison sert, dans des assiettes placées en pile à sa gauche, le potage, qu'il fait circuler, en commençant par ses voisins à droite, puis à gauche, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le monde soit servi. Les domestiques enlèvent les assiettes vides, sur lesquelles chacun laisse sa cuiller.

La bienséance veut qu'un cavalier placé près d'une dame lui épargne toute espèce de peine, en surveillant avec soin son verre et son assiette.

Au centre de la table, l'amphitryon ne doit *perdre de vue* aucun de ses convives ; c'est lui qui *découpe*, ou fait découper par quelque ami expert, les pièces notables dans leur ordre, pour après en *faire les honneurs ;* de sa main, on *ne peut refuser* aucun *envoi ;* et toutes cérémonies seraient *une lourde* maladresse.

Avec le repas ne finissent pas les obligations du convive. Il doit à son amphitryon une dernière marque de gratitude à laquelle on a donné le nom un peu trivial de *visite de digestion*. Cette visite a un double but : elle témoigne d'abord que l'on n'a pas méconnu la grâce avec laquelle ont été faits les honneurs du repas, et donne à celui que l'on vient en remercier l'occasion de faire une nouvelle invitation.

DIVERSES REMARQUES.

De tout temps c'a été pour les dames une occupation charmante que de *courir* les marchands. Je ne sais si pour ceux-ci ces visites, qui mettent toute leur boutique *sens dessus dessous*, sont aussi agréables ; mais c'est là surtout que brille l'urbanité commerciale. Après avoir ouvert cent paquets, déployé les étoffes nouvelles, étalé les plus frais rubans, le marchand, qui n'a pu satisfaire l'exigence ou le caprice, se confond en excuses, reconduit poliment, souhaite d'être plus heureux une autre fois, se gèle à tenir la porte ouverte jusqu'au départ de la voiture, et rentre pour remettre en place ces marchandises qui ne seront pas reployées en trois heures de temps, et que de belles dames se sont fait montrer par pur désœuvrement.

Il y a des gens prédestinés, qui *colportent* avec eux l'ennui ; leurs discours, leur présence, assomment. Il faut les ranger en deux classes : les uns, par le vide de leur ame et de leur tête, communiquent la langueur ; les autres, pires encore fatiguent à force de prétention, de faux esprit, et de citations.

Mêlez un peu d'orgueil, qui empêche d'oublier ce qu'on se doit à soi-même ; de sensibilité, qui empêche d'oublier ce qu'on doit aux autres, vous obtiendrez de la politesse.

C'est une duperie que de s'efforcer, pour plaire et réussir, d'inspirer aux dispensateurs de faveurs l'opinion de son mérite. Le véritable moyen d'obtenir des succès est de paraître pénétré du leur. Savoir écouter, attendre, et s'ennuyer, voilà des principes certains de fortune.

La médiocrité en tout genre assure le bonheur : l'homme médiocre, soit qu'il descende en lui-même, soit qu'il se répande au-dehors, est satisfait. L'imagination ne l'entraîne pas ; il se glorifie d'être exempt de ses écarts. Il cite avec *satisfaction* les erreurs, les fautes des gens d'esprit.

La lenteur, la froideur du sien, sont à ses yeux du jugement, de la sagesse, de la raison. C'est un pilote sur une petite barque : il ne quitte pas la côte, et est plus occupé à compter les naufrages des vaisseaux qui voguent en pleine mer, que la réussite de ceux qui arrivent à bon port.

La curiosité et l'indiscrétion sont inséparables.

A mesure que s'agrandit la sphère des plaisirs, des affections, des sentiments, le nombre des peines, des agitations et des chagrins augmente.

La vie est une assez mesquine étoffe, dont la broderie fait tout le prix.

Les divers états de la société, dans le siècle dernier, étaient contenus dans des limites ; chaque condition devait offrir un caractère qui lui était propre ; plusieurs l'outraient ; l'affectation des usages qui gouvernaient chaque classe, ou la prétention d'imiter ceux d'une autre, fournissaient un vaste champ à l'observation. L'homme de la cour et l'homme de la ville étaient des hommes distants entre eux par l'habillement, les manières, le genre de vie, le langage ; ils n'étaient, en quelque sorte, pas même compatriotes. Les âges de la vie étaient marqués aussi par un costume particulier : la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, avaient un rôle différent, des mœurs, des occupations, des plaisirs, qui leur étaient propres. Aujourd'hui, grâce au ciel et à la révolution, c'est par son mérite seul qu'on s'assigne un rang dans la société. L'homme de cour n'a plus de représentation, le magistrat a perdu sa *morgue*, le financier sa grossièreté ; les alliances et le besoin d'argent ont rapproché tous les états ; les plaisirs de l'esprit, le goût des arts, ont réuni toutes les conditions ; on ne demande plus de quel rang est un homme pour l'admettre dans un cercle, mais s'il est aimable. Aujourd'hui celui qui a de l'éducation, de bonnes manières, un excellent estomac, s'il joue à l'écarté, sait conter la nouvelle du jour ou la pièce en vogue, ou plutôt s'il joue d'un instrument et a une jolie voix, est de tous les âges, de toutes les conditions. Il n'est ni magistrat, ni financier, ni commerçant, ni père de famille ; il est homme du monde.

La complaisance à *contre-temps* est un ridicule ; le défaut de complaisance bien entendue, de l'incivilité.

La femme, chez les Sauvages, est une bête de somme ; *l'Orient*, un meuble ; chez nous, un enfant gâté.

ur être aimable dans le monde, et pour s'y plaire, il

faut y porter de la bonhomie et de la simplicité ; si l'on a de l'ambition, il est bien puéril de la placer là, il faut la mettre à de plus grandes choses ; elle ne vaut rien dans un cercle.

On appelle avoir *bon air*, la noblesse et l'élégance dans le maintien, dans la manière de s'habiller, de meubler sa maison, de recevoir chez soi, etc. Pour *être de bon air*, il faut aussi être difficile dans le choix de ses liaisons, et jouir soi-même d'une espèce de considération personnelle.

Un bon ton était une partie indispensable du *bon air*. Le bon ton consistait à s'exprimer toujours avec simplicité, réserve, décence, naturel et clarté, et par conséquent à n'employer jamais des manières de parler basses, triviales, libres, proverbiales ou pédantesques.

Pour bien faire les honneurs d'une maison, il faut avoir du *tact*, de la *finesse*, beaucoup *d'usage du monde*, une grande *égalité d'humeur*, du *calme*, et de l'*obligeance* dans le caractère. Il faut, quand on *reçoit du monde*, s'oublier soi-même, n'avoir nulle envie de briller, et mettre la bienveillance à la place du désir de plaire ; il faut s'occuper des autres sans agitation, sans affectation, et savoir les faire valoir sans avoir l'air de les protéger ; il faut enfin encourager les gens timides, les mettre à l'aise, *entretenir* la conversation, en la dirigeant avec adresse, plutôt qu'en la *soutenant* soi-même : ainsi chacun reçoit l'*accueil* qui peut et qui doit le satisfaire.

Le naturel a cela de précieux dans la société, qu'il plait même aux gens qui ont de l'affectation.

La politesse des gens naturels est particulièrement séduisante, parcequ'elle n'a rien de sec et de contraint, elle a tout le charme de la bienveillance : celle des personnes affectées est cérémonieuse, exagérée, embarrassante. Il est impossible d'être naturel avec beaucoup d'orgueil et de grandes prétentions ; car il y a toujours de la bonhomie et un grand fonds de sincérité dans le caractère de ceux qui sont constamment naturels.

Mauvais caractère que celui de conteur, a dit La Bruyère. Rien n'est plus vrai, en général, pour les conteurs de profession ; mais savoir conter avec grâce est un talent charmant, lorsqu'on le fait briller à propos. Il faut pardonner aux vieillards actuels d'être plus conteurs qu'on ne l'a jamais été ; ils ont vu plus de choses en soixante ans que n'en produisent *vulgairement* dix siècles.

LETTRES.

A Mr. de Grignan.

A Paris, Mercredi, le 31 Juillet, 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes, qui pût arriver en France; c'est celle de Mr. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva Lundi à Versailles. Le roi en a été affligé, comme on doit l'être, de la perte du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes. On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement: tout ce quartier où il a logé, tout Paris et tout le peuple étaient dans le trouble et dans l'émotion. Chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours avant sa mort: après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui, et le 27°, qui était Samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche; son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi à midi que dans cette pensée il avait envoyé dire à Brisac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt et qu'il enverra un courier apprendre au roi la suite de cette entreprise. Il cachète cette lettre, et l'envoye à deux heures; il va sur cette petite colline avec dix ou huit personnes; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps; et vous pouvez penser les cris et les eurs de cette armée. Le courier part à l'instant; il va *Lundi*, comme je vous ai dit; de sorte, qu'à une

heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de Mr. de Turenne et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de Mr. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre, que Mr. de Lorges commande à la place de son oncle et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée.—Dès le lendemain de cette nouvelle Mr. Louvois proposa au roi de réparer cette perte et au lieu d'un général en faire huit (c'est y gagner.) . . . . . . Voilà, Mr. le Comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est. En récompense d'une très aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir : j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce Héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait : et plus on le connoissait, plus on l'aimait, plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle. Il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lettre de Madame du Boccage.

De Londres, le 15 Avril, 1750.

LA bienveillance dont on nous honore ici, ma chère sœur, nous en rend le séjour fort agréable. Hier je déjeûnais chez milady Shaub : le prince de Galles y vint sous un autre nom ; j'étais avertie, et lui donnai le plaisir de me croire trompée. Il me fit la grâce de me questionner obligeamment sur différens objets ; de me demander mes ouvrages ; j'avais aperçu qu'il est fort instruit de la littérature Française. Je me suis rendue ce matin à la cour de la princesse. Les bontés de son altesse royale m'auraient rassurée, si on pouvait l'être vis-à-vis de deux cents spectateurs. Que nos têtes sont faibles ! Hier un fils de roi déguisé ne m'intimidait point, aujourd'hui il en badinait avec moi et m'en imposait : je vois que ce ne sont pas les rois qu'on craint, mais la foule qui les environne. La salle des spectacles est belle. Dans leurs tragédies, la déclamation nous paraît chantée : ils rendent les rôles subalternes, plus naturellement que les Français. Chez eux, un artisan, une soubrette en ont réellement les propos et l'habit. Ils

se plaisent dans les petites pièces, à mettre sur la scène un Français ridicule. D'abord sa poudre excessive, ses tabatières, montres, boîtes à mouche toujours en main, ses révérences sans nombre, nous parurent une caricature; peu à peu nous aperçûmes avec chagrin qu'elle n'a encore que trop de ressemblance. Nos actrices l'emportent sur les étrangères, dans les rôles nobles et dans la manière de se mettre. Il est ici des spectacles dont nous n'avons nulle idée : je ne vous parle point des courses de chevaux, des combats de coqs et de gladiateurs : je laisse aux hommes à décrire ces terribles plaisirs et m'arrête sur des objets plus rians, tels que les jardins de Vauxhall et de Ranelagh, que présentent les bords charmans de la Tamise. Là le matin pour un shelling, un entrepreneur fournit musique, pain, beurre, lait, café, thé, chocolat; le soir illumination, concert, et tout ce qu'on peut désirer en le payant au-delà du shelling. Chaque jour des personnes de tout âge, de tout rang, dans un joli négligé et rarement parées, y viennent de toutes parts charmer leurs ennuis : ce qui y parait un phénomène aux yeux Français, est l'ordre, le silence, au milieu de la multitude.

Vous connaissez les rumeurs que nos cochers font, quand ils s'accrochent; ces rencontres nous sont arrivées dans les plus petites rues de Londres, avec des chariots énormes; là chacun descend de son siége, porte les roues, les dégage avec des peines incroyables, sans prononcer une parole inutile.

Le Brun au Comte de Turpin.

J'allais finir ici ma lettre; mais, en dépit de paresse, il me prend un remords. Je ne *peux guère* me dispenser *honnêtement* de vous dire deux mots de cette Provence si vantée, et que je désirais tant de voir. Si je voulais un peu mentir, comme mes confrères les voyageurs, j'en ferais une peinture délicieuse. C'était sans doute, jadis, le plus beau climat du monde; mais depuis huit jours que je l'habite, il pleut, il grêle, il gèle, il vente avec une constance admirable.

C'est le séjour d'Éole et non pas du printemps.

De vingt personnes, il y en a dix-neuf et demie *d'enrhumées*. Chacun y tousse *à la ronde*, grâce au seigneur *Mistral*[1] qui expédie deux ou trois de ses cliens par jour.

Croiriez-vous que, dans ce climat si chaud, on a pris mes habits de printemps pour l'habillement d'un zéphyr petit-maître, qui voudrait *insulter aux* fourrures de l'hiver? On y porte le velours *plain*[6] jusqu'au mois de Juin: on dit pour raison, qu'il n'existe à Marseille d'autre saison que le froid hiver et l'aride été: mais pour notre doux printemps et notre féconde automne, ils n'y furent connus, de l'avis général, que du temps des fables. Tout y est extrême; le vent n'y souffle point, il y *mugit*, il y tonne; le soleil n'y échauffe point, il y brûle. Il est vrai que, pour me consoler, chacun dit qu'apparemment quelque génie malfaisant aura donné un tour d'épaule à l'axe du monde. Au moyen de cette petite secousse, la Provence est tantôt sous la ligne, et tantôt sous la zône glaciale. Au reste, Marseille est si magnifique, qu'on n'y marche que sur des pointes de diamans. De peur de *broyer* une matière si précieuse, on se garde d'y permettre les voitures. On y est si prodigue, qu'on y jette tout *par les fenêtres*. . . . Le commerce est si grand, qu'on y peut recevoir la peste des quatre parties du monde à la fois; cependant elle n'y passe qu'en contrebande.

Trois à quatre mille *galériens*, les *fers aux pieds*, et les mains dans vos poches, si vous n'y preniez garde, forment un spectacle *enchanteur*. En vérité tout dégénère. L'hôtel-de-ville est encore remarquable par un beau pont de vieilles planches qui passe *industrieusement* d'une fenêtre à l'autre, pour joindre, par leur second étage, deux bâtimens que la rue sépare, ce qui forme, dans un monument public, un *ensemble*[8] admirable. Les promenades seraient charmantes, si on les *laissait faire*[9]; mais la place seule existe, et le bon plaisir de la cour n'est pas que messieurs les Provençaux se promènent. La nature même est aussi de l'avis de S. M.; car, par une prévoyance extrême, elle ne donne, au peu d'arbres de ce climat aride, que de petites feuilles très-étroites; mais on a la ressource du parasol pour se promener à l'aise sur de jolies montagnes pelées qui embrassent amoureusement le doux climat de la Provence.

Ce léger inconvénient est compensé par une foule d'aromates qui répandent une odeur de sacristie à entêter vingt lieues à la ronde. La Provence n'est, en effet, qu'une *gueuse parfumée*. Il faut convenir encore que la plupart de ces *beaux arbres qui* ne donnent point d'ombre dans

[redacted]

l'été conservent leur verdure dans l'hiver, ce qui est très-utile, comme on sait. On se dédommage de tout cela par des promenades sur mer; ces parties sont délicieuses. Douze amis s'embarquent avec un excellent dîner; dix ou onze vomissent jusqu'au sang avant d'arriver au lieu du festin, et le douzième mange et boit, s'il peut, à la santé des autres; puis on s'en revient à la rosée du soir, lestes, contens, et surtout bien purgés. On recommence si l'on veut le lendemain; c'est une chaîne d'heureux jours.

Le Brun.

CARACTÈRES.

Le Fantasque.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe ? rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait : tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc ? Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu ; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres : il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétextes pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se taît ; ce silence affecté le choque. On parle tout bas ; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut ; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste, cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? Etre aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il redevienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient.

Quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout-à-coup : il est comme on dépeint les possédés ; sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le : vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit ; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun ; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire, demain nous irons nous divertir dans un tel jardin ; l'homme d'aujourd'hui ne sera pas celui de demain ; celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt : vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole ; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi, qui n'a ni forme, ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instans de suite de la même manière. Etudiez-le bien, puis dites-en, tout ce qu'il vous plaira ; il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit.

FENELON.

Le Nouvelliste.

CELSE est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent : il n'est pas savant, il a relation avec des savans ; il a peu de mérite, mais il connaît des gens qui en ont beaucoup ; il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour des allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville : il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste.

LA BRUYERE.

L'Homme qui n'a pas de Caractère.

Menippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui ; il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentimens et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. Le meme.

Le Pédant.

Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas: vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins: je devine enfin: vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne me disiez-vous, il fait froid; vous voulez m'apprendre qu'il pleut, ou qu'il neige: dites, il pleut, il neige; vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites: je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous, à vos semblables personnages verbeux, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement: une chose vous manque, c'est l'esprit; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres: voilà la source de votre pompeux *galimatias*, de vos phrases *embrouillées*, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille, ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit, peut-être alors, croira-t-on que vous en avez. Le meme.

L'Homme vain.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi, c'est un *homme universel*, et il se donne pour tel: il aime

mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du nord, il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en était originaire : il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes : il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur ; " Je n'avance," lui dit-il, "je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance ;" il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : " C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade."

Le meme.

L'Homme savant dans l'Histoire ancienne et ignorant sur les Evénemens présens.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie : il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les temps, il ignore quand elles ont fini : combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géans, il en raconte le progrès et les moindres détails ; rien ne lui échappe. Il *débrouille* de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien : il connaît *à fond* les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles ; il ne le verra point ; il a presque vu la tour de Babel : il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils d'Henri III. Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière : " Quelles minuties !" dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des *Mèdes* ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad lui sont

aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis.

Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Mais quant à ce qui se rapporte au temps moderne ou présent, il ne lui entre pas dans l'esprit même de s'en informer. LE MEME.

Le Riche.

GITON a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche, tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long temps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talens et de l'esprit ; il est riche.

LE MEME.

Le Pauvre.

PHEDON a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler

d'événemens qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé, il est mystérieux sur ses affaires, et quelquefois menteur : il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coute à personne ni salut, ni compliment ; il est pauvre. LE MEME.

L'Egoïste.

GNATHON ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service ; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois ; il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les *remanie*, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut *que les conviés*, s'ils veulent manger, mangent les restes :

il ne leur épargne aucune de ces mal-propretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégoûtent du menton et de la barbe; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un ratelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent, dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit: il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages; il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain. LE MEME.

Le Gourmand.

CLITON n'a jamais eu, dans toute sa vie, que deux affaires, qui sont de diner le matin et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion: il n'a de même qu'un entretien: il dit les *entrées* qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets; il se souvient exactement de quel plat on a relevé le premier service; il n'oublie pas les *hors-d'œuvres*, le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre; et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point; il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût, ou de boire du vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller; *on ne reverra* plus un homme qui mange tant et

qui mange si bien ; aussi est il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus ; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir ; il donnait à manger le jour qu'il est mort ; quelque part où il soit il mange, et s'il revient au monde, c'est pour manger. LE MEME.

L'Insensible.

RUFFIN commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie ; il est gai, *jovial*, familier, indifférent ; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet : il est content de soi, des siens, de sa petite fortune ; il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, et qui pouvait un jour être l'honneur de sa famille ; il remet sur d'autres le soin de pleurer ; il dit : *mon fils est mort, cela fera mourir sa mère ;* et il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle à celui qu'il voit une première fois, avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets* et de ses historiettes : on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention ; et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

LE MEME.

Le Curieux en Fleurs.

LE fleuriste a un jardin dans un fauxbourg, il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes, et devant la *solitaire ;* il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*orientale ;* de là il va à la *veuve ;* il passe au *drap-d'or*, de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner, aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'*admire ;* Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire

point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez lui, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée, il a vu des tulipes.

LE MEME.

Le Curieux en Fruits.

PARLEZ à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre: parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit, cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise: il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre: "Quelle chair," dit-il, "goûtez-vous cela? cela est il divin? voilà ce que vous ne trouvez pas ailleurs," et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer; homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul, entre les mortels, possède une telle prune.

LE MEME.

Le Curieux en Estampes.

"VOUS voulez," ajoute Démocède, "voir mes estampes," et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser, un jour de fête, le petit pont ou la rue neuve: il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très chèr, et qu'il ne la changerait pas pour ce *qu'il a de meilleur.* "J'ai," continue-t-il, "une

sensible affliction, qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours ; j'ai tout Calot, hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres ; mais, qui m'acheverait Calot! je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir, cela est bien rude!"

LE MEME.

Le Curieux en Oiseaux.

DIPHILE commence par un oiseau et finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu. On ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans des chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des canaries. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre ; car ses enfans sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ces oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est hupé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve. LE MEME.

Le Curieux en Insectes.

CET autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez vous pour lui rendre visite ? Il est plongé dans une amère douleur ; il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre, *aussi a-t-il fait* une perte irréparable ; approchez, regardez

ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer, c'est une chenille, et quelle chenille!

LE MEME.

Nouvelle espèce d'Hypocrite.

PARMI les nombreuses variétés d'hypocrites, la plus dangereuse est celle de ces faux bons hommes dont *Mérange* est le modèle le plus *achevé*. Il est vrai que la nature l'a merveilleusement servi, et qu'il lui doit une partie de ses succès. Mérange est un grand homme, au front découvert, à la figure *vermeille*[1] et arrondie; son geste est *brusque*, ses manières sont ouvertes, quelquefois *bourrues;* il court à vous du plus loin qu'il vous voit, vous prend la main et vous la secoue *à*[2] *vous démettre*[3] *le poignet*. Sur quelque chose que vous l'interrogiez, sa réponse commence toujours par ces mots: *A vous parler franchement*[4].... Avec lui jamais de complimens, jamais d'éloges *à craindre*[5]*;* c'est un vrai quaker: il déteste la flatterie; et quant à la politesse, il répète à tout propos que la véritable est dans le cœur. Si par hasard on a quelque *intérêt à démêler*[6] avec lui, "il *s'en rapporte*[7] entièrement *à* vous, car il n'entend rien aux affaires;" et c'est pour cela qu'il vous renvoie à son *avoué*[8], le plus avide et le plus *chicaneur* de tous les hommes. Sa bourse est toujours au service de ses amis, *ce qui fait*[9] qu'elle est ordinairement vide; mais s'il ne peut vous obliger lui-même, du moins s'*empresse-t-il* de vous indiquer un honnête usurier, auquel il a recours lui-même *au besoin*[10]. Maintenant, *comment se fait-il qu'*[11] avec un caractère de franchise si bien établi, Mérange *n'*ait *pas* un ami, pas une connaissance *qui ne*[12] se plaigne d'avoir été sa dupe! *A vous parler franchement, à mon tour,*[13] *c'est que* Mérange *n'est rien moins que*[14] ce qu'il paraît; sous ces *dehors agrestes*, sous ces perfides apparences d'un *bourru bienfaisant*,[15] il cache une ame basse, un *cœur sec*[16] et un esprit rusé: c'est un *Tartufe*[17] *de franchise*.

DE JOUY.

L'Homme insupportable.

COMME j'entrais hier, vers deux heures, chez Madame de Lorys, elle disait à son portier, qu'elle avait fait monter: "Ne vous *avais-je pas dit*, Martinet, de mettre sur la liste

des personnes que je ne reçois pas le matin, M. de Volsange ?" "Pardonnez-moi, Madame. Il est monté cependant? Ce n'est pas ma faute. Je lui ai dit, *comme de raison*,[1] que *Madame*[2] n'était pas au logis. '*Propos de suisse*,'[3] m'a-t-il répondu sans s'arrêter; 'on y est toujours pour moi. Allez, Martinet; une autre fois il vous croira.'"

"Quel est," dis-je à Madame de Lorys, "ce Monsieur de Volsange que vous *consignez*[4] si inhumainement?" "C'est un homme de qualité, plein d'esprit, de talent, et, *qui plus est*,[5] de vertus." "C'est donc pour ne pas humilier les autres que vous éloignez celui-ci?" "Non; *c'est qu*'il a un défaut qui détruit toutes ses bonnes qualités; il est *insupportable*." "Avec des vertus, des talens et de l'esprit? Dans toute autre bouche que la vôtre, Madame, un pareil reproche ne ferait pas la satire de celui à qui il s'adresse." "Dans l'espèce de solitude où vous avez vécu, mon cher Hermite, vous êtes occupé à *peser* les hommes *un à un*;[6] vous ne cherchez en eux qu'une valeur intrinsèque, et vous *faites* peut-être trop *peu de cas de*[7] ce qu'on peut appeler *leur vertu relative*.[8] *Tout sauvage que*[9] vous avez été, ou peut-être parce que vous l'avez été, vous convenez *de bonne foi*[10] que l'homme né avec le germe des qualités sociales ne peut trouver que dans l'état de société tout le bonheur dont sa condition est susceptible. La nature n'y conserve de ses droits *que ceux*[11] qui peuvent se mettre en commun et s'accorder avec les devoirs que la société impose. Voulez-vous être heureux, je veux l'être aussi; nous le voulons tous, et cette volonté commune nous rend insupportable *celui que* nous trouvons toujours armé, *fût-ce*[12] *même* de ses vertus, contre notre *amour-propre*[13] et nos plaisirs.—Voilà, Madame, une définition de l'homme *insupportable* qui figurerait *à merveille* dans un chapitre de *Condillac*,[14] mais d'après laquelle, en juge impartial, j'hésiterais encore s'il fallait prononcer entre lui et ses accusateurs, toujours en supposant que vous ne fussiez pas du nombre.—Un portrait fidèle vous ramènera plus sûrement à notre avis, qu'une discussion métaphysique où vous auriez *sur* moi trop d'avantage.

"M. de Volsange, que la nature semble avoir mis *tout exprès au monde* pour y être incommode, trouve dans ses avantages *mêmes* un moyen de remplir sa destination. Sa *taille*, démesurément grande, *rapetisse* tout ce qui l'entoure; et il serait plus facile à une femme de *se pendre* à son bras que de *s'y appuyer*. Ses *traits* ne manquent

ni de régularité, ni de noblesse; mais chacun est si invariablement attaché à la place qu'il occupe dans sa figure, que la joie ou les chagrins des autres n'y produisent jamais la plus légère altération. Il vous *suit des yeux*, et jamais *de* la pensée; c'est un portrait qui vous regarde sans vous voir. *Loin qu'*on *puisse* lui reprocher d'être *fier du* beau nom qu'il porte, il a pour maxime habituelle 'que tout homme est *fils de ses œuvres;*'[15] il répète *à qui* veut l'entendre qu'il est plus glorieux du moindre talent qu'il s'est donné que de la naissance qu'il a *reçue*. Ce texte éminemment philosophique, qu'il *brode à tout propos*, et principalement en présence de ceux qui sont plus personnellement intéressés à défendre la seule prérogative qu'ils possèdent, n'est certainement pas *fait* pour lui concilier leur bienveillance; *aussi* disent-ils, avec quelque raison, qu'il a au plus haut degré l'orgueil de n'être pas orgueilleux.

"*A cet égard* sa modestie est telle, qu'il n'a pas dédaigné, après la mort de sa première femme, de *rendre hommage* aux *attraits* et aux vertus de sa femme-de-chambre; il a *cru devoir* épouser cette Paméla, pour que sa vertu *ne restât* point sans récompense.

"L'ostentation avec laquelle il a *bravé* un de ces préjugés utiles, dont l'oubli total aurait pour la société de si funestes conséquences, l'a mis dans une *position* tout-à-fait *fausse*, dans le grand monde où *il tient à*[16] vivre: il a fait de vains efforts pour y présenter sa femme, et j'ai *tout lieu de*[17] croire que ce dédain, dont il aurait dû la venger, a fini par *influer sur* leur bonheur domestique.

"Il y a deux manières de se rendre insupportable: par des défauts qui *tiennent au*[18] caractère; par des inconvéniens qui résultent des habitudes. Volsange les réunit: *par suite de* ce même orgueil, ou de cette même modestie dont je parlais tout-à-l'heure, il veut toujours *traiter d'égal à égal* avec ses supérieurs comme avec ses inférieurs; ce qui lui donne, auprès des uns et des autres, une *attitude* à-la-fois *gênante* et *gênée*, dont on cherche, en l'évitant, à lui *épargner* la fatigue.

"La sincérité est sans doute une aimable vertu; Volsange a trouvé le moyen d'en faire quelque *chose de pire* qu'un vice. Sans méchanceté, sans impolitesse, il *est aux petits soins*[19] pour dire à chacun ce qui peut lui déplaire davantage. *Se trouve-t-il* avec une femme assez belle

encore *pour faire illusion* sur son âge, il emploiera *tout ce qu'il a d'esprit* à la consoler sur l'apparition d'un cheveu blanc qu'il a découvert sur sa tête, à lui *rappeler* une époque éloignée qui *équivaut à* un *extrait de baptême.*" La dernière fois que nous nous trouvâmes ensemble chez ma nièce, où il dînait avec un académicien élu *de* la veille, et très-heureux de l'être, il n'eut *point de cesse* qu'il ne lui *eût* prouvé, le plus honnêtement *du* monde, que les honneurs académiques étaient presque toujours le partage de ceux qui les méritent le moins. Il croirait flatter les vices, ou adopter les erreurs de ceux à qui il parle, s'il ne leur en faisait, au moins indirectement, le reproche. Incapable de perdre l'occasion de dire ce qu'il croit la vérité, il ne sera jamais arrêté par la crainte de *blesser* un ami ou de se faire un ennemi mortel. *Sans mesure* dans l'éloge comme dans la critique, et toujours d'aussi *bonne foi*, il louera un homme en face *de manière à* le faire rougir, et le déclarera sans rival en présence de tous ses rivaux.

"S'il arrive que l'on qualifie d'*insociabilité* cette franchise désobligeante, il ne manque pas de répondre qu'il la préfère au commerce de faussetés que s'imposent les uns, et au silence stupide dans lequel se renferment les autres. Ce serait en vain qu'on essaierait de lui prouver qu'il y a, entre ces différens excès, un *terme moyen;* que l'indulgence réciproque *fait partie* des devoirs relatifs des hommes en société; qu'il faut y savoir *capituler* avec l'ignorance, la sottise et l'amour-propre, comme avec un ennemi supérieur en nombre; il se tairait alors, et son silence ne serait pas moins désobligeant que ses paroles.

"Un des *travers* les plus insupportables de Volsange, c'est de croire qu'il n'y a *d'*événemens importans que ceux dans lesquels il a figuré. Ses *motions* à l'assemblée constitutionnelle dont il était membre, sont les sujets *intarissables* de sa conversation. Il *y revient* sans cesse, et, à quelque distance que vous le rejetiez, *au moyen d'*une douzaine de transitions qu'il s'est faites, il se replace bientôt sur son *terrain.* On lui pardonnerait peut-être ce monopole de la conversation, qu'il n'exerce pas sans talent, s'il y employait des formes plus variées et moins *tranchantes:* mais il *pérore* d'un ton aussi *magistral;* au lieu de vous dire une chose toute simple, il vous la *déclare si solennellement,* qu'il vous donne toujours l'envie d'être d'un *autre avis que* le sien, lors même que cet avis est le vôtre.

Consent-il à vous *faire une question*, vous croyez pouvoir répondre; mais il vous arrête à chaque mot pour en avoir l'explication, et triomphe de l'impatience qu'il vous cause. Si quelqu'un, à table, profitant de *l'extinction de voix* à laquelle il est heureusement sujet, parvient à fixer, par quelque récit intéressant, l'attention de la compagnie, il trouvera vingt moyens de la détourner, en parlant bas à ses voisins, et offrant à tous les *convives* l'un après l'autre un mets qu'il a devant lui et *dont* personne ne veut; il *incidentera* sur des noms propres, sur des dates, ou *déjouera* le narrateur, en *émoussant* le *trait* de son discours, ou en annonçant d'avance le *dénouement* de l'aventure qu'il raconte.

" Les défauts essentiels du caractère de M. de Volsange ne contribuent cependant pas autant à le rendre insupportable, qu'une foule de petits inconvéniens qu'il apporte dans le commerce de la vie habituelle, et dont chacun a sa part. Demandez à *Cécile* pourquoi elle ne peut le souffrir; elle vous dira qu'il vient toujours la prier à danser, et qu'il *brouille* toutes les contredanses, dont il ne sait pas une figure. *Vrai fléau* de concert, il ne manque jamais de saisir le moment où l'oreille est le plus agréablement captivée pour ouvrir une porte, ou pour se promener dans le salon, en faisant crier le *parquet* sous ses pas. Vous avez consenti à lui donner une place dans votre loge, au théâtre; attendez-vous à ne pouvoir rien écouter. Une scène vous intéresse; il vous prouve qu'elle n'a pas le sens commun. *Talma* vous fait *frissonner*, *Mademoiselle Mars* vous enchante, *Madame Branchu* vous ravit; il vous cite Lekain,[21] *Mademoiselle Contat*, *Madame Saint-Huberti*. L'émotion de la jeune personne près de laquelle il est assis va jusqu'aux larmes; il s'occupe à détruire cette douce illusion, et la fait rougir de son *attendrissement*, en se moquant de l'objet qui l'excite. Pendant tout le tems du spectacle il vous *bourdonne* à l'oreille les vers que l'on va dire, ou *fredonne* dans un autre *ton* l'air que l'on chante.

" Volsange est, à tous égards, un homme de bonne compagnie; néanmoins il a contracté des habitudes que l'on y *réprouve* avec raison. Il affecte de parler une langue étrangère devant des femmes qui ne l'entendent point. A table, il *pérore* en gesticulant, la cuiller ou la fourchette *à la main*, et il est rare qu'il ne laisse pas quelques traces de son discours sur les habits des personnes près desquelles il se

trouve. Je connais quelques femmes qui l'ont *pris en grippe*,[22] parce qu'il prend du tabac en mangeant.

"En faisant beaucoup de bien, M. de Volsange a trouvé le secret d'être insupportable à tous ceux qu'il oblige, et, plus d'une fois, de ranger les bons cœurs du côté de l'ingratitude. La publicité qu'il donne à vos besoins est toujours la condition du service qu'il vous rend, et dont rien ne peut vous acquitter; il n'admet ni compensation, ni prescription pour la reconnaissance qu'il vous impose: *à tout prendre*, il vaut beaucoup mieux être son débiteur que son obligé.

"Voilà, en effet, Madame, le portrait d'un homme bien incommode, et je conçais l'*éloignement* qu'il vous inspire. Mais je viens rarement chez vous sans y trouver un M. *de Nevilette*, généralement connu pour un homme d'un commerce *très-peu sûr*, d'un esprit dangereux, d'un cœur profondément corrompu, à qui l'on reproche, *entr'autres* peccadilles, d'avoir tué son meilleur ami *en duel*, d'avoir rendu très-malheureuse une femme charmante, d'avoir trahi lâchement son bienfaiteur; sa gaîté que l'on vante n'est *au fond* qu'un *persifflage* continuel, et le *bon ton* qu'il professe ne peut vous *faire illusion* sur ses vices. Cependant *Nevilette* est reçu, et Volsange est *éconduit!*—*C'est que* l'un n'est que *méchant*,[23] et que l'autre est insupportable." DE JOUY.

ESSAIS, CONTES, &c.

Les Enfans d'Ajourd'hui.

Le tems *se peint* tout entier dans les générations vivantes : les vieillards représentent le passé ; les *hommes faits*[1] le présent, et les enfans l'avenir. Dans le vaste tableau de la vie humaine, les premiers offrent leur exemple, les seconds leurs actions, et les autres leurs espérances. Je *crois pouvoir* me dispenser de dire plus clairement pourquoi mes premières observations *se portent* de préférence sur ces derniers.

Comme il n'est point d'objet plus important que celui de l'éducation des enfans, il n'en est pas sur lequel les théoriciens *se soient* plus *exercés*. Le plus éloquent, le plus ingénieux de tous ces instituteurs spéculatifs est, sans contredit, l'*auteur d'Emile.*[2] Choqué, comme tous les *bons esprits*, des vices de l'ancienne éducation, il a cru qu'il suffisait, pour faire mieux, de faire autrement, et, *partant*[3] du faux principe que tout est bien en sortant des mains de la nature, et que tout se corrompt en société, il a voulu, comme dit Voltaire, nous apprendre à marcher à quatre pattes. L'ancien système d'éducation tendait à *étouffer* le *germe* pour le *mûrir* ; on en *presse* aujourd'hui le *développement* par tous les moyens possibles ; on veut avoir des hommes à quinze ans, *au risque de* n'avoir que des enfans à quarante.

Dimanche dernier, M. de L*** *vint me prendre* dans mon hermitage pour m'emmener dîner à une lieue de là, chez une Madame de Moronval, connue par l'excès, ou plutôt (comme je ne tardai pas à m'en apercevoir) par l'ostentation de sa tendresse maternelle. Il n'était que cinq heures ; la compagnie était dispersée dans le parc lorsque nous arrivâmes ; Madame de L*** *passa* dans l'appartement de Madame de Moronval, qui *achevait sa toilette*, et me laissa seul avec un petit garçon de huit ou

neuf ans qu'elle avait embrassé en l'appelant Eugène: c'était le fils de la maîtresse du logis; il courut à moi en faisant *claquer* un grand fouet qu'il levait *à deux mains*, et *m'adressant brusquement la parole*: "*Comment vous appelez-vous?*" me dit-il. "Mon petit ami," lui répondis-je, en lui présentant l'adresse d'une lettre, "je *n'ai pas* l'habitude de *décliner mon nom*: voyons si vous saurez *l'épeler*." — "J'aime mieux que vous me le *disiez* vous-même," continua-t-il en me tirant par la *basque* de mon habit. Je fus obligé *d'en passer par*[4] là; et, pour me remercier de ma condescendance, le petit homme ajouta: "Vous êtes bien vieux et bien *laid*." Je *tâchai* de lui faire comprendre qu'il n'avait pas *dépendu de* moi *d'éviter* ce *double* inconvénient, et qu'il n'était pas *honnête* de m'en faire le reproche. Mais, au lieu de m'écouter, il *m'arracha* si brusquement mon chapeau *unicorne*, qu'il *enleva* en même tems la petite perruque dont j'ai *cru devoir*, par supplément, couvrir mon front *chauve*, depuis que *j'habite* un pays où la politesse est d'aller *nu-tête*. Cette *espièglerie* ne m'amusa pas du tout. Je me levai pour courir après le sot enfant, qui se sauva chez sa mère en emportant ma *dépouille*. Elle parut un moment après avec lui, *se confondit en excuses*[5] sur ce qu'elle appelait un *enfantillage*, et, *tout*[6] en *grondant* son fils d'un ton à lui donner l'envie de recommencer, elle *avait* toutes les *peines* du monde *à* s'empêcher de rire de la figure que je *faisais*, et de celle que la nature m'a faite.

Je *rajustai* ma *coiffure* en *balbutiant* à cette bonne mère un compliment ironique sur la *gentillesse* de *M.*[7] son fils; elle y répondit en me présentant Mademoiselle Emilie, sa fille, petite personne *bien droite*, *bien réservée*, bien raisonnable; en tout l'opposé de son frère, sans *en* être mieux pour cela.

La *cloche* du dîner *se fit entendre*; tous les convives, parmi lesquels se trouvaient plusieurs enfans de différens âges, rentrèrent successivement, et l'on se mit à table: je vis avec plaisir que les enfans, confiés aux soins d'une *gouvernante*, allaient dîner dans une autre *pièce*. M. Eugène, en nous quittant, eut *le* soin de nous *prévenir* qu'il viendrait au dessert.

Le dîner fut triste; on parla beaucoup de politique, et, comme chacun avait la sienne, *on ne s'entendit* bientôt *plus*: *c'était à qui*[8] confondrait mieux les préjugés et les

principes, les devoirs et les affections; *à qui* défendrait avec plus de chaleur les intérêts particuliers, sous le nom d'intérêt public; *à qui* montrerait plus *d'entêtement* dans ses opinions, plus de dédain pour celles des autres; les femmes *intervinrent* dans la discussion, et mettant, *comme à l'ordinaire*, leurs passions à la place de leurs pensées, l'exagération ne connut plus de bornes: toutes les *formules* d'une malveillance *contenue*,[9] d'une animosité polie, avaient été *épuisées*; il ne restait plus que des *injures* à *se dire*: fort heureusement la remarque d'une de mes voisines sur une figure que je porte à la main gauche, vint faire une petite diversion: Madame de L***, qui m'appelle son *homme des bois*, attira l'attention sur moi, en parlant du pays d'où je venais, du long *séjour* que j'avais fait parmi les sauvages: on me *fit à-la-fois* vingt *questions*, *auxquelles on s'empressait* de répondre pour moi. Quand il me fut permis *de me faire entendre*, je déclarai, comme le *Huron*[10] de Voltaire, que j'arrivais d'un pays où chacun parlait *à son tour*, et répondait lui-même à la *question* qui lui était *faite*: je satisfis à toutes *celles qui* m'avaient été *adressées* de manière à intéresser la curiosité de mon *auditoire*, et la conversation commençait à *reprendre* ce caractère de gaîté, d'urbanité Française, que la politique lui avait fait perdre, lorsqu'un cri *aigu échappé à* l'une de ces dames, interrompit tout-à-coup l'entretien: on sut bientôt *qu'il s'agissait* d'une *nouvelle espiéglerie* d'Eugène. L'insupportable enfant, qui *s'était glissé* sous la table, sans qu'on l'eût aperçu, *s'amusait à piquer*, la jambe d'une jeune dame dont l'air décent et la figure aimable n'avaient point *échappé à* mes observations.

On eut beaucoup de peine à faire sortir le petit *vaurien* du *fort* où il s'était *retranché*; on ne *parvint* à l'*en tirer* que par la menace de le priver du *dessert* que l'on avait servi. Tous les enfans, *au nombre de* neuf, étaient accourus, et dès ce moment on ne fut plus occupé que d'eux seuls.

Les mères se complimentaient mutuellement sur leur jolie famille. Quel âge avait celui-ci? Dans quelle *pension* était élevé celui-là? Combien de tems cette petite fille était-elle restée *en* nourrice? et autres questions de cette importance, auxquelles ceux qui s'y intéressaient le moins avaient l'air de s'intéresser davantage.

Le persécution *ne faisait que de* commencer. A peine

rentrés dans le salon pour y prendre *le* café, le père d'un de ces *marmots, la tasse à la main*, voulut nous donner une idée des connaissances historiques de son fils, et, d'une voix qui commandait l'attention, lui demanda quel roi de France avait succédé à Charles VIII. L'enfant répondit sans hésiter que c'était Charles IX. Les trois quarts de l'assemblée, en admirant la promptitude, la précision de la réponse, ne firent que peu d'attention au petit défaut d'exactitude qu'on pouvait *y reprendre*,[11] et parurent, ainsi que l'historien en jaquette, oublier le bon Louis XII, le brave François I, le galant Henri II, et son fils François II, premier époux de l'infortunée Marie Stuart.

Madame de Moronval, qui n'attendait que *l'occasion* de faire briller sa fille, la fit avancer au milieu du cercle, et, avec le ton de la confiance *la plus maternelle :* "Emilie," lui dit-elle, "dites-nous ce que c'est que les hamadryades!" "Mamam," répondit la petite, "tu *aurais dû* m'interroger d'abord sur les dryades, dont les premières ne sont qu'un *dérivé*." A ce mot *de dérivé*, Madame de Moronval jeta sur les assistans un coup-d'œil circulaire, auquel chacun répondit par un mouvement d'admiration. Ce fut *bien mieux*, ou *bien pis*, lorsque Mademoiselle Emilie, à la *demande générale* de la compagnie, qui *n'y* songeait pas, se mit à danser *hors de mesure*[12] un pas de ballet, où elle *déploya* toute la *gaucherie* de sa petite personne. On l'applaudit beaucoup, et sa modeste mère ne parut pas satisfaite. "Mon *cœur*,"[13] lui dit-elle, "il est aisé de voir que vous n'avez pas fait vos *battemens* ce matin." On me *rit au nez* parce que je demandai à cette dame si elle destinait sa fille au théâtre. Un grand homme *sec*[14] qui lisait un journal dans un coin, *sourit à* ma question, *de manière à* me faire croire que du moins quelqu'un l'avait entendue.

Une autre petite fille, *piquée* du peu d'attention que l'on faisait à elle, voulut aussi *jouer* son *rôle*, et, s'avançant au milieu du cercle : "Maman," dit-elle, "*veux-tu* que je te *dise ce que c'est que* la *sensible*[15] ou la *dominante* dans la gamme diatonique majeure?" La mère de cette enfant, laquelle j'avais déjà quelques raisons de croire elle-même très-sensible et passablement dominante (au ton qu'elle avait avec son mari,) *voulut bien* ajourner la proposition, ce qui n'empêcha pas quelques hommes de s'échapper *à la dérobée*.[17] J'aurais bien voulu les suivre ; mais j'étais *aux ordres de* Madame de L***.

Pour arrêter l'émigration, on demanda des tables de jeux; avant qu'elles fussent disposées, il nous fallut entendre *estropier*[18] sur le piano une sonate de Mozart, par cette *inévitable* petite Emilie, à qui sa mère faisait inhumainement recommencer tous les passages qu'elle *manquait*, ce qui pouvait *éterniser* notre supplice. Il finit enfin, et l'on *se mit* à jouer.

Le jeu d'échecs est le seul que je n'*aie* pas oublié. Le grand homme sec, dont je parlais tout-à-l'heure, me proposa *une partie:*[19] je l'acceptai comme un moyen d'échapper à l'importunité des enfans. Nous étions à-peu-près *de même force*, mon adversaire et moi; j'avais perdu la première partie; *j'étais en train* de gagner la seconde; il était probable qu'en très-peu de coups mon homme allait être *échec et mat:* je *jouissais d'avance de* mon triomphe et *de* la surprise de mon adversaire à la vue du coup, que je lui préparais; un maudit enfant, auquel je ne puis penser de sang-froid, en courant dans le salon où il jouait, vint se jeter *en travers* sur l'*échiquier*, avec lequel il roula sur le *parquet*. Dans la *colère* qui me *possédait*, et que ces dames augmentaient encore par des *éclats de rire* très-incivils, je maudissais tous les enfans du monde. "*Avez-vous bien le cœur*,"[20] me dit d'un ton moqueur la mère de notre *étourdi*, "d'*en vouloir à*[21] ces pauvres petits innocens?" "*Parbleu!* madame," lui répondis-je avec une *brusquerie* un peu sauvage, "des innocens comme ceux-là me réconcilieraient avec *Hérode*."

On vint *très-à-propos prévenir* Madame de L*** que sa voiture était *avancée;* je *pris congé* le plus *honnêtement* qu'il me fut possible de la maîtresse de cette maison, où je *me promis bien* de ne pas revenir pendant les *vacances*. Je fus près d'une heure avant de trouver mon bonnet et ma canne, que cette troupe de *marmots* avaient cachés dans le jardin, et qu'ils s'amusaient à me faire chercher. Un laquais me les rapporta; nous partîmes. Pendant la route, je fis *convenir* Madame de L** que des enfans élevés *de* cette manière ne pouvaient manquer d'être un jour des hommes fort insupportables et des femmes très-ridicules, et que si l'ancienne éducation mettait trop de distance entre les enfans et les parens, la nouvelle *établissait* entre eux des *rapports* trop familiers. Peut-être reste-t-il à trouver un *terme moyen* entre ces deux *écueils*.

Un Voyage en Diligence.

Les Parisiens sont, en général, tellement convaincus que l'on perd *à* trop *courir le monde*, que l'idée d'un voyage est celle qui entre le plus difficilement dans leur esprit. La plus *forte tête* de la cité, permet à peine à son imagination de s'*égarer* à une lieue des *barrières*.[1] Ces respectables *citadins* savent bien, par tradition, qu'il y a quelque chose au-delà de *Montmartre*[2] et de *Pantin* ;[2] mais de quelle importance cela peut-il être, à des yeux habitués aux merveilles de Paris ?

Par goût, au moins autant que *par* économie, je n'aime point à voyager dans une *chaise de poste*, où l'on n'a *le plus souvent* pour compagnie, qu'un domestique auquel on n'a rien à dire, ou un compagnon de voyage qui dort les trois quarts du tems. Je me suis quelquefois amusé à *causer* avec le postillon ; mais indépendamment de la position incommode des *interlocuteurs*, et du bruit de la voiture, qui vous force à répéter deux ou trois fois la même question ou la même réponse, on a bientôt appris le nom des châteaux qui se trouvent sur la route, et celui des voyageurs *de marque* qui l'ont parcourue dans la semaine. *Parlez-moi*[3] d'une diligence bien chargée, bien pleine : c'est une petite ville ambulante, qui a ses différens *quartiers*,[4] son gouvernement, sa police, et jusqu'à ses spectacles : sa population, il est vrai, n'excède guère une trentaine d'individus, *y compris* les postillons et les animaux domestiques de la suite des voyageurs ; mais cette population a ses lois, ses préjugés, ses rangs, et ses habitudes. L'intérieur de la diligence est le quartier du *beau monde*,[5] le *faubourg Saint-Germain*[6] de la diligence ; le cabriolet en est le *marais*,[7] et l'*impériale*,[8] la *cité*.[9]

J'avais *loué* ma place huit jours *d'avance*, pour m'assurer celle du *fond*, la *seule* où je ne *sois* pas incommodé du *mal de mer*, auquel je suis sujet en voiture. Nous devions partir à minuit : à onze heures et *demie* toutes mes dispositions étaient faites, et j'étais *installé* dans la maison roulante qui devait me transporter des bords de la Seine à ceux de la Garonne.

Je *passe légèrement* sur les *apprêts* du voyage. Déjà *les ballots*, les *malles*, les *porte-manteaux*, les *caisses* de *toute espèce*, ont été successivement placés dans les *balancer*

et déposés *suivant* leur poids dans les magasins ou sur l'*impériale* de l'énorme voiture; déjà le conducteur, sa *feuille*[14] en main, est venu faire l'appel des voyageurs; un seul est en retard; c'est un militaire; n'importe, minuit *sonne:* Ce moment est celui des derniers adieux; on n'entend que ces mots: "Ecrivez-moi; portez-vous bien. N'oubliez pas mes commissions. Bien des choses chez vous; embrassez mes enfans . . . . Bon voyage!"

Me voilà, roulant dans les rues, au milieu d'une belle nuit dont le calme n'est troublé que par le bruit des *roues* de notre diligence, *en possession*[15] *d'ébranler* périodiquement les maisons qui se trouvent sur son passage. Le silence profond qui régna pendant la première heure, ne fut interrompu que par quelques *bâillemens* et quelques soupirs de mes compagnons de voyage, dont j'essayais en vain de *démêler* quelques *traits*, *à la lueur* fugitive des *réverbères*.[16] La seule chose qui me fût bien démontrée, c'est que j'avais auprès de moi une grosse masse élastique et *ronflante* qui me tenait étroitement bloqué dans mon coin. Je n'avais trouvé d'autre moyen de me conserver la faculté de respirer, que d'opposer la résistance de mon *coude* à la pression que mon voisin me faisait *subir*. Cet *arc-boutant*[17] *appuyé* contre son flanc droit, auquel le *jeu* de ses *poumons* donnait un développement prodigieux, le forçait d'interrompre de tems en tems son bruyant sommeil, pour me dire: "Monsieur, votre coude me *gêne*."[18] A quoi je *me contentais de* répondre: "Monsieur, toute votre personne me gêne." Et il se rendormait.

J'aurais été long-tems sans deviner ce qui s'opposait à l'extension de mes jambes, si quelqu'un, moins *endurant* que moi, n'*eût alongé* si brusquement les siennes, qu'il en résulta un *aboiement* et un *coup de dent* sur une jambe qui me parut appartenir à un Anglais, *à*[19] *en juger par* le terme expressif dont il accompagna un second coup de pied contre l'animal dont les cris réveillèrent sa maîtresse. Celle-ci, d'une voix *aigredouce*,[20] *fit entendre* les mots d'incivil, *de* brutal; l'Anglais soutint que *le chien il*[21] *n'avait pas le droit d'entrer dans la*[21] *carrosse;* la dame prétendit qu'elle avait payé pour sa bête; et, néanmoins, pour terminer la querelle, et mettre son chien *à l'abri des atteintes* de l'étranger, elle le prit *sur ses genoux*, où il resta fort tranquille, sans que son repos *en fût* plus innoçent, comme nous aurons bientôt occasion de le dire.

Cette petite scène nocturne provoqua des *éclats de rire*, dont quelques-uns partaient d'une bouche féminine que je supposais jeune et jolie, sans *trop* savoir pourquoi: l'aimable rieuse, séparée de moi par mon oppresseur, avait pour *vis-à-vis* quelqu'un *dont* la tête, *abandonnée* aux *cahots* de la voiture, allait tout naturellement *au devant* de la sienne, sans qu'aucun des deux se plaignît de la rencontre.

Tout était rentré dans le calme, et nous cheminions au bruit mesuré des *ronflemens* de mon gros voisin, quand le galop d'un cheval, accompagné de *juremens* affreux, vint *avertir* le postillon d'arrêter; c'était notre lieutenant de hussards, lequel avait oublié, en soupant au café, avec une douzaine d'amis que la diligence n'attend personne. L'officier, *tout en* continuant de jurer, de *pester* contre le conducteur, *paya le* cheval qui l'avait conduit de Paris à Rambouillet, et monta prendre sa place dans le cabriolet: *nous nous remîmes en route.*

C'est un tableau bien imposant, bien majestueux *que* le lever du soleil, au bord de la mer, dans une vaste et belle campagne; mais, *en revanche*, c'est un spectacle bien *grotesque*, *que* ce même lever du soleil dans une diligence: les premiers *rayons* de l'aurore *y* viennent éclairer des figures si *bizarres*, si comiques, si burlesquement *accoutrées* après une nuit de voyage; le sentiment de la surprise et de la curiosité s'y peignent d'une manière si *plaisante*, que l'imagination la plus folle ne saurait aller au-delà.

Dès que nous pûmes distinguer les objets, nous commençâmes par nous regarder: l'espèce de *tonneau à* figure humaine que j'avais auprès de moi, et qui dormait encore, fixa d'abord tous les regards, et fut salué par un rire universel, dont les éclats finirent par l'éveiller: il souleva le bonnet de laine qu'il avait abattu sur ses yeux, étendit les bras avec un long bâillement, tira sa montre, et parla de déjeûner.

La femme qui *me faisait face*,[22] et sur les genoux de laquelle reposait un chien-loup, devait avoir une quarantaine d'années, autant qu'on en pouvait juger *à* sa figure, à moitié cachée sous un *chapeau*[23] de velours noir, orné de deux plumes *jadis* blanches. En remarquant un très-grand sac à ouvrage *suspendu à* son bras, d'où sortaient quelques manuscripts; en l'entendant *fredonner* quelques airs d'opéra-comique; je supposai que *ce* devait être une comédienne *de province*: je ne me trompais pas.

L'Anglais, *empaqueté* dans une *redingote* épaisse comme une *couverture*, et la tête couverte d'un bonnet de *feutre à gourmette*, *passait* de tems en tems la main sur la jambe que le chien avait mordue, regardait, en sifflant, la campagne, et *avalait* quelques *gorgées*[24] de rhum, dont il avait sa provision dans un flacon de cuir. Ce fut en vain que le gros homme *tenta* sa générosité en faisant l'éloge de cette bonne habitude de prendre le matin, en voyage, quelque liqueur *confortante* :[25] l'Anglais but encore un *coup*, reboucha son flacon, et le remit dans sa poche.

Le jeune homme qui se trouvait à l'autre coin, *sur le devant* de la voiture, ne quittait pas des yeux la jeune fille qui lui *faisait face*, et dont la jolie figure était encore au-dessus de l'idée que je m'en étais *faite*.

On s'arrêta pour déjeûner : tout le monde descendit, et je vis pour la première fois mes compagnons des faubourgs de la diligence. Les voyageurs *juchés* sur l'impériale se hâtaient de descendre ; l'un d'eux, soit empressement, soit pour *faire preuve d'*agilité, dédaigna de se servir de l'échelle, voulut *sauter*, et *prit si mal ses mesures*, que *le pied lui manquant* sur la roue, il s'aida, pour se retenir, de la première chose qui *lui tomba sous la main ;* cette première chose se trouva, par hasard, le collet de la redingote de notre Anglais, qui sortait le dernier de la diligence, et qui, entraîné dans la *chûte* de l'habitant de l'impériale, alla rouler avec lui sur un *tas* de *foin*, près duquel *s'était arrêtée la voiture.* Chacun *se prit à rire* de l'aventure ; la gaîté des assistans excita la colère des *malencontreux* voyageurs. L'Anglais, en se relevant, fit raisonner un terrible *juron* en Anglais ; le Provençal se fit connaître au *tron de Diou !* qu'il articula non moins énergiquement, et qu'il accompagna d'une menace à laquelle le premier répondit par un vigoureux *coup de poing*, dont il attendit la *riposte*[26] dans l'attitude d'un *boxeur*. L'habitant de Marseille, peu *au fait* des beaux-arts de la Tamise, *se saisit* du *manche* d'une *fourche*, à l'aide duquel il aurait infailliblement *assommé* son adversaire, si nous ne nous étions pas empressés de séparer les combattans, après quoi nous entrâmes avec eux à l'auberge.

Nous y fûmes témoins d'une *reconnaissance* conjugale, entre la dame *au* petit chien et un des voyageurs de l'impériale : ces tendres époux, tous deux *acteurs* de *province*, se retrouvaient après une séparation de douze ans, et se

réjouissaient *d'assez mauvaise grâce* du hasard qui leur avait fait contracter, chacun *à l'insu de* l'autre, un engagement au même théâtre. L'explication commencée nous promettait une scène extrêmement comique : elle fut interrompue par celle que le gros homme vint *faire* à la duégne. Celui-ci avait placé dans une des poches de la diligence une moitié de *volaille*, sur laquelle il *comptait* pour son déjeûner. Malheureusement le chien de la dame avait *flairé* les provisions pendant la nuit, et comme il se trouvait placé sur les genoux de sa maîtresse, *tout juste à la hauteur du buffet*, il avait profité de sa position pour faire un excellent repas, aux dépens de notre *prévoyant* compagnon. Cet accident, qui *égaya* beaucoup notre déjeûner, *remit* cependant *en question* les droits du chien à la place qu'il occupait dans la voiture ; et toutes les *parties* entendues, le conducteur décida que le chien serait confié au mari, et qu'il achèverait le voyage sur l'impériale.

Ce point règlé, et la paix rétablie, on apporta la *carte*,[27] qu'on ne paya pas sans *marchander*[28] long-tems ; nous remontâmes en voiture ; et la suite de notre voyage n'ayant donné lieu à aucune observation nouvelle, à aucun autre événement de quelque importance, je me bornerai à dire que nous arrivâmes *sans encombre* à Bordeaux.

Le Paquebot.

Une circonstance dont il serait trop long et trop fastidieux d'entretenir mes lecteurs, m'a forcé dernièrement de faire un voyage en Angleterre, c'est-à-dire, d'aller passer vingt-quatre heures à Douvres. Je n'en prendrai pas occasion de décrire les mœurs, d'analyser la constitution, d'évaluer les finances des trois royaumes ; de l'aspect de cette ville, je ne conclurai pas que les îles Britanniques ne sont qu'un vilain amas de rochers arides ; de l'excessif *embonpoint* de mon hôtesse de Douvres, de sa figure *hommasse*,[1] de sa passion pour le *claret*, je ne conclurai pas que toutes les femmes Anglaises pèsent de deux à trois quintaux ; qu'elles s'enivrent tous les soirs, et qu'elles ont de la barbe au menton. Sans doute on me *saura gré* de cette retenue, pour peu qu'on ait lu tant d'impertinentes relations de voyageurs *Anglais et* Allemands, qui prononcent, d'un ton si magistral, *sur la politique*, le caractère et les usages d'un peuple chez

lequel ils ont séjourné huit jours. Je ne parlerai que de mon passage de Calais à Douvres, et je me bornerai à la peinture d'un paquebot, que l'on pourrait, à quelques égards, comparer à la barque de Charon.

Pressé de partir, j'avais accepté la proposition qui m'avait été faite, *par la voie*[3] des *Petites-Affiches,*[4] de voyager, à *frais communs,*[5] avec un *particulier connu* qui se rendait en poste à Calais. Mon compagnon de voyage, que je ne connaissais encore que de correspondance, vint me *prendre*[6] à cinq heures du matin; nous montons en voiture, et nous voilà en route.

La première observation que j'eus occasion de faire *porta*[7] sur l'énormité du bagage que mon compagnon emportait avec lui. Indépendamment de la *vache*[8] et des *malles* qui surchargeaient la voiture, l'intérieur était rempli d'une quantité d'objets et de provisions de toute espèce. Cette remarque me fournit l'occasion de *nouer l'entretien.*

"*Monsieur se*[9] propose de faire un long voyage, *à ce qu'*[10]il me semble?" "Je suis las de la vie oisive que je mène depuis si long-tems, et, pour en varier les scènes, j'ai pris la résolution de visiter une bonne partie du globe. Je commence par l'Angleterre, *sans trop savoir*[11] pourquoi, car c'est un pays que je déteste." "Vous l'avez habité, sans doute?" "Non, je sors de Paris pour la première fois; mais j'ai lu tout ce qu'on a écrit sur ces tristes contrées, où un rayon du soleil est aussi rare qu'une grappe de raisin."—"Cette objection est de peu d'importance pour un voyageur, et vous trouverez là, je vous assure, beaucoup de choses faites pour exciter votre curiosité; quelques-unes même dignes de toute votre admiration."—"C'est un sentiment auquel je ne suis pas sujet, et, convaincu, comme je le suis, que Paris est encore, *à tout prendre,*[12] ce qu'il y a de mieux sur la terre, je ne suis pas loin de croire que j'aurais tout aussi bien fait *de rester chez moi.*"

Dans la suite de cet entretien, j'appris que celui avec qui je voyageais se nommait M. Vermenil, qu'il avait cinquante-cinq ans, qu'il était *garçon,*[13] qu'il jouissait d'une soixantaine de *mille livres de rente,*[14] et qu'il ne s'était jamais plus ennuyé que depuis qu'il avait été guéri de la goutte par un charlatan non *patenté.*[15] "Je ne devine pas (lui dis-je pour avoir l'explication de ce dernier paradoxe) ce que vous pouviez trouver *d*'amusant à la goutte." "J'en avais régulièrement *deux accès par an*; je prévoyais le mal; je m'en

occupais douloureusement pendant sa durée ; j'en attendais le terme avec impatience ; je jouissais des intervalles de repos qu'il me laissait ; je vivais enfin. Depuis que ce vilain docteur, avec son baume, m'a délivré de mon ennemi, je suis dans l'état d'un homme *à* qui l'on a enlevé une méchante femme, avec laquelle il a vécu trente ans, et qui avait su lui faire un besoin du tourment qu'elle lui faisait endurer. En perdant la goutte j'ai gagné le *spleen*, et je voyage maintenant pour me guérir de cette dernière maladie. *Fasse*[16] le Ciel que le remède, cette fois encore, ne soit pas pire que le mal !"

Comme il achevait ces mots, notre postillon, qui s'obstinait à ne point *céder* le pavé à une berline à six chevaux qui venait *au-devant de* nous, l'*accrocha*[17] en passant, tomba dans le *débord*,[18] et nous *versa* sur le bas-côté de la route. "*J'aurais mieux fait de rester chez moi*," dit M. Vermenil, en se *débarrassant* du milieu des paquets sous lesquels il était tombé, tandis que j'empêchais le postillon de *dételer* son *porteur*[19] pour courir après la berline qui se sauvait au galop. Le mal n'était pas grand ; quelques paysans nous aidèrent à relever notre voiture, et, sans autre *encombre*, nous arrivâmes à Amiens, où nous nous arrêtâmes pour dîner.

M. Vermenil trouva tout ce qu'on nous servit détestable ; il ne *fit* pas même *grâce*[20] au pâté, qu'il dédaigna, sans égard à la *réputation* qu'Amiens s'est *acquise* en ce genre. Je lui proposai de *faire un tour* dans la ville, tandis que l'on *attellerait* nos chevaux ; mais il en avait assez vu pour *être en état* de prononcer " qu'Amiens était une misérable ville, bâtie en bois, dont la cathédrale ne pouvait pas souffrir la comparaison avec Notre-Dame de Paris, et où l'on *faisait très-mauvaise chère*."

L'avantage que j'ai d'avoir couru le monde depuis l'âge de quinze ans m'a dès long-tems familiarisé avec cette suite d'inconvéniens inséparables des voyages. En une heure de tems je suis établi, en quelque endroit que je me trouve, aussi commodément que si j'y avais passé plusieurs mois ; je prends les hommes et les choses comme ils se présentent, et je *fais en sorte de*[21] tirer quelque instruction ou quelque plaisir des objets au milieu desquels je me trouve placé. *Il n'en était pas ainsi de* mon compagnon *de voyage*. Dégoûté de tout, parce qu'il *l'était* de lui-*même*, voyageant sans autre but que de se fuir, et se

trouvant toujours, pour lui tout était incommodité, obstacle, *désappointement*. Il se plaignait du bruit de la voiture, des *cahots*, de ne savoir où placer ses jambes, où appuyer sa tête, et le *refrain* de son éternelle *complainte*,[22] qu'il modulait sur vingt tons plus comiques l'un que l'autre, était toujours : "*J'aurais mieux fait de rester chez moi.*"

Je m'amusais à calculer combien de fois il le répéterait avant d'avoir *achevé* son tour d'Europe, lorsque nous entrâmes à Calais, au milieu d'une pluie de cartes que l'on jetait dans notre voiture pour nous indiquer le nombre et le nom des paquebots prêts à partir.

A peine étions nous descendus à l'ancienne et célèbre auberge de M. *Dessin*, que plusieurs capitaines vinrent eux-mêmes nous offrir leurs services. Nous nous décidâmes pour le paquebot Français *l'Espérance*. Le vent était favorable ; nous devions mettre à la voile dans deux heures, et nous n'avions que le tems de faire porter et visiter nos effets à la douane (formalité que M. Vermenil trouva fort impertinente, quand il offrait de donner *sa parole* qu'il n'emportait rien qui fût *soumis aux droits* ;[23] je l'attendais à la même cérémonie sur l'autre rive du canal.)

Il était quatre heures de l'après-midi, lorsque nous nous rendîmes au port. Le ciel était serein, la mer légèrement agitée par un vent favorable, et déjà le pont du paquebot était couvert de nombreux passagers. A la vue de la planche étroite sur laquelle il fallait passer, *peu s'en fallut que* mon compagnon n'abandonnât la *partie*. Il finit cependant par suivre, avec une courageuse résolution, l'exemple que lui donnaient des femmes et des enfans. Nous sommes à bord ; on *démarre*, au bruit de cent voix qui vont et reviennent du rivage au navire. "Adieu, ma tante !" "Adieu, mon frère !" "N'oubliez pas la petite provision d'aiguilles." "*My love to Nancy!*" "*Prenez garde que* le vent n'enlève votre bonnet !" "*Tell George, I shall soon be in town!*" "Ne manquez pas d'aller à *Scotland-Yard*."—"Ayez soin de remettre ma lettre vous-même." Et cent autres recommandations semblables, que l'on répète encore lorsqu'on ne s'entend plus ; cependant la voile s'enfle, le rivage s'éloigne : insensiblement la côte *s'abaisse*, et déjà nous ne voyons plus que la tour du phare.

Je ramène alors mes regards autour de moi, et je fais la revue de nos passagers. Ils se composent, en partie à-peu-près *égale, d'Anglais* et de Français de différentes classes,

parmi lesquels se distinguent une *right honorable lady*, avec ses deux petites-filles, *Laure* et *Emma*, nées de pères Français, et brillantes de fraîcheur, de jeunesse et de grâce: un *beau* de Londres et ses deux *grooms*, avec lesquels il est facile de le confondre; deux jeunes Parisiens, dont l'un est un modèle *de bon ton*, de bonnes manières, et l'autre un modèle plus reconnaissable de *badauderie* et de *fatuité:* une grosse dame d'un embonpoint qui pourra fort bien paraître *suspect* à la *douane* de Douvres; et qui ne peut être qu'une bijoutière ou une marchande de modes, *à en juger* par l'élégance *déplacée* de sa toilette, et les boucles de diamans qui pendent à ses deux oreilles. Le reste des passagers *rentre* dans l'ordre commun, et, *par cela même*, n'est susceptible d'aucune remarque.

Le premier examen achevé sur le pont, je descendis dans la *cabine*, où je ne fus pas surpris de trouver M. Vermenil étendu sur un des lits que l'on réserve ordinairement aux dames. Il dormait déjà d'un profond sommeil, mais son repos ne fut pas de longue durée. Parvenus au milieu du canal, la *lame*[24] plus longue et plus élevée *ne tarda pas à imprimer* au navire un mouvement de *roulis* dont presque tous les *cœurs*[25] furent à-la-fois avertis par *un mal-aise* progressif qui s'annonçait par des symptômes différens: les uns restaient immobiles; les autres étaient pâles; ceux-ci se plaignaient d'*un* grand *mal de tête;* ceux-là, dans une espèce d'*ivresse*, voyaient tous les objets tourner autour d'eux. Notre homme de la *cabine* fut un des plus promptement *atteints*. Eveillé *en sursaut* par le mal de mer, tout nouveau pour lui: "Qu'est-ce que ça?" s'écria-t-il . . . . . "*En voici bien d'une autre!*[26] Eh bien! . . . . Ah! mon Dieu! je vais *me trouver mal.*[27] Dites-leur donc de finir." Quand on lui eut fait observer que cela devait *se passer* ainsi, et qu'il souffrirait moins sur le pont, il se hâta d'y monter, en jurant contre le capitaine, et en témoignant son regret de n'avoir pas pris un paquebot plus *solide*.

Il vint prendre place sur un banc *transversal*, à côté de la marchande de modes et d'un gros *shopkeeper* à qui il avait entendu dire que la place la plus voisine du grand mât était la meilleure.

La mer grossissait toujours, et le *tangage* qui succèda au *roulis* porta bientôt au dernier degré les *angoisses* d'un *mal* dont j'étais le seul passager qui ne fût pas atteint. *Vieux loup de mer*, je me ressouvenais de mon ancien

état, et j'allais de l'un à l'autre porter des consolations et des secours aux plus malades. Les deux jolies petites filles de milady étaient principalement l'objet de mes attentions, et en pressant, par une cuillerée d'huile que je leur fis prendre, le dernier résultat du cruel tourment qu'elles éprouvaient, je parvins à leur procurer quelques momens de calme.

Quant à M. Vermenil il y avait *quelque chose de* si extravagant dans ses plaintes, de si ridicule dans ses contorsions, qu'il *arrachait* le rire même *à* ses compagnons de souffrance. " Parbleu," cria-t-il (en se tenant la tête avec les deux mains,) " il faut que je sois un grand coquin, un grand misérable, quand je pouvais rester tranquille chez moi au milieu de toutes les douceurs, de toutes les jouissances de la vie, de venir m'enfermer dans cette bière flottante pour y souffrir toutes les tortures ! . . . . Aie ! aie ! je suffoque." "*And so am I*," disait le marchand Anglais, "*I wish, to God, I was at home*." " Au diable le *baragouin*," reprit M. Vermenil en colère ; " il *s'agit bien de* plaisanterie."—" Je ne plaisante pas (continua l'Anglais ;) j'avé le droit de me plaindre comme vous."—" Eh bien ! plaignez-vous poliment, reprit l'autre . . . ." Je ne sais jusqu'où une querelle commencée aussi raisonablement eût été portée, sans l'accident qui vint y mettre fin. Une grosse *lame* qui nous prit en travers renversa le banc où siégeaient les deux interlocuteurs, qui se crurent *engloutis* tout vifs. L'effroi fut général ; mais telle est la douloureuse apathie où vous plonge le mal de mer porté au plus haut degré, que personne ne songea à se relever ; le marchand Anglais tomba sur le *gentleman*, et le bourgeois de Paris sur la marchande de modes. Ce ne fut qu'en changeant de position, lorsque le *fort* de la *crise* fut passé, que M. Vermenil s'aperçut, avec une colère qu'on doit maintenant pouvoir se peindre, des inconvéniens, du tête-à-tête où il s'était trouvé.

Au milieu de toutes ces scènes *pénibles* et grotesques, nous descendîmes à Douvres, où les *douaniers* ne nous permirent pas même d'emporter un *sac de nuit ;* nous fûmes reçus, en notre qualité d'étrangers, au milieu des huées d'une troupe de femmes et d'enfans qui s'étaient rassemblés sur le port pour nous voir descendre, et qui s'attachèrent particulièrement à notre badaud voyageur, lequel *répondait au French dog* qu'on faisait retentir à ses

oreilles par le mot *Angliche* canaille, qu'il assaisonnait de la plus singulière épithète.

Je ne manquai pas, le lendemain, de me rendre à la douane avec mon premier compagnon de route, pour être témoin de la scène que je prévoyais.

Je ne me souviens pas d'avoir vu *de* ma vie un homme dans un *accès* de colère plus burlesque que celui dont M. Vermenil fut pris en voyant retourner tous ses coffres, *éparpiller*, *étaler* toute sa *garde-robe: ce fut bien pis* quand on lui *signifia*[28] que tous ceux de ses effets qui n'avaient pas encore été portés devaient payer un *droit* au moins égal à leur valeur intrinsèque; que son argenterie ne pouvait lui être rendue qu'en morceaux: il *eut beau* jurer, tempêter, maudire les douaniers Anglais (les créatures de cette espèce les plus odieuses, il faut l'avouer, qu'on puisse trouver sur le globe;) une partie des effets fut saisie, l'argenterie fut brisée, et on le laissa maître, après avoir payé un droit exorbitant pour le reste, de partir pour se rendre à Londres.

"Que je sois pendu," s'écria-t-il, "si je fais un pas de plus dans cette île maudite, que la mer *puisse engloutir!* je repars à l'instant même pour la France; et Dieu me préserve de jamais *sortir de chez moi!*"

Il fit en effet reporter son bagage, diminué de moitié sur un paquebot prêt à *mettre à la voile* pour Calais; et *quelque chose* que je *puisse* lui dire, je n'obtins pas même qu'il *retardât* son voyage *de* vingt-quatre heures pour repartir le lendemain avec moi. De Jouy.

Le Docteur Norville

Ma bonne Ottally, cruellement *éprouvée*[1] par un climat et par un régime nouveau a *failli* mourir, *faute de* deux ou trois plantes de la Guiane, qui servent à ses sauvages habitans de remèdes universels. Ces *dictames* bienfaisans ne leur sont pas ordonnés par des médecins *brevetés*, ils ne sont pas *denaturés* en passant par le *pilon* et l'alambic d'un pharmacien *patenté;* peut-être aussi leur vertu salutaire *tient-elle à* leur application immédiate.

Je ne *crois* pas *à* la médecine; mais beaucoup de gens *y* croient, et je ne voulais pas *prendre sur* moi l'événement *d'une maladie* qui s'annonçait avec un caractère aussi grave.

Je fis transporter la malade à Paris, et je courus chez un médecin célèbre que m'avait indiqué Madame de Lorys.

J'arrivai chez le docteur; vingt personnes attendaient dans le salon; je fus introduit *à mon tour*. Le docteur Norville est un homme d'une cinquantaine d'années, dont lés manières n'*en* ont guère plus de *vingt-cinq* où *trente:* ce qui frappe au premier *abord*, c'est la satisfaction où il est de lui-même, l'estime qu'il *se porte*, le *bien* qu'il *se veut*. Il était en robe de chambre de *piqué*[2] de la plus éclatante blancheur, assis dans un grand fauteuil d'*acajou* massif, dont la figure et les attributs d'Hermès, en bronze doré, composaient les ornemens: sa bibliothèque, en bois de *citronnier*, renfermait toutes les richesses de la science; seulement je remarquai que la *reliure* des livres était si fraîche, si brillante, qu'il y avait *tout lieu de* penser qu'on les avait bien rarement ouverts; mais je pouvais croire qu'un aussi savant homme n'avait plus rien à apprendre dans les livres; je n'*en* doutai plus, en examinant les deux pilastres de la cheminée incrustés d'une vingtaine de médailles d'or et d'argent, que le docteur avait gagnées dans toutes les académies de l'Europe.

M. Norville, après m'avoir fait asseoir, s'informa poliment de l'objet de ma visite, et, sans attendre ma réponse, il me demande des nouvelles de Madame de Lorys. "Quelle femme!" continua-t-il; "et pourquoi faut-il que notre art ne *puisse rien* sur la marche du temps?" Puis il me parla de son joli château dans la forêt de Senart, d'une fête qu'il avait dirigée l'année dernière: puis, avec une adresse de transition très-remarquable, il m'entretint des élections, où il venait d'être nommé candidat; du premier concert de Madame Catalani, où on lui avait pris sa loge; des alliés; de la *chute* de Madame Sacchi; du boulevart de Gand, et de la *rentrée* de Talma; il se souvint alors que c'était son *jour de loge* aux *Français*,[3] et sonna pour *prévenir* qu'il irait dîner chez la comtesse de Sennecourt. "Vous ne m'avez pas dit," reprit-il, "ce qui me procurait l'honneur de vous voir; mais je me suis particulièrement appliqué à la *séméiotique*,[4] et je crois déjà connaître la maladie sur laquelle vous venez me consulter—vous avez" ——"Près de quatre-vingts ans; c'est un mal auquel je ne connais qu'un remède, et je laisse à la nature le soin de me l'administrer; je viens vous consulter pour un autre; j'ai amené avec *moi d'Amérique*—" On annonça l'imprimeur.

Il apportait les *épreuves* d'un *Mémoire sur les Palpitations*, que le docteur avait lu à la première classe de l'Institut: il renvoya, pour la correction des épreuves, à un jeune étudiant qui avait suivi ses expériences à l'hospice Saint-Louis, et qu'il avait chargé de surveiller l'impression de son mémoire.

Son secrétaire vint ensuite lui montrer la première intention de la dédicace d'un de ses ouvrages à un prince d'Allemagne. Le docteur y ajouta quelques phrases, dans lesquelles il comparait un souverain, qui avait fourni 127 hommes à la coalition, au grand Alexandre encourageant Aristote.

A chaque interruption M. Norville me priait de l'excuser; une fois que j'eus *pris mon parti* sur son impertinence, je m'amusai beaucoup de ses ridicules. Son valet-de-chambre vint lui dire quelques mots à l'oreille, et dans l'instant une jeune femme, qu'un vaste *chapeau de paille* dérobait à mes regards, fut introduite dans le cabinet du docteur; il se leva, lui prit la main; je voulais sortir: " Restez," me dit-il, "je *suis à vous* dans un moment; je n'ai qu'un mot à dire à madame;" et il la conduisit dans *l'embrasure* d'une croisée: pour conserver une contenance discrète, je me mis à *feuilleter* un livre.

La petite dame, dont la figure très-agréable, *bien qu*'un peu pâle, se réfléchissait *à son insçu* dans une glace *en face de* moi, ne se doutait pas que je la voyais rougir et baisser les yeux en parlant au docteur, qui l'écoutait avec plus de plaisir que d'attention. Après un quart d'heure de *chuchotage*, la dame *prit congé*. " *Voilà ce que c'est*," me dit en rentrant le docteur, qui l'avait été reconduire * *
* * * * * * * * * *
* * * * * * * * * *
* * * "Vous disiez donc?"——" Que j'ai pour gouvernante une mulâtresse?"——" Une gouvernante? de quel âge?" " Mais d'une cinquantaine d'années." " C'est différent!" " Je la crois attaquée d'une *fluxion de poitrine*." On annonça M. Rougeard, et je vis entrer, ou plutôt se rouler un homme de quatre pieds de haut, qui me parut en avoir près du double de circonférence: " Eh bien! mon cher, comment allez-vous?" " Toujours souffrant." " Vous travaillez trop." " Que voulez-vous, docteur? mes associés *sont des bêtes*, et mes *commis* des brutes: je suis obligé *d'avoir de* l'esprit pour tout ce monde-là." " Quand partez-

vous pour votre terre?" "J'attends *l'adjudication* de la fourniture générale." "Encore quelques millions à gagner?" "*Bah!* des millions; c'est de la santé qu'il me faut, et, pour en avoir, je vous emmène avec moi à la Grimaudière, où je veux passer le reste de l'été; nous y chasserons, vous à cheval, et moi en *calèche.*" "J'ai tant d'occupations." "Je laisse là mes affaires; vous pouvez *planter là* vos malades; ils n'en mourront pas." "*Au fait*, j'ai besoin d'un mois de solitude pour achever mon grand ouvrage sur le système musculaire. Nous verrons." "En attendant, à quel régime me mettez-vous?" "Continuez Tivoli et le vin de quinquina." "Vous dînez demain avec moi; nous nous amuserons, c'est mon dîner d'artistes." "Je vous quitte, j'ai rendezvous *à la guerre.*" "Adieu, Rougeard: l'exercice, mon cher, l'exercice." "Adieu, docteur, à demain."

"Vous ne connaissez pas ce gros homme-là? (me dit-il quand il fut parti) il a autant d'or qu'il *en pèse: aussi en est-il* à sa quatrième banqueroute.—Mais ne *perdons pas de vue* votre affaire. Votre Américaine a une fluxion de poitrine, dites-vous?—(On lui remet un billet.) Allons, *ne voilà-t-il pas qu*'on m'attend à l'hôtel de Senneterre! Le duc arrive malade de l'armée." Il sonne son valet-de-chambre, me demande la permission de s'habiller; et, *tout en faisant sa toilette*, il me parle des influences atmosphériques, d'irritation nervale, *d'engorgement* des vaisseaux lymphatiques, de la nécessité de mettre fin à l'état fébrile; demande son habit vert Américain, son *lis* en diamans et ses *ordres étrangers;* ordonne pour la malade des rafraîchissemens, de *l'eau d'orge émulsionnée; ébouriffe* ses cheveux devant la glace, promet de venir le lendemain, sans s'informer de l'adresse de la malade, et saute dans son cabriolet en me demandant mille pardons.

J'étais furieux, et le mot de *faquin* bien prononcé fut entendu d'un homme qui sortait avec moi. "C'est bien le nom qui convient à ce docteur *freluquet,*" me dit-il: "je venais le chercher pour ma femme, qui *s'en* est *engouée* comme tant d'autres *folles*, tandis que nous avons *à notre porte* M. Moncel, homme d'un vrai mérite, dont elle ne veut pas entendre parler; parce qu'il soigne *gratis* les pauvres de notre quartier." Je n'avais pas de temps à perdre; je demandai l'adresse de ce médecin, et je me fis conduire à l'extrémité d'une petite rue de faubourg Saint-Germain, dans une *maisonnette* entre cour et jardin, dont

l'aspect me *prévint en faveur* de celui qui l'habitait. Le cabinet où je fus introduit avait quelque chose de scientifique qui donnait l'idée d'un homme studieux et modeste; on n'y voyait pas, comme chez son *confrère* Norville, les figures d'Esculape et d'Hygie sculptées ou peintes sur tous les *panneaux :* trois ou quatre cents volumes, la plupart reliés en parchemin *jauni* par le temps, et rangés sur des *tablettes* de *noyer ;* quelques pièces d'anatomie, un *herbier,* des *cadres* d'insectes, et les portraits de Linné, de Haller, et de Boërhaave, décoraient seuls ce petit sanctuaire de la science. M. Moncel, au moment où j'entrai, s'occupait d'une démonstration anatomique, en présence de deux ou trois élèves qu'il faisait opérer sous ses yeux. J'exposai en peu de mots l'objet de ma visite, et je le priai de me donner une consultation par écrit, s'il n'avait pas le loisir de m'accompagner à l'instant même. "Je vous suis," me dit-il; "les consultations sont des *billevesées ;* je ne connais de médecin que la *clinique,* et je n'ai d'avis qu'au chevet du lit des malades." *Tout en* parlant, il prenait sa canne et son chapeau, indiquait à ses élèves ce qu'ils *devaient* faire pendant son absence, *leur donnait rendez-vous* pour le lendemain, à six heures *du matin,* à *l'Hôtel-Dieu,* et *montait en* voiture avec moi.

Je dirai en peu de mots que le docteur Moncel visita ma pauvre Ottaly; qu'il lui donna les soins les plus assidus, et qu'*en peu de jours* elle *recouvra* la santé. En retournant dans ma retraite, j'ai *cru devoir* exprimer au docteur ma reconnaissance en quelques lignes; *encore* n'ai-je eu que la peine de les transcrire :

"Vous ne m'avez point réconcilié avec la médecine; mais vous me forcez de *convenir* qu'il n'*y a rien de* plus estimable au monde qu'un médecin qui, ayant dans sa jeunesse étudié la nature, connu les *ressorts* du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent le soulager, exerce son art en *s'en défiant, soigne* également les pauvres et les riches, ne reçoit d'*honoraires* qu'à regret, et les emploie à secourir l'indigent." DE JOUY.

Le Cocher de Cabriolet.

JE ne sais si, parmi les personnes qui liront ces lignes, il *en est qui* se soient jamais avisées de remarquer la diffé-

rence qui existe entre le cocher de cabriolet et le cocher de fiacre. Ce dernier grave, immobile et froid, supportant les intempéries de l'air avec l'*impassibilité* d'un stoïcien ; isolé sur son siége ; au milieu de la société, sans contact avec elle ; se permettant, pour toute distraction, un coup de fouet à son camarade qui passe ; sans amour pour les deux maigres *rosses* qu'il conduit ; sans aménité pour les infortunés qu'il *brouette*, et ne daignant échanger avec eux un sourire grimaçant, qu'à ces mots classiques : "*Au pas, et toujours tout droit.*" *Du reste*, être assez égoïste, fort *maussade*, portant des cheveux plats, et jurant.

Tout autre chose est du cocher de cabriolet ; il faut être de bien mauvaise humeur pour ne pas se décider aux avances qu'il vous fait, à la paille qu'il vous pousse sous les pieds, à la couverture dont il se prive, soit qu'il pleuve, soit qu'il gèle, pour vous garantir de la pluie ou du froid ; il faut être frappé d'un *mutisme* bien obstiné, pour garder le silence aux mille questions qu'il vous fait, aux exclamations qui lui échappent, aux citations historiques dont il vous *pourchasse*. C'est que le cocher de cabriolet a vu le monde, il a vécu dans la société ; il a conduit, à l'heure, un candidat académicien, et le candidat a *déteint*[2] sur lui, voilà pour la littérature ; il a mené, à la course, un député à la chambre, et le député l'a *frotté*[2] de politique ; deux étudians sont montés près de lui, ils ont *parlé opérations*,[3] et il a pris une teinture de médecine ; *bref*,[4] superficiel en tout, mais étranger à peu de choses de ce monde, il est *caustique*, spirituel, causeur, porte une *casquette*,[5] et a toujours un parent ou un ami qui le fait entrer pour rien au spectacle.

Le cocher de fiacre est l'homme des temps primitifs, n'*ayant* de *rapports* avec les individus que ceux strictement nécessaires à l'exercice de ses fonctions.

Le cocher de cabriolet est l'homme des sociétés vieillies, la civilisation est venue à lui.

Il y a déjà près d'un an que *Cantillon* m'a raconté l'histoire que je vais vous dire.

Cantillon conduit le numéro 221.

C'est un homme de 40 à 45 ans, brun, aux traits fortement *accentués*, portant, à l'époque dont je vous parle, 1er Janvier 1831, un chapeau de feutre, avec un reste de galon, une redingotte de drap *lie de vin*,[6] avec un reste de livrée, des *bottes avec un reste de revers*.[7] Depuis onze mois,

tous ces restes-là doivent être disparus. On comprendra tout à l'heure d'où vient, ou plutôt, car je ne l'ai pas revu depuis l'époque que j'ai dite, d'où venait cette notable différence entre son costume et celui de ses collègues.

C'était, comme je l'ai dit, le 1er Janvier 1831, il était dix heures de matin, j'avais réglé, dans ma tête, cette série de courses qu'il est indispensable de faire soi-même. J'avais établi, par rue, cette liste d'amis, auxquels il est toujours bon de serrer les deux mains, même *un jour de l'an.*[8]

Mon domestique avait été me chercher un cabriolet: il avait choisi Cantillon, et Cantillon avait dû la préférence de ce choix à son reste de livrée, et à son reste de retroussis, Joseph avait *flairé* un *ex-confrère.*[9] Son cabriolet en outre était couleur chocolat, au lieu d'être *barbouillé* de jaune ou de vert, et, chose étrange, des *ressorts argentés*[10] permettaient d'abaisser au premier degré sa *coiffe*[11] de cuir: un sourire de satisfaction témoigna à Joseph que j'étais content de son intelligence; je lui donnai congé pour la journée: je m'établis carrément sur d'excellens coussins; Cantillon tira sur mes genoux un *carrick*[12] *café au lait,*[13] fit entendre un *clapement* de langue, et le cheval partit, sans l'aide du fouet, qui, pendant toutes nos courses, resta accroché, plutôt comme un ornement *obligé,*[14] que comme un moyen coercitif.

"Où allez-vous, notre maître?" "Chez Charles Nodier, à l'Arsenal." Cantillon répondit par un signe qui voulait dire, non-seulement je sais où cela est, mais encore je connais ce nom-là. Pour moi, comme j'étais, dans ce moment, en train de faire une tragédie, que le cabriolet était très-doux, je me mis à réfléchir à la fin du troisième acte qui *ne laissait pas que de*[15] m'inquiéter considérablement.

Puis, après un instant, il arrêta son cheval en me disant: "C'est ici." J'étais à la porte de Nodier.

Je voudrais bien vous parler de Nodier, pour moi d'abord qui le connais et qui l'aime, puis pour vous qui l'aimez, mais peut-être ne le connaissez pas. Plus tard.

Cette fois c'est de mon cocher qu'il s'agit. Revenons à lui.

Au bout d'une demi-heure, je redescendis; je me retrouvai dans l'espèce de fauteuil à bras qui m'avait si bien disposé à la vie contemplative; et je dis, les paupières à *demi fermées.* "Taylor, rue de Bondy." Cantillon profita

de mon instant d'épanchement, pour me dire rapidement: " M. Charles Nodier, n'est-ce pas un monsieur qui fait des livres?" " Précisément; comment diable savez-vous cela, vous? . . ." " J'ai lu un roman de lui, dans le temps que j'étais chez M. Eugène. [Il poussa un soupir.] Une jeune fille dont on guillotine l'amant." " *Thérèse Aubert?*" " C'est ça même . . . Ah! si je le connaissais, ce monsieur-là, je lui donnerais un fameux sujet d'histoire pour un roman." " Ah!" " *Il n'y a pas de ah!*[16] si je *maniais* la plume aussi bien que le fouet, je ne le donnerais pas à d'autres; je le ferais moi-même." " Eh bien, racontez-moi cela." Il me regarda en *clignant* les yeux. " Oh! vous, ce n'est pas la même chose." " Pourquoi?" " Vous ne faites pas de livres, vous?" " Non, mais je fais des pièces; et peut-être votre histoire me servirait-elle pour un drame." Il me regarda une seconde fois. " Est-ce que c'est vous qui avez fait *les Dieux Forçats* par hasard?" " Non, mon ami." " Ou l'*Auberge des Adrets?*[17]" " Pas davantage." " Pour où[18] faites-vous des pièces donc?" " Jusqu'à présent je n'en ai fait que pour le Théâtre-Français et l'Odéon."

Il fit un mouvement de lèvres figurant une *moue*, qui me donna clairement à entendre que j'avais considérablement perdu dans son esprit; puis il réfléchit un instant et comme prenant son parti: " C'est égal," dit-il; " j'ai été dans le temps aux Français, avec M. Eugène, j'ai vu M. Talma dans *Sylla*, c'était tout le portrait de l'Empereur; une belle pièce *tout de même*."[19] Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs, à cette époque, j'avais des discussions littéraires *par-dessus la tête*."[20] " Vous faites donc des tragédies, vous, dit-il en me regardant de côté." " Non, mon ami." " Qu'est-ce que vous faites donc?" " Des drames." " Ah! vous êtes romantique, vous; j'ai conduit l'autre jour un académicien à l'académie, qui les *arrangeait*[21] joliment, les romantiques; il fait des tragédies, lui; il m'a dit un morceau de sa dernière; je ne sais pas son nom, un *grand*,[22] sec, qui a la *croix d'honneur*[23] et le bout du nez rouge. Vous devez *connaître ça*,[24] vous:" je fis un signe de tête correspondant à un *oui*. " Et votre histoire?" " Ah! voyez-vous, c'est qu'elle est triste; il y a mort d'homme!"

Le ton d'émotion profonde avec laquelle il dit ces quelques mots, augmenta ma curiosité. " *Allez toujours*,[25] mon brave." " *Allez toujours!* c'est bien aisé à dire, et si je

pleure, je ne pourrai plus aller *moi*"[26] .... Je le regardai à mon tour. "Voyez-vous," me dit-il, "je n'ai pas toujours été cocher de cabriolet, comme vous pouvez le voir à ma livrée [et il me montrait complaisamment ses paremens, où il restait quelques fragmens d'un lisière rouge.]—Il y a dix ans que j'entrai au service de M. Eugène; vous ne l'avez pas connu M. Eugène?" "Eugène qui?" "Ah! *dame,*[27] *Eugène qui?* .... Je ne l'ai jamais entendu appeler autrement, et je n'ai jamais vu son père ni sa mère; c'était un grand jeune homme comme vous, de votre âge; quel âge avez-vous?" "Vingt-sept ans." "C'est ça, pas si brun, tout-à-fait, et puis vous avez les cheveux *nègres,*[28] et il les avait tout plats, lui; *du reste,*[29] joli garçon, si ce n'est qu'il était triste, voyez-vous, comme un bonnet de nuit; il avait dix mille livres de rente, ça n'y faisait rien; si bien que j'ai cru long-temps qu'il était malade du pylore. Pour lors, j'entrai donc à son service; c'est bien. Jamais un mot plus haut que l'autre. 'Cantillon, mon chapeau.... Cantillon, mets le cheval au cabriolet.... Cantillon, si M. Alfred de Linar vient, dis que je n'y suis pas.' *Faut*[30] vous dire qu'il n'aimait pas ce M. de Linar. Le fait est que c'était un *roué,*[31] celui-là. Oh! mais, un roué, suffit. Comme il logeait dans le même hôtel que nous, il était toujours sur notre *dos,*[32] que c'en était fastidieux. Il vient, le même jour, demander M. Eugène; je lui dis: 'Il n'y est pas'.... '*Paf,*[32] voilà l'autre qui tousse; il l'entend, bon! Alors il s'en va, en disant: 'Ton maitre est un impertinent. Je garde ça pour moi; prenons qu'il n'ait rien dit——.' A propos, notre bourgeois, à quel numéro allez-vous, rue de Bondy?" "No. 64." "Haoh! .... C'est ici." Taylor n'y était pas, je ne fis qu'entrer et sortir. "Après?" "Après? Ah! l'histoire.... Où allons-nous d'abord?" "Rue Saint-Lazare, No. 58." "Ah! chez Mademoiselle Mars; c'est encore une fameuse actrice, celle-là. Je disais donc que le même jour nous *allions en soirée*[34] dans la rue de la Paix: je me *mets à la queue,*[35] houp. A minuit sonnant, mon maître sort d'une humeur *massacrante.* Il s'était rencontré avec M. Alfred, ils avaient échangé des mots. Il revenait en disant: 'C'est un *fat,* qu'il faudra que je corrige.' J'oubliais de vous dire que mon maître tirait le pistolet, oh mais! et l'épée comme un *Saint-George.*[36] Nous arrivons sur le pont où il y a des *statues,* vous savez; il n'y en avait pas encore à cette

époque-là : voilà que nous croisons une femme qui *sanglotait* si fort, que nous l'entendions, malgré le bruit du cabriolet. Mon maître me dit : 'Arrête.' J'arrête. Le temps de tourner la tête, il était à terre. C'est bien....

"Il faisait une nuit à ne pas voir ni ciel ni terre. La femme allait devant, mon maître derrière. Tout-à-coup elle s'arrête au milieu du pont, monte dessus, et puis j'entends, Paouf! Mon maître ne *fait ni une ni deux* :[37] v'lan, il donne une tête ; faut vous dire qu'il nageait comme un *éperlan*.

"Moi, je me dis : 'Si je reste dans le cabriolet, ça ne l'aidera pas beaucoup ; d'un autre côté, comme je ne sais pas nager, si je me jette à l'eau, ça sera deux à retirer au lieu d'une.' Je dis au cheval, à celui-là, tenez, qui avait quatre ans de moins sur le corps, et deux *picotins*[39] *d'*avoine *de* plus dans le ventre : 'Reste là, Coco.' On aurait dit qu'il m'entendait ; il reste, c'est bon.

"Je prends mon élan, j'arrive au bord de la rivière : il y avait une petite barque, je saute dedans : elle tenait par une corde ; je tire, je tire. Je cherche mon couteau ; je l'avais oublié ; n'en parlons plus. Pendant ce temps-là, l'autre plongeait comme un cormoran.

"Je donne une si forte secousse, que, *crac*,[40] la corde casse, *encore un peu*, je tombais *les quatre fers en l'air*[41] dans la rivière. Je me trouve sur le dos dans la barque, heureusement que j'étais tombé les reins sur un banc. Je me dis : *C'est pas* le moment de compter les étoiles : je me relève.

"Du coup, la barque était lancée, je cherche les deux *avirons ;* dans ma *cabriole*, j'en avais jeté un à l'eau. Je *rame* avec l'autre, je tourne comme un *tonton*.[42]. Je dis : '*C'est comme si je chantais ;*[43] attendons.'

"Je me rappellerai ce moment-là toute ma vie, monsieur ; c'était effrayant, on aurait cru que la rivière roulait de l'encre, tant elle était noire. De temps en temps seulement, une petite vague s'élevait, et jetait son écume ; puis, au milieu, on voyait paraître un instant la robe blanche de la jeune fille, ou la tête de mon maître, qui revenait pour souffler ; une seule fois ils reparurent tous deux en même temps. J'entendis M. Eugène dire : 'Bon ! je la vois.' En deux brassées, il fut à l'endroit où la robe flottait l'instant d'auparavant. Tout-à-coup, je ne vis plus sortir de *l'eau que ses jambes* écartées. Il les rapprocha vivement,

et il disparut.... J'étais à dix pas d'eux, à peu près, descendant la rivière ni plus ni moins vite que le courant, serrant mon *aviron* entre mes mains, comme si je voulais le *broyer*, et disant: 'Dieu! faut-il que je ne sache pas nager!'

"Un instant après il reparut. Cette fois-là il la tenait par les cheveux; elle était *sans connaissance;*[43] *il était temps;* pour mon maître aussi. Sa poitrine *râlait*, et il lui restait tout juste assez de force pour se soutenir sur l'eau, *vu que*,[44] comme elle ne remuait ni bras ni jambes, elle était lourde comme un *plomb:*[45] il tourna la tête pour voir de quel côté du bord il était le plus près, et il m'aperçut.... 'Cantillon,' dit-il, '*à moi!*' J'étais sur le bord de la barque, lui tendant l'aviron, mais *ouiche!* il *s'en fallait*[47] plus de trois pieds.... 'A moi!' répéta-t-il.... Je faisais *un mauvais sang!*[48] 'Cantillon!' Une vague lui passa sur la tête. Je restai la bouche ouverte, les yeux fixés sur l'endroit; il reparut, ça m'enleva une montagne de dessus l'*estomac;* [49] j'étendis encore l'aviron; il s'était *un brin*[50] rapproché de moi..... 'Du courage, mon maître, du courage,' que je lui criais. Il ne pouvait plus répondre. 'Lâchez-la,' que je lui dis. 'et sauvez-vous.' 'Non, non,' dit-il, 'je——.' L'eau lui entra dans la bouche! Ah! monsieur, je n'avais pas un cheveu sur la tête qui n'eût sa goutte d'eau. J'étais hors de la barque, tendant l'aviron, je voyais tout tourner autour de moi. Le pont, l'Hôtel des gardes, les Tuileries, tout ça dansait, et pourtant j'avais les regards fixés seulement sur cette tête qui s'enfonçait petit à petit, sur ces yeux *à fleur d'*[51]eau, qui me regardaient encore et me paraissaient plus grands du double; puis je ne vis plus que ses cheveux, les cheveux s'enfoncèrent comme le reste, son bras seul sortait encore de l'eau, avec ses doigts crispés; je fis un dernier effort, je tendis la rame; allons donc, han!.... Je lui mis l'aviron dans la main. 'Ah!'"... Cantillon s'essuya le front! je respirai, il reprit:

"On a bien raison de dire que quand on se noie, on s'*accrocherait* à une barre de fer rouge; il se *cramponna* à la *rame* que ses ongles étaient marqués dans le bois; je l'appuyai sur le bord du bateau, *ça fit bascule*,[52] et M. Eugène reparut au-dessus de l'eau. Je tremblais si fort que j'avais peur de lâcher mon diable de bâton, j'étais couché dessus, la tête au bord du bateau. Je tirais l'aviron en *l'assujétissant* avec mon corps. M. Eugène avait la tête *renversée en arrière* comme quelqu'un qui est évanoui, je

tirais toujours la machine, ça le faisait approcher; enfin, j'étendis le bras, je le pris par le poignet; bon! j'étais sûr de mon affaire, je le serrais comme un *étau:* huit jours après il en avait encore les marques bleues autour du bras.

"Il n'avait pas lâché la petite; je le tirai dans le bateau, elle le suivit; ils restèrent au fond tous les deux pas beaucoup plus *fringans* l'un que l'autre; j'appelai mon maître, votre serviteur! J'essayai de lui frapper dans le creux des mains, il les tenait fermées, comme s'il voulait casser des noix.

"Je repris ma rame, et je voulus gagner le bord; quand j'ai deux avirons, je ne suis pas déjà un fameux marinier, avec un seul, c'était toujours la même chanson; je voulais aller d'un côté, je tournais de l'autre, le courant m'entraînait. Quand je vis que définitivement je m'en allais au Havre, je me dis, ma foi, pas de fausse honte, appelons au secours: là-dessus, je me mis à crier comme un paon.

"Les *farceurs*[53] qui sont dans la petite baraque où l'on fait revenir les noyés, m'entendirent, ils mirent leur embarcation du diable à l'eau, en deux *tours de main*[54] ils m'avaient rejoint. Ils accrochèrent mon bateau au leur; cinq minutes après, mon maître et la jeune fille étaient dans du sel comme des harengs.

"On demanda si j'étais noyé aussi, je répondis que non, mais que c'était égal, que si l'on voulait me donner au lieu de sel, un verre d'eau-de-vie, ça me remettrait le cœur. J'avais les jambes qui pliaient comme des *écheveaux de fil.*[55]

"Mon maître rouvrit les yeux le premier; il se jeta à mon cou.... Je sanglotai, je riais, je pleurais.... Mon Dieu, qu'un homme est bête!....

"M. Eugène se retourna; il aperçut la jeune fille qu'on médicamentait: 'Mille francs pour vous, mes amis,' dit-il, 'si elle n'en meurt pas, et toi, Cantillon, mon brave, mon ami, mon sauveur (je pleurais toujours), amène le cabriolet.'

"'Ah!' que je dis, 'c'est vrai, et Coco!.... *Faut* pas demander si *je pris mes jambes à mon cou.*'[56] J'arrive à la place où je l'avais laissé.... Pas plus de cabriolet ni de cheval que dessus ma main. Le lendemain, la police nous le retrouva; c'était un amateur qui s'était reconduit *avec.*[57]

"Je reviens, et je dis: '*Bernique.*'[58] Il me répond: 'C'est bien, alors, amène un fiacre.' 'Et la jeune fille?'

que je demande. 'Elle a remué le bout du pied,' dit-il. 'Fameux!' J'amène un fiacre, elle était revenue tout-à-fait, seulement elle ne parlait pas encore. Nous la portons dans le berlingot. 'Cocher, rue du Bac, No. 31; et vivement ——!' Dites donc, notre maître, c'est ici Mademoiselle Mars, No. 58." "Est-ce que ton histoire est finie?" "Finie, peuh! . . . . Je ne suis pas au quart; *c'est rien*[59] ce que je vous ai dit, vous verrez."

Effectivement, il y avait un certain intérêt dans ce qu'il m'avait raconté; je n'avais qu'un souhait à faire à notre grande actrice, c'était de la trouver aussi sublime en 1831 qu'en 1830; au bout de dix minutes j'étais dans le cabriolet.

"Et l'histoire?" "Où faut-il vous conduire d'abord?" "Cela m'est égal, allez devant vous. L'histoire?"

"Ah, l'histoire! nous *en étions*[60] . . . . 'Cocher, rue du Bac, et vivement.' Sur le pont, notre jeune fille perdit connaissance une seconde fois.

"Mon maître me fit descendre sur le quai pour lui amener son médecin. Quand je revins avec lui, je trouvai Mademoiselle Marie . . . . Est-ce que je vous ai dit qu'on l'appelait Marie?"

"Non." "Eh bien, c'était son nom de baptême: je trouvai Mademoiselle Marie, couchée dans un lit avec une garde auprès d'elle: je ne peux pas vous dire comme elle était jolie, avec sa figure pâle, ses yeux fermés, ses mains en croix sur sa poitrine; le médecin lui fit respirer un petit flacon, je me le rappellerai celui-là, imaginez-vous, qu'il l'avait posé sur la commode, moi bêtement, voyant que ça l'avait fait revenir, je dis ça doit avoir une fameuse odeur; je *flâne*[61] autour de la commode, *sans faire semblant de rien*,[62] et pendant qu'ils ont le dos tourné je retire les deux bouchons, et je me *fourre le goulot*[63] dans le nez. Oh, quelle *prise?*[64] ça n'aurait pas été pire quand j'aurais eu respiré un cent d'aiguilles . . . . 'C'est bon,' je dis, 'je te connais, toi.' ça m'avait fait pleurer *à chaudes larmes*,[65] M. Eugène me dit: 'Faut te consoler, mon ami,' le docteur en répond. Je dis en moi-même, c'est égal, il peut être fort, ce docteur, mais quand je serai malade, ce n'est pas lui que j'irai chercher.

"Pendant ce temps-là Mademoiselle Marie était revenue à elle, elle regardait tout autour de la chambre et elle disait: 'C'est drôle; où donc suis-je? je ne reconnais pas

cet appartement.' Je lui dis : 'C'est possible, par la raison que vous n'y êtes jamais venue.' Mon maître me fit : 'Chut, Cantillon.' Puis, comme il *s'entendait à* parler aux femmes, il lui dit : 'Tranquillisez-vous, madame, j'aurai pour vous les soins et le respect d'un frère, et dès que votre état permettra de vous transporter chez vous, je m'empresserai de vous y reconduire.' 'Je suis donc malade,' reprit elle étonnée ; puis, rassemblant ses idées, elle s'écria tout d'un coup : 'Oh ! oui, oui, je me souviens de tout, j'ai voulu !...' Un cri lui échappa. 'Et c'est vous, vous, monsieur, qui m'avez sauvée sans doute ; oh, si vous saviez quel service funeste vous m'avez rendu ! quel avenir de douleur votre dévouement pour une inconnue a rouvert devant elle !' Moi, j'écoutais tout ça, en me frottant le nez, qui me *cuisait* toujours, ce qui fait que je n'en ai pas perdu une parole, et que je vous le raconte comme ça s'est passé ; mon maître la consolait, comme il pouvait ; mais à tout ce qu'il disait, elle répondait : 'Ah, si vous saviez !' Il parait que ça l'ennuya d'entendre toujours la même chose, car il se pencha à son oreille, et il lui dit : 'Je sais tout.' 'Vous ?' dit-elle. 'Oui, vous aimez, vous avez été trahie, abandonnée.' 'Oui, trahie,' répondit-elle, 'lâchement trahie, cruellement abandonnée.' 'Eh bien,' lui dit M. Eugène, 'confiez-moi tous vos chagrins ; ce n'est point la curiosité, mais le désir de vous être utile qui me guide ; il me semble que je ne dois plus être un étranger pour vous.' 'Oh ! non, non,' dit-elle, 'car un homme qui expose sa vie comme vous avez fait doit être généreux, vous, j'en suis sûre, n'avez jamais abandonné une pauvre femme, en ne lui laissant que le choix d'une honte éternelle ou d'une prompte mort. Oui, oui, je vais vous dire tout !' Je dis bon, moi, ça doit être intéressant ; ça commence bien, écoutons l'histoire.

" 'Mais auparavant,' ajouta-t-elle, 'permettez que j'écrive à mon père, à mon père, à qui j'avais laissé une lettre d'adieu, dans laquelle je lui apprenais ma résolution, et qui croit que je l'ai accomplie ; vous permettrez qu'il vienne ici, n'est-ce pas ? Oh ! pourvu que, dans sa douleur, il ne se soit pas porté à quelque acte de désespoir. Permettez que je lui écrive de venir à l'instant ; je sens que ce n'est qu'avec lui que je pourrai pleurer, et pleurer me fera tant de bien !'

" 'Ecrivez, écrivez,' lui dit mon maître, en lui avançant

une plume et de l'encre, 'eh! qui oserait retarder d'un instant cette réunion solennelle, d'une fille et d'un père qui se sont crus séparés pour toujours? Ecrivez, c'est moi qui vous en supplie; ne perdez pas un instant. Oh, votre père, le malheureux, comme il doit souffrir!'

"Pendant ce temps-là elle griffonnait une jolie petite écriture en pattes de mouches; quand elle eut fini, elle demanda l'adresse de la maison: Rue du Bac, No. 31, que je lui dis.

"'Rue du Bac, No. 31!' répéta-t-elle; 'et v'lan, voilà l'encrier sur les draps.' Après un instant, elle ajouta d'un air mélancolique: 'C'est peut-être la Providence qui m'a conduite dans cette maison.' Je dis, 'C'est égal, la Providence ou non, il faudra un fameux paquet de sel d'*oseille* pour *enlever* cette *tache*-là.'

"Mon maître paraissait tout *interloqué*.[66] 'Je conçois votre étonnement,' dit-elle, 'mais vous allez tout savoir vous concevrez alors l'effet qu'a dû me faire l'adresse que vient de me donner votre domestique.' Et elle lui remit la lettre pour son père.

"'Cantillon, porte cette lettre.' Je jette un coup d'œil dessus; 'rue des Fossés-Saint-Victor.' 'Il y a une trotte,' que je dis; il me répond: 'C'est égal, prends un cabriolet, et sois ici dans une demi-heure.'

"En deux temps j'étais dans la rue, un cabriolet passait, je saute dedans; 'Cent sous, l'ami, pour aller à la rue des Fossés-Saint-Victor, et me ramener ici; je voudrais bien de temps en temps avoir des courses comme ça, moi.'

"Nous arrêtons devant une petite maison; je frappe, je frappe; la portière vient ouvrir en *grognant*; je dis, grogne. 'M. Dumont?' 'Ah, mon Dieu!' qu'elle dit, 'apportez-vous des nouvelles de sa fille?' 'Et de fameuses,' je réponds. 'Au cinquième, au bout de l'escalier.' Je monte quatre à quatre; une porte était entre-bâillée; je regarde, je vois un vieux militaire qui pleurait sans dire un mot, baisait une lettre, et chargeait des pistolets; je dis, 'ça doit être le père, ou je me trompe fort.'

"Je pousse la porte. 'Je viens de la part de Mademoiselle Marie.'

"Alors il se retourne, devient pâle comme la mort, et dit: .... 'Ma fille!'

"'Oui, Mademoiselle Marie, votre fille.—Vous êtes *M. Dumont*, ancien capitaine sous *l'autre*.[67]' Il fit un

signe de tête. 'Eh bien! voilà ma lettre.—De Mademoiselle Marie.' Il la prit.—Je n'exagère pas, monsieur, il avait les cheveux dressés sur la tête, et il lui coulait autant d'eau du front que des yeux.

" 'Elle est vivante,' dit-il. 'Et c'est ton maître qui l'a sauvée.—Conduis-moi vers elle à l'instant, à l'instant; tiens, tiens, mon ami!'

"Il fouille dans le tiroir d'un petit secrétraire, il prend trois ou quatre pièces de cinq francs, qui couraient l'une après l'autre, et me les met dans la main. Je les prends pour ne pas l'humilier; je regarde l'appartement; je dis en moi-même, tu n'es pas *cossu*,[68] toi. Je fais une pirouette, je glisse les vingt francs derrière un buste de l'autre. Et je dis: 'Merci, capitaine.'

" 'Es-tu prêt?' 'Je vous attends.' 'Alors il se met à descendre comme s'il glissait le long de la rampe; je lui dis: 'Dites donc, dites donc, mon ancien, je n'y vois pas dans votre limaçon d'escalier. Peuh! il était déjà en bas.

"Enfin, c'est bon, nous voilà dans le cabriolet. Je lui dis: 'Sans indiscrétion, capitaine, qu'est-ce que vous vouliez donc faire de ces pistolets que vous chargiez?' Il me répond en fronçant le sourcil: 'L'un était pour un misérable à qui Dieu peut pardonner, mais à qui je ne pardonnerai pas. L'autre était pour moi.' 'Ah! bien, il vaut mieux que cela se soit passé comme cela,' que je lui réponds. 'Ce n'est pas fini,' dit-il. 'Mais raconte-moi donc comment ton maître, cet excellent jeune homme, a sauvé ma pauvre Marie.'

"Alors je lui racontai tout; il sanglotait comme un enfant . . . . . *C'était à*[69] fendre des pierres de voir un vieux soldat pleurer, si bien que le cocher lui dit: 'Monsieur, c'est bête tout çà, je n'y vois plus à conduire mon cheval, et si ce pauvre animal n'avait pas plus d'esprit que nous trois, il nous conduirait tout droit à la *Morgue*.[70]' 'A la Morgue,' dit le capitaine en tressaillant, 'à la Morgue; quand je pense que je n'avais plus l'espoir de la retrouver que là, que je voyais ma pauvre Marie, l'enfant de mon cœur, étendue sur ce marbre noir et suant. Oh! le nom, le nom de ton maître, que je le bénisse, que je le place dans mon cœur à côté d'un autre nom.' 'Celui de l'*autre*, n'est-ce pas, dont vous avez le buste?' 'Oh Marie! Et il n'y a plus de danger, n'est-ce pas, le médecin a répondu d'elle?'

'Ne m'en parlez pas de votre médecin, c'est une fière *cruche*.[71]' 'Comment, il reste donc des craintes pour ma fille?' Je dis 'Non, non.—C'est relatif à moi, par rapport à mon nez.'

"Nous faisions du chemin pendant ce temps-là, si bien que tout à coup le cocher nous dit: 'Nous sommes arrivés.' 'Aide-moi, mon ami,' me dit le capitaine, 'les jambes me manquent. Où est-ce?' 'Là, au second, où vous voyez de la lumière, et une ombre derrière le rideau.' 'Oh! viens, viens.'

"Pauvre homme! il était pâle comme un linge, je pris son bras sous le mien, j'entendais battre son cœur. 'Si j'allais la trouver morte,' me dit-il, en me regardant d'un air *égaré*.

"Au même instant la porte de l'appartement de M. Eugène s'ouvrit, deux étages au-dessus de nous, et nous entendîmes une voix de femme qui criait: 'Mon père, mon père!' 'C'est elle, c'est sa voix,' dit le capitaine; et le vieillard qui tremblait une seconde auparavant, s'élança comme un jeune homme, entra dans la chambre sans dire bonjour ni bonsoir à personne, et s'élança sur le lit de sa fille en pleurant, et en disant: 'Marie! ma chère enfant, ma fille!'

"Quand j'arrivai c'était un tableau de les voir dans les bras l'un de l'autre; le père frottant la figure de sa fille avec sa face de lion et ses vieilles moustaches, la garde pleurant, M. Eugène pleurant, moi pleurant. Enfin une *averse*.

"Mon maître dit à la garde et à moi: 'Il faut les laisser seuls.' Nous sortons tous les trois; il me prend à part, et me dit: 'Guette Alfred de Linar quand il rentrera du bal, tu le prieras de venir me parler.' Je me mets en sentinelle sur l'escalier, et je dis, 'ton compte est bon à toi.'

"Au bout d'un quart d'heure j'entends '*derling*,[72] derling.' C'était M. Alfred. Il monte l'escalier en chantant. Je lui dis poliment: '*Ce n'est pas çà;* mais mon maître veut vous dire deux mots.' 'Est-ce que ton maître n'aurait pas pu attendre à demain?' qu'il me répond d'un air *goguenard*. 'Il paraît que non, puisqu'il vous demande tout de suite.' 'C'est bon, où est-il?' 'Me voici,' dit M. Eugène, qui m'avait entendu. 'Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, d'entrer dans cette chambre;' et il montrait celle de Mademoiselle Marie; je n'y comprenais plus rien.

"J'ouvre la porte, le capitaine entrait dans un cabinet, il me fait signe d'attendre qu'il soit caché; quand c'est fini, je dis: 'Entrez, messieurs;' mon maître pousse M. Alfred dans la chambre, me tire en dehors, ferme la porte sur nous. J'entends une voix tremblante dire, 'Alfred!' une voix étonnée répondre: 'Marie! Marie! vous ici.'

"D'abord, nous n'entendions rien que Mademoiselle Marie, qui avait l'air de prier M. Alfred: ça dura quelque temps. A la fin nous entendîmes la voix de celui-ci, qui disait: 'Non, Marie, c'est impossible. Vous êtes folle, je ne suis point maître de me marier, je dépends d'une famille, qui ne le permettrait pas. Mais je suis riche, et si de l'or.——'

"*Par exemple*,[74] à ce mot-là, ce fut un *bacchanal*[75] *soigné*.[76] Pour ne pas se donner la peine d'ouvrir la porte du cabinet, où il était caché, le capitaine venait de l'enfoncer d'un coup de pied. Mademoiselle Marie jeta un cri; le capitaine fit un juron à faire trembler la maison. Mon maître dit: 'Entrons.'

"Il était temps.

"Le Capitaine Dumont tenait M. Alfred sous son genou, et lui tordait le cou comme à une volaille. Mon maître les sépara.

"M. Alfred se releva, pâle, les yeux fixes, et les dents serrées; il ne jeta pas un coup d'œil sur Mademoiselle Marie, qui était toujours évanouie. Mais il vint à mon maître, qui l'attendait les bras croisés. 'Eugène,' lui dit-il, 'je ne savais pas que votre appartement était un coupe-gorge; je n'y rentrerai plus qu'un pistolet de chaque main, entendez-vous.' 'C'est ainsi que j'espère vous revoir,' lui dit mon maître, 'car si vous y rentriez autrement, je vous prierais à l'instant d'en sortir.' 'Capitaine,' dit M. Alfred en se retournant, 'vous n'oublierez pas que j'ai une dette aussi avec vous.' 'Et vous me la paierez à l'instant,' dit le capitaine, 'car je ne vous quitte pas.' 'Soit.' 'Le jour commence à paraître,' continua M. Dumont. 'Allez chercher des armes.' 'J'ai des épées et des pistolets,' dit mon maître. 'Alors, faites-les porter dans une voiture,' reprit le capitaine. 'Dans une heure au bois de Boulogne, porte Maillot,' dit M. Alfred. 'Dans une heure,' répondirent à la fois mon maître et le capitaine. 'Allez chercher vos témoins.'

"Il sortit.

" Le capitaine se pencha alors sur le lit de sa fille. M. Eugène voulait appeler du secours. ' Non, non,' dit le père, ' il vaut mieux qu'elle ignore tout. Marie! chère enfant, adieu. Si je suis tué, M. Eugène, vous me vengerez, n'est-ce pas, et vous n'abandonnerez pas l'orpheline?' ' Je vous le jure sur elle,' répondit mon maître, et il se jeta dans les bras du pauvre père. ' Cantillon, fais avancer un fiacre.' ' Oui, monsieur; irai-je avec vous?' ' Tu viendras.'

" Le capitaine embrassa encore sa fille, il appela la garde: ' Secourez-la maintenant,' dit-il, ' et si elle demande où je suis, dites que je vais revenir. Allons, mon jeune ami, partons.'

" Ils entrent dans la chambre de M. Eugène. Quand je revins avec le fiacre, ils m'attendaient déjà en bas, le capitaine avait des pistolets dans ses poches, et M. Eugène des épées sous son manteau. ' Cocher, au bois de Boulogne.' ' Si je suis tué,' dit le capitaine, ' mon ami, vous remettrez cette bague à ma pauvre Marie, c'est l'alliance de sa mère; une digne femme, jeune homme, qui est maintenant près de Dieu. Puis, vous ordonnerez que je sois enterré avec ma croix et mon épée. Je n'ai d'autre ami que vous, d'autre parent que ma fille. Ainsi, vous et ma fille derrière mon cercueil, et c'est tout.' ' Pourquoi ces pensées, capitaine? elles sont bien tristes, pour un vieux militaire.'

" Le capitaine sourit tristement: ' Tout a mal tourné pour moi depuis 1815, M. Eugène, et puisque vous avez promis de veiller sur ma fille, mieux vaut, pour elle, un protecteur jeune et riche qu'un père vieux et pauvre.' Il se tut. M. Eugène n'osa plus lui parler, et le vieillard garda le silence jusqu'au lieu du rendez-vous.

" Un cabriolet nous suivait à quelques pas, M. Alfred en descendit avec ses deux témoins.

" Un des témoins s'approcha de nous: ' Quelles sont les armes du capitaine?' ' Le pistolet,' répondit celui-ci. ' Reste dans le fiacre, et garde les épées,' dit mon maître, et ils s'enfoncèrent tous cinq dans le bois.

" Dix minutes s'étaient à peine *écoulées*, que j'entendis deux coups de pistolet. Je bondis, comme si je ne m'y attendais pas. C'était fini pour un des deux, car dix autres minutes se passèrent sans que ce bruit se renouvelât.

" Je m'étais jeté dans le fond du fiacre, n'osant regarder.

La portière s'ouvrit tout-à-coup. 'Cantillon, les épées ?' dit mon maître.

"Je les lui présentai. Il étendit la main pour les prendre; il avait au doigt la bague du capitaine. 'Et.... et.... le père de mademoiselle Marie,' dis-je. 'Mort!' 'Ainsi ces épées?' 'Sont pour moi.' 'Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.' 'Viens, si tu le veux.'

"Je sautai à bas du fiacre, j'avais le cœur aussi petit qu'un grain de moutarde, et je tremblais de tous mes membres. Mon maître entra dans le bois, je le suivis.

"Nous n'avions pas fait dix pas que j'aperçus M. Alfred debout, et riant au milieu de ses témoins. 'Prends garde,' me dit mon maître, en me poussant de côté. Je fis un saut en arrière, j'avais manqué de marcher sur le corps du capitaine.

"M. Eugène jeta sur le cadavre un seul coup d'œil, puis il s'avança vers le groupe, laissa tomber les épées à terre, et dit: 'Messieurs, voyez si elles sont de même longueur.' 'Vous ne voulez donc pas remettre les choses à demain?' dit un des témoins. 'Impossible!' 'Eh! mes amis, soyez donc tranquilles,' dit M. Alfred; 'le premier combat ne m'a pas fatigué; seulement je boirais volontiers un verre d'eau.' 'Cantillon, va chercher un verre d'eau pour M. Alfred,' dit mon maître.

"J'avais envie d'obéir comme d'aller me pendre: M. Eugène me fit un second signe de la main, et je pris le chemin du restaurant qui est à l'entrée du bois; à peine si nous en étions à cent pas: en deux tours de main je fus revenu. Je lui présentai le verre, en disant en moi-même: 'Tiens, et que ce verre d'eau te serve de poison!' Il le prit, sa main ne tremblait pas; seulement, quand il me le rendit, je m'aperçus qu'il l'avait tellement serré entre ses dents qu'il en avait ébréché le bord.

"Je me retournai en jetant le verre par-dessus ma tête, et j'aperçus mon maître qui s'était apprêté pendant mon absence. Il n'avait conservé que son pantalon et sa chemise, encore les manches en étaient-elles relevées jusqu'au haut du bras. Je m'approchai de lui: 'N'avez-vous rien à m'ordonner?' lui dis-je. 'Non,' répondit-il, 'je n'ai ni père ni mère; si je meurs,....' il écrivit quelques mots au crayon.... 'tu remettras ce papier à Marie....'

"Il jeta encore un coup d'œil sur le corps du capitaine, et s'avança *vers son* adversaire, en disant: 'Allons, mes-

sieurs.' 'Mais vous n'avez pas de témoins,' répondit M. Alfred. 'L'un des vôtres m'en servira.' 'Ernest, passez du côté de monsieur.'

"Un des deux témoins passa du côté de mon maître. L'autre prit les épées, plaça les deux adversaires à quatre pas l'un de l'autre, leur mit à chacun une poignée d'épée dans la main, croisa les fers, et s'éloigna en disant : 'Allez, messieurs.'

"A l'instant même chacun d'eux fit un pas en avant, et leurs lames se trouvèrent engagées jusqu'à la garde.

"Il y eut dix minutes effrayantes à passer. Les épées voltigeaient autour l'une de l'autre, comme deux couleuvres qui jouent. M. Alfred seul portait des coups. Mon maître suivait l'épée des yeux, arrivait à la parade, ni plus ni moins tranquillement que dans une salle d'armes. J'étais dans une colère ! si le domestique de l'autre avait été là, je l'aurais étranglé.

"Enfin Monsieur Eugène profitant d'un moment favorable, lui passa son épée à travers la poitrine.

"Mon maître vint à moi. 'Retourne à Paris, et amène un notaire chez moi ; que je le trouve en rentrant.' 'Si c'est pour faire le testament de M. Alfred,' que je lui dis, 'ce n'est pas beaucoup la peine, vu qu'il se *tord* comme une anguille, et qu'il vomit le sang, ce qui est un mauvais signe.' 'Ce n'est pas cela,' dit-il.

"Pourquoi était-ce donc ?" dis-je à mon tour, en interrompant le cocher. "Pour épouser la jeune fille," me répondit Cantillon. "Il a fait cela ?" "Oui, monsieur, et bravement."

"Puis il m'a dit : 'Cantillon, nous allons voyager ma femme et moi ; je voudrais bien te garder ; mais, tu comprends, ça la gênerait de te voir. Voilà mille francs ; je te donne mon cabriolet et mon cheval, fais ce que tu voudras ; et si tu as besoin de moi, ne t'adresse pas à d'autres.'

"Comme j'avais le fond de l'établissement, je me suis fait cocher.

"Voilà mon histoire, notre bourgeois. Où faut-il vous conduire ?" "Chez moi ; j'achèverai mes courses un autre jour."

Je rentrai, et j'écrivis l'histoire de Cantillon telle qu'il me l'avait racontée.

SCÈNES DRAMATIQUES.

Scène tirée des Précieuses Ridicules.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

[Molière se moque de l'affectation et de la pédanterie qui existaient de son tems dans la manière de s'exprimer.]

Mascarille, valet de la Grange, un des amans rebutés, dont il est parlé dans la scène précédente.

Masc. Mesdames, vous serez surprises, sans doute de l'audace de ma visite. Mais votre réputation vous attire cette méchante affaire; et le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours partout après lui.

Mad. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

Cath. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené. Ma chère, il faudrait faire donner des siéges.

Mad. Holà! Almanzor.

Alm. Madame?

Mad. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

Masc. Mais au moins y a-t-il sûreté ici pour moi?

Cath. Que craignez-vous?

Masc. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés.

Mad. Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'hommie.

Cath. Mais, de grâce, monsieur, ne soyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure; *contentez un* peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

Masc. Hé bien! mesdames, que dites-vous de Paris?

Mad. Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudrait être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

Masc. Pour moi je tiens que, hors de Paris, il n'y a pas de salut pour les honnêtes gens.

Cath. C'est une vérité incontestable.

Masc. Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

Mad. Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

Masc. Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est *des vôtres?*

Mad. Hélas! Nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes *en passe de* l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du recueil des pièces choisies.

Cath. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

Masc. C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne: ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

Mad. Hé! mon Dieu! Nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car, enfin, il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui *donnent le branle* à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connaissance, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait *à point nommé:* un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air.

Masc. Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers de tout ce qui se fait. Mais ne vous mettez pas en peine; je veux établir chez vous une académie de beaux *esprits;* et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de

vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir, de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

Mad. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; je ne vois rien de si galant que cela.

Masc. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond: vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

Cath. Pour moi j'aime terriblement les énigmes.

Masc. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

Mad. Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

Masc. C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire Romaine.

Mad. Ah! certes, cela sera du dernier beau! j'*en retiens* un exemplaire au moins, si vous les faites imprimer.

Masc. Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

Mad. Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

Masc. Sans doute. Mais à propos il faut que je vous dise un in-promptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les in-promptu.

Cath. L'in-promptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

Masc. Ecoutez donc.

Mad. Nous y sommes de toutes nos oreilles.

Masc. Oh! oh! je n'y prenais pas garde,
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

Cath. Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

Masc. Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le *pédant.*

Mad. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

Masc. Avez-vous remarqué ce commencement *oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* la surprise, *oh! oh!*

Mad. Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

Masc. Il semble que cela ne soit rien.

Cath. Ah! mon Dieu! que dites-vous? ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

Mad. Sans doute; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poëme épique.

Masc. Tudieu! vous avez le goût bon.

Mad. Hé! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

Masc. Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenais pas garde? je n'y prenais pas garde.* Je ne m'apercevais pas de cela; façon de parler naturelle. *Je n'y prenais pas garde. Tandis que sans songer à mal,* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde,* c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple, *votre œil en tapinois,* que vous semble de ce mot, *tapinois?* n'est-il pas bien choisi?

Cath. Tout-à-fait bien.

Masc. Tapinois, en cachette; il semble que ce soit un chat qui vienne prendre une souris. *Tapinois.*

Mad. Il ne se peut rien de mieux.

Masc. Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter. *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

Mad. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

Masc. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

Cath. Vous avez appris la musique?

Masc. Moi? point du tout.

Cath. Et comment donc cela se peut-il?

Masc. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

Mad. Assurément, ma chère.

Masc. Ecoutez, si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix: mais il n'importe, c'est à la cavalière. [*Il chante.*] *Oh! oh! je n'y prenais pas garde,* &c.

Cath. Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

Mad. Il y a de la chromatique là-dedans.

Masc. Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur! au voleur! au voleur!* et puis, comme si on criait bien fort, *au, au, au, au, au voleur!* et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur.*

Mad. C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

Cath. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

Masc. Tout ce que j'ai fait me vient naturellement; c'est sans étude.

Mad. La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

Masc. A quoi donc passez-vous le temps, mesdames?

Cath. A rien du tout.

Mad. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissement.

Masc. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez. Aussi-bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

Mad. Cela n'est pas de refus.

Masc. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là: car je me suis engagé à faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours, Voilà qui est beau! avant que les chandelles soient allumées.

Mad. Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

Cath. C'est assez; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

Masc. Je ne sais si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait une comédie.

Mad. He! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

Masc. Ah ! ma foi il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

Cath. Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

Masc. Belle demande ! aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle : ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter à un bel endroit. Et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertît par là qu'il faut faire le brouhaha ?

Cath. En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

Masc. [*s'écriant brusquement.*] Ahi ! ahi ! ahi ! doucement, mesdames, c'est fort mal en user : j'ai à me plaindre de votre procédé, cela n'est pas honnête.

Cath. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

Masc. Quoi ! toutes deux contre mon cœur en même-temps ? M'attaquer à droite et à gauche ? Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est égale, et je m'en vais crier au meurtre.

Cath. Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

Mad. Il a un tour admirable dans l'esprit.

Cath. Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

Masc. Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds. MOLIÈRE.

Scène tirée du Mariage Forcé.

[Les hommes sont quelquefois la dupe des conseils qu'ils demandent, parce qu'ils n'en veulent que de conformes à leurs propres sentimens.]

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Sgan. Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le Seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander,

u'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de oute la journée.

[Scène suivante.]

SGANARELLE, GÉRONIMO.

Gér. [*ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*] Voilà un ordre fort prudent.

Sgan. Ah! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allais chez vous, vous chercher.

Gér. Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

Sgan. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Gér. Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre; et nous pouvons parler ici en toute liberté.

Sgan. *Mettez donc dessus,*[1] s'il vous plaît. *Il s'agit d'* une chose de conséquence que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Gér. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'a me dire ce que c'est.

Sgan. Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

Gér. Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sgan. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle point franchement.

Gér. Vous avez raison.

Sgan. Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

Gér. Cela est vrai.

Sgan. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

Gér. Je vous le promets.

Sgan. Jurez-en votre foi.

Gér. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sgan. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

Gér. Qui? vous?

Sgan. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

Gér. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sgan. Et quoi?

Gér. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

Sgan. Moi?

Gér. Oui.

Sgan. *Ma foi, je ne sais*; mais je me porte bien.

Gér. Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

Sgan. Non; est-ce qu'on songe à cela?

Gér. Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît, combien aviez-vous d'années, lorsque nous fîmes connaissance.

Sgan. Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

Ger. Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

Sgan. Huit ans.

Gér. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

Sgan. Sept ans.

Gér. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

Sgan. Cinq ans et demi.

Gér. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici?

Sgan. Je revins en cinquante deux.

Gér. De cinquante deux à soixante-quatre il y a douze ans, ce me semble; cinq ans en Hollande font dix-sept; sept ans en Angleterre font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome font trente-deux; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante deux: si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sgan. Qui? moi? cela ne se peut pas.

Gér. Mon Dieu! le calcul et juste; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée; je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverais le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Sgan. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Gér. Ah! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sgan. C'est une fille qui me plaît et que j'aime de tout mon cœur.

Gér. Vous l'aimez de tout votre cœur.

Sgan. Sans doute; et je l'ai demandée à son père.

Gér. Vous l'avez demandée?

Sgan. Oui; c'est un mariage que je dois conclure ce soir, et j'ai donné ma parole.

Gér. Oh, mariez-vous donc; je ne dis plus mot.

Sgan. Je quitterais le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons pas de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais?

Gér. Vous avez raison. Je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sgan. J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera et me viendra frotter, lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes. Que j'aurai de plaisir de voir de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde! Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Gér. Il n'y a rien de si agréable que cela; et je vous conseille de vous marier le plus vîte que vous pourrez.

Sgan. Tout de bon, vous me le conseillez?

Gér. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sgan. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Gér. Et quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

Sgan. Dorimène.

Gér. Cette jeune Dorimène si galante et si bien parée?

Sgan. Oui.

Gér. Fille du seigneur Alcantor?

Sgan. Justement.

Gér. Et sœur d'un certain Alcidas qui se mêle de porter l'épée?

Sgan. C'est cela.

Gér. *Vertu de ma vie!*[3]

Sgan. *Qu'en dites-vous?*

Gér. Bon *parti!* Mariez-vous promptement.

Sgan. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

Gér. Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

Sgan. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

Gér. Je n'y manquerai pas.

Sgan. Serviteur.

Gér. [*à part.*] La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! ô le beau mariage! [*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*]

Sgan. [*seul.*] Ce mariage doit être heureux; car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes!

[Scène suivante.]

Pancrace, *Philosophe Aristotélicien*, Sganarelle.

Panc. [*se tournant du coté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*] Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

Sgan. Ah! bon. En voici un fort à propos.

Panc. [*de même, sans voir Sganarelle.*] Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant, et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables.

Sgan. [*à part.*] Il a pris querelle contre quelqu'un. [*A Pancrace*] Seigneur——

Panc. [*de même, sans voir Sganarelle.*] Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les élémens de la raison.

Sgan. [*à part.*] La colère l'empêche de me voir. [*A Pancrace*] Seigneur——

Panc. [*de même, sans voir Sganarelle.*] C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

Sgan. [*à part.*] Il faut qu'on l'ait irrité. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

…nc. Un sujet le plus juste du monde.

Sgan. Et quoi encore?

Panc. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

Sgan. Puis-je demander ce que c'est?

Panc. Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devraient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

Sgan. Quoi donc?

Panc. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement *la forme d'un chapeau?*

Sgan. Comment?

Panc. Je *soutiens* qu'il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme*. D'autant qu'il y a cette différence entre la *forme* et la *figure*, que la *forme* est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la *figure* la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme*. [*Se retournant encore du côté par où il est entré.*] Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

Sgan. [*à part.*] Je pensais que tout fût perdu. [*A Pancrace*] Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je——

Panc. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

Sgan. Laissez la *forme* et le *chapeau* en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je——

Panc. Impertinent!

Sgan. De grâce, remettez-vous. Je——

Panc. Ignorant!

Sgan. [*se tournant du côté par où Pancrace est entré.*] Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait. Je vous prie de m'écouter; je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser, et son père me l'a accordée; et je voudrais bien vous prier, comme

philosophe, de me dire votre sentiment. Hé, quel, est votre avis là-dessus?

Panc. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire *la forme d'un chapeau*, j'accorderais que *datur vacuum in rerum naturâ*, et que je ne suis qu'une bête.

Sgan. [*à part.*] La peste soit de l'homme! [*A Pancrace.*] Hé, monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Panc. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sgan. Hé, laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

Panc. Soit. Que voulez-vous me dire?

Sgan. Je veux vous parler de quelque chose.

Panc. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

Sgan. De quelle langue?

Panc. Oui.

Sgan. Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas *emprunter* celle de mon voisin.

Panc. Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

Sgan. Ah! c'est une autre affaire.

Panc. Voulez-vous me parler Italien?

Sgan. Non.

Panc. Espagnol?

Sgan. Non.

Panc. Allemand?

Sgan. Non.

Panc. Anglais?

Sgan. Non.

Panc. Latin?

Sgan. Non.

Panc. Grec?

Sgan. Non.

Panc. Hébreu?

Sgan. Non.

Panc. Syriaque?

Sgan. Non.

Panc. Turc?

Sgan. Non.

Panc. Arabe?

Sgan. Non, non, Français, Français, Français.

Panc. Ah! Français.

Sgan. Fort bien.

Panc. Passez donc de l'autre côté: car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères; et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

Sgan. [*à part.*] Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

Panc. Que voulez-vous?

Sgan. Vous consulter sur une petite difficulté.

Panc. Ah! ah! sur une difficulté de philosophie, sans doute?

Sgan. Pardonnez-moi. Je——

Panc. Vous voulez peut-être savoir, si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

Sgan. Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

Panc. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sgan. Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. [*Pendant que Sganarelle dit.*] L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende——

Panc. [*dit en même temps, sans écouter Sganarelle.*] La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ses pensées; et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées. [*Sganarelle impatienté ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.*] Mais ces portraits diffèrent des autres portraits, en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole renferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

[Sganarelle *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*

[Scène suivante.]

SGANARELLE.

Sgan. [*seul.*] Au diable les savans, qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avait bien dit, que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre; peut-être qu'il sera plus posé, et plus raisonnable. Hola!

[Scène suivante.]

MARPHURIUS, *Philosophe Pyrrhonien*, SGANARELLE.

Marp. Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

Sgan. Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. [*A part.*] Ah! voilà qui va bien: il écoute le monde, celui-ci.

Marp. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plait, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement: et par cette raison, vous ne devez pas dire, *je suis venu*, mais *il me semble que je suis venu*.

Sgan. Il me semble?

Marp. Oui.

Sgan. Parbleu, il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

Marp. Ce n'est pas une conséquence; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

Sgan. Comment? il n'est pas vrai que je suis venu?

Marp. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

Sgan. Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

Marp. Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

Sgan. Hé, que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de me semble à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

Marp. Je n'en sais rien.

Sgan. Je vous le dis.

Marp. Il se peut faire.

Sgan. La fille que je veux prendre, est fort jeune et fort belle.

Marp. Il n'est pas impossible.

Sgan. Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

Marp. L'un ou l'autre.

Sgan. [*à part.*] Ah! ah! voici une autre musique. [*A Marp.*] Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

Marp. Selon la rencontre.

Sgan. Ferai-je mal.

Marp. Par aventure.

Sgan. De grâce, répondez-moi comme il faut.

Marp. C'est mon dessein.

Sgan. J'ai une grande inclination pour la fille.

Marp. Cela peut être.

Sgan. Le père me l'a accordée.

Marp. Il se pourrait.

Sgan. Mais, en l'épousant, je crains——

Marp. La chose est faisable,

Sgan. Qu'en pensez-vous?

Marp. Il n'y a point d'impossibilité.

Sgan. Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place.

Marp. Je ne sais.

Sgan. Que me conseillez-vous de faire?

Marp. Ce qu'il vous plaira.

Sgan. J'enrage.

Marp. Je m'en lave les mains.

Sgan. Au diable soit le rêveur!

Marp. Il en sera ce qui pourra.

Sgan. [*à part.*] La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé. [*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*]

Marp. Ah! ah! ah!

Sgan. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

Marp. Comment? quelle insolence! m'outrager de la sorte! avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi?

Sgan. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne devez pas dire que *je vous ai battu*, mais qu'il *vous semble que je vous ai battu.*

Marp. Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.
Sgan. Je m'en lave les mains.
Marp. J'en ai les marques sur ma personne.
Sgan. Il se peut faire.
Marp. C'est toi qui m'as traité ainsi.
Sgan. Il n'y a point d'impossibilité.
Marp. J'aurai un décret contre toi.
Sgan. Je n'en sais rien.
Marp. Et tu seras condamné en justice.
Sgan. Il en sera ce qui pourra.
Marp. Laisse-moi faire.

Scène tirée du Festin de Pierre.

Don Juan; Sganarelle, La Violette, Ragotin, *ses Valets.*

La Vio. Voilà votre marchand, Monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

Sgan. Bon! voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier! de quoi s'avise t-il de nous venir demander de l'argent? et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas.

La Vio. Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour l'attendre.

Sgan. Qu'il attende tant qu'il voudra.

Don Juan. Non; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

[Scène suivante.]

Don Juan, M. Dimanche, Sganarelle, La Violette, Ragotin.

Don Juan. Ah! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir! et que *je veux de mal à* mes gens de ne vous pas faire entrer *d'abord!* J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous *êtes en droit*[1] de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. Dim. Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don Juan. [*parlant à La Violette et à Ragotin.*] Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser Monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. Dim. Monsieur, cela n'est rien.

Don Juan. [*à M. Dimanche.*] Comment! vous dire que je n'y suis pas, à Monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

M. Dim. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu——

Don Juan. Allons, vite, un siége pour Monsieur Dimanche.

M. Dim. Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan. Point, point; je veux que vous soyez assis comme moi.

M. Dim. Cela n'est point nécessaire.

Don Juan. Otez ce *pliant*,[2] et apportez un fauteuil.

M. Dim. Monsieur, vous vous moquez, et——

Don Juan. Non, non: je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dim. Monsieur——

Don Juan. Allons, asseyez-vous.

M. Dim. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais——

Don Juan. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dim. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour——

Don Juan. Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. Dim. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je——

Don Juan. Parbleu! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dim. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu——

Don Juan. Vous avez un *fonds* de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint *vermeil*, et des yeux vifs.

M. Dim. Je voudrais bien——

Don Juan. Comment se porte Madame Dimanche votre épouse?

M. Dim. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

Don Juan. C'est une brave femme.

M. Dim. Elle est votre servante, monsieur. Je venais——

Don Juan. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. Dim. Le mieux du monde.

Don Juan. La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

M. Dim. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous——

Don Juan. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son *tambour?*

M. Dim. Toujours de même, monsieur. Je——

Don Juan. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. Dim. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en *venir à bout.*

Don Juan. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dim. Nous vous sommes infiniment obligés. Je——

Don Juan. [*lui tendant la main.*] Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis?

M. Dim. Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan. Parbleu! Je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dim. Vous m'honorez trop. Je——

Don Juan. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dim. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don Juan. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dim. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur——

Don Juan. Or çà, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. Dim. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je——

Don Juan. [*se levant.*] Allons, vite un flambeau pour conduire Monsieur Dimanche; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des *mousquetons*[a] pour l'escorter.

M. Dim. [*se levant aussi.*] Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irài bien tout seul. Mais——

[SGANARELLE *ôte les siéges promptement.*

Don Juan. Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

M. Dim. Ah! monsieur——

Don Juan. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dim. Si——

Don Juan. Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. Dim. Ah! monsieur, vous vous moquez. Monsieur——

Don Juan. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fasse pour votre service. [*Il sort.*]

MOLIÈRE.

Scène du Médecin malgré lui.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE *devenu Médecin malgré lui,* VALÈRE, LUCAS, JAQUELINE.

Sgan. Est-ce là la malade ?

Gér. Oui. Je n'ai qu'elle de fille; et j'aurais tous les regrets du monde, si elle venait à mourir.

Sgan. Qu'elle s'en garde bien! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Gér. Allons, un siége.

Sgan. [*assis entre Géronte et Lucinde.*] Voilà une malade qui est encore bien fraîche, et je tiens qu'un homme de goût s'en accommoderait assez.

Gér. Vous l'avez fait rire, Monsieur.

Sgan. Tant mieux. Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. [*A Lucinde.*] Eh bien! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

Luc. [*portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.*] Han, hi, hon, han.

Sgan. Hé! que dites-vous ?

Luc. [*continue les mêmes gestes.*] Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

Sgan. Quoi ?

Luc. Han, hi, hon.

Sgan. Han, hi, hon, ha. Je ne vous entends point. Quel langage est-ce là ?

Gér. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que, jusqu'ici, on en ait pu savoir la cause; et c'est un *accident qui fait* reculer son mariage.

Sgan. Et pourquoi?

Gér. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sgan. Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie! je me garderais bien de la vouloir guérir.

Gér. Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sgan. Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu; ce mal l'oppresse-t-il beaucoup?

Gér. Oui, Monsieur.

Sgan. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

Gér. Fort grandes.

Sgan. C'est fort bien fait. [*A Lucinde.*] Donnez-moi votre bras. [*A Géronte.*] Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

Gér. Eh oui, Monsieur, c'est là son mal. Vous l'avez trouvé tout du premier coup.

Sgan. Ah! ah!

Jaq. Voyez comme il a deviné sa maladie.

Sgan. Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Gér. Oui; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient?

Sgan. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Gér. Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

Sgan. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Gér. Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue?

Sgan. Aristote là-dessus dit . . . de fort belles choses.

Gér. Je le crois.

Sgan. Ah! c'était un grand homme.

Gér. Sans doute.

Sgan. Grand homme tout à fait; un homme qui était [*levant le bras depuis le coude*] plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par

de certaines humeurs, qu'entre nous autres savans, nous appelons humeurs peccantes; peccantes, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes. Or, ces vapeurs venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous nommons en Latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en Hébreu *cubile*, rencontre en son chemin les dites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que les dites vapeurs . . . . comprenez bien ce raisonnement, je vous prie . . . . et parce que les dites vapeurs ont une certaine malignité . . . écoutez bien ceci, je vous conjure——

Gér. Oui.

Sgan. . . . ont une certaine malignité qui est causée . . . . soyez attentif, s'il vous plaît.

Gér. Je le suis.

Sgan. . . . qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs . . . . . *ossabandus, nequeis nequer, potarinum quipsa milus:* voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Jaq. Ah! que ça est bien dit, notre homme!

Lucas. Que n'ai-je la langue aussi bien pendue!

Gér. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche et la rate du côté droit.

Sgan. Oui; cela était autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela; et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

Gér. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

Sgan. Il n'y a pas de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

Gér. Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

Sgan. Ce que je crois qu'il faille faire?

Gér. Oui.

Sgan. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Gér. Pourquoi, Monsieur?

Sgan. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela.

Gér. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vite, quantité de pain et de vin.

Sgan. Je reviendrai voir sur le soir en quel état est la malade. MOLIÈRE.

Scène tirée de l'Avare.

HARPAGON, FROSINE, *femme d'intrigue.*

Harp. [*bas.*] Tout va comme il faut. [*Haut.*] Eh bien, qu'est-ce, Frosine?

Fros. Ah! mon Dieu! que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé!

Harp. Qui? moi?

Fros. Jamais je ne vous vis un *teint* si frais et si *gaillard.*[1]

Harp. Tout de bon.

Fros. Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Harp. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Fros. Eh bien, qu'est-ce que cela? Soixante ans! voilà bien *de quoi!*[2] c'est la fleur de l'âge, cela; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Harp. Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, que je crois.

Fros. Vous moquez-vous? vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une *pâte*[3] à vivre jusqu'à cent ans.

Harp. Tu le crois? Comment va notre affaire?

Fros. Faut-il le demander? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux.

Harp. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci. Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte *quelque chose.*

Fros. Comment! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

Harp. Douze mille livres de rente ?

Fros. Oui, premièrement elle est nourrie et élevée dans une grande *épargne de bouche*;[4] c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni *consommés*[5] exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses, qu'il faudrait pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où *donnent*[6] ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le *jeu*; ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en *sais*[7] une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres: et mille écus que nous mettons pour la nourriture: ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

Harp. Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

Fros. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

Harp. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner *quittance*[8] de ce que je ne reçois pas.

Fros. Elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

Harp. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût.

Fros. Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Harp. Elle?

Fros. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est pas plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire: et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Harp. Sur cela seulement?

Fros. Oui, elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans; et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Harp. Dis-moi un peu: Marianne ne m'a-t-elle point encore vu? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant?

Fros. Non: mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

Harp. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Fros. J'aurais, monsieur, une prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre faute d'un peu d'argent; [*Harpagon prend un air sérieux,*] et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi... Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gai.*]

Harp. Certes, tu me ravis de me dire cela.

Fros. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. [*Harpagon reprend un air sérieux.*] Je suis ruinée, si je le perds, et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires... Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gai.*] La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Harp. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

Fros. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit

secours que je vous demande. [*Harpagon reprend encore son air sérieux.*] Cela me *remettra sur pied* et je vous en serai éternellement obligée.

Harp. Adieu, je vais achever mes *dépêches.*

Fros. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez me soulager dans un plus grand besoin.

Harp. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Fros. Je ne vous importunerais pas, si je ne m'y sentais forcée par la nécessité.

Harp. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure pour ne vous point rendre malades.

Fros. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que——

Harp. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

[Scène suivante.]

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, *sa sœur*, VALERE, *intendant d'Harpagon*, DAME CLAUDE, *tenant un balai*, MAÎTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE, *ses valets.*

Harp. Allons, venez-çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, Dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela je vous constitue pendant le souper au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je *m'en prendrai* à vous et le *rabattrai sur* vos gages.

M. Jacq. [*à part.*] Châtiment politique!

Harp. [*à Dame Claude.*] Allez.

[Scène suivante.]

HARPAGON, VALERE, MAÎTRE JACQUES.

Harp. Valère, aide-moi à ceci. Or çà, Maître Jacques, approchez-vous, j'ai quelque chose à vous dire. Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. Jacq. [*à part.*] Grande merveille!

Harp. Dis-moi un peu. Nous feras-tu bonne chère?

M. Jacq. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harp. Les voilà, toujours de l'argent! il semble qu'ils

n'ayent autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent!

Val. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-*là*. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent!

M. Jacq. Bonne chère avec peu d'argent!

Val. Oui.

M. Jacq. Combien serez-vous de gens à table?

Harp. Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Val. Cela s'entend.

M. Jacq. Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes . . . . potages . . . . entrées——

Harp. Comment! voilà pour traiter une ville entière.

M. Jacq. Rôt——

Harp. [*mettant la main sur la bouche de M. Jacques.*] Ah! traître, tu manges tout mon bien.

M. Jacq. Entremêts——

Harp. [*mettant encore la main sur la bouche de M. Jacques.*] Encore?

Val. [*à M. Jacques.*] Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde; et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harp. Il a raison.

Val. Apprenez, Maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. Ah! que cela est bien dit! approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi* . . . . Non, ce n'est pas cela, comment est-ce que tu dis?

Val. Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. Oui. [*à M. Jacques.*] Entends-tu? [*à Valère.*] Qui est le grand homme qui a dit cela?

Val. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harp. Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

Val. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper vous n'avez qu'à me laisser faire. Je règlerai tout cela comme il faut.

Harp. Fais donc.

M. Jacq. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Harp. [*à Valère.*] Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord: quelques bons haricots bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Val. Reposez-vous sur moi.

[Scène suivante.]

HARPAGON, *qui a perdu son trésor.*

Harp. *Au*[1] voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? où est-il? où se cache-t-il? que ferai-je pour le trouver? où courir? où ne pas courir? n'est-il point là? n'est-il point ici? qui est-ce? Arrête! [*à lui-même, se prenant par le bras.*] rends-moi mon argent, coquin.—Ah! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Eh! que dites-vous? ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et qu'on ait choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons, je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! je ne jette les regards sur personne

qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des chaînes, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve pas mon argent, je me pendrai moi-même après.

[Scène suivante.]

HARPAGON, VALERE, MAÎTRE JACQUES.

[Harpagon accuse Valère de lui avoir volé son trésor ; celui-ci, qui vient de signer une promesse de mariage à la fille de son maître, croit que c'est de ce procédé qu'on l'accuse.]

Harp. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible, qui jamais ait été commis.

Val. Que voulez-vous, monsieur ?

Harp. Comment, traître ! tu ne rougis pas de ton crime !

Val. De quel crime voulez-vous donc parler ?

Harp. De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment ! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature ?

Val. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

M. Jaq. [*à part.*] Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

Val. C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

Harp. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur, infâme ?

Val. Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Harp. Comment, pardonnable ! un guet-apens, un assassinat de la sorte !

Val. De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Harp. Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard !

Val. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

Harp. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

Val. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

Harp. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

Val. Hélas ! me le demandez-vous ?

Harp. Oui, vraiment, je te le demande.

Val. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

Harp. L'Amour !

Val. Oui.

Harp. Bel amour ! bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

Val. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me aissiez celui que j'ai.

Harp. Non, certainement ; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir détenir le vol qu'il m'a fait !

Val. Appelez-vous cela un vol ?

Harp. Si je l'appelle un vol ! un trésor comme celui-là !

Val. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

Harp. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela ?

Val. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

Harp. Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

Val. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

Harp. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

Val. Rien que la mort ne nous peut séparer.

Harp. C'est avoir bien envie de mon argent!

Val. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Harp. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

Val. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira: mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Harp. Je le crois bien, vraiment: il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

Val. Moi? je ne l'ai point enlevée; et elle est encore chez vous.

Harp. [*à part.*] O ma chère cassette! [*haut.*] Elle n'est point sortie de ma maison?

Val. Non, monsieur.

Harp. Hé! dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

Val. Moi, y toucher? Ah! vous lui faites tort, aussi-bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

Harp. [*à part.*] Brûlé pour ma cassette!

Val. J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante; elle est trop sage et trop honnête pour cela.

Harp. [*à part.*] Ma cassette trop honnête!

Val. Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

Harp. [*à part.*] Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

Val. Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure; et elle vous peut rendre témoignage——

Harp. Quoi! ma servante est complice de l'affaire?

Val. Oui, monsieur, elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et de recevoir la mienne.

Harp. Hé! [*à part.*] Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? [*à Valère.*] Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

Val. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à la faire consentir à me donner sa foi.

Harp. La foi de qui?

Val. De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

Harp. Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

Val. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

Harp. O ciel! autre disgrace! MOLIÈRE.

Scène tirée de Bourgeois Gentilhomme.

M. JOURDAIN, [*Bourgeois riche et ridicule qui veut prendre les airs d'un homme de qualité, parait en robe de chambre et en bonnet de nuit,*] LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER.

M. Jourd. Eh bien, messieurs, qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

Le M. à Danser. Comment! quelle petite drôlerie?

M. Jourd. Hé! la... comment appelez-vous cela? votre prologue ou dialogue de chansons et de danses? Laquais, holà! mes deux laquais!

Prem. Laq. Que voulez-vous, monsieur?

M. Jourd. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. [*Au Maître de Musique et au Maître à Danser.*] Que dites-vous de mes livrées?

Le M. à Danser. Elles sont magnifiques. A propos de musique, monsieur, vous chantez bien.

M. Jourd. C'est sans avoir appris la musique.

Le M. de Mus. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse; ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Le M. à Danser. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jourd. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

Le M. de Mus. Oui, monsieur.

M. Jourd. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

Le M. de Mus. La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique——

Le M. à Danser. La musique et la danse .... la musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Le M. de Mus. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le M. à Danser. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le M. de Mus. Sans la musique un état ne peut subsister.

Le M. à Danser. Sans la danse un homme ne saurait rien faire.

Le M. de Mus. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le M. à Danser. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens des grands capitaines; tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. Jourd. Comment cela?

Le M. de Mus. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. Jourd. Cela est vrai.

Le M. de Mus. Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

M. Jourd. Vous avez raison.

Le M. à Danser. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours: un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. Jourd. Oui, on dit cela.

Le M. à Danser. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. Jourd. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

Le M. à Danser. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jourd. Je comprends cela à cette heure.

[Scène suivante.]

M. Jourdain, *un Maître d'Armes, le Maître de Musique, le Maître à Danser, un Laquais tenant deux fleurets.*

M. Jourd. De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué?

Le M. d'Armes. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. Jourd. Oui.

Le M. d'Armes. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la——

Le M. à Danser. Tout beau, monsieur le tireur d'armes; ne parlez de la danse qu'avec respect.

Le M. de Mus. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Le M. d'Armes. Vous êtes de plaisantes gens de vouloir comparer votre science à la mienne.

Le M. de Mus. Voyez un peu l'homme d'importance!

Le M. à Danser. Voilà un plaisant animal avec son plastron!

Le M. d'Armes. Mon petit maître à danser, je vous ferai danser comme il faut; et vous, mon petit musicien, je vous ferai chanter de la belle manière.

Le M. à Danser. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. Jourd. [*au M. à Danser.*] Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

Le M. à Danser. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. Jourd. [*au M. à Danser.*] Tout doux, vous dis-je.

Le M. d'Armes. [*au M. à Danser.*] Comment, petit impertinent?

M. Jourd. Hé ! mon maître d'armes.

Le M. à Danser. [*au M. d'Armes.*] Comment, grand cheval de carrosse !

M. Jourd. Hé ! mon maître à danser !

Le M. d'Armes. Si je me jette sur vous——

M. Jourd. [*au M. d'Armes.*] Doucement !

Le M. à Danser. Si je mets sur vous la main——

M. Jourd. [*au M. à Danser.*] Tout beau !

Le M. d'Armes. Je vous étrillerai d'un air——

M. Jourd. [*au M. d'Armes.*] De grâce !

Le M. à Danser. Je vous rosserai d'une manière——

M. Jourd. [*au M. à Danser.*] Je vous prie.

Le M. de Mus. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. Jourd. [*au M. de Musique.*] Mon Dieu, arrêtez-vous.

[Scène suivante.]

Un Maître de Philosophie, M. Jourdain, *le Maître de Musique, le Maître à Danser, le Maître d'Armes, un laquais.*

M. Jourd. Holà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Le M. de Phil. Qu'est-ce donc, qu'y a-t-il, messieurs ?

M. Jourd. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions jusqu'à se dire des injures et en vouloir venir aux mains.

Le M. de Phil. Hé quoi ! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être la maîtresse de tous nos mouvemens ?

Le M. à Danser. Comment, monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession !

Le M. de Phil. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Le M. d'Armes. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

Le M. de Phil. Faut-il que cela vous émeuve : ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Le M. à Danser. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le M. de Mus. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Le M. d'Armes. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Le M. de Phil. Et que sera donc la philosophie ? je vous trouve tous trois bien impertinens de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin.

Le M. d'Armes. Allez, philosophe de chien.

Le M. de Mus. Allez, bélitre de pédant.

Le M. à Danser. Allez, cuistre fieffé.

Le M. de Phil. Comment marauds que vous êtes ... [*Le phil. se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*]

M. Jourd. Monsieur le philosophe !

Le M. de Phil. Infâmes, coquins, insolens !

M. Jourd. Monsieur le philosophe !

Le M. d'Armes. La peste de l'animal !

M. Jourd. Messieurs !

Le M. de Phil. Impudens !

M. Jourd. Monsieur le philosophe !

Le M. à Danser. Diantre soit de l'âne bâté !

M. Jourd. Messieurs !

Le M. de Phil. Scélérats !

M. Jourd. Monsieur le philosophe !

Le M. de Mus. Au diable l'impertinent !

M. Jourd. Messieurs !

Le M. de Phil. Fripons ! gueux ! traitres ! imposteurs !

M. Jourd. Monsieur le philosophe ! messieurs ! monsieur le philosophe ! messieurs ! monsieur le philosophe ! [*Ils sortent en se battant.*]

[Scène suivante.]

M. JOURDAIN, *un laquais.*

M. Jourd. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

[Scène suivante.]

Le Maître de Philosophie, M. JOURDAIN, *un laquais.*

Le M. de Phil. [*raccommodant son collet.*] Venons à notre leçon.

M. Jourd. Ah ! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Le M. de Phil. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal qui les déchirera de la belle façon. Laissons-cela ; que voulez-vous apprendre ?

M. Jourd. Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

Le M. de Phil. Ce sentiment est raisonable ; *nam sine doctrinâ vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous entendez le latin sans doute ?

M. Jourd. Oui, mais faites comme si je ne le savois pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le M. de Phil. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque l'image de la mort.*

M. Jourd. Ce latin-là a raison.

Le M. de Phil. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. Jourd. Oh, oui, je sais lire et écrire.

Le M. de Phil. Par où vous plaît-il que nous commencions ? voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. Jourd. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Le M. de Phil. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jourd. Qui sont-elles, ces trois opérations de

. *de Phil.* La première, la seconde, et la troisième.

La première est de bien concevoir par le moyen des universaux, la seconde de bien juger par le moyen des catégories, et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipton.*

M. Jourd. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le M. de Phil. Voulez-vous apprendre la morale?

M. Jourd. La morale!

Le M. de Phil. Oui.

M. Jourd. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

Le M. de Phil. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions.

M. Jourd. Non, laissons cela: je suis bilieux à l'excès, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère *tout mon soûl*, quand il m'en prend envie.

Le M. de Phil. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. Jourd. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

Le M. de Phil. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

M. Jourd. Il y a trop de tintamarre là-dedans trop, de brouillamini.

Le M. de Phil. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. Jourd. Apprenez-moi l'orthographe.

Le M. de Phil. Très-volontiers.

M. Jourd. Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

Le M. de Phil. Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment la voix, et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce *qu'elles sonnent* avec les voyelles, et ne font que

marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A. E. I. O. U.

M. Jourd. J'entends tout cela.

Le M. de Phil. La voix A. se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. Jourd. A. A. Oui.

Le M. de Phil. La voix E. se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A. E.

M. Jourd. E. E. A. E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

Le M. de Phil. Et la voix I. en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et en écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles. A. E. I.

M. Jourd. A. E. I. I. I. I. Cela est vrai. Vive la science!

Le M. de Phil. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas. O.

M. Jourd. O. O. Il n'y a rien de plus juste. A. E. I. O. I. O. Cela est admirable. I. O. I. O.

Le M. de Phil. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourd. O. O. O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

Le M. de Phil. La voix U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre, sans les joindre tout-à-fait, U.

M. Jourd. U. U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

Le M. de Phil. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous *faisiez la moue;* d'où vient que, si vous la vouliez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourd. U. U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plutôt, pour savoir tout cela!

Le M. de Phil. Demain nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. Jourd. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci?

Le M. de Phil. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce, en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut, DA.

M. Jourd. DA. DA. Oui. Ah! les belles choses! les *belles* choses!

Le M. de Phil. L'F, en appuyant, les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. Jourd. FA. FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

Le M. de Phil. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frolée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit faisant une manière de tremblement. R. RA.

M. Jourd. R, R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

Le M. de Phil. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jourd. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je souhaiterais que vous m'aidassiez à écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber aux pieds d'une personne de grande qualité.

Le M. de Phil. Fort bien.

M. Jourd. Cela sera galant, oui!

Le M. de Phil. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. Jourd. Non, non, point de vers.

Le M. de Phil. Vous ne voulez que de la prose.

M. Jourd. Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le M. de Phil. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jourd. Pourquoi?

Le M. de Phil. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jourd. Il n'y a que la prose ou les vers?

Le M. de Phil. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourd. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

Le M. de Phil. De la prose.

M. Jourd. Quoi! quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

Le M. de Phil. Oui, monsieur.

M. Jourd. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet, " Belle marquise, vos beaux

yeux me font mourir d'amour:" mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Le M. de Phil. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un——

M. Jourd. Non, non, non, je ne veux point tout cela, je ne veux que ce que je vous ai dit: "Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour."

Le M. de Phil. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jourd. Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées, comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir les diverses manières dont on les peut mettre.

Le M. de Phil. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit: "Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;" ou bien: "d'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux;" ou bien "vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir;" ou bien: "mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font;" ou bien: "me font vos beaux yeux mourir, belle marquise, d'amour."

M. Jour. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure?

Le M. de Phil. Celle que vous avez dite: "Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour."

M. Jour. Cependant je n'ai pas étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

[Autre Scène.]

CLÉONTE, COVIELLE.

Cléo. Quoi! traiter un amant de la sorte! et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!

Cov. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

Cléo. Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer, je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle,

je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle: et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard, mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu!

Cov. Je dis les mêmes choses que vous.

Cléo. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

Cov. Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

Cléo. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

Cov. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

Cléo. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

Cov. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

Cléo. Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

Cov. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

Cléo. Elle me fuit avec mépris!

Cov. Elle me tourne le dos avec effronterie!

Cléo. C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

Cov. C'est une trahison à mériter mille soufflets.

Cléo. Ne t'avise point, je te prie, de me jamais parler pour elle.

Cov. Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

Cléo. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

Cov. N'ayez pas peur.

Cléo. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

Cov. Qui songe à cela?

Cléo. Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

Cov. J'y consens.

Cléo. Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire

autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

Cov. C'est fort bien dit; et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

Cléo. Donne la main à mon dépit; et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

Cov. Elle, monsieur? voilà une belle mijaurée, une précieuse bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement elle a les yeux petits.

Cléo. Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

Cov. Elle a la bouche grande.

Cléo. Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches: et cette bouche, en la voyant, inspire des sentimens; elles est la plus attrayante, la plus fraîche du monde.

Cov. Pour sa taille, elle n'est pas grande.

Cléo. Non; mais elle est aisée et bien prise.

Cov. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions——

Cléo. Il est vrai, mais elle a grace à tout cela; et ses manières sont engageantes, elles ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

Cov. Pour de l'esprit——

Cléo. Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

Cov. Sa conversation——

Cléo. Sa conversation est charmante.

Cov. Elle est toujours sérieuse.

Cléo. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

Cov. Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne au monde.

Cléo. Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord: *mais tout* sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

Cov. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

Cléo. Moi? j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

Cov. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

Cléo. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

Scène tirée du Malade Imaginaire.

ARGAN, BELINE, ANGELIQUE, CLEANTE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

Arg. [*mettant la main à son bonnet sans l'ôter, s'adressant à M. Diafoirus qui entre avec son fils.*] Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

M. Diaf. Nous sommes, dans nos visites, pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

[*Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.*]

Arg. Je reçois, monsieur,

M. Diaf. Nous venons ici, monsieur.

Arg. Avec beaucoup de joie.

M. Diaf. Mon fils Thomas et moi,

Arg. L'honneur que vous me faites——

M. Diaf. Vous témoigner, monsieur,

Arg. Et j'aurais souhaité——

M. Diaf. Le ravissement où nous sommes——

Arg. De pouvoir allez chez vous——

M. Diaf. De la grâce que vous nous faites——

Arg. Pour vous en assurer——

M. Diaf. De vouloir bien nous recevoir——

Arg. Mais vous savez, monsieur,

M. Diaf. Dans l'honneur, monsieur,

Arg. Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. Diaf. De votre alliance.

Arg. Qui ne peut faire autre chose——

M. Diaf. Et vous assurer——

Arg. Que de vous dire ici——

M. Diaf. Que dans les choses qui dépendront de notre métier,

Arg. Qu'il cherchera toutes les occasions——

M. Diaf. De même qu'en toute autre,

Arg. De vous faire connaître, monsieur,

M. Diaf. Nous serons toujours prêts, monsieur,

Arg. Qu'il est tout à votre service.

M. Diaf. A vous témoigner notre zèle. [*à son fils.*] Allons, Thomas, avancez, faites vos complimens.

Thos. Diaf. [*à M. Diafoirus.*] N'est-ce pas par le père qu'il convient de commencer?

M. Diaf. Oui.

Thos. Diaf. [*à Argan.*] Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révérer en vous un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. D'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très-humbles et très-respectueux hommages.

Toin. Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme.

Thos. Diaf. [*à M. Diafoirus.*] Cela a-t-il bien été, mon père?

M. Diaf. *Optimè.*

Arg. [*à Angélique.*] Allons, saluez monsieur.

Thos. Diaf. [*à M. Diafoirus.*] Baiserai-je?

M. Diaf. Oui, oui.

Thos. Diaf. [*à Angélique.*] C'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on——

Arg. [*à Thomas Diafoirus.*] Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

Thos. Diaf. Où donc est-elle?

Arg. Elle va venir.

Thos. Diaf. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

M. Diaf. Faites toujours le compliment de mademoiselle.

Thos. Diaf. Mademoiselle, ni plus ni moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, ainsi mon cœur dorénavant tournera-t-il

toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très-humble, très-obéisssant, et très-fidèle serviteur et mari.

Toin. Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

Arg. [*à Cléante.*] Hé! que dites-vous de cela?

Cléan. Que monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

Toin. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

Arg. Allons, vite, ma chaise, et des siéges à tout le monde. [*Les laquais donnent des siéges.*] Mettez-vous là, ma fille. [*à M. Diafoirus.*] Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme celui-là.

M. Diaf. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle vif et éveillé: on le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. Bon! disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long temps; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine, mais il se raidissait contre les difficultés; et ses régens se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis

dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres opinions de même espèce.

Thos. Diaf. [*tirant de sa poche une grande thèse roulée qu'il présente à Angélique.*] J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission [*saluant Argan*] de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

Angél. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

Toin. [*prenant la thèse.*] Donnez, donnez; elle est toujours bonne pour l'image: cela servira à parer notre chambre.

Thos. Diaf. [*saluant encore Argan.*] Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ses jours, pour vous divertir, une dissection sur laquelle je dois raisonner.

Toin. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

Arg. [*à M. Diafoirus.*] N'est-ce pas votre intention, monsieur, de pousser votre fils à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. Diaf. A vous parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode: vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils sont malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

Toin. Cela est plaisant! et ils sont bien impertinens, de vouloir que vous autres messieurs vous les guérissiez! Vous n'êtes pas auprès d'eux pour cela: vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. Diaf. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Arg. [*à Béline qui entre.*] M'amour, voilà le fils de M. Diafoirus.

Thos. Diaf. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage——

Bél. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

Thos. Diaf. Puisque l'on voit sur votre visage.... Puisque l'on voit sur votre visage .... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. Diaf. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

Arg. Je voudrais, m'amie, que vous eussiez été ici tantôt.

Toin. Ah! madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été ici au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

Arg. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi comme à votre mari.

Angél. Mon père——

Arg. Hé bien! mon père! qu'est-ce que cela veut dire?

Angél. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

Thos. Diaf. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

Angél. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

Arg. Oh! bien! bien! cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

Angél. Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre *un cœur par force*; et si monsieur est honnête

homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par contrainte.

Thos. Diaf. *Nego consequentiam*, mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

Angél. C'est un excellent moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

Thos. Diaf. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume, était d'enlever, par force, de la maison des pères, les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

Angél. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience: si vous m'aimez, vous devez vouloir tout ce que je veux.

Thos. Diaf. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

Angél. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

Thos. Diaf. *Distinguo*, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde pas sa possession, *concedo;* mais dans ce qui la regarde, *nego.*

Toin. [*à Angélique.*] Vous avez beau raisonner, monsieur est frais émoulu du collége, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté ?

Angél. Pour finir toute discussion il vaut mieux que je me retire. Adieu.

Scène tirée de la Petite Ville.

[Le but de cette comédie, est de faire voir que les petites villes ne sont pas toujours l'asile du bonheur et de la vertu, et que l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la médisance et la calomnie y règnent avec autant et même plus d'activité que dans les grandes villes.]

Desroches, Delille, *Parisiens*, Riflard, *habitant de la petite Ville.*

Rif. [*en chasseur, entrant en scène.*] Jacques, emmène tinceau; je ne chasse plus.

Del. [*appelant.*] Ecoutez donc, monsieur, monsieur.

Rif. [*d'un ton emphatique.*] Mille pardons; je n'*avais* pas l'*avantage*[1] de vous apercevoir *du premier abord.* Que puis-je, s'il vous plaît, *pour votre service ?*

Desr. Indiquez-nous, je vous prie, le chemin le plus court pour arriver à la ville que nous apercevons.

Rif. Ces messieurs sont des étrangers et des gens honnêtes, mon coup-d'œil me trompe rarement. Je suis moi-même *domicilié* dans la dite ville, et j'aurai, si vous me l'accordez, l'honneur de vous y conduire.

Desr. *Bien sensible,*[2] [*à Delille.*] Voilà un homme qui donne une bonne idée de la politesse du pays.

Del. Et du ridicule. Ce ton emphatique——

Desr. Ce pauvre cher homme, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit ridicule ?

Rif. Ces messieurs comptent-ils faire un long séjour dans notre endroit ?

Del. Mais, non.

Desr. Nous ne savons encore.

Rif. Tant pis. Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me serais fait un plaisir de vous faire admirer toutes nos curiosités; et *grâce* au ciel et aux soins de notre préfet, nous n'*en manquons* pas. Avant le canon c'était une ville de guerre, on peut en juger par les remparts. Elle a soutenu un siége sous le règne de Clovis, où il a péri cinquante mille habitans.

Del. J'ai cru quelle n'avait jamais compté que sept à huit mille âmes.

Rif. C'est juste .... mais la chronique du temps.... La ville basse est antique et mal bâtie; il y a un coin de la grande rue où l'on ne saurait passer *deux de front;*[3] mais le quartier neuf, c'est un vrai bijou.

Desr. Tu vois bien que c'est une ville charmante.

Rif. Très-agréable, au moins. Des promenades pittoresques, le *mail,*[4] le petit cours. Le *sang*[5] y est superbe, la *vie*[6] y est excellente, le poisson exquis, la *marée*[7] presqu'aussi *fraîche*[8] qu'à *Paris;* le *vin du cru*[9] vaut le bourgogne! Deux *foires* par an, une société choisie, la *bouillotte*[10] à trente sols, et la comédie bourgeoise établie par bienfaisance, où l'on s'amuse en faisant l'aumône.

Del. Je vois que nous parlons à un des principaux habitans.

Rif. J'y joue un certain rôle. Vous y entendrez par-

de François Riflard, quoique je n'y aie qu'un *pied-à-terre,*[11] parce qu'habituellement je loge à mon château, un fort joli endroit, et qui me convient pour la chasse, les *créneaux*, les *tourelles* et le *pont-levis*, que j'ai conservés en mémoire de mes ancêtres. *Non pas que* je *tienne à* toutes ces chimères, à tous ces préjugés de noblesse et de féodalité, dont je me réjouis avec tous les philosophes que nous soyons débarrassés; mais on est bien aise de pouvoir se rappeler à soi-même et aux autres qu'on a un aïeul qui fut tué à la première croisade.

Del. Quoi! vous avez eu un aïeul ....?

Rif. Rodolphe Riflard, aide-de-camp de Baudouin, comte de Toulouse: il en est question dans la Jérusalem Délivrée.

Del. C'est donc un petit Paris, que votre ville?

Rif. Juste. *Bal masqué* pour l'hiver, bal champêtre pour l'été, un *limonadier* qui a commencé au *café de Foi*[12] et qui fait les glaces *dans la perfection*, pourvu qu'on les lui commande huit jours *d'avance*. Notre jeunesse est galante, brave, et *fait assaut*[13] avec les plus *forts*[14] *maîtres d'armes* des régimens qui passent. Je sais assez bien me servir d'un *fleuret*, moi qui vous parle; quand on a touché, *Saint-George!*[15] .... Des mœurs d'ailleurs, un excellent ton. Dans une petite ville, on sent la nécessité des *égards*[16] et des *procédés;* de la littérature; nous avons un journaliste, un imprimeur et deux auteurs, sans compter les amateurs, qui font des *charades*, des *logogriphes* et des *bouquets*. Je vous demande pardon si je vous entretiens de toutes ces *misères;*[17] j'aime mon pays, et je saisis l'occasion d'en faire les honneurs. J'aurais bien pu me fixer à Paris, mais je n'aime pas Paris.

Desr. Vous n'aimez pas Paris! oh! vous avez bien raison.

Rif. Un bruit, un tumulte, et des mœurs affreuses. Oh! *vive la province!* on s'y amuse autant pour le moins, et avec plus de décence, parce que la probité .... [*En regardant dans le fond.*] Mais permettez donc, je ne me trompe pas, c'est la *carriole* de Madame Senneville que j'aperçois au haut de la *côte?*[18]

Desr. Qu'est-ce que vous dites? Madame de Senneville? En effet, elle habite ce pays?

Del. Tu la connais?

Rif. Vous la connaissez?

Desr. Une jolie femme?

Rif. La plus jolie du pays, et nous n'en manquons pas.

Desr. Dans un voyage qu'elle fit à Paris, j'eus le plaisir de la voir, ainsi que son oncle.

Rif. Le vieil asthmatique, qui fait toujours bâtir.

Desr. Elle ne me reconnaîtra pas, probablement.

Rif. Une femme charmante, pleine de sensibilité, et qui, entre nous, n'est pas sans une espèce d'intérêt pour votre serviteur. Il y avait mille rivaux; dès que j'ai paru, ils se sont tous éclipsés. Je veux vous présenter à elle; dans l'instant je reviens. *Sans adieu*, messieurs. [*Il sort.*

[Autre scène.]

DESROCHES, DELILLE, RIFLARD, MADAME SENNEVILLE.

Mad. Senn. [*se retournant du côté de la coulisse.*] Je vous en prie, Bastien, n'allez pas trop vite en descendant la côte; ne fatiguez pas ce pauvre cheval; c'est une si bonne bête. Quelle chaleur! quelle fatigue!

Rif. D'où venez-vous donc, belle dame?

Mad. Senn. Des *vendanges* de Monsieur Rigaud.

Rif. [*d'un air piqué.*] Ah! vous allez chez Monsieur Rigaud!

Mad. Senn. Eh bien, *ne vous voilà-t-il pas* jaloux? Nous avions une société charmante, et nous nous sommes amusés! On a joué un jeu exhorbitant; cinq sous la fiche! Je ne reviens en ville que parce que c'est mon jour de société.

Rif. Madame, voilà les deux étrangers dont je vous ai vanté avec juste raison la *tournure* et la conversation.

Desr. Madame Senneville ne me reconnaît pas?

Mad. Senn. Pardonnez-moi, je me rappelle——

Desr. Dans votre voyage à Paris, chez mon oncle, qui s'appelle Desroches comme moi.

Mad. Senn. Vous *seriez* le jeune neveu de M. Desroches? ah! je vous *remets* parfaitement. Comment se porte-t-il, le cher oncle? un très-galant homme. *Enchantée* de vous voir dans notre pays; soyez le bien-venu. Ces messieurs viennent de Paris?

Desr. Oui, madame.

Mad. Senn. Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

Del. Mais rien, madame; on y va à la *bourse*, aux spectacles, chacun y fait ses affaires; les gens d'esprit se moquent des sots; plus d'un sot fait fortune; plus d'un

fripon passe pour un honnête homme ; plus d'un *charlatan* pour un homme de mérite : c'est toujours la même chose ; c'est toujours comme partout.

Mad. Senn. Et y porte-t-on toujours des schals en *effilé* ! des rubans jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amaranthe ? Les fichus sont-ils croisés en *X*, ou en *Y* ? Porte-t-on ses cheveux ou des perruques ?

Del. C'est à quoi je n'ai pas pris garde.

Mad. Senn. C'est que ma marchande de modes est d'une négligence : elle ne m'envoie les modes que trois mois après l'explosion, et cela me pique, voyez-vous ; parce que quand on a le point d'honneur d'*être* bien *mise*——

Rif. C'est que madame donne le ton à toute la ville, pour la parure et le goût.

Mad. Senn. Est-il vrai, Monsieur Riflard ? . . . . C'est un séjour enchanteur que Paris ; j'y ai fait deux voyages dans ma vie, de quinze jours chacun. M. de Senneville vivait dans ce temps-là ; je m'y suis fort amusée, et ils n'ont pas été *infructueux* pour moi.

Desr. On s'en aperçoit aisément, madame.

Mad. Senn. [*minaudant.*] Trouvez-vous ?

Del. Vraiment, à vos manières, a vos discours, à votre tournure——

Mad. Senn. Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer, parce que la campagne . . . . pour un cœur sensible . . . . Ah ! la campagne . . . . C'est là que la nature, plus belle et plus riante, invite aux sentimens les plus doux et les plus purs . . . . la verdure, les oiseaux, les ombrages, et les mœurs simples et rustiques, vous rappellent . . . . Ah ! la campagne a tant d'attraits ! . . . . J'espère que vous me ferez l'honneur de fréquenter ma maison dans le court séjour que vous ferez dans notre ville. Je vis avec mon oncle, âgé et respectable, pour lequel je ne saurais avoir trop d'attentions, je lui dois mon éducation et le peu que je vaux.

Rif. On n'a pas plus de sensibilité que cette femme-là.

Mad. Senn. Je vous retiens d'abord pour aujourd'hui, on passe la soirée chez moi ; vous connaissez sans doute quelques personnes ?

Desr. J'ai une lettre pour Madame Guibert. Vous la connaissez ?

Mad. Senn. C'est ma meilleure amie, une femme *charmante*, une fille céleste, excellente musicienne, que sa mère

voudrait bien voir établie, c'est tout naturel. Elle est un peu *gauche, empesée*, la chère Madame Guibert; une si belle âme, pas grand génie, et fort *bavarde;* je l'aime de tout mon cœur. Vous me ferez l'amitié de venir dîner demain chez moi : j'irai inviter aujourd'hui même Madame Guibert et sa fille.

Del. C'est que demain il nous faudra continuer notre route.

Mad. Senn. Si tôt!

Desr. [*à Delille.*] Tais-toi donc. [*Haut.*] Votre aimable invitation est un motif assez puissant.

Mad. Senn. Vous en serez, Monsieur Riflard?

Rif. [*montrant sa* carnassière.] Vous me permettrez de vous offrir ma chasse; deux perdreaux rouges excellens.

Mad. Senn. Toujours galant.

Rif. Il faudra inviter Monsieur Vernon et sa sœur.

Mad. Senn. Y pensez-vous? un rival!

Rif. Pauvre garçon! il ne s'attendait pas à m'avoir pour concurrent. S'il n'était pas si amateur de *procès*, si *chicaneur* de profession, ce serait un homme parfait: il fait des vers délicieux, et il parle comme il écrit, par *sentences* et par *adverbes*.

Mad. Senn. Sa pauvre sœur commence à *être sur le retour;*[2] quand elle sera tout-à-fait résignée à rester *fille*,[3] elle sera vraiment fort aimable. Allons, *voilà qui est entendu;* demain à trois heures, car chez moi c'est comme à Paris, et c'est la seule maison du pays où l'on ne dîne pas à une heure. Vous choisirez entre la *bouillotte*,[4] le *loto*, le *reversis*, le *bostonien*, le *maryland*, le *whisk*, ou les petits *jeux à donner des gages*. Mon oncle sera enchanté de *renouer* connaissance avec le neveu de son ami. Si vous restez seulement deux jours, vous viendrez à notre comédie de société; il y a des talens: nous jouons le Barbier de Séville et la Gageure imprévue.

Rif. Vous verrez comme madame joue Rosine et Madame de Clainville.

Del. Et vous, Monsieur Riflard, ne jouez-vous pas?

Rif. L'Eternueur et l'Alcade, par complaisance, parce que je ne joue que dans l'opéra, les Colins.

Mad. Senn. Eh! mais, c'est M. Vernon qui vient de ce côté.

Del. Qui? ce poète chicaneur dont vous nous parliez à l'instant?

Mad. Senn. Lui-même. [*A Riflard.*] J'espère que vous n'allez pas faire éclater votre jalousie.

Rif. Est-ce que j'ai sujet d'être jaloux ?

[Autre scène.]

MADAME GUIBERT.

Mad. Guib. Flore, Flore, Flore. Voyez un peu si cette petite fille me répond, et cependant la chose est assez importante. Flore.

[Scène suivante.]

MADAME GUIBERT, FLORE, *sa fille.*

Flore. Me voici, ma mère.

Mad. Guib. Mais venez donc, mademoiselle, quand on vous appelle.

Flore. *Mais*, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

Mad. Guib. Il s'agit bien de mon serin ; voilà de bien plus grandes affaires ; écoutez-moi. Vous voilà grande, en âge d'être mariée.

Flore. Oui, ma mère.

Mad. Guib. Je n'ai rien négligé pour votre éducation, et vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

Flore. Oui, ma mère.

Mad. Guib. Mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, cette petite ville est un *terre ingrat*, pour les filles à marier ; des *originaux*, des gens grossiers, des imbéciles, des sots, des *mauvais plaisans :* ce n'est qu'à Paris qu'on peut *établir* comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque temps chez mon frère à Paris, et je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un *parti* convenable.

Flore. Oui, ma mère,

Mad. Guib. Grâce au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage. Mon frère est un homme charmant ; le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

Flore. De trente mille livres de rente, ma mère !

Mad. Guib. Il vient loger ici avec son ami ; c'est un jeune homme très-aimable ; il a de l'esprit, des connaissances, il aime la musique, et j'espère que vous aurez *beaucoup d'inclination* pour lui.

Flore. Oui, ma mère.

Mad. Guib. C'est à vous à développer devant lui toutes vos grâces, tous vos moyens de plaire, à faire briller votre esprit, votre conversation, vos talens, votre éducation.

Flore. Oui, ma mère, mon éducation.

Mad. Guib. Ils vont revenir; il s'agit de faire en sorte que le premier coup-d'œil soit à votre avantage. Eh! mais, mon Dieu, comme vous voilà faite! je vous ai défendu de mettre du rouge, excepté pour aller au bal; mais quand on est aussi pâle, et d'ailleurs, quand c'est par les conseils de votre mère, il n'y a pas de mal: attendez, une légère nuance sied si bien aux jeunes personnes.

Flore. Oui, ma mère.

Mad. Guib. [*en mettant du rouge à sa fille.*] Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence, la pudeur et la modestie, sont la plus belle parure d'une demoiselle; la meilleure *dot* qu'elle puisse apporter. Et ne vous éloignez jamais des principes de vertu et de bon ton que vous avez reçus de votre mère. Votre piano est-il accordé?

Flore. Mon Dieu, non.

Mad. Guib. Comment, depuis huit jours que nous attendons!

Flore. Monsieur Splitmann m'a bien promis qu'il viendrait demain matin.

Mad. Guib. Bon, qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un petit *concert de société*,[5] où j'inviterai tous nos amis. Ces deux jeunes gens *feront leur partie*[6] avec Splitmann et vous; et François, qui commence à *déchiffrer* sur la clarinette, fera la sienne.

Flore. Comment, notre domestique, ma mère?

Mad. Guib. En famille, cela passe; et je ne me *soucie pas*[7] d'inviter tous ces jeunes gens de l'orchestre de la comédie de bienfaisance, ils sont moqueurs et *goguenards.* J'attends nos deux aimables Parisiens; allons, mademoiselle, une contenance agréable, modeste, ne soyez pas honteuse et timide, et sachez parler à propos.

Flore. Oui, ma mère.

[Scène suivante.]

Les Précédens, Desroches, Delille.

Desr. Vous voyez, madame, que nous ne nous sommes pas fait attendre.

Mad. Guib. Vous n'avez encore tardé que trop long-temps, messieurs.

Flore. Oui, trop long-temps.

Del. Notre Dubois va dans l'instant apporter tous nos *effets.*[1] En vérité, madame, je rougis de l'embarras que nous allons vous causer.

Mad. Guib. Ne parlez donc pas de cela,[2] je vous en prie, messieurs. Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma fille. [*A Flore.*] Saluez.

Desr. Ah! mademoiselle.

Del. Enchanté——

Flore. Messieurs...[*A sa mère.*] Lequel des deux, ma mère.

Mad. Guib. [*A sa fille.*] Le plus jeune, celui qui est à côté de moi. [*Aux deux jeunes gens.*] C'est mon enfant unique; l'espérance de la voir établie a pu seule me consoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien négligé pour perfectionner son éducation; mais vous sentez que dans une petite ville de province, on n'a pas les moyens... Elle est un peu timide, mais un cœur excellent, un esprit cultivé. [*A sa fille.*] Parlez donc.

Flore. Oui, ma mère.

Mad. Guib. Taisez-vous donc. Est-ce ainsi qu'on doit répondre?

Flore. Mais, ma mère, que voulez-vous que je dise?

Mad. Guib. Paix. Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la musique; ma fille a une voix céleste, une méthode exquise; si vous m'aviez fait l'amitié de venir avant dîner, au dessert je l'aurais fait chanter.

Del. Eh! qu'importe, quoique nous ne soyons plus au dessert——

Desr. Nous serions enchantés d'entendre mademoiselle.

Mad. Guib. La voilà toute confuse, c'est que vous l'intimidez; des messieurs de Paris...Et puis elle a la malheureuse habitude de se faire beaucoup prier.

Del. Oh! *s'il ne s'agit que* de prier; mademoiselle, nous vous conjurons, nous vous supplions——

Desr. Vous n'avez pas besoin d'indulgence, j'en suis sûr, et je me joins à mon ami.

Flore. C'est qu'en vérité...je n'ose.

Mad. Guib. Osez, mademoiselle.

Flore. Eh! je suis enrhumée, je crois.

Mad. Guib. Qu'est-ce que vous dites donc? Vous avez toujours des rhumes qui vous *prennent*[3] *mal à propos.*

Flore. Mais, ma mère, que chanterai-je?

Mad. Guib. Ce qu'il vous plaira. Allons, tenez-vous droite, et chantez.

Flore. [*toussant.*] Hem...hem...je suis vraiment fort embarrassée. [*En partant tout d'un coup d'un grand éclat de voix.*]

Non, non, non, j'ai trop de fierté,
Pour me soumettre à l'esclavage.

Mad. Guib. Quelle chanson choisissez-vous donc là!

Flore. [*continuant.*]

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.

Mad. Guib. Ah! bon Dieu! quelle horreur! Mais taisez-vous donc: paix donc, paix donc, je vous en prie. [*A demi-voix à sa fille.*] Comment! vous avez trop de fierté pour vous marier; est-ce qu'une demoiselle doit chanter de ces choses-là? Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là?

Flore. Mais, ma mère, c'est de la *Belle Arsène.*[4]

Mad. Guib. Votre belle Arsène était une *bégueule*,[5] et j'espère bien que vous ne suivrez pas son exemple. Et puis, c'est antique.

Flore. Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je chante?

Mad. Guib. Mais, mademoiselle, on chante du nouveau; par exemple,

Oui, c'en est fait, je me marie;

ou bien,

Il faut des époux assortis;

ou bien,

Ah! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur!

Del. Ah! oui, mademoiselle, celle-là; elle est charmante, et beaucoup plus analogue à la situation.

Flore. [*tousse et chante.*]

Ah! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur, &c.

Desr. Comme un ange, mademoiselle ! comme un ange !

Mad. Guib. Oui, comme un ange ; comme une sotte. Elle chante ordinairement mille fois mieux. Et puis, elle ne sait pas donner d'expression aux paroles : elles sont si tendres !

Flore. Mais, ma mère, ce n'est pas ma faute ; il *m'a pris* une extinction de voix dans la *roulade.*[6]

Desr. Ne la grondez pas ; on ne chante pas plus agréablement.

Del. Oh ! sans doute. [*A part.*] Attends, je vais t'en dégoûter tout-à-fait. [*Haut.*] Mon ami, la voix de mademoiselle doit te plaire, car elle te rappelle sans doute comme à moi, la voix d'une personne qui t'est bien chère ; ne trouves-tu pas ?

Desr. Et de qui donc ?

Del. Eh, mais vraiment, de ta femme.

Desr. De ma femme !

Mad. Guib. De sa femme ?

Flore. Ah, mon Dieu ! de sa femme !

Desr. [*à Delille.*] Qu'est-ce que tu dis donc ?

Del. [*bas à Desroches.*] Laisse-moi faire. [*Haut.*] C'est le même *timbre*, le même *éclat*, la même *étendue*.

Mad. Guib. Comment, monsieur, vous êtes marié ?

Desr. Qui ? moi, madame ?

Del. Oui, madame, il est marié. [*Bas à Desroches.*] Dis comme moi. [*Haut.*] Une femme charmante. [*A Desroches.*] J'ai mes raisons pour agir ainsi. [*Haut.*] Il y a six mois qu'il a épousé une jeune veuve. [*A Desroches.*] Tu vas voir. [*Haut.*] J'ai été un de ses témoins.

Mad. Guib. En vérité, monsieur...je vous en fais mon sincère compliment, et je suis charmée que vous ayez fait un choix...Laissez-nous, mademoiselle.

Del. [*bas à Desroches.*] Sens-tu le motif des politesses ? [*Haut.*] Eh quoi, nous priver sitôt de la vue de votre aimable fille.

Mad. Guib. Je vous demande pardon, messieurs ; mais elle a ses occupations, ses leçons.

Flore. [*à sa mère.*] Mais, ma mère, l'autre n'est peut-être pas marié.

Mad. Guib. Qu'est-ce que vous dites, impertinente ? Sortez, vous dis-je.

Flore. Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splitmann pour *le concert* de demain ?

Mad. Guib. Un concert, y pensez-vous? Est-ce la saison des concerts, quand tout le monde est en vendange?

Flore. [*faisant la révérence.*] Messieurs, j'ai bien l'honneur——

Mad. Guib. C'est bon, c'est bon, laissez-nous.

[*Flore sort.*

[*Madame Guibert avait proposé un appartement chez elle à Delille et à Desroches, mais comme elle apprend que* l'aimable jeune homme aux trente mille livres de rente *est marié, elle prétend qu'elle n'a pas réfléchi qu'elle l'a prêté à un de ses voisins pour y déposer des marchandises, et qu'il lui faudra au moins quatre jours pour déménager; les deux Parisiens font donc remporter leurs effets et vont chercher un logement ailleurs.*] PICARD.

ANTOINE, OU LES TROIS GÉNÉRATIO

PIÈCE EN TROIS ÉPOQUES.

PERSONNAGES.

Le Marquis de Saint-Vallier.
La Marquise de Saint-Vallier.
Leon, leur Fils.
Jules, leur Petit-fils.
Clementine, Nièce du Marquis.
Le Vicomte de Chailly, Colonel de Chevaux-l
Antoine, Valet-de-chambre du Marquis.
Leblanc, père, Fermier.
La Comtesse de Moirmant.
La Baronne de Lorges.
Le President de Chatenay.
Un Conseiller.
Le Chevalier de Mirecourt.
La Vicomtesse.
Un Capitaine aux Gardes-Françaises.
Une Femme-de-chambre de la Marquise
Placide, Jeune Provincial.
Bertrand, Concierge.
François, Porte-clefs.
Leblanc, fils, Riche Manufacturier.
Henriette, sa Fille.
Madeleine, Nièce d'Antoine.
Valets, Prisonniers, Soldats, Ouvriers.

La scène se passe:

Au premier acte, à Paris, dans l'hôtel du marquis, en 1789.
Au second acte, dans une prison de Paris, en 1793.
Au troisième acte, en Normandie, dans la manufacture de l
et au château de Saint-Vallier, en 1829.

Nota.—Les costumes de chaque acte sont indiqués par l'ép

Acte I.

[Le théâtre représente un salon gothique, mais très-riche; dorés, vases du Japon, portraits de famille du siècle de Louis de Louis XV; les hommes poudrés à blanc, et portant la cuira femmes avec des paniers, etc.]

Scene I.

Clémentine est assise d'un côté et brode au tambour; d'un autre côté, un livre à la main, et près de la chem

Léon. [*jetant son livre avec dépit.*] Dieux! qu ennuyeux la lecture! . . . . et que je voudrais ne plus r ner à ce vilain collége d'Harcourt!

Clém. C'est donc une chose bien terrible, mon cousin?

Léon. Je vous le demande! .... du Grec, du Latin! .... et puis, pour changer, du Latin et du Grec! .... Parce que je suis le cadet de la famille, ils veulent faire de moi un docteur, un savant .... un .... je ne sais quoi! .... Ils auront de la peine .... je n'ai pas de vocation! .... l'épée et le petit *plumet* m'*iraient*[1] si bien!

Clém. [*se levant.*] C'est vrai; vous seriez gentil avec un uniforme! .... Eh bien! vous serez content si vous êtes chevalier de Malthe.

Léon. [*vivement.*] Du tout, ce n'est pas dans ce régiment-là que je voudrais entrer. Parce que mon frère aîné est colonel .... il faut que je renonce au monde, aux plaisirs .... C'est révoltant!

Clém. [*soupirant.*] C'est comme moi .... je vais entrer au couvent, pour que mon frère puisse acheter une charge au parlement de Dijon.

Léon. Je vous dis que nous sommes sacrifiés .... je m'insurgerai, moi!

Clém. [*à mi-voix.*] Taisez-vous donc, Léon; madame la marquise est déjà assez mécontente de vous! Je l'entendais l'autre jour, pendant que je prenais ma leçon de clavecin, dire à votre père: Monsieur le marquis, vous ne faites pas attention au jeune chevalier .... cet enfant-là .... a des idées .... il nous donnera du chagrin——

Léon. Et mon père, qu'est-ce qu'il répondait?

Clém. Il vous défendait, mais tout doucement, pour ne pas contrarier madame la marquise.

Léon. [*se promenant.*] Oui .... oui .... j'ai des idées .... et l'on verra——

Clém. Qu'est-ce que vous ferez?

Léon. Je ferai .... Je n'en sais rien .... Je demanderai conseil au vicomte de Chailly, qui vient souvent ici.

Clém. Un *mauvais sujet!*[2]

Léon. C'est ce qu'il faut dans les occasions désespérées.

Clém. Vous vous ferez mettre en pénitence par votre précepteur.

Léon. Ça m'est égal.

Clém. On vient! je me sauve. [*Elle sort.*

Scene II.

Léon, Antoine.

Ant. [*entrant par la porte du fond et parlant à la cantonnade.*] C'est bon! .... laissez ce coffre .... on ira vous le payer .... N'avez-vous pas peur! [*A lui-même.*] Hum! .... comme le peuple se démoralise aujourd'hui .... les ouvriers ont un ton .... ils raisonnent .... ils *vous*[3] parlent à un valet-de-chambre comme .... à un domestique! .... [*Soupirant.*] Ah! mon Dieu! .... où allons-nous .... où allons-nous!

Léon. Qu'est-ce que tu as donc, mon bon Antoine?

Ant. [*levant la tête.*] Rien, rien, M. le chevalier.

Léon. Appelle-moi ton petit Léon, comme autrefois .... [*Le cajolant.*] Car nous sommes amis tous deux, n'est-ce pas?

Ant. [*le regardant en souriant.*] Vous avez quelque chose à me demander?

Léon. [*d'un air indifférent.*] Moi? .... non! .... c'est toi qui dois me reconduire au collége?——

Ant. Oui, M. le chevalier.

Léon. [*s'appuyant sur l'épaule d'Antoine.*] Ce pauvre Antoine! .... il y a long-temps que nous nous connaissons!

Ant. Il y a dix-sept ans aujourd'hui .... Vous êtes de 72 .... Ainsi .... m'avez-vous fait enrager?——

Léon. [*souriant.*] Oui .... mais à présent .... je suis sage!

Ant. [*secouant la tête.*] Hum! .... il n'y a pas d'excès .... mais vous êtes si bon! .... Moi, d'abord .... je me *mettrais au feu*[4] pour vous.

Léon. [*d'un ton caressant.*] Je ne t'en demande pas tant .... si tu pouvais .... ne pas me reconduire .... aujourd'hui au collége.

Ant. [*surpris.*] Et pourquoi?

Léon. J'ai des affaires——

Ant. Impossible, M. Léon!

Léon. Qu'est-ce que tu risques? .... mon précepteur *soupe en ville.*[5]

Ant. Et Madame la marquise? .... J'ai déjà eu assez de peine à vous obtenir un *sursis*[6] .... car vous deviez partir ce matin .... Mais je lui ai dit: *Madame la marquise* .... *parce* que .... je lui parle, moi .... je n'ai pas peur ....

*Madame la marquise, je vous demande jusqu'à ce soir pour M. Léon, . . . Il vient si rarement à l'*hôtel[7] . . . . *Ce pauvre enfant.*—Antoine! . . . . Antoine! . . . . vous le gâtez! . . . . —*Eh bien, oui, Madame la marquise, je le gâte* . . . . que voulez-vous?[8] . . . . c'est plus fort que moi![9]

Léon. [*avec dépit.*] Ah! s'il avait été question de mon frère . . . . on n'aurait pas fait tant de difficultés!

Ant. [*le calmant.*] M. Léon . . . . vous allez encore recommencer . . . . Ces nouvelles idées vous perdent aussi——

Léon. *C'est que* l'on me *pousse à bout*[10] . . . . c'est-il désolant d'être le cadet . . . . il ne devrait y avoir que des aînés!

Ant. Je ne *demanderais pas mieux*[11] . . . . mais s'il n'y avait que des aînés, il n'y aurait donc que des colonels.

Léon. Le grand mal!

Ant. Eh bien! . . . . à qui commanderaient-ils?

Léon. [*vivement.*] Tu vois donc bien que les cadets sont nécessaires et que tu me donnes raison.

Ant. Qu'est-ce que vous dites?

Léon. [*levant les épaules.*] Ah! *bah!*[12]

Ant. Et après souper . . . . nous nous en irons tous deux comme une paire d'amis!——

Léon. Je ne suis pas encore parti——

Ant. [*feignant de se fâcher.*] Ah! si je *fais mes gros yeux!*[13]

Léon. Laisse donc . . . . tu dis toujours cela . . . . et tu ne les fais jamais . . . . Mais je veux voir ma mère . . . . lui parler . . . . *tenter* un dernier effort . . . . et si on me réduit au désespoir . . . . je . . . . je suis capable de tout.

[*Il sort par le fond.*

Scene III.

Antoine, seul.

A-t-on jamais vu . . . . ce petit démon? . . . . c'est qu'il a de l'esprit comme un ange! . . . . et *il était temps de*[14] finir le *colloque* . . . . Ces enfans, *ça*[15] vous *pousse*[16] des raisonnemens . . . . je ne voulais pas devant lui avoir l'air . . . . [*Regardant si on ne l'écoute pas.*] Mais je trouve qu'il *n'a pas* tout-à-fait *tort* . . . . *Au fait*[17] . . . . il est autant que son frère . . . . ce n'est pas sa faute s'il est venu le dernier . . . . et si j'avais plusieurs

enfans, moi.... je ne vois pas pourquoi l'un aurait des *ortolans*[18] et l'autre du pain sec!.... je leur donnerais à tous des pommes de terre.... il n'y aurait pas de jaloux .... Qui vient là?

Scene IV.

Antoine, Leblanc.

Leb. Bon jour, M. Antoine.

Ant. Tiens, c'est le père Leblanc.... un de nos fermiers!.... Qui vous amène donc à Paris?

Leb. On m'a fait demander à la ville pour des *approvisionnemens*[19].... Je viens de signer un marché qui n'est pas très-avantageux .... mais dans ce moment-ci.... il faut savoir faire des sacrifices .... J'ai profité de ça pour venir régler avec M. le marquis .... est-il dans son *cabinet?*[20]

Ant. Non, il est à Versailles; nous l'attendons.

Leb. Ah! oui....l'assemblée!.... *C'est* une belle chose au moins *que de* voir toute la nation réformer les abus!

Ant. [*ironiquement.*] Oui, c'est très-beau! .... c'est dans vos idées.... vous!.... encore une tête *à l'envers*[21] .... qui va me répéter.... le peuple *par-ci,*[22] le peuple *par-là*[22]——

Leb. [*souriant.*] *Dame, écoutez donc*[23].... *j'en suis de*[24] ce peuple!

Ant. Eh bien!.... qu'est-ce qu'il *nous veut*[25] *le peuple?* qu'est-ce qu'il nous demande? est-ce que *ça ne va*[26] pas bien?——

Leb. *Mais*.... si ça peut aller mieux!.... il me semble que *quand*[27] chacun serait libre d'exercer son *industrie*[28] comme il l'*entend*[29].... et qu'on ne nous fermerait pas tous les chemins——

Ant. Nous *y voilà!*[30] .... le paysan veut devenir fermier .... le fermier, propriétaire——

Leb. Pourquoi pas!

Ant. Qu'est-ce que je disais!.... Savez-vous ce qui vous a perdu, M. Leblanc? c'est d'avoir appris à lire.... *c'est* un poison *que* la lecture .... Ne *faites pas apprendre à lire à* vos enfans.

Leb. *Bah!* .... mon petit le sait déjà——

Ant. A douze ans! [*Soupirant.*] Quelle imprudence! .... Où tout cela nous mènera-t-il?

Leb. Eh mais!.... à nous éclairer, à jouir d'une honnête indépendance!

Ant. [*s'échauffant.*] L'indépendance! c'est cela!.... ils n'ont que ce mot *à la bouche!* [31]

Leb. Eh! mon Dieu!.... celle que je demande n'est pas si terrible que vous le croyez.

Ant. [*s'emportant.*] Ah! ça, vous croyez donc que je suis esclave? j'ai aussi mon indépendance, monsieur!

Air.—*Voilà la manière.*

Pour règle première,
Remplir mon devoir;
Travailler, me taire,
Du matin au soir;
Ne jamais sortir
De mon état ni de ma sphère;
Toujours obéir
A la sonnette héréditaire;
Ne rien dire ou faire
Qui soit imprudent——
Voilà ma manière
D'être indépendant.

[*A Leblanc qui rit.*] Riez, monsieur! riez.... C'est une indépendance tout comme une autre.... ce n'est pas celle d'un cheval échappé.

Leb. [*s'échauffant.*] Mais, Monsieur Antoine!——

Ant. [*criant.*] Mais, monsieur, je soutiens que nous avons autant de liberté qu'il *nous en faut*....je suis libre, moi, monsieur! [*On sonne.*] *On y va!* [32].... Je suis libre comme l'air! [*On sonne encore.*] Tout-à-l'heure!.... Je puis aller où je veux....faire ce que je veux. [*On sonne plus fort.*] On y va!.... Que diable! on n'a pas un moment à soi——

[*Le marquis paraît, suivi d'un valet.*

Scene V.

Les mêmes, Le Marquis, un valet, qui sort après avoir pris le chapeau et l'épée de M. de Saint-Vallier.

Ant. [*avec respect.*] C'est monsieur.

Le Marq. [*apercevant Leblanc.*] C'est vous, mon cher Leblanc?

Leb. Oui, monsieur le marquis.

Le Marq. Qu'avez-vous donc? vous semblez tout ému.

Leb. Nous disputions un peu——

Le Marq. Ah! vous parliez politique!

Leb. On ne parle guère d'autre chose aujourd'hui.

Ant. [*encore ému.*] Je ne devrais jamais toucher cette corde-là, avec M. Leblanc; je *me fais monter le sang à la tête*[33] .... je me fais du mal .... en *pure perte.*[34]

Leb. Que voulez-vous? je crois être dans la bonne route.

Ant. Il y a donc deux bonnes routes, car je ne me crois certainement pas dans la mauvaise!——

Le Marq. [*lui imposant silence.*] Allons, allons, Antoine! .... plût au ciel que tous ceux qui ne sont pas de notre avis, eussent des intentions aussi pures que ce brave homme! ....[*A Leblanc.*] Mais je suppose, mon cher Leblanc, que ce n'est pas pour soutenir une thèse politique que vous êtes venu?

Leb. [*avec un peu d'embarras.*] Le désir de vous voir, monsieur le marquis .... et je ne sais quelle inquiétude ....

Ant. Comment?

Le Marq. Expliquez-vous?

Leb. [*avec abandon.*] Tenez, M. le Marquis .... je vous suis dévoué .... Votre fils, M. Léon, est le parrain de mon petit François .... quand nous sommes *grêlés,*[35] au lieu de nous demander de l'argent, vous en avez toujours à mon service .... Eh bien! je suis effrayé de tout ce que j'entends! .... Croyez-moi, ne restez pas à Paris.

Le Marq. Que dites-vous?

Leb. Venez habiter votre terre de Saint-Vallier.

Le Marq. [*ému.*] Mon cher Leblanc, je suis touché .... Je ne crois pas les dangers assez grands .... Mais *quels qu'ils soient*[36] .... et quoi qu'il arrive .... ma place est près du trône, je ne la quitterai pas!

Leb. [*le regardant avec douleur.*] C'est votre dernier mot, monsieur le marquis?

Le Marq. Absolument!

Leb. [*soupirant.*] Vous pouvez avoir raison .... Mais, en tout cas, je retourne *au pays*[37] .... si vous aviez besoin *de moi* .... dites un mot .... faites un signe! .... et j'accours aussitôt!

Le Marq. [*lui serrant la main.*] Je connais votre cœur! je vous remercie Leblanc.

Leb. Voilà tout ce que je voulais.... Mon voyage est fini.... je pars plus tranquille.... Je vais passer chez votre intendant pour lui compter l'année *échue*.... Adieu, monsieur le marquis.

Le Marq. Adieu, Leblanc.

Leb. [*en sortant.*] Sans rancune, monsieur Antoine.

Ant. [*à lui-même et grognant.*] Oh! oh! je n'ai pas de rancune!——

SCENE VI.

Le Marquis, Antoine.

Le Marq. [*rêveur et regardant sortir Leblanc.*] Ah! s'ils lui ressemblaient tous!——

Ant. [*de même et essuyant une larme.*] C'est vraiment un brave homme!... c'est dommage qu'il se soit *fourré* dans la tête un *tas* d'idées qui ne signifient rien. [*Voyant que le marquis est préoccupé.*] Est-ce que ses discours *auraient* fait impression sur monsieur?

Le Marq. Antoine... nous sommes seuls?——

Ant. [*inquiet.*] Oui, monsieur.

Le Marq. Ce n'est pas avec un vieux serviteur comme vous, que je puis déguiser mes pensées... Tout ce que nous a dit Leblanc n'est que trop vrai.

Ant. [*alarmé.*] Ah! mon Dieu!

Le Marq. Je ne m'abuse pas, comme nos femmes, nos jeunes étourdis de la cour, qui ne voient dans l'agitation des esprits qu'un moment d'effervescence... et qui, au milieu de ces scènes tumultueuses, ne rêvent que plaisirs et futilités... De grands malheurs nous menacent!

Ant. [*d'une voix émue.*] Je n'osais pas le dire à monsieur; mais j'en ai peur aussi!

Le Marq. Je ne crains rien pour moi... mais j'ai une famille, et si je lui étais enlevé——

Ant. Que dites-vous?

Le Marq. Je ne veux pas alarmer la marquise... elle s'imagine que les choses doivent toujours aller comme elles vont, et que la naissance *met à l'abri de* tout; mais je le sens... *il n'y a pas de temps à perdre*... Je veux d'abord assurer le sort de ma nièce... Ce soir, nous lui présentons son *futur.*[18]

Ant. [*surpris.*] Son futur?...elle n'entre donc plus au couvent?

Le Marq. Non; tout est changé...Ce frère, à qui on la sacrifiait...*un assez mauvais sujet, vient d'*être tué *en* duel...Cet événement, que Clémentine ignore encore, a fait reporter sur elle toutes les espérances de sa famille...On me presse de la marier à quelqu'un qui *soit* bien en cour...La marquise a jeté les yeux sur le vicomte de Chailly——

Ant. Comment, ce jeune fou?

Le Marq. Je m'y suis long-temps opposé...Mais je le crois plein d'honneur; j'ai fini par céder.

Ant. Dieu veuille que ça tourne bien.

[*Il fait un mouvement pour s'éloigner.*

Le Marq. Ah!...Antoine, a-t-on apporté ce coffre que j'ai commandé?

Ant. Il est dans le cabinet de M. le Marquis.

Le Marq. [*à mi-voix.*] Je *compte* y renfermer une somme considérable en or, en diamans...Vous seul saurez où cette cassette sera cachée...Antoine, mon vieil ami, je puis compter sur vous?——

Ant. [*ému.*] A la vie et à la mort!

Le Marq. C'est bien!...plus tard...en cas de malheur, c'est vous qui serez chargé——

Ant. [*les larmes aux yeux.*] Je comprends...mais nous n'*en viendrons*[39] pas là...n'est-ce pas, mon cher maître!

Le Marq. Il faut s'attendre à tout...Cette nuit... quand mes gens seront endormis...*vous vous rendrez* dans mon cabinet...et....[*On ouvre la porte du fond.*] Qui vient là?——

Ant. [*regardant.*] Madame la marquise.

Le Marq. Ah! oui, j'oubliais...Nous avons grand monde à souper...Allez, Antoine...de la prudence... et soyez exact——

Ant. [*en sortant.*] Oui, monsieur.

Scene VII.

Le Marquis, La Marquise, La Baronne de Lorges, Le Président de Chatenay, Clémentine, un Conseiller.

[Les femmes sont coiffées avec de la poudre et des fleurs, souliers à hauts talons, corsages très-minces.]

Le Prés. [*donnant la main à la marquise.*] Eh! le voilà, ce cher marquis?

La Marq. Enfin, monsieur . . . on vous voit donc!——

Le Marq. [*lui baisant la main.*] J'arrive à l'instant même, madame; et j'allais passer dans votre appartement. [*A la baronne.*] Votre santé, belle baronne?

La Bar. [*d'un air languissant.*] Comme *cela*,[40] marquis . . . je suis d'une *maussaderie rebutante* . . . j'ai ma *migraine!*[41]

La Marq. [*allant s'asseoir.*] Oui . . . c'est son jour . . . Venez donc près de moi, *mon cœur!*[42]——

[*Pendant que la marquise parle, le marquis embrasse Clémentine sur le front, et celle-ci va s'asseoir à droite, près de la marquise.*

Scene VIII.

Les mêmes, Léon, puis successivement Le Chevalier de Mircourt, La Comtesse de Moirmant, Le Vicomte de Chailly, un Capitaine aux gardes-Françaises, la Vicomtesse.

Léon. [*accourant sans voir personne.*] Ma cousine! ma cousine! . . . [*Il s'arrête en apercevant sa mère.*] Ah! mon Dieu!

La Marq. [*sèchement.*[43]] Eh bien! qu'y a-t-il donc, monsieur? . . . cet air *évaporé!*[44]

Le Marq. [*lui serrant la main avec bonté. A la marquise.*] Vous l'intimidez, ce pauvre enfant.

Léon. [*se remettant.*] C'est que j'ai vu en bas la voiture de la comtesse de Moirmant, la bonne amie de ma cousine, et je venais l'en avertir. [*Bas à Clémentine.*] J'ai bien autre chose à vous apprendre.

Clém. [*bas.*] Et moi aussi.

Un Laq. [*annonçant.*] M. le chevalier de Mircourt . . . Madame la comtesse de Moirmant! [*Il sort.*

La Marq. [*allant au-devant d'elle.*] Que vous êtes aimable, ma belle!

La Comt. [*à Clémentine.*] Bonsoir, mon cœur . . . [*Elle l'embrasse.*] Vous pardonnez, marquise? . . . J'arrive de la campagne, je suis *faite*[45] comme une folle.

Le Laq. [*annonçant.*] M. et madame de Pramont——
[*Il sort.*

La Marq. Vous venez bien tard.

Le Cap. J'ai cru que nous ne pourrions pas arriver . . . Une foule . . . il paraît qu'il y a du bruit au Palais-Royal.

Le Marq. Encore!

Le Laq. [*annonçant.*] M. le vicomte de Chailly.

Tous. Ah! enfin——

Le Vic. Vous m'attendiez, belles dames? Je suis outré . . . Pour la première fois . . . j'ai mis près d'une heure à venir de Versailles. [*Il baise la main de la marquise.*] [*Au marquis.*] Bonsoir, philosophe ! . . . [*Au président.*] La main, magistrat . . . comment gouvernons-nous notre parlement?

Le Prés. Mais——

Le Vic. [*tournant sur le talon et regardant Léon.*] Eh bien! espiègle . . . nous ne sommes pas encore retournés au collége, à minuit?

Léon. [*bas.*] Ne parlez donc pas de ça . . . Je vous dirai——

Le Vic. [*à Clémentine.*] Et notre charmante cousine? . . . [*S'interrompant.*] A propos, mesdames, vous savez la nouvelle?

Tous. Quoi donc?

Le Marq. Une nouvelle politique?

Tous. Une mode?

Le Vic. Du tout . . . C'est très-sérieux . . . on ne parle que de cela à Versailles . . . comment, ils ont fait fermer l'Opéra, hier!

Le Prés. Oui, vraiment——

La Marq. Jugez, si j'étais furieuse . . . c'était mon jour!

Le Vic. Ça commence à devenir inquiétant . . . Si cela continue . . . il n'y aura plus moyen d'avoir de loges à l'année.

Le Marq. [*avec humeur.*] Eh! mon cher, il est bien question de spectacles!

Le Vic. Comment donc, marquis . . . l'Opéra, c'est la *cheville ouvrière.*[46]

La Marq. Certainement, ça mérite attention . . . [*A la comtesse.*] Où prenez-vous donc vos *falbalas*, mon cœur!

Le Vic. [*aux hommes.*] Voyez-vous . . . l'équilibre politique.

[*Les femmes causent entr'elles; les hommes se forment en groupe et parlent à voix basse en ayant l'air de consulter les journaux qui sont sur la cheminée. Léon s'approche de Clémentine.*

Léon. [*à haute voix.*] Et vous . . . ma cousine . . . quel est votre avis?

Clém. Oh! je n'y comprends rien——

Léon. [*bas.*] Je suis au désespoir——

Clém. [*de même.*] Moi aussi——

Léon. [*de même.*] Je retourne au collége!

Clém. Je ne vais plus au couvent.

Léon. Est-il possible!

Clém. On me marie.

Léon. O ciel! et à qui donc?

Clém. Je l'ignore.

Léon. [*furieux et élevant la voix.*] Quelle tyrannie! . . . Je ne souffrirai pas—— [*Il s'aperçoit que sa mère le regarde.*

Clém. Chut!

La Marq. [*à Léon.*] Qu'est-ce donc?

Le Vic. [*parlant aux hommes.*] Il n'y a qu'un moyen . . . nous formons un camp de cinquante mille hommes——

La Marq. [*parlant aux dames.*] Avec trois *rangs* de *garnitures,*[47] n'est-ce pas?

Le Vic. [*de son côté.*] Nous *cernons* Paris!——

La Marq. [*toujours aux dames.*] Et des bouquets de roses en bas . . . Il faudra que j'essaie——

Un Laq. [*la serviette sous le bras.*] Madame la marquise est servie!—— [*Les dames se lèvent.*

La Marq. [*aux hommes.*] Allons, messieurs . . . assez de politique——

Le Vic. C'est juste!——

La Marq. [*bas au vicomte.*] Après souper, nous nous occuperons de notre grande affaire——

Le Vic. [*bas.*] Quoi donc? . . . ah! oui . . . mon mariage . . . Je savais bien que j'étais venu pour quelque chose.

La Marq. [*donnant la main au président.*] Est-ce que nous n'aurons pas la présidente?

Le Prés. Elle est à Senlis, pour sa santé.

Le Vic. Oui, l'air y est excellent.

La Marq. [*souriant et lui donnant un coup d'éventail.*] Taisez-vous, indigne!

Léon. [*bas au vicomte, en l'arrêtant.*] Deux mots, vicomte, je vous en prie.

[*Clémentine quitte la main du vicomte et sort.*

SCENE IX.

Le Vicomte, Léon.

Le Vic. Que voulez-vous, petit *lutin?*

Léon. [*hésitant.*] Vous consulter sur une grande affaire . . . *Vous ne tenez*[48] *pas au* souper. n'est-ce pas? ni moi non plus!

Le Vic. Diable ! . . . c'est sérieux, à ce qu'il paraît——

Léon. Très-sérieux ! . . . Dites-moi, vicomte, si l'on *contrariait* vos penchans, que vous eussiez dix-sept ans et une *mauvaise tête*[49] . . . qu'est-ce que vous feriez ?

Le Vic. [*gravement.*] Je n'ai plus dix-sept ans . . . . mais j'ai toujours une mauvaise tête . . . . Je résisterais.

Léon. C'est mon intention . . . . [*A mi-voix.*] Vous savez qu'on veut que je sois chevalier de Malthe.

Le Vic. C'est tout simple ![50]

Léon. *A la bonne heure !*[51] . . . . mais moi, je ne veux pas être chevalier de Malte.

Le Vic. Pourquoi ?

Léon. [*en confidence.*] Parce que je suis amoureux.

Le Vic. Eh bien ! . . . . qu'est-ce que *ça fait ?*[52] . . . . est-il *enfant !*[53] . . . . et puisque c'est un *début* . . . . je veux vous *pousser*,[54] moi.

Léon. Ah ! que vous êtes bon !

SCENE X.

Les mêmes, Clémentine. Elle entr'ouvre doucement la porte.

Clém. [*à part.*] Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui demande. [*Elle gagne le cabinet à gauche.*

Le Vic. Nous disons donc que vous êtes amoureux ?

Léon. Comme un fou !

Le Vic. Il y a des obstacles ?

Léon. De terribles !

Le Vic. Des pères . . . . des oncles . . . . des tantes ?

Léon. Mieux que cela !

Le Vic. [*riant.*] *Bah !*[55] à propos, j'épouse votre petite cousine.

Léon. [*étonné.*] Clémentine ?

Clém. [*à part et écoutant du cabinet.*] Qu'entends-je !

Léon. [*à part.*] Allons, je me suis bien adressé.

Le Vic. C'est votre mère qui a arrangé cela . . . . Je ne me souçiais pas *trop* de m'engager . . . . Mais occupons-nous de votre amour . . . . j'adore ces aventures-là . . . . Voyons . . . . quelle est votre belle ?——

Léon. [*embarrassé.*] Je ne puis vous la nommer.

Le Vic. De la discrétion ! . . . . Oh ! il faudra *vous défaire* de cela . . . . Vous me direz son nom ?

Léon. Oui . . . . plus tard . . . . mais . . . . si je ne *prends pas un parti*[56] . . . . nous sommes séparés pour toujours !

Le Vic. Nous en causerons . . . . Je vous donnerai les premiers élémens. [*Fausse sortie.*

Léon. [*vivement.*] Mais si je ne me dépêche pas aujourd'hui . . . . il faudra que j'attende les vacances.

Le Vic. [*revenant sur ses pas.*] Diable ! . . . Avez-vous de l'argent ?

Léon. Oui.

Le Vic. C'est heureux ! . . . Je n'aurais pas pu vous en offrir . . . Où loge-t-elle ?

Léon. Tout près d'ici.

Le Vic. Dans une demi-heure . . . il faut que vous soyez partis.

Clém. [*à part.*] O ciel !

Léon. Vous avez raison . . . Mais quel moyen ?

Le Vic. Je vous prête mes chevaux.

Léon. [*en sortant.*] C'est Antoine qui me cherche . . . Adieu, adieu, vicomte . . . Je n'oublierai pas ce service.

Le Vic. [*le suivant jusqu'à la porte.*] N'oubliez pas non plus de me renvoyer mes chevaux demain matin . . . J'en ai besoin pour mes *emplettes* de noces.

Scene XI.

Le Vicomte, seul, riant.

Ah ! ah ! ah ! parbleu ! l'aventure est charmante ! . . . ça va faire un bruit dans Paris . . . Je ne suis pas fâché *d'y être pour*[57] quelque chose ! . . . Il ira bien, le petit chevalier de Malte . . . Vraiment, c'eût été dommage de ne pas cultiver son heureux naturel . . . D'ailleurs, au *point*[58] où nous *en sommes*[59] avec la famille, je leur devais ça . . . et ils me *sauront gré de*[60] l'avoir *lancé*[61] . . . Chut ! . . . voici la société qui sort de table.

Scene XII.

Le Vicomte, le Marquis, la Marquise, la Comtesse, le Chevalier, la Baronne, le Président, le Conseiller, le Capitaine, la Vicomtesse, et Valets.

La Marq. à une table. [*Au Vic.*] Vous n'avez point paru au *souper*, Vicomte ?

Le Vic. [*s'approchant de la table où est la Marquise.*] Non, Marquise . . . J'étais occupé d'une affaire . . . Je vous conterai cela.

Le Marq. [*à la table opposée à celle de la Marquise.*] Et Clémentine . . . qu'est elle donc devenue ?

La Marq. Elle essaie sans doute sa nouvelle toilette.

[*Elle sonne.*

La Bar. [*jouant.*] Avez-vous entendu ce *tapage* dans la rue ?

La Marq. Je *fais* quatre *fiches!* [63]

Le Chev. Je tiens.

Le Cap. [*jouant.*] Ça se dirigeait vers l'Hôtel-de-Ville.

Le Vic. Bah ! ce n'est rien !

[*Une femme de chambre paraît.*

La Marq. Faites venir ma nièce.

[*La femme de chambre sort.*

Le Prés. au Vic. qui se trouve sur l'avant-scène. [*A mi-voix.*] Ah ! ça . . . c'est donc tout de bon . . . Tu es amoureux ?

Le Vic. [*de même.*] Non . . . La petite est fort riche . . . Je lui donne mon nom . . . elle me donne sa fortune . . . C'est une belle affaire . . . voilà tout.

La Fem. de Chamb. [*rentrant.*] Mademoiselle Clémentine n'est pas chez elle.

Tous. Comment ?

Le Marq. Qu'est-ce que cela signifie ?

La Marq. Appelez Antoine.

Ant. [*en dehors.*] Ah ! mon Dieu ! . . . quel malheur !

La Fem. de Chamb. Le voici.

Scene XIII.

Les mêmes, Antoine, accourant.

Ant. [*d'un air effrayé.*] Monsieur le marquis ! Madame la marquise !

Tout le monde. [*se levant.*] Qu'y a-t-il donc ?

Ant. [*troublé.*] Qui est-ce qui se serait attendu à cela ? . . . M. Léon——

Le Marq. Eh bien ! M. Léon ?

La Marq. Qu'a-t-il fait ?——

Ant. Il vient de prendre sa volée !

Tous. Que dites-vous ?

Ant. J'allais l'emmener . . . comme madame me l'avait ordonné . . . lorsqu'il m'échappe sous le grand vestibule . . . Il me jette Sénèque et Démosthène . . . qu'il avait sous son bras, en me disant: *Tiens, Antoine, je n'ai plus besoin de ces messieurs . . . tu peux les reconduire au collège, sans moi* . . . Je veux l'arrêter . . . Brrrr . . . il s'élance comme un fou dans une voiture qui se trouvait au bas du *perron*[63] . . . Le cocher donne un coup de fouet, et les voilà partis!

Le Vic. [*à part, riant.*] Ah! ah! ah! très-bien——

La Marq. Je ne puis concevoir——

Le Marq. Il était seul?

Ant. [*hésitant.*] Dans la voiture? . . . Non, monsieur—

Le Vic. [*riant toujours.*] C'est là le plus joli!

Ant. Mademoiselle Clémentine . . . y était avec lui——

Le Marq. Clémentine!

La Marq. Ma nièce!

Le Vic. Hein? . . . qu'est-ce qu'il dit donc?

Ant. Elle pleurait . . . Et M. Léon m'a crié en partant . . . "Dis bien à mon père que c'est le vicomte qui m'a conseillé l'enlèvement."

Tous. [*étonnés.*] Le vicomte!

Le Prés. [*riant.*] Comment, vicomte! tu conseilles d'enlever ta femme?

Le Vic. [*étourdi.*] Permettez . . . c'est que je ne savais pas . . . il ne m'avait pas dit . . . C'est une horreur! [*Se frappant le front.*] Ah! mon Dieu! et moi qui lui ai recommandé d'aller *ventre à terre!*[64] il va crever mes chevaux!

La Marq. [*brusquement.*] C'est votre faute, M. le marquis . . . vous étiez d'une faiblesse pour cet enfant.

Le Marq. Et vous d'une sévérité . . . Mais *à quoi bon* ces reproches?——

Air.—*Je n'eus jamais à la croisade.*

Dans un malheur tel que le nôtre,
Que personne n'a pu prévoir,
Nous avons eu tort l'un et l'autre,
Et nous n'avons pas fait notre devoir!—
Convenons qu'à cette aventure,
Qui cause aujourd'hui nos chagrins,
Nous avons tous *prêté les mains*[65]—

Le Vicomte. [*à part.*]
Et moi j'ai prêté ma voiture!

[*Haut.*] C'est égal, marquis . . . ça ne l'excuse pas . . . Votre fils est un *mauvais sujet !*

La Marq. Qu'il faut punir !

Le Marq. Certainement ! ça me regarde . . . Voici le jour . . . Je cours chez le lieutenant de police . . . et une bonne *lettre de cachet*[66] . . . [*On entend un coup de canon dans le lointain ; ils s'arrêtent tous et se regardent.*] Qu'est-ce que c'est que ça ?

Tous. [*avec crainte.*] Ecoutez.

Ant. [*ouvrant la fenêtre.*] Quel tumulte ! . . . Tout le monde court . . . On se rassemble . . . on s'interroge—

[*Les hommes regardent par les fenêtres.*

Plusieurs valets entrent précipitamment.

Prem. Val. [*au président.*] Monsieur ! monsieur, on vous demande au palais.

Deux. Val. [*au capitaine, lui remettant un ordre cacheté.*] C'est de la part de votre colonel.

Trois Val. [*au vicomte.*] Rassemblez votre régiment.—

Tous les Trois. J'y cours, que *se passe-t-il*[67] donc ?

Prem. Val. Je n'en sais rien . . . mais ne perdez pas une minute.

[*Bruit dans la rue. Les femmes effrayées veulent retenir les hommes ; d'autres prodiguent des soins à la baronne, qui se trouve mal ; les officiers et le président sortent en désordre ; la toile tombe.*

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte II.

[Le théâtre représente la cour intérieure d'une prison. Au fond, un parapet, surmonté d'une grille, qui laisse apercevoir une autre cour fermée par un mur, au-dessus duquel on voit plusieurs édifices de Paris. A droite, un corps de bâtiment qui tient à la prison. A gauche, le logement du concierge, ayant une porte à *claires-voies.* Sur le devant de la scène se trouve un *tas* de bois, que l'on a commencé à *scier* ; l'*X*[1] et la *scie* sont à côté, ainsi que des crochets à moitié charges.]

Scene I.

[*Le Vicomte, en robe de chambre blanche, Placide, en costume d'incroyable,*[2] *Prisonniers de différens états, qui sont groupés çà et là dans les cours.*]

Le Vic. [*à Placide.*] Eh bien ! . . . vous disiez donc, M. Placide ?—

Plac. Je vous contais mon aventure . . . C'est bien la plus drôle de chose ! . . . Imaginez-vous, je n'avais jamais vu Paris . . . Mon père me dit un jour : " *Tiens, Placide, la capital forme les jeunes gens . . . Vas-y passer l'hiver, mon garçon . . Autant dépenser ton argent là qu'ailleurs, tu t'amuseras !*" . . . Moi, je me fais habiller à la mode, comme vous voyez, par le premier tailleur de Laval . . . J'embrasse maman qui pleure, papa qui pleure, je pleure aussi, nous pleurons tous comme des imbécilles . . . enfin comme on pleure en famille, et je prends la diligence . . . Je m'en souviendrai toute ma vie ! . . . j'arrive le soir . . . je n'avais pas pris de carte de sûreté, parce que je venais à Paris pour m'amuser . . . On m'arrête, et voilà deux mois que je suis prisonnier d'état.

Le Vic. Alors vous n'avez rien vu ?

Plac. Non ! ah ! si . . . je suis entré dans Paris à neuf heures, du soir ; en traversant le marché Saint-Jean, j'ai aperçu l'arbre de la Liberté . . . et à minuit, j'étais à la Force ![4]—

Le Vic. Vous n'avez pas perdu de temps !

Plac. Et vous, monsieur, qu'est-ce que vous aviez fait pour être ici ?

Le Vic. [*légèrement.*] Oh ! des choses épouvantables ! . . . J'étais allé voir un de mes amis, dans une de ses terres . . . le marquis de Saint-Vallier . . . la marquise venait de partir pour l'Allemagne . . . Je voulais engager mon ami à faire aussi, avec moi, une petite promenade de l'autre côté du Rhin . . . Vous comprenez . . . un voyage de santé, le marquis n'en était pas d'avis ; et pendant que nous délibérions, on nous a arrêtés tous deux . . . ce qui nous a épargné les frais de poste.

Plac. Au moins, vous êtes en pays de connaissance . . . Et puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? . . . car je suis nouveau . . . j'ai été transféré ce matin de la Force à la Conciergerie——

Le Vic. Le vicomte de Chailly.

Plac. Enchanté ! citoyen vicomte !

Le Vic. [*sèchement.*] Hein !

Plac. [*vivement.*] Je veux dire, M. le Vicomte ! . . . Croyez-vous que ça dure long-temps toutes ces bêtises-là ?

Le Vic. Vous appelez ça des bêtises, M. Placide ?

Plac. [*se retournant.*] Voulez-vous dire, *citoyen* . . . s'il vous plaît ? . . . ce n'est pas pour moi . . . mais ces messieurs

paraissent *y tenir* . . . Du reste, M. le Vicomte, votre société me plaît infiniment.

Le Vic. Grand merci . . . mais je ne crois pas que nous restions long-temps ensemble . . . d'un moment à l'autre——

Plac. [*alarmé.*] Vous croyez!

Le Vic. [*légèrement.*] En attendant . . . je vais faire un petit bout de toilette . . . Je serais fâché que ces messieurs me surprissent en négligé . . . Vous permettez——

Plac. Comment donc! . . . en prison, il faut que chacun soit libre——

Le Vic. [*en sortant.*] Quel ennuyeux bavard!

Plac. [*à lui-même, après avoir salué le Vicomte.*] Il est fort aimable, pour un *ci-devant!*[5] . . . Au moins, c'est agréable . . . Mon père qui m'avait recommandé de ne voir que la bonne société . . . Je ne pouvais pas mieux tomber . . . les prisons sont très-bien composées.

Scene II.

Placide, Antoine, [en Commissionaire; il porte un panier rempli de bouteilles, de paquets et de livres; il a des letters ouvertes à la main;] Prisonniers.

Ant. [*à la cantonnade.*] Je vous dis que j'ai déjà été visité aux trois *guichets*——

[*Tous les prisonniers l'entourent.*

Plac. Ah! c'est le commissionnaire; il a l'air *joliment*[6] *bourru!*

Ant. [*brusquement.*] Voyons, quand vous m'étoufferez . . . que diable! . . . donnez-vous donc le temps.

Un Pris. [*à Antoine.*] Ai-je une lettre? . . . Guillaume, *armurier.*

Ant. [*regardant les lettres.*] Section des Droits de l'Homme? . . . Il n'y a rien aujourd'hui . . . Toi, Vertbois . . . du linge . . . Toi . . . du vin . . . Toi, des livres——

D'autres Pris. Et nous?

Ant. Il n'y a rien aujourd'hui . . . [*Les prisonniers s'éloignent, Antoine regarde le bâtiment à droite.*] [*A part.*] Il ne paraît pas! . . . Depuis quinze jours que je suis parvenu à m'introduire . . . impossible de l'approcher——

Des Pris. [*dans la seconde cour.*] Jacques! et nous—

Ant. [*allant à la grille.*] Michel Noirau, section du Mont-Blanc—

Un Pris. Voilà.

Ant. Tiens, une lettre . . . Ton petit se porte bien . . . il va à l'école—

Plac. [*s'approchant en riant.*] Et moi, tu ne m'apportes rien?

Ant. Non . . . mais si tu veux que je passe à ton domicile?

Plac. C'est que la course est un peu longue.

Ant. Ça ne fait rien—

Plac. Voyez-vous . . . Je suis de Laval, en Bretagne . . . et alors—

Ant. Ah! *il fait le farceur*[5] celui-là—

Plac. Que voulez-vous, mon brave homme, je suis venu à Paris pour m'amuser . . . parbleu . . . il faut que je te conte mon arrestation . . . Figure-toi que mon père——

Ant. [*ôtant sa veste.*] Ah! je n'ai pas le temps d'écouter tes *fariboles.*

[*Il va prendre la scie.*]—*On entend le son d'une cloche.*

Plac. Là! il faut rentrer . . . Que c'est désagréable!

Le Concierge, sur le pas[6] *de la porte.* [*Aux prisonniers.*] Allons, remontez.

[*Tous les prisonniers rentrent dans le bâtiment à droite; ceux de la seconde cour rentrent aussi.*]

Plac. [*en rentrant.*] Notre concierge! . . . je reviendrai te conter cela.—

Scene III.

Antoine, Bertrand, ensuite François.

Bert. [*brusquement.*] Comment, ce bois n'est pas encore scié?

Ant. [*se préparant.*] Ecoute donc, les journées n'ont que douze heures . . . [*à part.*] et puis, je fais durer le plaisir: on n'aurait qu'à me changer de cour. [*Apercevant François, qui entre à gauche dans le fond.*] Ah, te voilà, toi . . . salut et fraternité!

Franç. [*s'avançant les mains derrière le dos, et sa pipe à la bouche.*] Je parie que tu causais avec les prisonniers; j'en *mettrais ma main z'au feu!*[7]

Ant. Ah bien! oui . . . c'est bien moi qui irais fraterniser avec des factieux . . . des modérés . . . [*Prenant une bûche.*] A propos . . . je viens de la section . . . Avez-vous changé de noms, aussi, vous autres? . . . ils disent que les anciens ne valent plus rien! . . . Le petit procureur . . . vous savez? il s'appelle *Agrippa!*

Franç. Oui . . . c'est comme moi ! parce que j'étais
rurier d' mon état, et que j' dis queuquefois : J'en met
ma main z'au feu ! . . . ne veulent-ils pas m'appeler *Sc*
. . . mais j' veux pas ; j'aime mieux François . . . on sa
que ça veut dire.

Ant. Scévola ?

Bert. [*allumant sa pipe à celle de François.*] Ou
Scévola . . . parce que dans les temps y a t'évu z'un p
culier que s'a brûlé l' poignet pour la république Romai

Ant. C'est superbe ! mais ça devait le gêner . . .
scier son bois . . . [*Allant à son chevalet.*] Et y a-t-il
nouveau ?

Bert. [*s'asseyant à la porte du bâtiment à droite.*]
conspirations . . . tous les jours—

Franç. Et j' peux pas mettr' la main sur une !—

Ant. On vous en demande donc ?

Franç. Oui . . . J'en avais découvert une l'autre jou
j'en mettrais ma main z'au feu . . . Mais Horatius-C
me l'a *soufflée ?*[8]

Ant. Horatius Coclès ? . . . Ah ! . . . le *ferblantier*
coin[9] . . . qui a un œil *oblique*[10] . . . ah ! ah ! . . . c'est
sournois que ce diable d'Horatius Coclès . . . faut
méfier—

Franç. [*en confidence.*] Malgré ça . . . j'crois que j'
*queuqu'*chose . . . Ce Saint-Vallier qui est là haut—

[*Il désigne le bâtiment à d*

Ant. [*à part.*] Mon maître !

Franç. C'est un agent de Pitt et Coburg.

Ant. Bah !

Franç. [*de même.*] Sa femme est en Allemagne . . .
lui écrit tous les jours.

Ant. [*avec ironie.*] Il écrit à sa femme ! . . . voyez-
cet *exagéré !*[11]

Franç. [*baissant la voix.*] Et puis ce coffre que mon
le *ménuisser* lui a fait *dans les temps,*[11] et dont j'ai fa
ferrures . . . Ça nous a paru suspect ! . . . c'était pour env
des sommes aux puissances *colisées.*

Ant. Vraiment ! [*A part.*] Ah ! c'est le frère du me
sier . . . [*Changeant de ton.*] Et ta femme ? . . . on dit qu
est accouchée ?

Franç. [*d'un air riant.*] *D'la* plus jolie p'tit' fille . . .
moi qui *l'a* nommée—

Ant. Comment que tu l'appelles ?

Franç. Tubéreuse, Carotte, Cornélie. [*On entend du bruit aux guichets.*] Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ant. De nouveaux pensionnaires qui arrivent—

Franç. Et personne pour les recevoir ! . . . [*A Bertrand, qui s'est endormi.*] Hé ! allons donc, au guichet !

Ant. Tu dors . . . Bertrand !

[*Il laisse tomber une bûche, qu'il prend sur son chevalet.*

Bert. [*s'éveillant.*] Quoi ? . . . qu'est-ce qu'il y a ?

Franç. [*l'emmenant.*] Aux guichets ! [*A Antoine.*] Et toi, achève ton bois. [*Ils sortent.*

Scene IV.

Antoine, seul, posant sa scie.

Il n'a pas oublié ce diable de coffre ! c'est que ce serait un *fier*[12] coup . . . pour le comité des recherches ! Cinq cent mille francs en or, et tous les diamans de la famille ! . . . heureusement . . . il n'y a que moi au monde qui sache où il est . . . M. le marquis lui-même l'ignore. [*Il regarde autour de lui.*] Quand on l'a arrêté à Saint-Vallier, je me suis douté qu'on ne *tarderait* pas à revenir pour tout prendre . . . J'ai *enfoui* le coffre dans un endroit du château, et ils seront bien *fins* s'ils le trouvent . . . [*Il s'arrête.*] Mais avant tout . . . faut le sauver . . . faut le tirer d'ici . . . et ce n'est pas facile . . . à moi seul ! . . . A qui me fier . . . je sais bien qu'il y a encore plus de braves gens qu'on ne croit . . . mais c'est qu'ils ont peur . . . voilà le pis . . . [*Il charge ses crochets.*] Chargeons toujours mes crochets . . . en montant du bois, je pourrai peut-être le prévenir . . . [*François paraît dans la seconde cour, et a l'air de l'observer. Jacques l'aperçoit.*] Je crois qu'on m'écoute . . . Vite le petite *refrain* patriotique ; ça ne peut pas nuire.

[*Il chante en plaçant les bûches.*

" Mais au premier son du tambour."

[*Bas.*] J'ai plus envie de pleurer que de rire—

[*Chantant.*] " On sacrifie
" A sa patrie
" Son bien, sa vie et son amour !"—

[*Parlant.*] *C'est-il désagréable*[13] . . . mais *faut hurler avec les loups !*[14]—

[*Chantant plus fort.*] " Son bien, sa vie et son amour."

[*On entend du bruit dans la coulisse.*

Qui vient là ?

Scene V.

Antoine, Léon, en uniforme de brigadier de hussards, Bertrand.

Bert. [*sur le pas de la porte.*] Eh! dis donc, camarade ...et ton sabre?—

Léon. [*sans voir Antoine.*] Le voici ... [*Il le lui donne. Bertrand sort.*] C'est bon!... fermez vos portes ... Je ne serai pas toujours sous clef!

Ant. [*regardant de côté.*] Un soldat!

Léon. [*frappant du pied.*] Enfermer les défenseurs de la patrie!——

Ant. [*écoutant.*] Eh! mais ... je ne me trompe pas ... cette voix——

Léon. Patience! ... ça ne peut pas durer long-temps!... Si l'armée se fâche *une bonne fois* [15]——

Ant. [*s'approchant.*] C'est *bien* [16] lui ... Monsieur Léon!——

Léon. Que vois-je? ... Antoine! ... c'est toi, mon vieil ami—— [*Il lui saute au cou.*

Ant. Pas de bruit——

Léon. Et que fais-tu en prison? ... sous ce costume? qu'est-ce que cela signifie?

Ant. Je n'y suis pas pour mon compte ... Je vous expliquerai cela ... Mais vous ... je vous croyais encore en Belgique?

Léon. Bah! ... est-ce que nous restons en place! ... Depuis que mon escapade a mis contre moi presque toute ma famille, et que je me suis *engagé*,[17] j'*ai vu du pays* [18]... et j'*en ai fait voir aux autres.*[18]

Ant. Vous arrivez de l'armée?——

Léon. Des Pyrénées-Orientales.

Ant. Vous avez été si loin que ça?

Léon. Oh! nous irons bien plus loin encore!

Ant. [*avec admiration.*] Et vous vous êtes battu?——

Léon. Comme un diable!

Ant. [*émerveillé.*] Vous-même ... un enfant que j'ai vu naître!——

Léon. [*avec enthousiasme.*] Ah! maintenant ... il n'y a plus d'enfans! ... Si tu voyais nos soldats de quinze ans! ...il n'y a pas de *vieilles moustaches* [19] qui *tiennent* [20] devant *eux* ... Aussi quels succès! ... que de victoires immor-

telles ! . . . Ah ! ça . . . tu ne me parles pas de mon père, de ma mère ! . . . Comment se portent-ils ?

Ant. [*à part.*] Ah ! mon Dieu ! comment lui cacher—

Léon. Sont-ils toujours à Saint-Vallier ?

Ant. [*embarrassé.*] Madame la Marquise fait un petit voyage, et . . . [*Voulant détourner la conversation.*] A propos . . . pourquoi vous trouvez-vous donc en prison ?

Léon. [*haussant les épaules.*] Est-ce qu'ils le savent eux-mêmes ! . . . Je suis venu avec le brave Desaix, apporter la nouvelle d'une victoire du Général Marceau . . . En déjeûnant dans un café . . . je me *suis permis* quelques plaisanteries sur le représentant du peuple qu'on nous a envoyé là-bas . . . Dix minutes après, j'étais en route pour la Conciergerie . . . Mais, tu ne m'as pas dit ?——

Ant. [*l'interrompant.*] Et Mademoiselle Clémentine ?

Léon. Elle est chez une bonne parente . . . Tu sais que nous sommes mariés . . . Pauvre petite femme ! . . . J'irai la rejoindre à la paix.

Ant. Diable ! elle a le temps d'attendre !

Léon. Je la présenterai à mon père !——

Ant. Il ne voudra pas vous recevoir . . . Vous savez——

Léon. *Du tout*[21] . . . Il m'a pardonné . . . [*Tirant une lettre de sa ceinture.*] *Vois plutôt*[22] cette lettre qu'il m'a écrite . . . il y a neuf mois.

Ant. [*prenant la lettre et s'apprêtant à lire.*] Neuf mois ! [*Il soupire.*

Léon. [*l'observant.*] Mais qu'est-ce que tu as donc ? Cet air de mystère, d'embarras . . . Réponds-moi . . . Antoine . . . où est mon père ?

Bert. [*en dehors.*] Jacques. [*Musique.*]

Ant. [*serrant vite la lettre et retournant à ses crochets.*] Le concierge ! . . . éloignez-vous . . . j'irai vous rejoindre—

Léon. [*près de lui.*] Non ! je ne te quitte pas que tu ne m'aies dit où est mon père . . . Ton silence me fait trembler . . . et——

Ant. [*le faisant passer de côté.*] Eh bien ! . . . ayez l'air de m'aider.

Scene VI.

Les mêmes, Bertrand.

Bert. [*traversant le théâtre.*] Allons donc, Jacques ; ce bois——

Léon. [*à part, étonné.*] Jacques!

Ant. [*fait signe à Léon de se taire et met les crochets sur son dos.*] Voilà! voilà!... C'est que ce jeune hussard me contait nos victoires... ça fait plaisir!——

Bert. C'est bon! n'oublie par la chambre de Saint-Vallier.

[*Il ouvre la porte du bâtiment qui est en face le guichet et disparaît.*]

Léon. [*frappé d'étonnement.*] Mon père!

Ant. [*à mi-voix.*] Silence!

Léon. Il est ici?

Ant. Je voulais vous le cacher——

Léon. Grands Dieux!

Ant. Calmez-vous!

Léon. [*hors de lui.*] Ses jours sont menacés! Je veux le voir.

Ant. [*vivement.*] Eh bien!... eh bien! vous le verrez... mais, au nom du ciel... pas d'imprudence... ou vous nous perdez tous... Suivez-moi.

[Musique. *Antoine fait signe à Léon de le suivre, et après avoir regardé s'ils ne sont pas observés, ils sortent par la même porte que Bertrand.*]

[Le théâtre change et représente une salle commune aux prisonniers. Au fond, des fenêtres garnies de barreaux de fer, avec un grand poële, une chaise et des bancs.]

Scene VII.

Le Marquis, seul, entrant par la porte à droite.

[Habit très-simple, cheveux dépoudrés; il regarde un papier qu'il tient à la main.]

De la part de Léon!... de Léon!... c'est inconcevable!... Tous les quinze jours... mille francs en assignats... avec ce seul mot... [*Il regarde encore.*] Ce n'est pas l'écriture de mon fils... Comment a-t-il pu me faire parvenir... Il sait donc que je suis ici... Il a donc quitté l'armée!... Je *m'y perds!* [23]——

[*Il s'assied et paraît réfléchir.*

Scene VIII.

Le Marquis, Antoine, Léon, entrant par la porte à gauche.

Ant. [*bas à Léon.*] Prenez garde... on nous suivait... [*Il regarde de côté.*] Il est passé... [*Il s'approche*

la poële et jette brusquement son bois.] Pardon, excuse . . . Je te dérange peut-être ?——

Le Marq. [*sans tourner la tête.*] Non, mon ami.

Léon. [*à Antoine.*] C'est lui !

[*Il veut s'élancer vers son père.*

Ant. [*le retenant.*] Attendez——

[*Ils s'approchent doucement, et écoutent.*]

Le Marq. [*à lui-même.*] J'ai fait le sacrifice de ma vie . . . mais partir ! . . . sans revoir ma famille ! . . . sans avoir embrassé mon pauvre Léon !

Léon. [*à voix basse.*] Il a prononcé mon nom !

Le Marq. [*de même.*] Il ne saura pas que mes dernières pensées étaient pour lui . . . il ne sera pas là . . . pour recevoir ma bénédiction !——

Léon. [*se jetant aux pieds du marquis, et lui baisant les mains.*] Mon père ! il est près de vous.

Le Marq. [*se levant.*] Que vois-je . . . Léon ! [*Il l'embrasse à plusieurs reprises.*] Cher enfant ! je ne suis donc plus seul . . . séparé de tous les miens . . . J'ai revu mon fils !

Ant. [*derrière lui et à mi-voix.*] Plus bas, M. le marquis !——

Le Marq. [*très-étonné.*] Antoine aussi ! . . . est-ce un rêve ?——

Ant. [*avec âme et lui baisant les mains.*] Non, non . . . mon cher maître . . . C'est votre vieil Antoine ! . . . Depuis huit mois, je cherche vainement les moyens d'arriver jusqu'à vous.

Le Marq. [*les serrant tous deux dans ses bras.*] Ah ! voilà qui console de tout ! . . . [*A Léon.*] Cher enfant ! j'espérais te revoir . . . Ce billet que j'ai reçu . . . Mais il faut que je te gronde . . . Comment as-tu fait pour m'envoyer tant d'argent ? . . . un soldat !

Léon. [*étonné.*] Que voulez-vous dire ?

Ant. [*à part.*] Ah ! mon Dieu ! . . . de quoi va-t-il parler !——

Le Marq. Tout-à-l'heure encore . . . je viens de recevoir——

Léon. Ce n'est pas moi . . . je vous le jure . . . Depuis un an, nous ne sommes pas payés . . . et sans vos secours généreux——

Le Marq. Mes secours ! . . . Je ne pouvais disposer de rien——

Tous Deux. O ciel ! . . . qui donc ?

[*Ils regardent Antoine en même tems.*

Ant. [*voulant retourner à son bois.*] Oh! là, là ! [*Haut.*] J'vas toujours ranger mon bois !——

Léon. [*l'arrêtant.*] Un moment !

Ant. Prenez donc garde ! . . . vous allez déchirer ma *carmagnole.*[24]

Le Marq. *Il se trouble !*[25]

Léon. C'est lui, mon père !

Le Marq. [*lui prenant la main.*] Antoine !

Ant. [*ému, et les regardant timidement.*] Eh bien ! . . . vous aurais-je offensé ? si mes petites économies——

Tous deux. [*l'embrassant.*] Mon ami !——

Ant. Ne m'avez-vous donc pas nourri pendant trente ans ? . . . ne dois-je pas tout à vos bontés ? . . . [*Essuyant une larme.*] Laissons cela ; nous ne sommes pas ici pour nous attendrir . . . mais pour vous sauver.

Le Marq. Me sauver !

Ant. [*vivement et à mi-voix.*] Oui ; j'ai tout prévu . . . mes mesures sont prises . . . et demain soir——

Le Marq. [*lui prenant la main.*] Demain ! . . . il ne sera plus tems !——

Tous deux. Comment ?

Le Marq. [*avec calme.*] Je parais aujourd'hui devant mes juges ! [*Ils frémissent.*

Léon. [*atterré.*] Aujourd'hui——

Le Marq. Calme-toi, cher enfant !

Scene IX.

Les mêmes, Le Vicomte, habillé et coiffé comme en 88,[26] *mais sans épée.*

Le Vic. [*avec gaîté, un papier à la main.*] Tenez, marquis, voilà une chanson faite par un *détenu* . . . elle est d'une gaîté folle . . . Il faut que je vous la chante . . . [*Apercevant Léon.*] Eh ! je ne me trompe pas ! le chevalier en prison ! . . . et Antoine aussi ! . . . Te voilà comme les gens comme il faut——

Léon. [*distrait.*] Monsieur le vicomte !——

Le Vic. Embrassons-nous donc, mon petit chevalier de Malthe ! . . . c'est-à-dire . . . chevalier de Malthe . . . ce n'est *pas* tout-à-fait là l'uniforme de l'ordre.

Léon. Monsieur !——

Le Marq. Pouvez-vous songer à plaisanter!——

Le Vic. Ma foi! . . . c'est par habitude, car je vous jure que je n'en ai pas envie . . . [*Au marquis, avec un regard expressif.*] Vous savez . . . c'est pour aujourd'hui . . . Vous avez reçu aussi un *chiffon* de papier . . . [*Il tire de sa poche un papier qu'il* chiffonne.] le *relevé*[25] de tous nos crimes.

Ant. Et de quoi vous accuse-t-on?

Le Vic. [*le passant a Léon.*] Toujours la même chose . . . d'entretenir des intelligences avec les ennemis de la nation . . . *c'est de rigueur*[26] . . . De *porter de la poudre* et des boucles d'argent . . . [*Regardant ses pieds.*] Non . . . non . . . ils se trompent . . . celles-ci sont d'acier . . . on m'a pris les autres, pour les déposer sur l'autel de la patrie.

Ant. [*lisant par-dessus l'épaule de Léon.*] Accusé d'avoir fait passer de l'argent à son frère . . . émigré. [*Avec un mouvement d'horreur.*] Ah!——

Léon. [*sortant de son accablement.*] Voilà donc notre récompense! tandis que nous versons notre sang pour les défendre . . . ils proscrivent nos familles . . . ils assassinent nos parens! . . . Eh bien! . . . qu'ils cherchent des soldats . . . Je ne le suis plus!

Ant. Que dites-vous?

Le Vic. Il a raison!——

Le Marq. [*vivement.*] Mon fils! . . . et la France! . . . la France! . . . parce qu'elle est opprimée par quelques misérables qu'elle désavoue . . . a-t-elle donc perdu ses droits à tes yeux? N'est-elle plus ton pays? . . . La verras-tu tomber sous le joug de l'étranger?

Leon. [*comme frappé d'une idée subite.*] Attendez! . . . quel espoir! . . . oui! . . . [*Au marquis et au vicomte.*] Vous serez sauvés!——

Tous. Comment?

Le Marq. Quel est ton projet?

Leon. [*avec feu.*] Vous le saurez . . . Le général Desaix est à Paris . . . Il va me réclamer . . . Ses amis, ses braves camarades . . . Kléber, Kellermann, Joubert . . . et tant d'autres, l'espoir et la gloire de la France, peuvent me seconder . . . Nous serons près de vous, devant vos juges . . . C'est moi qui vous défendrai . . . et s'ils osaient *attenter à vos jours*!——

Ant. Il va faire un *soulèvement.*——

Franç. [*paraissant à la porte à gauche.*] Un soulèvement! . . . Hein?

Tous. [*avec effroi.*] Silence!

[Musique. *Ils restent immobiles à leurs places. Antoine range son bois.*

Scene X.

Les mêmes, François, les observant.

[La musique continue jusqu'à la Scène XI.]

Franç. [*à part.*] N'ayons pas l'air... Mais il y a quelque chose... J'en mettrais ma main... [*Haut.*] Le jeune Léon, brigadier d'*huzards*?

Léon. C'est moi.

Franç. [*lui remettant un papier.*] Tiens!... tu es libre... Ton général t'attend... et la patrie t'appelle.

[*Il feint de traverser le théâtre, et se cache derrière la porte à droite.*

Léon. Je m'éloigne!... [*à voix basse.*] Mais c'est pour veiller sur vos jours.

Le Marq. [*de même.*] Adieu, ne m'embrasse pas... on pourrait te voir... Surtout point d'imprudence!

Léon. [*lui baisant la main à la dérobée.*] Antoine, ne quitte pas mon père! [*Prenant la main du vicomte.*] Nous nous reverrons, vicomte!

Le Vic. Je ne le pense pas... mais je vous remercie de l'intention, chevalier... Je vais vous reconduire jusqu'au guichet... Vous m'excuserez si je ne vais pas plus loin——

Léon. [*de loin, à son père, qui lui tend les bras.*] Adieu!

[*Ils sortent.*

Scene XI.

Le Marquis, Antoine, François, caché.

Franç. [*ayant remarqué les adieux de Léon.*] Ah!——

Ant. [*suivant des yeux Léon et le vicomte*] Il réussira!

Le Marq. Je ne m'en flatte pas... mais il ne faut avoir rien à se reprocher... [*Regardant de tous côtés, et à voix basse.*] Antoine!

Ant. [*jetant un coup-d'œil rapide autour de lui.*] Monsieur le marquis? [*François montre sa tête.*] Vous semblez inquiet——

Le Marq. [*à voix basse.*] J'en conviens... Un papier que, jusqu'à présent, j'ai eu le bonheur de soustraire à tous

les yeux . . . mais, devant mes juges, si on le trouvait *sur moi* . . . je serais perdu sans ressource.

Ant. Comment?

Le Marq. C'est une lettre de M. de Calonne.

Ant. Je vais la jeter au feu.

Le Marq. Non, non . . . c'est une partie de la fortune de mes enfans . . . elle contient une reconnaissance.

Ant. Eh bien! donnez-la moi . . . je me charge de la mettre en sûreté . . . Je puis sortir quand je veux . . . ainsi——

Le Marq. [*la cherchant dans son sein.*] Regarde si personne n'est là.——

Ant. [*regardant a gauché.*] Personne!——

Le Marq. [*étendant la main.*] La voilà!——

[*Au moment où Antoine se retourne pour prendre la lettre, François, qui s'est avancé* à pas de loup, *la saisit.*

Franç. Un moment!

Le Marq. et Ant. [*reculant.*] Dieux!

Franç. Pour le coup, je tiens ma conspiration, et on ne me la soufflera pas, celle-ci—— [*Il ouvre la lettre.*

Ant. [*à part.*] Nous sommes perdus!——

Franç. [*tournant la lettre dans tous les sens.*] [*Après un silence.*] Quel dommage que je ne *sache* pas lire!

Ant. [*à part.*] Quel bonheur!

Scene XII.

Les mêmes, Placide, qui est entré sur les derniers mots de François.

Plac. [*étourdiment.*] Vous avez quelque chose à lire? . . . Me voilà . . . à votre service!——

Ant. [*à part.*] Que le diable l'emporte!

Franç. [*à Placide.*] Tu sais lire, toi?

Plac. Je crois bien![27] . . . C'est moi qui lisais toutes les lettres de papa, à Laval.

Ant. [*à part et regardant le marquis.*] Comment empêcher!——

Franç. Eh bien! tu vas me déchiffrer ça.

Ant. [*bas à François.*] Tu te fies à lui?

Franç. Ça ne te regarde pas.

Ant. [*de même.*] Un homme qui sait lire, c'est un *suspect*[28] . . . Il porte de la poudre.

Franç. Silence!——

Ant. [*à part.*] Que faire? . . . Ah! la lettre à son fils.

[*Il la tire de sa poche et suit les mouvemens de François, qui s'est rapproché de Placide.*

Franç. [*à Placide.*] Du reste, n'crois pas m'tromper . . . j'en sais assez pour deviner . . . Si tu lis juste . . . tu seras *pour quelque chose*[29] dans la conspiration.

Plac. [*effrayé.*] Comment, dans la conspiration?

Franç. Dans la découverte . . . de la conspiration——

Plac. A la bonne heure!

[*En ce moment, Antoine, qui s'est approché, jette devant lui, d'une main, la lettre du marquis à Léon, et saisit legèrement de l'autre main, celle que François tient encore; il la cache precipitamment derrière lui, et montre du bout du doigt la lettre qui est à terre. Ce mouvement doit être très-rapide.*

Ant. [*à François.*] Tiens! tiens! tu laisses envoler ta conspiration——

Franç. [*se précipitant dessus.*] Morbleu! [*Il la ramasse et regarde Antoine avec défiance. Celui-ci a les yeux en l'air et ne paraît pas s'occuper de ce qui se passe.*] [*A Placide.*] Mets les points sur les *i*[30]——

Plac. [*lisant*] "Mon cher fils."——

Le Marq. [*à part étonné.*] Qu'entends-je?——

Plac. Tiens! . . . c'est à son fils qu'il écrit . . . Mon père devrait bien *en* faire autant . . . Enfin, depuis deux mois que je suis parti de Laval——

Franç. [*a Placide.*] Veux-tu lire!

Plac. [*lisant.*] "Je suis loin de te blâmer d'avoir défendu ton pays"——

Franç. [*étonné.*] Comment, il y a ça?

Plac. Eh bien! voilà un drôle de conspirateur!

Le Marq. [*surpris et à part.*] C'est ma lettre à Léon!

Ant. [*après avoir fait un signe d'intelligence au marquis.*] Faut voir . . . parce que queuque fois, c'est comme ça en commençant, et puis . . . [*à Placide.*] Continue.

Plac. [*lisant.*] "Le premier devoir d'un Français . . . . . est de sacrifier ses jours au salut de sa patrie."

Ant. Qu'est-ce que tu dis?

Plac. [*répétant.*] "Au salut de sa patrie! . . ."

Ant. [*de même, avec emphâse.*] Au salut de la patrie!

Plac. C'est superbe!

Ant. [*à François.*] Qu'est-ce que tu viens donc nous *chanter*,[31] avec ta conspiration?

Franç. [*stupéfait.*] Mais——

Ant. [*s'animant.*] Voilà comme on *compromet*[22] les braves gens!

Plac. [*de même.*] Oui, voilà ceux qu'on arrête!... C'est comme moi! est-ce que je devrais être ici?... Après m'être si bien montré dans mon département!...enfin, je suis le premier qui ai mis un homme à ma place pour aller repousser les Prussiens.

Ant. [*s'échauffant aussi, à François.*] C'est-à-dire que c'est toi qui conspires dans ce moment-ci.

Franç. Comment?

Plac. Il a raison... tu conspires, je t'en préviens——

Ant. Et si on te dénonçait?——

Plac. Ah!... ça serait drôle, s'il allait en prison!... Il serait obligé de se surveiller lui-même... Continuons——

Franç. [*lui arrachant la lettre.*] C'est assez!... je m' la f'rai ach'ver par un autre.

Ant. [*bas au marquis.*] Il n'y a rien de dangereux?

Le Marq. [*bas.*] Non!——

Franç. [*qui s'est aperçu de ce mouvement.*] Hum!... Quant à toi, tu auras à répondre d'tes principes... J'suis *t'imbu*[23] qu' tu n'es point... ce que tu es... on prétend que t'est ici sur un faux nom... J'éclaircirai la chose, et j'en ferai un rapport circonstanciel.

Ant. [*pendant qu'il sort.*] Et toi... ça n'empêche pas que tu conspires!—— [*François sort.*

Scene XIII.

Le Marquis, Antoine, Placide.

Ant. [*à mi-voix.*] Encore une de sauvée!

Le Marq. Mais ses menaces, mon ami?——

Ant. C'est bien cela qui m'occupe maintenant!——

Plac. [*regardant par une fenêtre du fond.*] Dieu! que de monde dans la cour!... Il y a quelque nouvelle, c'est sûr!——

Scene XIV.

Les Mêmes, Le Vicomte, suivi de plusieurs Prisoniers, qui arrivent avec empressement.

Le Vic. Ah! marquis, vous savez ce qui passe!

Le Marq. Non, vraiment!——

Ant. Quoi donc ?

Tous. [*s'approchant du vicomte.*] Qu'est-ce que c'est ?——

Le Vic. Mes amis, dans une heure nous pouvons être libres.

Tous. Libres !

Plac. Ah ! bien, par exemple, je pars tout de suite pour Laval ; je verrai Paris une autre fois.

Tous. Silence ! taisez-vour donc !

[*Ils entourent le vicomte et le marquis.*

Le Marq. Eh bien !

Le Vic. [*à voix basse.*] Un grand événement se prépare : nos oppresseurs sont enfin tombés ; on assure qu'ils sont arrêtés——

Ant. Est-il possible ?

Le Vic. Tout Paris est sur pied : on se rassemble de tous côtés, et . . . [*On entend le tambour dans l'éloignement.*] Tenez ! entendez-vous le tambour ?

Ant. Oui, vraiment . . . Quel bonheur ! [*Au marquis.*] Mon cher maître, je cours aux informations ; je vous *tiendrai au courant.*[34]

[*Il sort au moment où Leblanc entre de l'autre côté.*

Scene XV.

Les Mêmes, Leblanc.

Le Vic. Eh ! parbleu ! voici quelqu'un qui nous arrive, qui nous en apprendra davantage.

Le Marq. Eh ! c'est Leblanc, mon ancien fermier ! . . . Ce que l'on *vient de* nous apprendre est-il vrai ? Un mouvement dans Paris ?——

Leb. Oui, M. le marquis . . . Tout ce que je sais, c'est que les *sections*[35] ont pris les armes ; mais arrêté ce matin même, je ne puis vous donner aucun détail——

Le Marq. Comment ? . . . vous en prison !——

Leb. Cela vous étonne !——

Le Marq. Non . . . Je sais que vous êtes un honnête homme, mais il me semble que vos opinions, vos principes . . . devaient vous *mettre à l'abri*——

Leb. A l'abri ? . . . au contraire !——

Le Marq. En auriez-vous changé ?

Leb. Jamais ! Ce que je désirais il y a quatre ans, je le veux encore . . . des lois égales pour tous, le bon ordre, la *justice* . . . Ces gens-ci n'entendent pas cela, et je ne pouvais

manquer d'être leur ennemi. J'y mourrai peut-être . . . mais n'importe, quelque chose me dit que nos enfans recueilleront le fruit de nos sacrifices.

Le Vic. Allons, vous êtes un fou . . . un extravagant!——

Plac. C'est clair . . . Quand on a ces principes-là, on reste chez soi.

Le Vic. Il n'y a plus qu'un moyen, c'est de revenir bien vite où nous en étions.

Leb. Un moment!

Le Marq. Eh! mon pauvre Leblanc, je me suis flatté comme vous; mais tous mes rêves sont évanouis . . . Qu'espérez vous encore?

Leb. Un meilleur avenir.

Le Marq. Impossible!

Leb. La raison——

Le Marq. [*avec force.*] Ils la repoussent . . . voilà où nous ont mené toutes vos belles idées!——

Leb. [*vivement.*] Ce ne sont pas les miennes.

Le Vic. Ma foi, *c'est tout comme.*[36]

Le Marq. Et vous feriez bien d'y renoncer.

Leb. [*vivement.*] Moi?

Le Marq. [*de même.*] Sans doute——

Leb. Pour revenir aux anciens abus!——

Le Marq. [*s'animant.*] Monsieur Leblanc!

Leb. [*de même.*] Monsieur le marquis!

Le Marq. De pareilles opinions . . .

Leb. [*avec force.*] Je ne les abandonnerai jamais!——

Le Marq. [*avec emportement.*] Eh bien! gardez-les . . . et ne me parlez plus!

Scene XVI.

Les Mêmes, Bertrand, un papier à la main; François, un Agent du Tribunal, Hommes armés.

[Tout le monde se tait dès qu'ils paraissent.]

Bert. [*lentement.*] Pierre Leblanc, cultivateur.

Leb. Voilà!

Bert. Jules de Saint-Vallier——

Le Marq. C'est moi!——

Bert. [*hésitant et avec émotion.*] On vous attend au tribunal.

[*Musique. Tous les prisonniers sont frappés de terreur; le marquis et Leblanc se regardent avec calme.*

Le Vic. [*à part.*] C'était un faux espoir!

Leb. [*avec sensibilité.*] Monsieur le marquis . . . tout-à-l'heure . . . je vous ai peut-être offensé?——

Le Marq. [*lui ouvrant ses bras.*] Mon ami!

[*Leblanc s'y précipite. Ils se tiennent embrassés quelques instans: tout le monde les regarde avec intérêt. La musique continue, le marquis se remettant à Leblanc.*

Allons! . . .

Le Vic. [*prenant la main du marquis.*] Marquis, je ne vous quitte pas!

[*Ils font un pas pour sortir par la gauche; au même moment, Antoine accourt du côté opposé.*

Ant. Que vois-je . . . Ils l'emmènent! . . . mon cher maître!

Le Marq. [*lui tendant les bras.*] Antoine!

[*Antoine veut le suivre.*

Franç. [*l'arrêtant.*] Un moment. Reste-là, tu es arrêté.

[*Antoine fait un pas pour aller à lui, les soldats croisent la baïonnette sur un signe de l'agent.*

Ant. [*accablé.*] Tout est perdu!

[*Le marquis lui fait un signe d'adieu. Antoine lui tend les bras. La toile tombe au moment où le marquis, Leblanc, et le vicomte sont près de la porte. Les prisonniers sont groupés au fond.*

FIN DU SECOND ACTE.

Acte III.

[Le théâtre représente l'entrée d'un joli jardin, dépendant d'une manufacture. On voit dans le fond, à travers les arbres, de petites fabriques, une *pompe à feu*[1] sur le bord d'une rivière, et dans *l'éloignement* un vieux château en ruines. A gauche, sur le second plan, un pavillon avec ce mot au-dessus de la porte: Concierge. Au troisième plan, du même côté, est la grille d'entrée; à droite, une table de jardin et une chaise.]

Scene I.

Henriette, venant du jardin, Madeleine, sortant du pavillon.

Hen. Madeleine! Madeleine!

Mad. C'est vous, mamzelle Henriette . . . comment déjà

levée ! . . . Est-ce que vous allez aussi aux élections ? . . . vot' papa, M. Leblanc, vient de partir.

Henr. Oh ! ce n'est pas cela qui m'occupe . . . mais ce que tu m'as conté hier . . . j'ai rêvé toute la nuit de prison, de tribunal . . . de cette pauvre famille de Saint-Vallier . . . Ah ! que nous sommes heureux de n'avoir pas vu tout cela ! . . . Et comment se porte ton oncle, ce bon Antoine ?

Mad. Pas trop mal, mamzelle . . . dam', à son âge, à quatre-vingt-dix ans . . . c'est encore étonnant qu'il soit aussi bien conservé.

Henr. Et sa tête ?

Mad. Bien doucement . . . imaginez-vous que, même à présent, il n'y a pas d'jour qu'il n'veuille partir pour aller r'joindre ses maîtres.

Henr. Pauvre homme ! ... il avait donc *perdu* tout-à-fait *la raison ?* [2]

Mad. Oh ! tout-à-fait . . . La mort du marquis . . . celle de son pauvre petit Léon . . . c'a été le dernier coup pour lui . . . d'puis c'moment-là . . . *plus de*[3] mémoire . . . plus d'idées !

Henr. Il a dû être bien heureux cependant, quand mon père l'a nommé concierge de sa manufacture . . . de se retrouver chez le fils de ce bon Pierre Leblanc . . . l'ancien fermier de ses maîtres ? . . . de revoir ce château qui leur appartenait——

Mad. Oh ! oui . . . il le regarde souvent avec un plaisir . . . puis tout-à-coup, c'est drôle, il a l'air de chercher quelque chose——

Henr. Ah ! sans doute . . . ceux qu'il aimait——

Mad. T'nez, t'nez . . . les entendez-vous crier ! ils reviennent des élections . . . j'vas voir si mon oncle est réveillé.

[*Elle entre dans le pavillon.*

Scene II.

Henriette, Leblanc, Le Vicomte. Ces deux derniers entrent en se disputant.

Le Vic. [*Costume un peu Gothique, perruque poudrée, &c.*] C'est un choix détestable !

Leb. Excellent . . . au contraire !——

Le Vic. Un *cerveau brûlé !* [4]

Leb. Du tout! . . . un honnête homme, dévoué au roi . . . à nos institutions . . . aux intérêts de la France.

Le Vic. Ah! voilà le grand mot . . . les intérêts de la France . . . C'est comme ça qu'on a tout perdu! . . . du reste, il est nommé . . . c'est fini . . . mais la preuve que j'avais raison, c'est que j'ai été seul de mon avis . . . et je soutiens—

Henr. [*s'avançant gaîment.*] Eh bien! mon parrain, vous ne me dites rien . . . vous ne m'embrassez pas?

Le Vic. [*l'embrassant.*] *Si fait*[5] . . . Bonjour, ma chère enfant . . . Je *soutiens* moi . . . Elle embellit tous les jours. . . Je soutiens que . . . Qu'est-ce que *je voulais dire?*[6] . . . Tu m'as fait perdre le *fil* de mon discours . . . c'est dommage, parce que j'allais confondre ton père . . . Du reste, je te *préviens*[7] qu'il n'y a plus moyen de vivre avec lui . . . il me donne des attaques de goutte, et j'aime mieux en avoir pour un verre de champagne . . . c'est plus agréable!

Leb. [*riant.*] Oui, le champagne est la seule chose qui n'ait pas dégénéré en France, n'est-ce pas mon cher ami?

Le Vic. Ma foi, c'*est tout au plus*[8] . . . ils nous en font avec du vin de Bourgogne . . . il est très-bon, cependant . . . et si on ne s'était jamais permis que de ces invention là . . . mais le caractère national est perdu! . . . plus de gaîté, plus d'amabilité . . . nos jeunes gens ont cinquante ans, avant d'avoir de la barbe.

Air.—*A soixante ans.*

A six ans, un enfant sait lire,
A douze, il a fini ses cours;
A seize, il se mêle d'écrire
Sur les affaires de nos jours—
Sur le budjet ils font tous des discours!
Puisqu'aujourd'hui, grâce aux destins propices,
L'enfance a tant de gravité,
Je voudrais qu'il fût arrêté
De réunir le bureau des nourrices
A ceux de l'Université!

Leb. [*riant.*] Vous vous plaignez de ce qu'ils sont trop sages——

Le Vic. Il font tous de la politique!

Leb. Cela vaut mieux que de faire des dettes, comme autrefois.

Le Vic. Le grand mal! . . . on ne les payait pas! . . . Et les femmes, qui étaient l'âme de la société . . . on ne s'en occupe plus . . . Cependant il y en a encore de fort jolies . . . C'est une des choses qui se soutiennent . . . comme le Champagne.

Henr. [*souriant.*] C'est bien heureux que vous nous accordiez cela, mon parrain.

Le Vic. C'est-à-dire . . . je vous accorde . . . je vous accorde . . . il n'y en a plus comme autrefois . . . Si vous aviez vu Mademoiselle Du Thé . . . Mademoiselle Laguerre . . . Ah! . . . quel bras! [*A Henriette.*] Aussi elle ne portait pas de manches à gigot, ma chère amie!

Henr. [*riant.*] Je le crois——

Le Vic. [*avec enthousiasme.*] C'était là des femmes! . . . Du reste, je le répète . . . tout va mal . . . et tant qu'on ne reprendra pas la *poudre* et *les petits soupers*[9]. . . on ne fera rien de bon en politique . . . Ah ça! quand marions-nous ma jolie filleule?

Leb. Mais, j'ai déjà un *parti*[10] en vue.

Le Vic. Moi aussi . . . un parti superbe . . . Pas de biens, il est vrai . . . mais un beau nom. [*A Henriette.*] Tu serais baronne, ma chère.

Henr. Ah! je *n'y tiens pas.*[11]

Leb. Ni moi non plus . . . Je respecte beaucoup les grands noms . . . mais ce que je veux avant tout, c'est un homme utile . . . Le gendre que je présenterai à Henriette, est un bon industriel comme moi . . . un riche négociant qui est même en marché, dans ce moment, pour acheter le château de Saint-Vallier.

Le Vic. Le château de Saint-Vallier?

Leb. Oui, pour établir une filature . . . Il va faire abattre le château . . . et——

Le Vic. [*furieux.*] Abattre le château . . . et pour une filature . . . Je vous demande à quoi ça sert . . . Les Vandales!

Henr. Chut, mon parrain . . . ne parlez pas de cela devant le vieil Antoine; ça lui ferait tant de peine——

Le Vic. Le vieil Antoine . . . Comment, il vit encore? . . . [*Regardant Antoine, qui paraît à la port du pavillon.*] Oui, ma foi . . . c'est bien lui!

Scene III.

Les mêmes, Antoine, Madeleine.

[Antoine, vêtu à l'ancienne mode : habit brun, culotte noire, bas de soie gris, tête presque chauve, et poudrée. Il est soutenu par Madeleine.]

Ant. [*d'un air riant.*] Demandez-vous quelqu'un, messieurs ? . . . [*Reconnaissant Leblanc.*] Ah ! c'est M. Leblanc et cette bonne demoiselle Henriette.

Leb. [*lui prenant la main.*] Bonjour, mon cher Antoine.

Henr. [*voulant le faire asseoir.*] Asseyez-vous là . . . au soleil.

Ant. Non : merci . . . Cependant il y a si long-temps que ces malheureuses jambes font leur service, qu'elles doivent en avoir assez.

Le Vic. [*s'approchant.*] Eh bien ! mon bon Antoine . . . tu ne me reconnais pas ? . . . Nous sommes de vieux amis cependant——

Ant. [*regardant.*] Si fait ! . . . il me semble . . . [*Bas à Madeleine.*] Est-ce que je le connais ?——

Mad. [*bas.*] Le vicomte de Chailly.

Ant. [*se ressouvenant.*] Ah ! . . . le vicomte de Chailly ! . . . un petit étourdi——

Le Vic. [*riant.*] Oui, un petit étourdi de soixante-sept ans

Ant. Qui a fait tant de folies ?

Le Vic. Eh bien ! . . . est-ce qu'il va retrouver la mémoire à présent ? . . . Allons déjeûner.

Ant. [*prenant le Vicomte à part.*] M. le vicomte . . . vous allez déjeûner au château ? . . . [*Bas avec mystère.*] Dites bien à M. le marquis . . . que c'est toujours à la même place——

Le Vic. [*regarde Leblanc avec surprise.*] Hein ! . . . A la même place . . . quoi ?

Leb. [*faisant signe qu'il a une absence.*] Le marquis ! . . . Eh ! mon pauvre Antoine, vous oubliez que le marquis—— [*Il soupire en levant les yeux au ciel.*

Ant. [*comme se réveillant.*] Ah ! oui . . . je sais ! . . . il n'y a plus personne !——

Leb. [*au vicomte et sa fille.*] Venez, venez——

Scene IV.

Antoine, Madeleine, qui regarde son oncle avec inquiétude.

Ant. [*après un silence.*] Eh ben! est-ce que je déjeûne pas aussi, moi?

Mad. [*avec empressement.*] *Si fait,* mon oncle . . . je vais *mettre votre couvert* . . . [*Elle couvre la table.*] Et puis je vous donnerai un petit coup de ce bon vin que Mamzelle Henriette vous a envoyé, et que vous aimez tant.

[*Elle entre dans le pavillon.*

Ant. [*croyant parler à Madeleine.*] Oui, un petit coup . . . ça ne fera pas de mal . . . Comme dit la chanson de mon petit Léon. [*Il chantonne entre ses dents.*

" Vive le vin! vive l'amour!——"

[*Madeleine rentre.*

Scene V.

Les mêmes, Jules, en uniforme d'élève de l'Ecole polytechnique, pantalon blanc. Il entre par la grille, et regarde de tous côtés.

Jules. [*à part.*] *J'ai beau*[12] regarder autour du parc, impossible de la voir.

Mad. [*posant un plat de crême sur la table.*] Là! . . . mettez-vous à table . . . mon oncle. [*Voyant Jules.*] Tiens, un jeune homme!

Jules. [*avec un peu d'embarras.*] C'est bien ici que demeure M. Leblanc, qui a une belle manufacture?

Mad. Oui, monsieur.

Jules. Pourrait-on voir la manufacture?

Mad. Elle est fermée aujourd'hui.

Jules. [*tristement et à part.*] Allons . . . j'ai bien choisi mon prétexte!

Ant. [*qui s'est levé.*] C'est égal . . . si monsieur veut repasser . . . [*Il le regarde.*] Demain . . . ou . . . ou après. [*Il jette un cri de surprise.*] Ah! mon Dieu!

Mad. [*effrayée.*] Qu'avez-vous donc, mon oncle?

Jules. [*étonné.*] Comme vous êtes ému!

Ant. [*balbutiant.*] Ces traits . . . Il serait possible! [*Il lui tend les bras.*] M. Léon!

Jules. Vous vous trompez! . . . Je m'appelle Jules.

Ant. [*frappé.*] Comment! vous n'êtes pas Léon?

Jules. C'était le nom de mon père ... Léon de Saint-Vallier.

Ant. et Mad. De Saint-Vallier!

Jules. Qui est mort colonel au combat de Brienne!——

Ant. [*tremblant d'émotion et l'embrassant.*] C'est lui! c'est le fils de mon cher petit Léon. [*A Jules qui le regarde d'un air étonné.*] Vous ne me connaissez pas? ... Vous n'avez jamais entendu prononcer le nom du vieil Antoine?——

Jules. [*vivement.*] Antoine! ... le bon Antoine, qui a élevé mon père ... et dont il me parlait sans cesse.

Ant. [*les larmes aux yeux.*] Il vous a parlé de moi? ... il ne m'avait pas oublié? ... Cher enfant! [*Le contemplant avec émotion.*] Laissez-moi vous regarder ... Tiens, tiens, Madeleine, regarde-le aussi ... tout le portrait de son père ... les yeux ... le sourire ... son petit air *espiègle.*

Jules. [*souriant.*] Ah! dame! ... on se ressemble de plus loin.

Ant. Venez donc, que je vous embrasse encore! ... A mon âge, je n'ai pas beaucoup de tems pour vous aimer ... il faut que je me dépêche! ... Mais, j'y pense, vous n'avez peut-être pas déjeûné?——

Jules. C'est vrai! ... je suis venu de Rouen à pied, et ma foi——

Ant. [*le conduisant à la table.*] Mettez-vous là ... vite——

Made. Et vous, mon oncle?

Ant. Est-ce que je puis avoir faim, quand il n'a pas déjeûné?

Jules. [*avec instance.*] Antoine .... je ne souffrirai pas——

Ant. [*le faisant asseoir.*] Je n'ai besoin de rien—

Jules. [*se levant.*] Je ne veux pas qu'il reste debout ... Madeleine, une chaise!

Ant. [*retenant sa niece.*] Non! ... ce moment m'a rajeuni ... il me semble que les idées ... la mémoire me reviennent ... Mettez-vous là, mon petit Léon ... Vous me permettez bien de vous appeler Léon?

Jules. [*s'asseyant.*] Comme tu voudras, mon vieil ami!——

Ant. [*enchanté.*] Il m'a tutoyé! ... J'ai cru entendre son père! ... [*A Madeline.*] Donne-moi une serviette, que je le serve ... que j'aie encore ce plaisir-là une fois! [*Il le*

regarde manger, en se tenant debout, avec une serviette à la main.] Il parait que nous avons bon appétit?

Jules [*dévorant.*] Oh! ça ne m'a jamais manqué... Ah!... la bonne crême!

Ant. [*souriant.*] Il dévore... comme son père quand il revenait du collége... [*Il lui verse à boire en tremblant.*] Allons, il faut *boire un petit coup.*[13]

Jules. [*levant son verre.*] Doucement!... Je n'ai pas l'habitude.

Ant. Ah ça, cher enfant, contez moi ce qui vous est arrivé... Qu'êtes-vous devenu? Quel est votre sort?

Jules. Il n'est pas brillant; j'ai été orphelin de si bonne heure!—

Ant. Et qui vous a amené dans ce pays?

Jules. [*avec mystère.*] Oh! ça, c'est un grand secret—

Made. A votre âge avoir des secrets!

Ant. [*enchanté.*] Absolument comme son père!

Jules. Tel que vous me voyez... je devrais être à Metz avec le régiment... et pour aller en Lorraine, j'ai pris par la Normandie: ce n'est pas trop le chemin... mais je ne pouvais plus *y tenir*[15]—

Made. Monsieur, seriez-vous de l'Ecole Polytechnique?

Jules. Justement... J'en suis sorti il y a quinze jours.

Made. C'est cela... [*Bas.*] Soyez tranquille... on pense à vous.

Jules. [*avec joie.*] Vraiment!

Made. [*de même.*] Mais on va en épouser un autre.

Jules. Un autre?... ô ciel!

[*Il se lève et jette sa serviette.*

Ant. [*inquiet.*] Eh bien! eh bien!... qu'est-ce qu'il a?

Jules. [*se désolant.*] Est-on plus malheureux!... moi qui voulais me dépêcher de devenir général, pour la demander à son père... Qu'il me donne donc le tems!

Ant. Général... vous!

Jules. Et pourquoi pas?

Ant. Ces petits diables!... Ca *ne doute de rien*![14]

Jules. Et perdre Henriette parce que je ne suis rien... parce que je n'ai pas de fortune!—

Ant. [*frappé.*] Pas de fortune... Qui vous a dit cela?

Jules. Mais, je dois en savoir quelque chose—

Ant. [*préoccupé.*] C'est ce qui vous trompe... Vous êtes riche... très riche!

Jules. [*étonné.*] Par exemple... tu me ferais plaisir de

me prouver *celui-là*[15] . . . non pas que *j'y tienne*[16] pour moi . . . Mais si cela pouvait me la faire obtenir—

Ant. Ca sera facile !—

Made. [*qui se trouve dans le fond du théâtre.*] Ah ! voici le vicomte de Chailly.

Ant. Le vicomte ! . . . Il peut m'aider . . . Laissez-nous, mes enfans.

Made. [*bas à Jules.*] Je vais vous conduire dans le parc . . . du côté où elle se promène.

Jules. [*bas.*] Je te suis. [*Haut.*] Antoine, tu es bien sûr . . . que je suis riche . . . C'est que, vois-tu . . . cela donne plus *d'aplomb.*[17]

Ant. [*souriant.*] Ah ! ça donne plus d'aplomb . . . Eh bien ! ayez-en pour cinquante mille livres de rentes—

Jules. Cinquante mille livres ! . . . [*En sortant.*] C'est fini . . . je *me déclare.* [*Il sort avec Madeleine.*

Ant. [*seul.*] Pauvre enfant ! . . . je ne *me sens pas de joie !* . . . Je vais donc lui restituer ce dépôt !—

Scene VI.

Antoine, Le Vicomte.

Le Vic. [*avec colère.*] Corbleu ! . . . a-t-on jamais vu un pareil entêté ! Avec son amour pour l'industrie, il laissera démolir le château.

Ant. Démolir le château ! . . . le château de Saint-Vallier ?——

Le Vic. C'est toi, mon pauvre Antoine ?

Ant. [*ému.*] Comment, M. le vicomte, on va l'abattre ?—

Le Vic. Que veux-tu ? . . . j'en suis *outré !* . . . d'autant plus que si on le *laissait faire,*[18] il tomberait bien de lui-même. Mais à présent, on n'a pas plus de respect pour les vieilles *tourelles* que pour les vieux usages.

Ant. Il est donc vendu ?

Le Vic. A peu près . . . Des spéculateurs qui sont là, avec le propriétaire, et qui vont peut-être signer : ils en offrent 250,000 fr.

Ant. [*à part.*] Ah ! mon Dieu ! . . . le coffre leur appartiendrait ! . . . et je n'ose en dire un mot. [*Haut.*] Si on en offrait 300,000 fr.

Le Vic. Parbleu ! si j'avais de l'argent, j'en ferais la folie, *ne fut-ce que*[19] pour les faire enrager——

Ant. Eh bien ?

Le Vic. Eh bien ! tu ne m'entends donc pas ? . . . Je te dis : si j'avais de l'argent. . . mais je n'en ai pas, c'est clair.

Ant. Eh bien ! je vous fournirai l'argent.

Le Vic. Toi !

Ant. Dans deux heures, je puis vous le livrer . . . mais sauvez le château ; c'est pour l'héritier des Saint-Vallier.

Le Vic. Des Saint-Vallier ! . . . Il en existe encore ?——

Ant. Le fils de mon petit Léon !

Le Vic. De Léon !

Ant. Je l'ai embrassé——

Le Vic. Il est ici ?——

Ant. Vous le verrez lui-même tout-à-l'heure . . . mais ne perdez pas une minute !——

Le Vic. Un moment ! . . . Que diable ! ce vieux bonhomme est d'une vivacité ! . . . Je ne recule pas devant une extravagance, au contraire, ça me rappelle mon jeune tems . . . mais encore faut-il raisonner ses folies ! . . . Le jeune marquis revient donc avec une grande fortune ?——

Ant. Oui, oui . . . nous avons encore quelque petite chose——

Le Vic. [*à part.*] Ma foi, qu'est-ce que je risque ? . . . S'il a le cerveau timbré, je revendrai, ou bien je ferai aussi une filature, puisque tout le monde *s'en mêle ;* d'ailleurs, quelques dettes de plus ou de moins, ce n'est pas cela qui *gênera*[20] ma liquidation. [*à Antoine.*] Je n'hésite plus . . . je cours chez le propriétaire . . . c'est à deux pas . . . Pourvu que ça ne soit pas encore signé ! [*Il sort.*

Scene VII.

Antoine, seul et le suivant des yeux.

Dépêchez-vous ! . . . Ah ! mon Dieu ! . . . il a raison ! . . . s'il arrivait trop tard ! . . . si sa fortune lui était enlevée sans retour ! . . . j'en ai la fièvre ! . . . Pauvre enfant ! . . . j'ai eu tort de le flatter d'avance. Le voici !

Scene VIII.

Antoine, Jules, Madeleine.

Jules. [*accourant.*] Antoine! Antoine! . . . ah! mon ami! quel bonheur! je l'ai vue . . . et cette fortune que tu m'as annoncée arrive juste pour décider notre mariage: sans elle, ma foi, j'étais perdu!

Ant. [*inquiet.*] Comment cela?

Jules. Eh! oui, sans doute . . . c'est un secret, qu'Henriette vient d'apprendre à l'instant et qu'elle m'a confié . . . Son père est dans le plus grand embarras . . . des engagemens sacrés . . . plusieurs *faillites*[21] . . . Il est au moment de manquer si on ne vient à son secours?

Ant. Que dites-vous?

Jules. Le *gendre* qu'il avait en vue ne peut disposer des *fonds*[22] qui seraient nécessaires . . . juge de mon bonheur si je puis aujourd'hui même sauver ce brave homme, conserver ces beaux établissemens qui font subsister tout le pays! C'est alors, comme dit Henriette, qu'il ne peut plus me refuser la main de sa fille! . . . Allons, Antoine, dis-moi vite où est ma fortune!——

Ant, [*agité et regardant de côté.*] Il ne revient pas!

Jules. Eh! mais, qu'as-tu donc?

Mad. Ce trouble——

Jules. Cette inquiétude——

Ant. Si le château allait nous échapper! . . . J'ai peur de vous avoir donné une fausse joie.

Jules. Que dis-tu?

Le Vic. [*en dehors.*] Victoire! victoire!

Ant. [*avec joie.*] C'est sa voix!

Scene IX.

Les mêmes, Le Vicomte.

Le Vic. [*essoufflé.*] Il *était tems!*[23] . . . Le château est à nous; voici les clefs. [*Il les donne à Antoine.*

Ant. Nous sommes sauvés!

Le Vic. J'ai signé . . . trois cent mille francs, payables dans deux heures. [*Regardant Jules.*] Ah! quelle

ressemblance ! . . . [*Lui sautant au cou.*] Eh ! oui, c'est lui . . . c'est bien lui ! . . . ce cher petit marquis !

Jules. [*gaîment.*] Allons, tout le monde me reconnait !

Le Vic. Eh bien ! mon cher, nous venons de sauver ton château.

Jules. Comment ! j'ai un château !

Le Vic. Qu'il faut payer tout de suite, et puisque tu reviens avec une grande fortune——

Jules. Moi ! . . . je n'ai pas un sou.

Le Vic. [*effrayé.*] Hein ? . . . qu'est-ce que tu dis ? . . . Là ! . . . ce que c'est que d'écouter un fou ! . . . Ne plaisantons pas, je vous en prie ! Antoine, vous m'avez promis ?——

Ant. [*très-calme.*] Trois cent mille francs . . . vous les aurez——

Le Vic. Dans deux heures ?

Ant. Sans doute.

Le Vic. Et comment ?

Ant. C'est mon secret. [*Avec sentiment.*] Voilà trente-cinq ans que je le garde . . . Je ne puis le dire qu'au fils de mes pauvres maîtres . . . M. Jules, vous allez venir avec moi . . . Madeleine, tu peux rester . . . son bras me suffira ! . . . Vous M. le vicomte, rendez-nous encore un service . . . Mon petit Jules aime mademoiselle Henriette . . . Il en est aimé.

Le Vic. Ma filleule ?

Ant. Chargez-vous de la demander à son père . . . et dites-lui qu'il a un million à son service.

Tous. Un million !

Ant. Il y a peut-être quelque chose de plus, mais on comptera cela plus tard !

Le Vic. [*secouant la tête.*] Antoine . . . vous allez encore me faire faire quelque sottise !

Jules. J'en ai peur !

Mad [*donnant à son oncle son chapeau.*] Moi aussi !——

Le Vic. Mais ça ne m'arrêtera pas . . . je *suis en train !*[24] . . . Et puis il est écrit que je marierai toute la famille. [*à Jules.*] Car, tu ne sais pas . . . . c'est moi qui, dans le temps, ai prêté ma voiture . . . Je te conterai cela une autre fois.

[*Antoine sort d'un côté, appuyé sur le bras de Jules ; le vicomte les conduit jusqu'à la grille, et sort ensuite du côté opposé, Madeleine rentre dans le pavillon.*

Scene X.

[Le théâtre change, et représente un vestibule Gothique de vieux château tout délabré. Il est éclairé par des croisées dont les châssis sont tombés en partie. Les *vitraux* sont cassés; les *tentures* arrachées. Au fond, une galerie, dont les murs sont couverts de lambeaux de tapisserie.]

Antoine, Jules. [*Ils entrent de côté, Jules donne toujours le bras à Antoine.*]

Jules. Que viens-tu de m'apprendre, mon bon Antoine?

Ant. Oui, ce coffre est ici... c'est moi qui l'ai caché; c'est votre héritage, et grâce au ciel, je puis enfin vous le rendre.

Jules. En vérité, cela me paraît un rêve!

Ant. [*baissant la voix.*] Chut!... nous sommes arrivés ... [*Emu.*] M. Jules, voilà le château de vos pères!

[*Il ôte son chapeau d'une main tremblante.*

Jules. [*se découvrant aussi.*] Quel silence! quel abandon!

Ant. Il aura besoin de quelques réparations ... [*Lui prenant la main.*] Vous les ferez, mon enfant?——

Jules. Ah! je te le promets!... N'est-ce pas ici que mon père a reçu le jour?

Ant. Oui ... mais songeons à votre fortune ... attendez que je rassemble mes idées ... c'était à droite et ... [*Il se retourne et aperçoit une porte.*] Ah!!——

Jules. Quoi donc?

Ant. La chambre de M. le marquis! [*Plus vivement.*] Voilà la sonnette qui m'appelait le matin!... elle y est encore ... mais la main qui la faisait retentir ... [*se cachant la figure*] elle n'y est plus!——

Jules. Antoine!... ces souvenirs vous troublent ... vous agitent beaucoup trop!

Ant. Non, ne craignez rien; mon enfant, c'est de ce côté ... [*Il s'arrête tout-à-coup devant un passage.*] Que vois-je?——

Jules. Qu'avez-vous?

Ant. [*très-troublé.*] C'est par là qu'ils sont venus pour arrêter mon maître, qu'ils l'ont emmené ... Je les vois encore ... ces figures sinistres ... ces flambeaux——

Jules. [*alarmé.*] Antoine!——

Ant. [*perdant peu à peu la raison.*] Ecoutez . . . entendez-vous marcher dans le petit escalier?

Jules. Non, non . . . vous vous trompez!——

Ant. [*le regard fixe.*] Si . . . ce sont eux . . . je reconnais leurs pas!——

Jules. [*au désespoir.*] Ah! mon Dieu! sa raison s'égare!

Ant. [*l'entraînant de côté.*] Que veulent-ils? . . . vous enlever aussi . . . m'enlever mon enfant, ma dernière consolation . . . Non . . . cachez-vous là, dans mes bras . . . ils me tueront avant de vous atteindre.

Jules. Mon ami!

Ant. [*à voix basse, et le tenant serré dans ses bras.*] Ne dites rien . . . ils ne vous verront pas!

[*Sa tête retombe sur les bras de Jules.*

SCENE XI.

Les Mêmes, Le Vicomte.

Le Vic. [*accourant.*] Eh bien? eh bien? *sommes-nous en mesure?* . . . Leblanc consent à tout . . . Où est le million?

Jules. [*soutenant Antoine.*] Hélas! Tout est perdu! [*Montrant Antoine.*] Regardez!

Le Vic. [*l'aidant à asseoir Antoine.*] Ah! juste ciel! . . . et Leblanc qui me suit avec tout le village.

SCENE XII.

Les mêmes, Leblanc, Henriette, Madeleine, Habitans, Ouvriers.

Le Vic. [*les faisant taire.*] Silence! silence!

Henr. Qu'est-il donc arrivé?

Made. [*courant à Antoine.*] Mon oncle! . . . il ne me reconnaît pas!

Leb. Comment! ce pauvre Antoine?——

Jules. Ah! monsieur . . . au moment de retrouver un coffre qui contient, dit-il, toute ma fortune . . . ses souvenirs l'ont ému . . . sa raison s'est égarée——

Le Vic. Miséricorde ! et je n'ai plus qu'un quart
pour payer.

Jules. [*voyant Antoine qui se lève.*] Taisez-vou
taisez-vous !——

[*Antoine se lève en les regarda*

Tous. [*avec intérêt.*] Antoine !——

Leb. Mon ami !——

Henr. Revenez à vous !

Le Vic. Cet argent . . . où est-il ?——

Mad. Dans le jardin ?——

Jules. Dans la cour ?——

Leb. De quel côté ?——

Jules. Conduis-nous . . . [*Voyant qu'Antoine les é*
Il va répondre !

[*Un moment de silence. Antoine se met à se promen*
mains derrière le dos, et fredonne d'une voix cassé

Jules. [*accablé.*] C'en est fait !

Leb. Plus de ressources !

Le Vic. [*vivement.*] Maudit château ! . . . il va me
cher ! Je voudrais qu'on y eût mis le feu !

Ant. [*frappé, s'arrêtant.*] Qu'est-ce que vous
. . . le feu ! . . . le feu au château ! . . . Oui . . . voye
la fumée . . . les flammes——

Leb. [*avec intention.*] Où donc ?——

Ant. [*étendant le bras.*] De ce côté . . . Et sa fortu
pauvre enfant ! . . . courez vite !——

Leb. et Le Vic. Sa fortune ? . . , où est-elle ?——

Ant. [*le regard fixe et montrant la droite.*] Là !
. . . près de cette porte . . . cette dalle——

[*La musique commence ; les acteurs sont groupés d*
Antoine est seul au milieu du théâtre ; on pren
pioche, une pince, et d'autres instrumens qui sont
le mur.

Leblanc. [*aux ouvriers, et les amenant près de la p*
Allons !

Jules.

Je tremble !

Leblanc. [*leur faisant signe d'enlever la pierre.*
Dépêchons !

Tous.

Eh bien ?——

Antoine.

Voyez ! . . . voyez ! . . . un pierre——
[*On l'enlève.*

Tous.

Eh bien !——

Jules.

Hélas ! j'en désespère !

Les Ouvriers. [*travaillant.*]

Rien encore !——

Leblanc. [*aux ouvriers.*]

Poursuivons——
Dépêchez-vous——

Antoine.

Enl'vez la terre——

Leblanc.

Creusez toujours.

Jules.

Le cœur me bat ! [*bis.*
A peine je respire !

Les Ouvriers. [*s'arrêtant.*]

Un' voûte !——

Leblanc. [*regardant.*]

Un mur ! . . . il faut l'détruire !

Antoine. [*vivement.*]

Non, non . . . la dernière pierre . . . au-d'ssous
De l'anneau d'fer . . . tirez à vous !
C'est là !

Tous.

Grands Dieux ! à peine je respire !

Les Ouvriers.

Elle résiste——

Leblanc.

Enlevez-la——

Tous. [*en crescendo.*]

Frappez . .. frappez . . . enlevez-la. [*bis.*]
Un coffre ! . . . O ciel ! . . . oui, le voilà !——

[*Les ouvriers soulèvent un coffre très-vieux et noirci
temps ; les ferrures sont rouillées, on brise aussitôt
rure.*

[*Antoine se précipite dans les bras de Jules, et semb
anti par sa joie.*

CHŒUR.

O divine providence !
Pour ce vieillard quel doux moment !
Oui, le bonheur de son enfant,
Est sa plus douce récompense !

[*Tout le monde entoure Antoine, qu'on a fait asseoir,
peut à peine respirer : Jules est dans ses bras. L
baisse.*

EXTRAITS

DES

MEILLEURS ECRIVAINS FRANÇAIS,

ANCIENS ET MODERNES.

Vers.

De la Versification.

L'ART de faire des *vers*, et de les mesurer selon les règles établies, forme la versification.

Un *vers* est une ligne dont toutes les syllabes sont réglées; et elles le sont, soit pour la quantité, qui les rend brèves ou longues, soit par le nombre de syllabes. Les vers François ne sont réglés que par le nombre.

La *rime*, qui fait une beauté dans les vers François, est une uniformité de son à la fin de différens mots.

Il y a deux sortes de rimes, la rime *masculine* et la rime *féminine*, d'où les vers sont appelés *masculins* ou *féminins*. La rime féminine est celle qui finit par un *e* muet seulement, comme dans *ouvrage;* ou par *es*, dans le pluriel, comme dans *célestes;* ou par *ent* dans le pluriel des verbes, comme dans *ils parlent*. La rime masculine est celle qui est formée par toute autre terminaison que par un *e* muet. Dans la rime masculine, c'est la dernière syllabe qui fait la rime, et dans la féminine, les deux dernières.

Dans les rimes masculines, les dernières syllabes des deux vers qui riment ensemble doivent presque toujours se ressembler entièrement, comme *heureux*, *dangereux;* ces mots riment mal avec *fameux*. *Beauté* rime encore plus mal avec *enflammé*. A moins que le son de la dernière syllabe ne soit fort plein, comme dans *amour*, *retour*, *univers*, *enfer*, &c. Un mot ne peut rimer avec lui-même, à moins qu'il ne soit pris dans une signification différente.

La rime est défectueuse entre deux mots qui riment par *ll*, si elles sont mouillées dans l'un et sèches dans l'autre : *ville* ne rime point avec *famille*, ni *rappelé* avec *émaillé*. Aussi, deux syllabes, dont l'une est brève et l'autre longue, ne peuvent rimer ensemble; *patte*, ne peut rimer avec *pâte*.

Il y a bien d'autres mots qui sembleraient pouvoir rimer, mais qui ne sont point admis; ainsi que le prouveront l'usage et la lecture des meilleurs poëtes.

On appelle *hémistiche*, une certaine pause qui se fait après les six premières syllabes, dans les *Alexandrins*, et après les quatre premières dans les vers de dix syllabes. Cependant elle ne doit arriver qu'après un sens complet, comme :

1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
Je chan-te ce hé-ros qui ré-gna sur la France,

1 2 3 4 1 2 3 4 5 6
Vous près de qui les grâ-ces so-li-tai-res.

On compte cinq espèces de vers en François :—Ceux de 12 syllabes (ou *Alexandrins*;*) Ceux de 10 †, de 8 ‡, de 7, de § 6. Enfin, ceux de 5, de 4, et même de 3, qui ne sont guères d'usage que pour la poësie badine.

Un *hiatus* est la rencontre de deux voyelles ; ce qui ne se souffre jamais. Mais quand, dans le corps du vers, la dernière syllabe d'un mot est terminée par un *e* muet, et que le mot qui suit commence par une voyelle ou par une *h* non aspirée ; cette syllabe s'élide et se confond avec la suivante. Comme,

Jeune‿et vaillant héros.

Les mots qui ont une voyelle avant l'*e* muet final, tel que *vie*, *envie*, ne peuvent entrer avec grace dans le corps d'un vers, à moins qu'ils ne soient suivis d'un mot qui commence par une voyelle avec laquelle l'*e* muet se confonde ; mais s'il est suivi d'une *s* ou de *nt*, le mot alors ne peut se mettre qu'à la fin du vers.

On appelle *licences* dans la Versification, certaines transpositions de mots, l'emploi de plusieurs termes, dont la prose n'oserait se servir, ainsi que le retranchement d'une lettre.

---

* Que l'on nomme aussi *Héroïques*, parceque le rhytme, en étant noble et majestueux, on s'en sert pour les grands ouvrages, tels que le *Poëme Epique*, la *Tragédie*, la *haute Comédie*, l'*Epître*, la *Satire*, &c.

† Ces vers ont beaucoup de douceur et d'aisance, et conviennent principalement aux poëmes *Héroï-comiques*, *érotiques*, et *facétieux*, aux *Epîtres badines*, à l'*Epigramme*, &c.

‡ Ces vers sont susceptibles de force et de noblesse. Ils s'emploient dans *l'Ode héroïque et morale*, dans les Epîtres badines, &c.

§ Ces vers sont souvent entremêlés avec d'autres de différente mesure. —Ils s'emploient dans le *Lyrique*, les *Contes*, et les *Fables*.

RELIGION ET MORALE.

Existence de Dieu.

Consulte Zoroaste, et Minos, et Solon,
Et le sage Socrate et le grand Cicéron :
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité ;
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux dépouillés de leur empreinte auguste
Pouvaient cesser jamais de la manifester ;
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce et que les grands le craignent ;
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler.

Voltaire.

Preuves de l'Existence de Dieu.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles :
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,

Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours ?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

RACINE, *le fils.*

Morale.

Usez, n'abusez point, ne soyez point en proie
Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, et le rire est trompeur :

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse ;
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur ;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels ! gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux :
Ne pensez qu'à ses lois ; car c'est là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger sur la terre, adorez votre maître.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ;
Même aux moins vertueux ne les refusez pas :
Ne vous informez point de leur reconnaissance :
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

L'homme est un vil atome, un point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des palais éternels,
Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

VOLTAIRE.

À un Père, sur la Mort de sa Fille.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos rois.

MALHERBE.

Le Chrétien mourant.

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau!

O toi! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle.
Dissipe ces terreurs: la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière:
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir!

Mais qu'entends-je? Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!
Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort!
Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port. DE LA MARTINE.

La Prière.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde!
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur!
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage;
L'univers tout entier réfléchit ton image,

Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême ;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime :
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence.
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité ;
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres,
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore ;
Ou si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins ;
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins ;
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon cœur de pain, mon âme d'espérance ;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens ;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée !

Le même.

Aveuglement des Hommes.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.

Mes chants vont seconder les accords de ma lyre:
L'esprit saint me pénètre; il m'échauffe, et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage:
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes:
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J. B. Rousseau.

NARRATIONS, TABLEAUX, ET DESCRIPTIONS

Paris.[1]

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?

J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats ;
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.[2]
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déjà par-tout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues ;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.
Encor je bénirais la bonté souveraine
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse :
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix[3] de funeste présage ;
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;

D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue:
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille:
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs;
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure:
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et par-tout des passants enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades;[a]
On n'entend que des cris poussés confusément:
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certains lieux me rendre,
Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse:
Et, n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent, pour m'achever, il survient une pluie:
On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant:
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières
Grossissant les ruisseaux en ont fait des rivières.
J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent;
Que dans le Marché-neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse ! . . . Il faut se rendre, ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière :
Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre, et percent mon volet :
J'entends crier par-tout, Au meurtre ! On m'assassine !
Ou, Le feu vient de prendre à la maison voisine !
Tremblant et demi-mort je me lève à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
   Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
   Paris est pour un riche un pays de cocagne ;
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Receler le printemps au milieu des hivers,
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
   Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,[3]
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

BOILEAU.

La Mollesse.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une foible voix
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois:
* * * * * * * * *
* * * * * La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée:
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

BOILEAU.

Le Moulin de Sans-Souci.

Sur le riant coteau par le Prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci.*
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour,[1] exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci ! . . . ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
En cette occasion le Roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
"Il nous faut ton moulin, que veux-tu qu'on t'en donne?
—Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon . . . mon moulin est à moi——
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au Roi.
—Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
—Faut-il vous parler clair ?—Oui.—C'est que je le garde:
Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
Avec un grand scandale au Prince est raconté.

Il mande auprès de lui le meunier indocile ;
Presse, flatte promet ; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. " Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste."

Les Rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
" Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître.—Vous ! . . . de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."

Le Monarque, à ce mot, revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
" Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique."

ANDRIEUX.

L'Orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé ;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur ;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout à coup sous un voile grisâtre,
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;

Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde ; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe ; et des monts foudroyés,
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moissons ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit en un jour.

SAINT-LAMBERT.

Le Café.

C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde :
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.

Enfin de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée.

* * * * * *

Tout est prêt : du japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.

Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi :
Je ne veux qu'un désert, et mes livres et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens ; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée ;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

DELILLE.

Les Catacombes.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main et de l'autre un flambeau,
Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit,
Il voit des vases saints et des urnes pieuses ;
Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre : hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble ;

Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant
Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degré s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort ! . . . non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire ;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parens, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus ;

Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute . . . Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu ;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il crainte qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

DELILLE.

LE PASSANT.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera la douleur. ANC

Le doux Souvenir de l'Etude.

Et l'homme, dont l'étude eut d'abord les amours,
De son premier penchant se ressouvient toujours
Soyez bénis cent fois, lieux où notre jeune âge,
Tendre et docile encore, en fit l'apprentissage ;
Où, dans un calme heureux, d'aimables compagn
L'un par l'autre excités en donnent des leçons ;
Où l'âme en sa fraîcheur en sent partout l'empir
Où c'est l'étude enfin qu'avec l'air on respire !
Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant ;
Je tressaille, en songeant aux paisibles soirées
Sous les regards du maître au devoir consacrées,
Quand, devant le pupître en silence inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous-mêmes étonn
Que, d'instant en instant, quelques pages froissée
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui, toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.

e miroir de sa vie est riant à ses yeux;
es jours ne sont pour lui que des momens heureux,
ans ennui, sans langueur, sans tristesse importune.
 n'adressera point ses vœux à la fortune;
élas! que pourrait-il lui demander encor?
 porte dans son cœur sa gloire et son trésor.
auvre, libre, content, sans soins et sans envie,
ans un lieu de son choix il jouit de sa vie;
t quand le terme vient, il passe sans effort
u calme de l'étude au calme de la mort.

P. LE BRUN.

Le dernier Jour de l'Année.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissans,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présens.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler;
Mais des ans la fuite m'étonne;
Leurs adieux oppressent mon cœur;
Je dis; C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours!

Ecoutons ! . . . Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait . . . Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait ; en vain je l'appelle,
Adieu ! . . . Salut, sa sœur nouvelle,
Salut ! quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets :
D'espoir, de jeunesse, d'attraits
Aujourd'hui tu parais brillante ;
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets !
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève
En entraînant comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année, en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

MADAME TASTU.

Elégie sur la Mort de ma Fille.

Hélas ! il est donc vrai, je suis seule ici-bas !
Dans tout ce que j'aimais j'ai subi le trépas ;
Amie, épouse, fille et mère infortunée,
Par tous les sentimens à souffrir condamnée !
A peine je quittais les lieux de mon berceau,
Que déjà de mes pleurs j'arrosais un tombeau.
Ma faible adolescence à l'abandon livrée,
Redemandait au ciel une mère adorée :
Je lui devais un cœur qu'elle aimait à former,
Tous mes vœux, mes plaisirs, le bonheur de l'aimer.
Sa raison toujours pure, et surtout sa tendresse,
Jusqu'au sein de la mort éclairaient ma jeunesse :

Ses trop longues douleurs m'ont appris à souffrir,
Et ses derniers momens m'ont appris à mourir.
Ah ! malgré tous ces maux, du moins ma tendre mère
N'a perdu ses enfans qu'en perdant la lumière ;
J'étais entre ses bras, elle a vu ma douleur,
Et son dernier soupir est encor dans mon cœur.
Je n'ai, depuis ce jour, rencontré dans la vie
Que la douleur, toujours de la douleur suivie !
Ah ! qu'il fut vain pour moi le rêve du bonheur !
Que le réveil fut prompt ! Dans l'ennui, la langueur
Lasse de déplorer une longue misère,
J'aurais trouvé la mort ; mais, hélas ! j'étais mère !
Par le courroux du sort quand j'avais tout perdu,
En me donnant ma fille, il m'avait tout rendu.
Je crus, dans les transports d'une si douce ivresse,
Pour la première fois connaître la tendresse ;
Et l'amour maternel s'enrichit dans mon cœur
D'un amour malheureux éteint par la douleur.
La vie à chaque instant me devenait plus chère,
En songeant qu'à ma fille elle était nécessaire . . .
Et ce dernier objet de mes plus tendres vœux,
La mort vient le frapper sur mon sein malheureux.
Dans mes bras, sans pitié, saisissant sa victime,
L'inhumaine me laisse et referme l'abîme . . .
Je n'aperçois plus rien, rien qu'un désert affreux !
Il n'est plus pour mon cœur, il n'est plus pour mes yeux
D'aurore, de printemps, de fleurs, ni de verdure ;
Je ne vois qu'un tombeau dans toute la nature.
Avec ma fille, hélas ! tendresse, espoir, bonheur,
Tout a fini pour moi, tout est mort pour mon cœur !

MADAME DE BABOIS.

La Feuille.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?—Je n'en sais rien :
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène

De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

ARNAULT.

Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé.
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue . . .un sceptre brisé !

Ici gît . . .point de nom ! . . .demandez à la terre
Ce nom ? il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar ;
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là ! . . .sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort fut de tout temps l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire :
Rien . . . excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage ;
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage :
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire.
Tu marchais . . . tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes :
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser !

Tu tombas cependant de ce sublime faîte ;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau :
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre, en flottant, le cours ;

Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes,
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais long-temps des yeux.

Là sur un pont tremblant tu défiais la foudre ;
Là du désert sacré tu réveillais la poudre ;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain
Là tes pas abaissaient une cime escarpée.
Là tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici . . . Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout . . . tout, excepté le crime.
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur inondé,
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé . . .

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace de sang sous son doigt renaissait ;
Et, comme un sceau frappé par une main suprême
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie ;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche . . .
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom . . . qu'il n'osait achever.

Achève . . . c'est le dieu qui règne et qui couronne ;
C'est le dieu qui punit ; c'est le dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ? . . .

De la Martine.

Napoleon.

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté ;
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,
Toi qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage,
D'égal à ton bonheur que ton adversité ;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes,
T'ouvraient un chemin triomphal,
Les élémens soumis attendaient ton signal ;
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur son char radieux ;
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux
Donnait une secousse au monde.

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu.
Fils de la Liberté, tu détronas ta mère.
Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,

Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu :
Mais le tombeau creusé pour elle
Dévore tôt au tard le monarque absolu :
Un tyran tombe ou meurt ; seule elle est immortelle.

Laissant l'Europe vide, et la Victoire en deuil,
Ainsi, de faute en faute et d'orage en orage,
Il est venu mourir sur un dernier écueil,
Où sa grandeur a fait naufrage.
La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île t'a reçu sans couronne et sans vie,
Toi, qu'un empire immense eut peine à contenir ;
Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,
Descend avec toi seule toute une dynastie ;
Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin ;
Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,
Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve . . .
A ses travaux du lendemain.

CASIMIR DELAVIGNE.

Buonaparte.

I.

Quand la terre engloutit les cités qui la couvrent ;
Que le vent sème au loin un poison voyageur ;
Quand l'ouragan mugit ; quand des monts brûlans s'ouvrent
C'est le réveil du Dieu vengeur.
Et si, lassant enfin les clémences célestes,
Le monde à ces signes funestes
Ose répondre en les bravant,
Un homme alors, choisi par la main qui foudroie,
Des aveugles fléaux ressaisissant la proie,
Paraît, comme un fléau vivant !

Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
Entre les nations des hommes sont passés,
Triomphateurs long-temps armés de l'anathème,—
Par l'anathème renversés !
De l'esprit de Nemrod héritiers formidables,
Ils ont sur les peuples coupables
Régné par la flamme et le fer ;
Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
Ces envoyés du ciel sont apparus au monde,
Comme s'ils venaient de l'enfer !

II.

Naguère, de lois affranchie,
Quand la Reine des nations
Descendit de la monarchie,
Prostituée aux factions ;
On vit, dans ce chaos fétide,
Naître de l'hydre régicide
Un despote, empereur d'un camp.
Telle souvent la mer qui gronde
Dévore une plaine féconde
Et vomit un sombre volcan.

D'abord, troublant du Nil les hautes catacombes,
Il vint, chef populaire, y combattre en courant,
Comme pour insulter des tyrans dans leurs tombes,
Sous sa tente de conquérant.—
Il revint pour régner sur ses compagnons d'armes.
En vain l'auguste France en larmes
Se promettait des jours plus beaux ;
Quand des vieux Pharaons il foulait la couronne,
Sourd à tant de néant, ce n'était qu'un grand trône
Qu'il rêvait sur leurs grands tombeaux !

Un sang royal teignit sa pourpre usurpatrice.
Un guerrier fut frappé par ce guerrier sans foi.
L'anarchie, à Vincenne, admira son complice,—
Au Louvre elle adora son Roi.
Il fallut presque un Dieu pour consacrer cet homme.
Le Prêtre-Monarque de Rome.
Vint bénir son front menaçant ;
Car sans doute en secret effrayé de lui-même,
Il voulait recevoir son sanglant diadême
Des mains d'où le pardon descend.

III.

Lorsqu'il veut, le Dieu secourable,
Qui livre au méchant le pervers,
Brise le jouet formidable
Dont il tourmentait l'univers.
Celui qu'un instant il seconde
Se dit le seul maître du monde ;

Fier, il s'endort dans son néant;
Enfin, bravant la loi commune,
Quand il croit tenir sa fortune,
Le fantôme échappe au géant.

IV.

Dans la nuit des forfaits, dans l'éclat des victoires,
Cet homme, ignorant Dieu qui l'avait envoyé,
De cités en cités promenant ses prétoires,
Marchait, sur sa gloire appuyé.
Sa dévorante armée avait, dans son passage,
Asservi les fils de Pélage,
Devant les fils de Galgacus;
Et quand de leurs foyers il ramenait ses braves,
Aux fêtes qu'il vouait à ces vainqueurs esclaves,
Il invitait les rois vaincus!

Dix empires conquis devinrent ses provinces.
Il ne fut pas content dans son orgueil fatal.—
Il ne voulait dormir qu'en une cour de princes,
Sur un trône continental!
Ses aigles, qui volaient sous vingt cieux parsemées,
Au Nord, de ses longues armées
Guidèrent l'immense appareil;
Mais là, parut l'écueil de sa course hardie.
Les peuples sommeillaient: un sanglant incendie
Fut l'aurore du grand réveil!

Il tomba Roi;—puis, dans sa route,
Il voulut, fantôme ennemi,
Se relever, afin, sans doute
De ne plus tomber à demi.
Alors, loin de sa tyrannie,
Pour qu'une effrayante harmonie
Frappât l'orgueil anéanti,
On jeta ce captif suprême
Sur un rocher, débris lui-même
De quelque ancien monde englouti!

Là, se refroidissant comme un torrent de lave,
Gardé par ses vaincus, chassé de l'univers,
Ce reste d'un tyran, en s'éveillant esclave,
N'avait fait que changer de fers.

Des trônes restaurés écoutant la fanfare,
Il brillait de loin comme un phare,
Montrant l'écueil au nautonnier.
Il mourut.—Quand ce bruit éclata dans nos villes,
Le monde respira dans les fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier!

Ainsi l'orgueil s'égare en sa marche éclatante,
Colosse né d'un souffle et qu'un regard abat.—
Il fit du glaive un sceptre, et du trône une tente.
Tout son règne fut un combat.
Du fléau qu'il portait lui-même tributaire,
Il tremblait, prince de la terre;
Soldat, on vantait sa valeur.
Retombé dans son cœur comme dans un abîme,
Il passa par la gloire, il passa par le crime,
Et n'est arrivé qu'au malheur.

V.

Peuples, qui poursuivez d'hommages
Les victimes et les bourreaux,
Laissez-le fuir seul dans les âges :—
Ce ne sont point là les héros!
Ces faux dieux, que leur siècle encense,
Dont l'avenir hait la puissance,
Vous trompent dans votre sommeil;
Tels que ces nocturnes aurores
Où passent de grands météores,
Mais que ne suit pas le soleil.

Victor Hugo.

À Lord Byron.

Toi dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents! . . .
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine:
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine:
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,

Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage;

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon,
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison.

Notre crime est d'être homme et de vouloir connaîtr
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur: long-temps j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage;
De sentir, d'adorer ton divin esclavage
Dans l'ordre universel, faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence!
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutot le joug que tu voulais briser.
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audac
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa pla
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde: ils ont autant coûté!

De la Marti

Le Ruisseau.

"Ton murmure, importun Ruisseau,
Fatigue enfin ma patience.
Cesse à l'instant; tu dois, dans un humble silen
Traîner ton maigre filet d'eau."

A cet ordre brutal, d'une voix douce et vive,
Sans s'étonner, le Ruisseau repartit :
" Monsieur, élargissez ma rive,
Otez ces cailloux de mon lit,
Et faites, en un mot, que je roule à mon aise,
Si vous voulez que je me taise."

De La Valette.

Le Champ de Bataille.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts ;
Et sur les flancs épais, des légions mortelles
S'étendent tout-à-coup comme deux sombres ailes.
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas.
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-mêmes au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.
Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent,
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon ;
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amours ses armes,
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards . . .

La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer ;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair ;
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.

Tout-à-coup le soleil, dissipant le nuage,
Eclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de long ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.
Accourez maintenant, amis, épouses, mères,
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères,
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours.
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre,
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre ;
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit,
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes fumants
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !

De la Martine.

Le Poëte Mourant.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter;
Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure:
Faut-il gémir? faut-il chanter?——

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie:
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
La lampe qui s'éteint tout-à-coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière:
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil; une heure, et puis une heure;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous enleve:
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écrouler son espoir!
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poëte est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords; et le monde
Ne connoît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore ;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel :
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour-à-tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort ;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête étonné de l'entendre,
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée,
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé, le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme ;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme :
Don fatal ! et je meurs pour avoir trop aimé !
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps ?—Il n'est plus.—Mais la gloire ?—Eh qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte ;
Ce nom, brillant jouet de la postérité ?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Ecoutez cet accord que va rendre ma lyre :—
Les vents déjà l'ont emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Eh quoi ! le souvenir de ce son qui s'envole

Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?
Ce souffle d'un mourant, quoi ! c'est-là de la gloire ?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours ?

J'en atteste les dieux ! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé saus sourire
Ce grand nom, inventé par le délire humain ;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage ;
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis ! s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?——

Mais pourquoi chantais-tu ?—Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant :
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole,
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance ;
Où sont allés tous mes soupirs !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe,
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre,
L'horizon est plus vaste ; et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Bientôt . . . Mais de la mort lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plantif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait . . . Amis, prenez le vôtre ;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

De la Martine.

Le Papillon.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur,
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

Le meme.

Elégie sur la Disgrâce de Fouquet.

Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits,
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure ;
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans le palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,

Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit,
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en va chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil d'innocens entretiens :
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte vous appelle ;
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas ;
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage ;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément il est ambitieux.
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent, que d'être malheurenx.

La Fontaine.

MORCEAUX LYRIQUES.

Ode à Malherbe.

Tircis, il faut penser à faire la retraite ;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort,
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés :
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,

Le vendageur plier sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau :
Aucunes fois des chiens il suit le voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés :
Il tient par les moissons regître des années :
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors :
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude,
De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos, et finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

RACAN.

Ode à la Fortune.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consecrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté:
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris;
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus:
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés:
Etrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire

Que le sort remporte pour eux ;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister ?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur :
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire

A la honte de son rival:
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui ;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus ;
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels :
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissait l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,

Votre gloire nous éblouit :
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe ; l'homme reste ;
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant :
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande âme ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme ;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Enée a résolu la mort ;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des dieux et du sort.
Par toi Rome, après son naufrage,
Jusque dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers,
Et, suivant tes divines traces,
Vit, au plus fort de ses disgrâces,
Changer ses cyprès en lauriers.

J. B. Rousseau.

Sur l'Espérance.

Salut ! ô divine espérance,
Toi dont le charme séducteur
Donne une aile à la jouissance,
Ote une épine à la douleur.

Quand sur ton sein l'homme repose,
Ah ! qu'il goûte un doux abandon ;
Si le plaisir est une rose
L'espérance en est le bouton.

Ton ancre soutient la nacelle
Du malheureux battu des vents ;
Toi seule lui reste fidelle,
Quand ses amis sont inconstans.
Malgré les verroux effroyables
Dans un cachot tu suis nos pas ;
Si les enfers sont redoutables
C'est que tu n'y pénètres pas.

Je te vois repousser dans l'ombre
Et les craintes et les regrets,
Et sur l'avenir le plus sombre
Jeter un voile plein d'attraits.
Quand par les maux l'âme affligée,
Va voler où tout n'est plus rien,
De loin tu montres l'Elisée,
Et la mort nous parait un bien.

ANONYME.

L'Espérance.

Loin de moi, séduisante fée,
Loin de moi ton prisme imposteur !
Trop souvent ton souris menteur
Apaisa ma plainte étouffée.
Pourquoi te plaire à m'égarer,
Pourquoi ces perfides caresses ?
Je ne crois plus à tes promesses,
Non, je ne veux plus espérer.
Dans les rêves de la jeunesse
L'ombre du bonheur nous séduit ;
Sur tes pas, trompeuse déesse,
Nous croyons l'atteindre sans cesse,
Et le repos même nous fuit.
Mais à peine un malheur menace
On t'invoque, ta main efface
Le soudain effroi qu'il produit ;
Nous n'osons regarder l'abime ;
Ainsi qu'une lâche victime

Pâlit à l'aspect du bourreau,
Et dans la liqueur enivrante
Offerte à sa lèvre mourante,
Boit l'oublie du fatal couteau.
Fuis donc, perfide enchanteresse,
Fuis, et ne crois plus m'égarer :
Je puis braver ta folle ivresse,
Non, je ne veux plus espérer !
Le temps de ses ailes rapides
Moissonne, stériles et vides,
Des jours qu'il aurait dû parer ;
Chacune des fleurs que je cueille
Sous mes doigts se fane et s'effeuille,
Non, je ne veux plus espérer !

MADAME TASTU.

Le Regret.

Sois heureuse, ô ma douce amie.
Salue en paix la vie et jouis des beaux jours ;
Sur le fleuve du temps mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours !

Oui, le bonheur bien vite a passé dans ma vie !
On le suit ; dans ses bras on se livre au sommeil ;
Puis, comme cette vierge aux champs crétois ravie,
On se voit seul à son réveil.

On le cherche de loin dans l'avenir immense
On lui crie : " Oh ! reviens, compagnon de mes jours."
Et le plaisir accourt ; mais sans remplir l'absence
De celui qu'on pleure toujours.

Moi, si l'impur plaisir m'offre sa vaine flamme,
Je lui dirai ; " Va, fuis, et respecte mon sort :
Le bonheur a laissé le regret dans mon âme ;
Mais toi, tu laisses le remord !"

Pourtant je ne dois point troubler votre délire,
Amis ; je veux paraître ignorer les douleurs ;
Je souris avec vous, je vous cache ma lyre,
Lorsqu'elle est humide de pleurs !

Chacun de vous peut-être, en son cœur solitaire,
Sous des ris passagers étouffe un long regret;
Hélas! nous souffrons tous ensemble sur la terre,
Et nous souffrons tous en secret!

Tu n'as qu'une colombe, à tes lois asservie;
Tu mets tous tes amours, vierge, dans une fleur,
Mais à quoi bon? La fleur passe comme la vie,
L'oiseau fuit comme le bonheur!

On est honteux des pleurs; on rougit de ses peines,
Des innocens chagrins, des souvenirs touchans;
Comme si nous n'étions sous les terrestres chaînes
Que pour la joie et pour les chants!

Hélas! il m'a donc fui sans me laisser de trace,
Mais pour le retenir j'ai fait ce que j'ai pu,
Ce temps où le bonheur brille, et soudain s'efface,
Comme un sourire interrompu!

VICTOR HUGO.

L'Histoire.

I.

Le sort des nations, comme une mer profonde,
A ses écueils cachés et ses gouffres mouvans.
Aveugle qui ne voit, dans les destins du monde,
Que le combat des flots sous la lutte des vents!

Un souffle immense et fort domine ces tempêtes.
Un rayon du ciel plonge à travers cette nuit.
Quand l'homme aux cris de mort mêle le cri des fêtes,
Une secrète voix parle dans ce vain bruit.

Les siècles tour à tour, ces gigantesques frères,
Différens par leur sort, semblables dans leurs vœux,
Trouvent un but pareil par des routes contraires,
Et leurs fanaux divers brillent des mêmes feux.

II.

Muse! il n'est point de temps que tes regards n'embrassent;
Tu suis dans l'avenir leur cercle solennel;
Car les jours, et les ans, et les siècles ne tracent
Qu'un sillon passager dans le fleuve éternel.

Bourreaux, n'en doutez pas, n'en doutez pas, victimes !
Elle porte en tous lieux son immortel flambeau,
Plane au sommet des monts, plonge au fond des abîmes,
Et souvent fonde un temple où manquait un tombeau.

Elle apporte leur palme aux héros qui succombent,
Du char des conquérans brise le frêle essieu,
Marche en rêvant au bruit des empires qui tombent,
Et dans tous les chemins montre les pas de Dieu !

Du vieux palais des temps elle pose le faîte ;
Les siècles à sa voix viennent se réunir ;
Sa main, comme un captif honteux de sa défaite,
Traîne tout le passé jusque dans l'avenir.

Recueillant les débris du monde en ses naufrages,
Son œil de mers en mers suit le vaste vaisseau,
Et sait voir tout ensemble, aux deux bornes des âges,
Et la première tombe et le dernier berceau !

Le meme.

La Bande Noir.

J'aimais le manoir dont la route
Cache dans les bois ses détours,
Et dont la porte sous la voûte,
S'enforce entre deux larges tours ;
J'aimais l'essaim d'oiseaux funèbres
Qui sur les toits, dans les ténèbres,
Vient grouper ses noirs bataillons ;
Ou, levant des voix sépulcrales,
Tournoie en mobiles spirales
Autour des légers pavillons.

J'aimais la tour, verte de lierre,
Qu'ébranle la cloche du soir ;
Les marches de la croix de pierre
Où le voyageur vient s'asseoir ;
L'église veillant sur les tombes,
Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
Couver les fruits de leur amour ;
La citadelle crénelée,
Ouvrant ses bras sur la vallée,
Comme les ailes d'un vautour.

J'aimais le beffroi des alarmes ;
La cour où sonnaient les clairons ;
La salle où, déposant leurs armes,
Se rassemblaient les hauts barons ;
Les vitraux éclatans ou sombres ;
Le caveau froid où, dans les ombres,
Sous des murs que le temps abat,
Les preux, sourds au vent qui murmure,
Dorment couchés dans leur armure,
Comme la veille d'un combat.

Aujourd'hui, parmi les cascades,
Sous le dôme des bois touffus,
Les piliers, les sveltes arcades,
Hélas ! penchent leurs fronts confus ;
Les forteresses écroulées,
Par la chèvre errante foulées,
Courbent leurs têtes de granit ;
Restes qu'on aime et qu'on vénère !
L'aigle à leurs tours suspend son aire,
L'hirondelle y cache son nid.

Comme cet oiseau de passage,
Le poëte, dans tous les temps,
Chercha, de voyage en voyage,
Les ruines et le printemps.
Ces débris, chers à la patrie,
Lui parlant de chevalerie ;
La gloire habite leurs néants ;
Les héros peuplent ces décombres ;—
Si ce ne sont plus que des ombres,
Ce sont des ombres de géants !

O Français ! respectons ces restes !
Le ciel bénit les fils pieux
Qui gardent, dans le jours funestes,
L'héritage de leurs aïeux.
Comme une gloire dérobée,
Comptons chaque pierre tombée ;
Que le temps suspende sa loi ;
Rendons les Gaules à la France,
Les souvenirs à l'espérance,
Les vieux palais au jeune roi !

LE MEME.

Au Vallon de Cherizy.

Le voyageur s'assied sous votre ombre immobile,
Beau vallon ; triste et seul, il contemple en rêvant
L'oiseau qui fuit l'oiseau, l'eau que souille un reptile,
Et le jonc qu'agite le vent !

Hélas ! l'homme fuit l'homme ; et souvent avant l'âge
Dans un cœur noble et pur se glisse le malheur ;
Heureux l'humble roseau qu'alors un prompt orage
En passant brise dans sa fleur !

Cet orage, ô vallon, le voyageur l'implore.
Déjà las de sa course, il est bien loin encore
Du terme où ses maux vont finir ;
Il voit devant ses pas, seul pour se soutenir,
Aux rayons nébuleux de sa funèbre aurore,
Le grand désert de l'avenir !

De dégoûts en dégoûts il va traîner sa vie.
Que lui font ces faux biens qu'un faux orgueil envie ?
Il cherche un cœur fidèle, ami de ses douleurs ;
Mais en vain : nuls secours n'aplaniront sa voie,
Nul parmi les mortels ne rira de sa joie,
Nul ne pleurera de ses pleurs !

Son sort est l'abandon ; et sa vie isolée
Ressemble au noir cyprès qui croît dans la vallée.
Loin de lui, le lis vierge ouvre au jour son bouton ;
Et jamais, égayant son ombre malheureuse,
Une jeune vigne amoureuse
A ses sombres rameaux n'enlace un vert feston.

Avant de gravir la montagne,
Un moment au vallon le voyageur a fui.
Le silence du moins répond à son ennui,
Il est seul dans la foule : ici, douce compagne,
La solitude est avec lui !

Isolés comme lui, mais plus que lui tranquilles,
Arbres, gazons, rians asiles,
Sauvez ce malheureux du regard des humains !
Ruisseaux, livrez vos bords, ouvrez vos flots dociles
A ses pieds qu'a souillés la fange de leurs villes,
Et la poudre de leurs chemins !

Ah! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,
Ce long songe idéal de nos jours les plus sombres,
La vierge au front si pur, au saurire si beau!
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle,
Laissez du moins rêver à son âme immortelle
L'éternel hymen du tombeau!

La terre ne tient point sa pensée asservie;
Le bel espoir l'enlève au triste souvenir;
Deux ombres désormais dominent sur sa vie:
L'une est dans le passé, l'autre dans l'avenir!

Oh! dis, quand viendras-tu? quel Dieu va te conduire,
Etre charmant et doux, vers celui que tu plains?
Astre ami, quand viendras-tu luire,
Comme un soleil nouveau, sur ses jours orphelins?

Il ne t'obtiendra point, chère et noble conquête,
Au prix de ces vertus qu'il ne peut oublier;
Il laisse au gré du vent le jonc courber sa tête;
Il sera le grand chêne, et devant la tempête
Il saura rompre et non plier.

Elle approche, il la voit; mais il la voit sans crainte.
Adieu, flots purs, berceaux épais,
Beau vallon où l'on trouve un écho pour sa plainte,
Bois heureux où l'on souffre en paix!

Heureux qui peut au sein du vallon solitaire,
Naître, vivre et mourir dans le champ paternel!
Il ne connaît rien de la terre,
Et ne voit jamais que le ciel! Le même.

Pluie d'Eté.

Que la soirée est fraîche et douce!
O viens! il a plu ce matin;
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.
L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées;
Pauvre oiseau que le ciel bénit!
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire,
Comme des perles, dans son nid.

La pluie a versé ses ondées ;
Le ciel reprend son bleu changeant ;
Les terres luisent fécondées
Comme sous un réseau d'argent.
Le petit ruisseau de la plaine,
Pour une heure enflé, roule et traîne
Brins d'herbe, lézards endormis,
Court, et précipitant son onde
Du haut d'un caillou qu'il inonde,
Fait des Niagaras aux fourmis !

Tourbillonnant dans ce déluge,
Des insectes sans avirons
Voguent pressées, frêle refuge !
Sur des ailes de moucherons ;
D'autres pendent, comme à des îles,
A des feuilles, errans asiles ;
Heureux dans leur adversité,
Si, perçant les flots de sa cime,
Une paille au bord de l'abîme
Retient leur flottante cité !

Les courans ont lavé le sable ;
Au soleil montent les vapeurs,
Et l'horizon insaisissable
Tremble et fuit sous leurs plis trompeurs.
On voit seulement sous leurs voiles,
Comme d'incertaines étoiles,
Des points lumineux scintiller,
Et les monts, de la brume enfuie,
Sortir, et ruisselant de pluie,
Les toits d'ardoise étinceler.

Viens errer dans la plaine humide.
A cette heure nous serons seuls.
Mets sur mon bras ton bras timide ;
Viens, nous prendrons par les tilleuls.
Le soleil rougissant décline :
Avant de quitter la colline,
Tourne un moment tes yeux pour voir,
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnans des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

O ! vois voltiger les fumées
Sur les toits de brouillards baignés !
Là, sont des épouses aimées,
Là, des cœurs doux et résignés.
La vie, hélas ! dont on s'ennuie,
C'est le soleil après la pluie.—
Le voilà qui baisse toujours !
De la ville, que ses feux noient,
Toutes les fenêtres flamboient
Comme des yeux au front des tours.

L'arc-en-ciel ! l'arc-en-ciel ! Regarde.
Comme il s'arrondit pur dans l'air !
Quel trésor le Dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair !
Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas ! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel !

LE MEME.

A Châteaubriand.

I.

Il est, Châteaubriand, de glorieux navires
Qui veulent l'ouragan plutôt que les zéphires.
Il est des astres, rois des cieux étincelans,
Mondes volcans jetés parmi les autres mondes,
Qui volent dans les nuits profondes
Le front paré des feux qui dévorent leurs flancs.

Le Génie a partout des symboles sublimes.
Ses plus chers favoris sont toujours des victimes,
Et doivent aux revers l'éclat que nous aimons ;
Une vie éminente est sujette aux orages ;
La foudre a des éclats, le ciel a des nuages
Qui ne s'arrêtent qu'aux grands monts !

Oui, tout grand cœur a droit aux grandes infortune[s]
Aux âmes que le sort sauve des lois communes,
C'est un tribut d'honneur par la terre payé.

Le grand homme en souffrant s'élève au rang des justes.
La gloire en ses trésors augustes,
N'a rien qui soit plus beau qu'un laurier foudroyé.

II.

Aussi dans une cour, dis-moi, qu'allais-tu faire ?
N'es-tu pas, noble enfant d'une orageuse sphère,
Que nul malheur n'étonne et ne trouve en défaut,
De ces amis des rois, rares dans les tempêtes,
Qui, ne sachant flatter qu'au péril de leurs têtes,
Les courtisent sur l'échafaud ?

Ce n'est pas lorsqu'un trône a retrouvé le faîte,
Ce n'est pas dans les temps de puissance et de fête,
Que la faveur des cours sur de tels fronts descend.
Il faut l'onde en courroux, l'écueil et la nuit sombre,
Pour que le pilote qui sombre
Jette au phare sauveur un œil reconnaissant.

Va c'est en vain déjà qu'aux jours de la conquête,
Une main de géant a pesé sur ta tête ;
Et chaque fois qu'au gouffre entraînée à grands pas,
La tremblante patrie errait au gré du crime,
Elle eut pour s'appuyer au penchant de l'abîme
Ton front qui ne se courbe pas !

III.

A ton tour soutenu par la France unanime,
Laisse donc s'accomplir ton destin magnanime !
Chacun de tes revers pour ta gloire est compté.
Quand le sort t'a frappé, tu lui dois rendre grâce,
Toi qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté !

Le même.

Le Génie.

I.

Malheur à l'enfant de la terre,
Qui, dans ce monde injuste et vain,
Porte en son âme solitaire
Un rayon de l'Esprit divin !
Malheur à lui ! l'impure Envie
S'acharne sur sa noble vie,

Semblable au Vautour éternel ;
Et, de son triomphe irritée,
Punit ce nouveau Prométhée
D'avoir ravi le feu du ciel !

La Gloire, fantôme céleste,
Apparaît de loin à ses yeux ;
Il subit le pouvoir funeste
De son sourire impérieux !
Ainsi l'oiseau, faible et timide,
Veut en vain fuir l'hydre perfide
Dont l'œil le charme et le poursuit ;
Il voltige de cime en cime,
Puis il accourt, et meurt victime
Du doux regard qui l'a séduit.

Ou, s'il voit luire enfin l'aurore
Du jour promis à ses efforts,
Vivant, si son front se décore
Du laurier qui croît pour les morts ;
L'erreur, l'ignorance hautaine,
L'injure impunie et la haine
Usent les jours de l'immortel.
Du malheur imposant exemple,
La Gloire l'admet dans son temple
Pour l'immoler sur son autel !

II.

Pourtant, fallût-il être en proie
A l'injustice, à la douleur,
Qui n'accepterait avec joie
Le génie aux prix du malheur ?
Quel mortel, sentant dans son âme
S'éveiller la céleste flamme
Que le temps ne saurait ternir,
Voudrait, redoutant sa victoire,
Au sein d'un bonheur sans mémoire,
Fuir son triste et noble avenir ?

Le même.

A un Poëte.

L'Aigle, c'est le génie ! oiseau de la tempête,
Qui des monts les plus hauts cherche le plus haut faîte ;
Dont le cri fier, du jour chante l'ardent réveil ;

Qui ne souille jamais sa serre dans la fange,
Et dont l'œil flamboyant incessamment échange
Des éclairs avec le soleil.

Son nid n'est pas un nid de mousse ; c'est une aire,
Quelque rocher, creusé par un coup de tonnerre,
Quelque brèche d'un pic, épouvantable aux yeux,
Quelque croulant asile, aux flancs des monts sublimes,
Qu'on voit, battu des vents, pendre entre deux abîmes,
Le noir précipice et les cieux !

Ce n'est pas l'humble ver, les abeilles dorées,
La verte demoiselle, aux ailes bigarrées,
Qu'attendent ses petits, béants, de faim pressés ;
Non ! c'est l'oiseau douteux, qui dans la nuit végète,
C'est l'immonde lézard, c'est le serpent qu'il jette,
Hideux, aux aiglons hérissés.

Nid royal ! palais sombre, et que d'un flot de neige
La roulante avalanche en bondissant assiége !
Le génie y nourrit ses fils avec amour,
Et, tournant au soleil leurs yeux remplis de flammes,
Sous son aile de feu couve de jeunes âmes,
Qui prendront des ailes un jour !

Pourquoi donc t'étonner, Ami, si sur ta tête,
Lourd de foudres, déjà le nuage s'arrête ?
Si quelque impur reptile en ton nid se débat?
Ce sont tes premiers jeux, c'est ta première fête :
Pour vous autres aiglons, chaque heure a sa tempête,
Chaque festin est un combat.

Rayonne, il en est temps ! et s'il vient un orage,
En prisme éblouissant change le noir nuage.
Que ta haute pensée accomplisse sa loi.
Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle.
Poëte, prends ta lyre ; aigle, ouvre ta jeune aile ;
Etoile, étoile, lève-toi !

La brume de ton aube, Ami, va se dissoudre.
Fais-toi connaître, aiglon, du soleil, de la foudre.
Viens arracher un nom par tes chants inspirés ;
Viens ; cette gloire, en butte à tant de traits vulgaires,
Ressemble aux fiers drapeaux qu'on rapporte des guerres,
Plus beaux quand ils sont déchirés !

Vois l'astre chevelu qui, royal météore,
Roule, en se grossissant des mondes qu'il dévore ;
Tel, ô jeune géant, qui t'accrois tous les jours,
Tel ton génie ardent, loin des routes tracées,
Entraînant dans son cours des mondes de pensées,
Toujours marche et grandit toujours !

LE MEME.

Le Vaisseau.

Fils de forêts, et roi des ondes,
Salut, ô magnifique et rapide Vaisseau,
Toi, dont le vol hardi, sur les plaines profondes,
Devance le vol de l'oiseau !

Tu cours, emporté par l'audace,
Du bord par le Soleil sans relâche brûlé,
Jusqu'au bord où s'étend la ceinture de glace
De l'âpre et sauvage Thulé.

Ta fierté se rit de l'orage
Qui soulève le gouffre entr'ouvert sous tes pas :
Vainement l'Aquilon te poursuit de sa rage,
L'Aquilon ne t'arrête pas.

Ta voile, en franchissant les ondes,
Sème au loin tes bienfaits, laissés de ports en ports ;
C'est par toi que, sans fin, commercent les deux mondes,
Dont tu dispenses les trésors.

Si la sombre voix de la Guerre
Retentit, et t'appelle à des jeux plus sanglans,
Tu fais à l'ennemi redouter le tonnerre
Que tu recèles dans tes flancs.

Fils des forêts, et roi des ondes,
Salut, ô magnifique et rapide Vaisseau,
Toi, dont le vol hardi, sur les plaines profondes,
Devance le vol de l'oiseau !

CHENEDOLLÉ.

SCÈNES DRAMATIQUES.

TRAGÉDIE.

Scène prise d'Athalie.—Entre Joad et Abner.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le Mont Sina la Loi nous fût donnée
Que les temps sont changés! * * *
* * * * * * * *
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès long-temps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la thiare.
Dès long-temps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
* * * * * * * *
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater;
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
* * * * * * * *
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:

Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'hono
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, *s'est retiré de nous.*
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi, toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles !
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
L'impie Achab détruit, et, de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés ;
Des prophètes menteurs la troupe confondue ;
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
Elie aux élémens parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée ;

Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

RACINE.

Songe d'Athalie.

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.

* * * * * * * *

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée :
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, *fille digne de moi ;*
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.
Hélas ! Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même, quelque temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
J'ai cru que des présens calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

LE MEME.

Athalie et Joas.

JOSABET [*aux deux Levites*].

O vous, sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER [*à Josabet*].

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel, plus j'examine, et plus je le regarde !—
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

[*Montrant Joas.*

Epouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABET.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

[redacted]

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.

[*Montrant Zacharie.*

Voilà, mon fils.

ATHALIE [*à Joas*].

Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui——

ATHALIE [*à Josabet*].

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET [*bas à part*].

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père.

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos de premiers ans quelles mains ont pris soin

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrase
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié.

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible !
De vos songes menteurs l'imposture est visible ;
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE [*à Joas et à Josabet*].

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur : on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple.

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel,
Je présente au Grand-Prètre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi, vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous, ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre?

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissans dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien;
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils?

JOSABET.

Hé, madame, excusez
Un enfant——

ATHALIE [*à Josabet*].

J'aime à voir comme vous l'intruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier,
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier,
Je veux vous faire part de toutes mes richesses,
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! Et pour——

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère.

ATHALIE [*à Josabet*].

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse;
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur:
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

LE MEME.

Le Cid et Le Comte.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte.
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage:
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles:
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est——

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le —— ?

D. DIEGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

[Scène suivante.]

Le Comte, D. Rodrigue.

D. RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien Don Diègue ?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux !——

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui : tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît au discours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens ;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime ;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'interesse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire:
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie:
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir; et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

P. CORNEILLE.

Mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il était sur son char: ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait, tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage,
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
  Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre; et, d'un dard lancé d'une main sû
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
  Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques

Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
"Le ciel," dit-il, "m'arrache une innocente vie.
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie . . .
Cher ami, si mon père un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende . . ." A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père. RACINE.

Clytemnestre, Agamemnon, et Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés:
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGENIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi:
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre:
Vos ordres, sans détours, pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante;
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;

Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état ou je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux ;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter.
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur,
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime.

Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour, par vous même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté ;
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi,
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus !
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?

Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc.
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois?
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père.
Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé
Sont les moindres des soins, dont vous êtes pressé:
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle!
Déchirera son sein! et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avait semés!

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille ; et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

RACINE.

[Autre Scène.]

Achille et Agamemnon.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
Que vous-même, etouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée ;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah, je sais trop le sort que vous lui réservez !

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? ô ciel, le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire !

Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez.

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Etes-vous son époux?
Et ne peut elle . . .

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous:
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvrait une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage !
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage !
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien :
Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée,
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même.
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire,
Elle est de mes sermens seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang reservée.
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris ;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.

J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'acheterais vos superbes secours,
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lui d'offense :
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

LE MEME.

Mérope et Polyphonte.

POLYPHONTE.

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;
Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais ; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
Mais la raison d'état connaît peu ces caprices ;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;

Mais l'état veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MEROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'heritage funeste ?
Je mettrais en vos mains sa mère et son état,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre en un mot à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti ! Vous, barbare, au mépris de nos lois !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils.
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire,
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Eprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.

Egisthe jeune encore, et sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
En un mot, c'est à moi de défendre sa mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MEROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu ;
Dans vos murs relevés rappelez votre maître ;
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

VOLTAIRE.

César et Brutus.

CESAR.

Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève et prends ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours ;
Tu l'as trop mérité : ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude ;
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins,
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont bravé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les deux t'inspiraient seraient encors suivis.

CESAR.

J'excuse ton audace, et consens à t'entendre;
De mon rang avec toi je me plais à descendre;
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus qui font des injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée:
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal;
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette âme hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé,
Qu'eût fait alors Brutus.

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir.

CESAR [*lui présentant la lettre de Servilie*].

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux

CESAR.

Eh bien, Brutus ! mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père, grands dieux !

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat ! quel silence farouche !
Que dis-je ? quels sanglots échappent de ta bouche ?
Mon fils . . . quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne et ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère,
O sermens ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !
César . . . ah, malheureux ! j'ai trop long-temps vécu.

CESAR.

Parle. Quoi ! d'un remords ton cœur est combattu !
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence !
Tu crains d'être mon fils ; ce nom sacré t'offense :
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang !
Ah ! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même ;
Je voulais partager avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux !

CESAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine !
Ces transports sont ils donc de tendresse ou de haine !
Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

BRUTUS.

César——

CESAR.

Eh bien ! mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure ou cesse de régner.

CESAR.

Ah, barbare ennemi, tigre que je caresse !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse !
Va, tu n'es plus mon fils ; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien ;
Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure
Saura bien, comme toi, vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus a cesser d'être humain !
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille à mon courroux je vais m'abandonner ;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis ;
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose ;
Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

LE MEME.

Abandon, Désespoir et Terreur de Néron.

Mon trône est renversé !
De l'univers entier je me vois repoussé !
Me voilà seul portant la haine universelle !
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me récèle !
Qu'au moins mes jours sauvés . . . Dois-je former ces vœux !
N'avoir d'autres palais que ces caveaux affreux,
D'autre cour que le deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre !
Ah ! cette vie horrible est semblable au trépas—
Où suis-je ? un songe affreux . . . Non, non, je ne dors pas ;
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure :
Je m'entends appeler meurtrier et parjure.
Je le suis . . . Mais quels cris, quels lugubres accents !
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens—
Ne me trompé-je pas ! je crois voir mes victimes—
Je les vois ; les voilà ! . . . Du fond des noirs abîmes,
S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglants ;
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpents ;
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie—
Arrêtez ! . . . est-ce toi, vertueuse Octavie ?
Tu suis contre Néron un trop juste transport :
Qu'oses-tu m'annoncer ? ah ! je t'entends . . . la mort !
La mort ! tu viens aussi me l'apporter, mon frère !
Mais que vois-je, grands Dieux ! Agrippine ! ma mère !
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau ?
Meurs ! meurs ! criez-vous tous. Quel supplice nouveau !
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence !
Je n'en puis plus douter, la mort, la mort m'attend !
Et comment soutenir ce redoutable instant ?

Legouvé.

Fureurs d'Oreste.

Grace au dieux mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance !
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir ;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,

Pour être du malheur un modèle accompli :
Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants ? pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;
L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne !
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ! grâce au ciel, j'entrevoi—
Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !
[*Prenant Pylade pour Pyrrhus.*
. . . . . Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ! à mes yieux Hermione l'embrasse ;
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi ?
Hé bien, fille d'enfer ! vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez ; à vos fureurs Oreste s'abandonne !
Mais non : retirez-vous, laissez faire Hermione ;
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer. RACINE.

Marius dans les Marais de Minturnes.

Le monde a conspiré la perte d'un seul homme,
Et la nature entière est d'accord avec Rome.
De son sein l'Océan m'écarte avec effroi,
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.
C'est en vain que la nuit, moins cruelle et plus sombre,
Favorise mes pas et me prête son ombre ;
Au défaut du soleil la foudre ici me luit,
Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit !
Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie
Les étonnants succès qui signalent ma vie.
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité . . .

Tout se tait ; tout a fui dans une horreur profonde,
Et seul je semble errer sur les débris du monde.
Je n'irai pas plus loin : j'attends ici mon sort.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
Demanderai-je aux dieux qu'un trépas plus illustre
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre ?
Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,
Et, pour être immortel, je n'en ai pas besoin.
Expirer loin de Rome, en cette solitude,
N'est-ce pas la punir de son ingratitude ?
Je l'abandonne en proie au plus pressant danger.
Oui, me laisser mourir, c'est assez me venger.
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie,
La mort de Marius vous livre l'Italie.
Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas
Cet absolu pouvoir, objet de nos débats ?
Favorable à ses vœux, mon désespoir seconde
Son orgueil qui l'appelle à l'empire du monde.
Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr ?
Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir ?
Ah ! quels que soient les maux dont la mort nous délivre,
Montrons-nous Marius, en osant encor vivre.
Dussé-je encor m'attendre à de plus grands revers,
Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
Vivons, tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut-être le partage ;
Vivons, tant qu'un sénat guidé par l'intérêt
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt ;
Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière ;
Vivons : le ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.
A travers tant d'écueils les dieux qui m'ont sauvé,
Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé.
Leurs mains, qui sous mes pas aplanissent la route,
Pour un grand avenir m'ont conservé sans doute.
Eprouvons les destins, fatiguons leur courroux ;
Voyons si le malheur est plus constant que nous.

Arnault.

Sylla, Métellus, Roscius, Cortège, Soldats, Licteurs, Prêtres, et Peuple.

LE PEUPLE.

Le voilà! le voilà!

UN GROUPE.

Salut au dictateur!—

AU AUTRE GROUPE.

Salut, divin Sylla!

[*Sylla s'avance lentement au milieu de la foule.*

VALERIE [*à part*].

O comble de bassesse! o sacrilége infame!

[*Elle s'élance, et va pour frapper Sylla; Roscius arrête son bras.*

Meurs, tyran.

CLAUDIUS.

Frappe!

FAUSTUS [*faisant un mouvement pour voler au secours de son père*].

Arrête!

SYLLA. [*froidement, à sa suite*].

Eloignez cette femme—
Je viens venger les lois, les Romains, et l'état:
Elle aurait empêché qu'un autre m'imitât.
De plus grands criminels appellent ma justice;
Claudius est l'un d'eux, mon fils est son complice:
Ils ont trahi les lois, et sont, dès ce moment,
Unis par le forfait et par le châtiment;
Je n'use point contre eux de mon pouvoir suprême,
Le peuple sur leur sort prononcera lui-même.

BALBUS [*à part à Catalina*].

Entends-tu?

CATILINA [*à part à Balbus*].

Ne crains rien de ces feintes douceurs:
Le peuple n'a jamais sauvé ses défenseurs.

SYLLA [*il monte à la tribune, et s'assied; les licteurs et les soldats entourent la tribune*].

Romains, dans ce grand jour, le monde va connaître
Si votre dictateur était digne de l'être,
Et si tant de travaux qu'il couronne aujourd'hui
Vous ont à votre tour rendus dignes de lui.

ROSCIUS [*à part*].

Que nous promet, grands dieux ! ce superbe langage !

SYLLA [*debout sur les rostres*].

Citoyens, chevaliers, pontifes, sénateurs,
Et vous, de la patrie illustres défenseurs,
Ecoutez : je vous dois, je me dois à moi-même,
De rendre compte ici de mon pouvoir suprême,
Et d'exposer enfin à vos regards surpris
Les immenses travaux par moi seul entrepris.
J'ai subjugué le Pont, le Bosphore, l'Epire ;
Les eaux du Phalaris traversent votre empire ;
La Grèce tout entière est soumise à vos lois.
La chute de Carthage avait ébranlé Rome :
J'ai réparé les maux qu'avait faits un grand homme.
Jugurtha fut vaincu, Mithridate est soumis,
Ma fortune a plus fait qu'elle n'avait promis.
A l'antique sénat je rendis le pouvoir ;
Le peuple mutiné rentra dans le devoir ;
Jamais on ne me vit, esclave du vulgaire,
Rechercher et trahir cet amour populaire
Où Marius voyait le but de ses travaux.
J'ai peu flatté ce peuple, et j'ai guéri ses maux :
Je m'armai contre lui de rigueurs légitimes :
Au salut de l'état j'immolai des victimes.
Oui, de l'humanité si j'étouffai la voix,
Ce fut pour vous contraindre à fléchir sous les lois.
J'ignore quel surnom l'histoire me destine :
L'avenir jugera ce que Rome examine.
Du poids de ma grandeur plus accablé que vous,
Je viens briser le joug qui nous fatiguait tous.
J'ai vaincu, j'ai régné ; maintenant je veux vivre !
Je rejette la coupe où le pouvoir s'enivre.
Le dictateur n'est plus : je remets au sénat
Avec l'autorité les rênes de l'état.

Ecoutez ! . . . Que ma voix remplisse cette enceinte :
J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte.

LE PEUPLE.

O courage ! ô grandeur au-dessus des humains !

SYLLA.

Je vous rends vos consuls ; choisissez-les, Romains.
[*Métellus sort.*
Mon asile, a-t-on dit, est dans la dictature :
Eh bien ! dès ce moment devant vous je l'abjure ;
Je me dépouille ici des suprêmes honneurs,

[*Il détache son manteau de pourpre, et jette la palme d'or, symbole de la dictature.*

Je dépose la pourpre . . . Eloignez-vous, licteurs.

[*Les licteurs et les soldats, qui entouraient la tribune, déposent leurs armes et leurs faisceaux, et vont se confondre parmi le peuple.*

Me voilà désarmé ! . . Je vous livre ma vie :
Aux complots, aux poignards, j'oppose mon génie,
La vertu de Brutus, l'âme de Scipion,
Chéronée, Orchoméne, et l'effroi de mon nom.
Le sénat a pour lui ma fortune et ma gloire :
Que Sylla soit toujours présent à sa mémoire.
Vainqueur de Marius, je l'avais surpassé,
Et j'ai conquis le rang où je me suis placé.
Romains, je romps les nœuds de votre obéissance ;
Privé de mes faisceaux, je suis toujours Sylla.
[*Il descend de la tribune.*

ROSCIUS.

Il n'était jusqu'ici que le maître de Rome,
Aujourd'hui l'univers le proclame un grand homme.

SYLLA.

Cette lutte sanglante, il fallait la finir ;
Vous étiez las de craindre, et moi las de punir.
Citoyen comme vous, sous la règle commune
J'abaisse fièrement l'orgueil de ma fortune ;
Et chacun désormais, libre de tout effroi,
Peut s'approcher, se plaindre, et se venger de moi.
J'achève un grand destin, j'achève un grand ouvrage ;
Sur ce monde étonné j'ai marqué mon passage :

Ne m'accusez jamais dans la postérité,
Romains, de vous avoir rendu la liberté!

De Jouy.

Macbeth et Frédegonde.

MACBETH.

Je croyais traverser, dans sa profonde horreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où souvent trompés nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce alégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglans, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grace aux dieux.
Etonné, je m'avance. "Existez-vous," leur dis-je,
"Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige!"
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour-à-tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide:
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots: "Tu seras roi."

FREDEGONDE.

T'ont-ils réveillé?

MACBETH.

Non. Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.

Si loin du trône encor, comment y parvenir !
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.
Je cherchais dans moi-même un secret défenseur ;
Et déja du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

J. F. Ducis, *Tragedie de Macbeth.*

Lear.

" Blow winds and crack your cheeks. "

(*Imitation de Shakspeare.*)

Soufflez, vents orageux : mugis, sombre tempête ;
Cataractes des cieux, que rien ne vous arrête !
Fleuves, sources, torrens, débordez à la fois,
Inondez nos cités, engloutissez nos toits !
Et vous, feux sulfureux, plus prompts que la pensée,
Frappez ces cheveux blancs, cette tête glacée,
Pourvu qu'un même coup détruise avec éclat
Ces principes féconds, germes de l'homme ingrat !
Grondez, noirs ouragans, redoublez vos efforts,
De ma débile vie usez tous les ressorts !
Des célestes fléaux redoutables familles,
Grêle, foudres, éclairs, vous n'êtes point mes filles.
Je n'ai point entre vous partagé mes Etats,
Et l'amour paternel ne vous fit point ingrats !
Venez, je me soumets à vos fureurs sinistres !
Mais non, de mes enfans vils et lâches ministres,
De ces perfides cœurs vous servez les desseins ;
Ah ! pourquoi leur prêter vos secours assassins
Contre un faible vieillard, et du haut de la nue
Assaillir sans pitié sa tête chauve et nue ?

Madame Tastu.

Discours de Moloch.

L'affreux Moloch se lève et s'exprime en ces mots :
" Vengeance ! guerre ouverte à l'auteur de nos maux !
Je déteste la feinte, et connais peu la ruse ;
Dans un pressant danger le lâche seul en use.
Quoi ! tandis que le temps se perd en vains complots
Faut-il que tout un peuple, indigné du repos,
Attendant le signal, dévore ici l'outrage,
Trop heureux d'obtenir un tranquille esclavage,
Et, captif résigné dans un coin des Enfers,
De boire en paix la honte et de traîner ses fers ;
Tandis que, triomphant de notre ignominie,
Par nos honteux délais règne la tyrannie ?
Loin cette lâcheté ! Partons, volons, brisons
Cette voûte infernale et ces noires prisons ;
Armons-nous de ces fers forgés pour nos souffrances ;
Instrumens des douleurs, qu'ils le soient des vengeances.
Ces torrents sulfureux qu'alluma son courroux,
Contre leur propre auteur qu'il marchent devant nous ;
Renvoyons-lui les traits qu'il lança sur nos têtes ;
Aux tempêtes du Ciel opposons nos tempêtes :
Qu'il tonne, les éclairs répondront aux éclairs ;
Nos foudres heurteront ses foudres dans les airs,
Ebranleront son trône, et, dans sa cour suprême,
Parmi ses Chérubins l'iront chercher lui-même . . .
Mais, du fond des Enfers, quel vol audacieux
Atteindra jusqu'à lui ? De la hauteur des Cieux
Son bras peut nous combattre avec trop d'avantage.
Vain effroi ! Savons-nous si le fatal breuvage
Des ondes de l'Oubli n'a pas de notre corps
Assoupi la vigueur, engourdi les ressorts ?
L'Ange aspire à monter, et résiste à descendre ;
De ce noble besoin il ne peut se défendre :
Nous l'éprouvâmes tous, alors que nos débris
Tombaient précipités des célestes lambris,
Sous le poids accablant d'une main foudroyante.
C'est lui qui suspendait notre chute effrayante,
Luttait contre la foudre, et, par un noble essor,
Vers notre Ciel natal nous emportait encor.
On craint l'événement : il peut, ce Dieu terrible,
Accroître les horreurs de ce séjour horrible ;

Sur nous son bras puissant pourra s'appesantir,
Achever sa vengeance, et nous anéantir!
Eh! quelle prise encore a sur nous la misère?
Que peut donc à l'Enfer ajouter sa colère?
Arrachés au bonheur, déshérités du jour,
Exilés à jamais dans cet affreux séjour,
Attendant qu'il nous plonge en ses plus noirs abîmes,
Allez, des feux vengeurs éternelles victimes,
D'un tyran sans pitié misérables vassaux,
Allez tous; attendez que les fouets, les bourreaux,
Forcent le repentir à lui demander grâce:
Voilà votre destin. Eh! quelle autre menace
Pourrait vous effrayer? Dans votre horrible sort
Peut-il rien ajouter à vos maux, que la mort?
Qu'importe d'irriter par un nouvel outrage
Un vainqueur qui ne peut, dans l'excès de sa rage,
Qu'avancer un trépas cent fois moins redouté
Que les longues douleurs de l'immortalité?
Ah! si notre esprit pur ne peut perdre la vie,
Notre durée au moins peut lasser sa furie:
Elle peut, et j'en prends à témoin nos combats,
Porter la guerre au sein de ses heureux états.
Sur son trône odieux fût-il inaccessible,
Le vaincu peut braver ce despote invincible,
Insulter en tombant au pouvoir outragé;
Et, s'il n'est pas vainqueur, il est du moins vengé."
Il dit, grince les dents, fronce un sourcil farouche;
Un sourire effroyable a paru sur sa bouche;
Et son air, son regard, plein d'un sinistre feu,
Annonce un choc terrible à tout autre qu'à Dieu.

DELILLE, *Paradis perdu.*

COMEDIE.

Scènes d'Amphitryon.

SOSIE.

Qui va là? Hé! ma peur à chaque pas s'accroît!
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah! quelle audace sans seconde

De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ! si pour son prochain il avait quelque amour,
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous :
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent ;
Leur vue a sur notre zêle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudrait, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas ?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme occulaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin !
Pour jouer mon rôle sans peine,

Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène;
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.
[*Sosie pose sa lanterne à terre.*
" Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...
(Bon! beau début!) l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous."—
" Ah ! vraiment, mon pauvre Sosie,
A te revoir j'ai de la joie au cœur."—
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
(Bien répondu !) " Comment se porte Amphitryon ?"—
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.—
(Fort bien ! belle conception !)
" Quand viendra-t-il, par son retour charmant.
Rendre mon âme satisfaite ?"—
Le plus tôt qu'il pourra, madame, assurément,
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.—
(Ah !) " Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?
Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme ?"—
Il dit moins qu'il ne fait, madame,
Et fait trembler les ennemis.—
(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)
" Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ?"—
Ils n'ont pu résister, madame, à notre effort ;
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télèbe d'assaut ; et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.—
" Ah! quel succès! ô dieux! Qui l'eût pu jamais crore !
Raconte-moi, Sosie, un tel évènement."—
Je le veux bien, madame ; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté ;
[*Sosie marque les lieux sur sa main.*
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe,

La rivière est comme là.
Ici nos gens se campèrent ;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etait leur infanterie ;
Et plus bas, du coté droit,
Etait la cavalerie.
Après avoir aux dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal :
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
Là, les archers de Créon, notre roi ;
Et voici le corps d'armée,
[*On fait un peu de bruit.*
Qui d'abord . . . Attendez, le corps d'armée a peur :
J'entends quelque bruit, ce me semble.

[Scène suivante!]

MERCURE, SOSIE.

Mercure, sous la figure de Sosie, sortant de la mais d'Amphitryon, veut l'empêcher d'entrer chez son maître.

MERCURE.

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur.

SOSIE [*sans voir Mercure*].

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE [*à part*].

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE [*sans voir Mercure*].

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,

Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE [*à part*].

Comme avec irrévérence,
Parle les dieux ce maraud!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE [*apercevant Mercure d'un peu loin*].

Ah! par ma foi, j'avais raison:
C'est fait de moi, chétive créature!
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.
[*Il chante.*

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'étourdir ainsi?

A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affaiblit peu à peu].

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE [*à part*].

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos;
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE [*à part*].

Quel diable d'homme est-ce ci!
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?

Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de cr
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un c
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.
Faisons-nous du cœur par raison :
Il est seul, comme moi : je suis fort ; j'ai bon m
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là.

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui moi ?

SOSIE [*à part*].

Moi. Courage, Sosie

MERCURE.

Quel est ton sort ? dis-moi.

SOSIE.

D'être homme, et de pa

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend en

MERCURE.

Où s'addressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'âme ravie,

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,

Ce que tu fais, d'où tu riens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour;
Je viens de là, vais là; j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un désir, pour faire connaissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même, et t'en voilà certain.
[*Mercure donne un soufflet à Sosie.*

SOSIE.

Ah! ah! c'est tout de bon.

MERCURE.

Non ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tu-dieu! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petit soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étais aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Nous verrons bien autre chose;
Tout cela n'est encor rien.
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie. [*Sosie veut s'en aller.*

MERCURE [*arrêtant Sosie*].

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi ! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment ! chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien ! que fait cette raison ?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est ?—

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé ! comment ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? De quelle rage est ton âme saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, des-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien, je le soutiens : par la grande raison,
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême ;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE [*battu par Mercure*].

Justice, citoyens! Au secours, je vous prie!

MERCURE.

Comment! bourreau, tu fais des cris!

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras—

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme;
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien! es-tu Sosie à présent? qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE [*menaçant Sosie*].

Encor! Cent autres coups pour cette autre impudence

SOSIE.

De grace, fais trève à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trève à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira; je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? dis, traître!

SOSIE.

Hélas! je suis ce que tu veux:
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom était Sosie, à ce que tu disais?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton sur cette affaire
M'a fait voir que je m'abusais.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; et si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE [*à part*].

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort—

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi.

SOSIE.

Non. Mais au nom des dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trève.

MERCURE.

Passe:
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

MERCURE [*levant le bâton sur Sosie*].

Comment! tu peux?—

SOSIE.

Ah! tout doux!
Nous avons fait trève aux coups.

MERCURE.

Quoi! pendard, imposteur, coquin—

SOSIE.

Pour des injures,
Dis m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque contre frivole.

MERCURE.

Sus, je romps notre trève, et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que je suis est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'être moi ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?
Et peut-on démentir cent indices pressants ?
Rêvé-je? Est-ce que je sommeille ?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis ?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as tu pas sur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah ! tout cela n'est que trop véritable ;
Et, plût au ciel, le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable ;
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas ;

Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave honnête berger,
Frère d'Arpage mort en pays étranger,
Mari de Cléanthis la prude.

SOSIE [*bas, à part*].

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taile, mine, action.
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis, [*haut.*
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamants en nœud proprement mis,
Dont leur chef se parait comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; et sur elle il le veut voir paraître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE [*à part*].

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie ;
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie ;
Il pourrait bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle
Pour démêler ce que je voi ?
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même ; on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne ;
C'est de quoi le confondre ; et nous allons le voir.
[*haut.*
Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon—

SOSIE [*bas, à part*].

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battaient.

SOSIE [*bas, à part*].

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien :
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'était dans la bouteille.
[*haut.*
Je ne saurais nier aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dis-moi, qui veux-tu qui je sois :
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord :
Mais tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,

Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose :
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade !

SOSIE [*battu par Mercure*].

Ah! qu'est-ce ci, grands dieux! il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

MERCURE [*seul*].

Enfin je l'ai fait fuir ; et, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.

[Autre Scène.]

Amphitryon, Sosie.

AMPHITRYON.

Viens, çà, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton ?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire ;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi ! tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

SOSIE.

Non : je suis le valet, et vous êtes le maître ;
Il n'en sera, monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,

Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,
Et réponds mot pour mot à chaque question.

SOSIE.

Mais de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des grands on le voit usité ?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance ?

AMPHITRYON.

Non ; je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire ;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avais su prescrire . . .

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin !

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire ;
Je mentirai, si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle !
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant nature a ses caprices ;
Divers penchants en nous elle fait observer :
Les uns à s'exposer trouvent mille délices ;
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis ? . . .

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même voulu répéter un petit
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite ?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Sosie ; un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez du port envoyé vers Alcmène,
Et qui de nos secrets a connaissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes !

SOSIE.

Non, monsieur, c'est la vérité pure :
Ce moi plutôt que moi s'est au logis trouvé ;
Et j'étais venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimatias maudit ?
Est-ce songe ? est-ce ivrognerie,
Aliénation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie ?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole ;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous ;
Et que, de ces deux moi piqués de jalousie,
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous ;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse !

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous ;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis. Mais dis ; en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence ?

SOSIE.

Non ; vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paraître.
C'est un fait à n'y rien connaître,
Un conte extravagant, ridicule, importun ;
Cela choque le sens commun ;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé !

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,

Et long-temps d'imposteur j'ai traité ce moi-même:
Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé ;
J'ai vu que c'était moi, sans aucun stratagème ;
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes ;
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes ;
Et n'était que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serais fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon, entré ! Hé ! de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison ?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRYON.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui, moi ; non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainsi !

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages ;
Il a le bras fort, le cœur haut :
J'en ai reçu des témoignages ;
Es ce diable de moi m'a rossé comme il faut ;
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi ?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud ? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?
Moi, vous dis-je ; ce moi plus robuste que moi ;
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte ;
Ce moi qui m'a fait filer doux ;
Ce moi qui le seul moi veut être ;
Ce moi de moi-même jaloux ;
Ce moi vaillant dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connaître ;
Enfin ce moi qui suis chez nous ;
Ce moi qui s'est montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau !
A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ces confus mystères,
T'ait fait voir toutes les chimères
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé :
J'étais bien éveillé ce matin, sur ma vie ;
Et bien éveillé même était l'autre Sosie
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit ;
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE [*à part*].

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat :
Ce seraient paroles exquises
Si c'était un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcmène paraît avec tous ses appas ;
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre. MOLI

Scène du Tartuffe.

Orgon [*qui arrive de la campagne où il avait passé* ... *jours*], *Cléante*, *Dorine*.

ORGON.

Ah ! mon frère, bon jour.

CLEANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON [*à Cléante*].

Dorine...mon beau-frère, attendez, je vous prie,
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
[*à Dorine.*
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence. [*Elle*

CLEANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point . . .

ORGON.

Alte-là, mon beau-frère,
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin sans savoir quel homme ce peut être . . .

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissemens ne prendraient point de fin,
C'est un homme...qui...ah !... un homme...un homme enfin
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme,
Et je verrais mourir, frère, enfans, mère, et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà !

ORGON.

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière,
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancemens,
Et baisait humblement la terre à tous momens ;
Et lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie,
C'est trop, me disait-il, *c'est trop de la moitié.*
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le ciel, chez moi, me le fit retirer ;
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même,
Il prend pour mon honneur, un intérêt extrême ;

CLEANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je crois ;
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi
Et que prétendez-vous de tout ce badinage—

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché.
Et comme je vous l'ai, plus de dix fois, prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peu
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclave
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves ;
Et comme on ne voit pas, qu'où l'honneur les co
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup d
Les bons et vrais dévots qu'on doit suivre à la t

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits ;
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère, ils passent ses limites ;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère ;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
Vous êtes le seul sage, et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir, chez moi n'est point tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux, avec le vrai, faire la différence ;
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace,
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens, qui par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux, et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel, courir à leur fortune ;
Qui, brûlant et priant, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite, au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices ;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;

D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre:
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement.
Ils ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin, qu'il me faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle,
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur, mon cher beau-frère, avez-vous dit tout?

CLEANTE.

Oui,

ORGON [*s'en allant*].

Je suis votre valet.

Le Meme.

Scène du Misantrope.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez vous ?

ALCESTE [*assis*].

Laissez moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie.—

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens, au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;
Et quoique amis, enfin je suis tout des premiers—

ALCESTE [*se levant brusquement*].

Moi votre ami ! rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être.
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte.

ALCESTE.

Allez vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser.
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler une homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses,
De protestations, d'offres et de sermens
Vous chargez la fureur de vos embrassemens :
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme :

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent ?
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
Et si par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce.

PHILINTE.

Mais sérieusement que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie ;
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
fasse de vous un éloge éclatant,
premier faquin il court en faire autant ?

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée.
* * * * * * * *
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence ;
Je veux qu'on me distingue ; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils, que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié ;
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre ;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise ;
Et par fois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

Scène du Légataire.

GÉRONTE, ERASTE, M. SCRUPULE, CRISPIN, LISETTE.

Crispin, valet d'Eraste, neveu de Géronte, s'est enveloppé dans la robe de chambre de ce dernier, et a dicté un faux testament sous le nom de ce vieillard. Géronte qui paraît, apprend ce qui s'est fait sous son nom. On veut lui persuader qu'il a dicté lui-même ce testament, et qu'une léthargie lui en a fait perdre la mémoire.

GERONTE.

Ici depuis long-temps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure,
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savais bien, qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement;
Le corps se porte mieux, lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que selon vos desseins
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît! pourquoi! pour quelle affaire!

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE [*bas*].

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN [*bas*].

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu, vous rêvez, monsieur, c'est pour le faire,
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon ;
Vous me l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme ?
Monsieur était présent, aussi-bien que madame.
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE [*bas*].

Que dire ?

LISETTE [*bas*].

Juste ciel !

CRISPIN [*bas*].

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraste était présent !

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je le jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon neveu, parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah ! ne me parlez point, monsieur, de testament,
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc !

LISETTE.

Crispin, parle à ma place ;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN.

Je pourrais, là-dessus, vous rendre satisfait,
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire,
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;
Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce soit vous, pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper; mais c'était vous ou moi

M. SCRUPULE.

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est-elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement, et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire.

GERONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie?—

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement
Qu'il est venu tantôt certain neveu Normand,

Et certaine Baronne avec un grand tumulte,
Et des airs insolens, chez vous vous faire insulte ?

GERONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel—

ERASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN [*à part*].

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire !
Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
Maître Mathieu Géronte en son fauteuil à bras,
Etant en son bon sens, comme on a pu connaître,
Par gestes en maintien qu'il nous a fait paraître ;
Quoique de corps malade, ayant sain jugement,
Lequel après avoir réfléchi mûrement
Que tout est ici-bas fragile et transitoire—

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE.

Hélas! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous, je suis encore en vie.

M. SCRUPULE [*continuant de lire*].

Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat—

CRISPIN.

Intestat—

LISETTE.

Intestat... ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat—

CRISPIN.

Intestat—

LISETTE.

Intestat—

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire?
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
Son susdit testament en la forme qui suit.

GERONTE.

De tout ce préambule, et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en réponds.
Ce que c'est que de nous! moi, cela me confond.

M. SCRUPULE [*lisant*].

Je vieux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites :
Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

GERONTE.

Je dois quatre cents francs ? c'est une fourberie.

CRISPIN.

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie ;
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez ;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GERONTE.

C'est un maraud qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE [*lisant*].

Je fais mon légataire unique, universel,
Eraste mon neveu.

ERASTE.

Se peut-il, juste ciel ?

SCRUPULE [*lisant*].

Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
Parens, nièces, neveux, nés aussi-bien qu'à naître.

GERONTE.

J'ai de cette façon . . .

CRISPIN.

C'est style de notaire.

GERONTE.

Oui, je voulais nommer Eraste légataire.
A cet article-là je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE [*lisant*].

Item, je donne et lègue en espèce sonnante,
A Lisette—

LISETTE.

Ah, grands dieux!

M. SCRUPULE [*lisant*].

Qui me sert de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Deux mille écus.

CRISPIN.

Monsieur . . . en vérité . . . pour peu . . .
Non . . . jamais . . . car . . . ma bouche . . . quand j'y pense . . .
Je me sens suffoquer par la reconnaissance!
Parle donc. [*à Lisette.*

LISETTE [*embrassant Géronte*].

Ah! monsieur—

GERONTE.

Qu'est-ce à dire cela?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant!

LISETTE.

Quoi déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile, exposée ou malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur!
Lui refuseriez-vous cette petite grâce?

GERONTE.

Comment six mille francs? quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus?
Et que peut-on, hélas, avoir pour vingt écus.

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie.
Il en est à tout prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

Item je donne et lègue.

CRISPIN [*à part*].

Ah ! c'est mon tour enfin,
Et l'on va me jeter.

M. SCRUPULE [*lisant*].

A Crispin.

GERONTE [*regardant Crispin qui se fait petit*].

A Crispin !

M. SCRUPULE [*lisant*].

Pour tous les obligeans, bons et loyaux services,
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir.

GERONTE [*à part*].

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?—
Voyons.

M. SCRUPULE [*lisant*].

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

CRISPIN [*se prosternant aux pieds de Géronte*].

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme,
Si généreusement me laisser cette somme !

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu. Que veut dire ceci ?
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi ! moi, j'aurais légué fans aucune raison
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,

Qu'Eraste aurait chassé, s'il m'avait voulu croire!

CRISPIN.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire;
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux, même après votre mort?

GERONTE.

Ne m'a-t-on pas volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont se je sens les approches:
Je n'ose me fouiller.

ERASTE [*à part*].

Quel funeste embarras! [*haut.*
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où sont-ils donc? Réponds.

ERASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai par votre ordre exprès portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre?

ERASTE.

Oui, monsieur.

GERONTE.

Je ne m'ens souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux sur ce point
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las à fin de tant de léthargies.
Cours chez elle, dis-lui que quand j'ai fait ce don,
J'avais perdu l'esprit, le sens et la raison.

REGNARD.

Scène du Joueur.

VALERE [*joueur qui a perdu son argent*], HECTOR.

VALERE.

Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien a perdre, et tes vœux sont comblés;
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

HECTOR [*à part*].

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est devoré,
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
[*Il prend Hector à la cravatte.*
Parle, as-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner! perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je peux tout entreprendre,
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALERE.

Que la foudre t'écrase.
Ah charmante Angélique! en l'ardeur qui m'embrase
A vos seules bontés je veux avoir recours;
Je n'aimerai que vous; m'aimerez-vous toujours?

Mon cœur dans les transports de sa fureur extrême
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR [*à part*].

Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre,
Approche ce fauteuil. Va me chercher un livre.

HECTOR.

Voilà Sénèque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALERE.

Oui, ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans les almanachs.

VALERE.

Ouvre et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR [*lit*].

Chapitre vi. du mépris des richesses.
La fortune offre aux yeux des brillans mensongers :
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers,
Leur possession trouble et leur perte est légère,
Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire.
Lorsque Sénèque fit ce chapître éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALERE [*se levant*].

Vingt fois le premier pris! dans mon cœur il s'élève
[*Il s'assied.*
Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine :
C'est posséder les biens que s'avoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Etait-il de Paris ?

VALERE.

Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vive,
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALERE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder, la vie est un fardeau,
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALERE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

LE MEME.

Scène de l'Inconstant.

FLORIMOND ET CRISPIN.

FLORIMOND.

J'ai quitté le service,

CRISPIN.

Vous quittez?...quoi, monsieur, par un nouveau caprice!...

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre persévérance.
Un moi dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages;
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir;
Le matin on s'ennuie et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a surtout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvais jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus d'un même habit;
Qui semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Etaient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot à la fois fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas.
Le même mouvement vous fait à gauche, à droite
Tourner tous ces gens-là comme un girouette.

CRISPIN.

Cependant—

FLORIMOND.

A mon gré je vais changer d'habit,
Et ne te mettrai plus, uniforme maudit.

CRISPIN.

Pauvre disgracié ! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états ! . . . je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord—

FLORIMOND.

Oh ! tu feras ce compte une autrefois.

CRISPIN.

Fort bien, mais au moins, dites-moi,
Pourquoi vous descendez dans un hôtel ?

FLORIMOND.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait !

FLORIMOND.

De mon côté je le chéris de même ;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui :
Je crus bien l'an passé que j'en mourrais d'ennui.
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite !
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, demain il le fera :
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade !
Et puis sa politique et sa double ambassade !
Car tu sais que mon oncle était ambassadeur.
J'écoutais des récits . . . mais d'une pesanteur !
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs, je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni ;
Tout cérémonial de ces lieux est banni :
Je vais, je viens, je rentre et sors, quand bon me semble ;
Entière liberté, le soir, on se rassemble :
L'hôtel forme lui seul une société,
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

* * * * * *

FLORIMOND [*seul*].

Inconstant! ho, voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.
C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé ;
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurais pu me trouver dans cette circonstance,
Je goûte d'un état; j'y suis mal, et j'en sors ;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors.
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi quand on peut-être mieux!
Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose;
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité:
Vains efforts! il échappe, il faut qu'il se promène:
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et, pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile: autour de lui tout change;
La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit——
Que dis-je? en moins d'un jour, tour-à-tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons donc, puisque c'est notre lot.

COLLIN D'HARLEVILLE.

Les Châteaux en Espagne.

Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;

On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le prélat . . . Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit, un jour, cru maréchal de France ;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.
* * * * * * *

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
Hé bien, chacun du moins fut heureux en rêvant !
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve ;
A nos chagrins réels c'est une utile trêve ;
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais !
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance ;
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes ;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.
* * * * * * *
* * * * * * *

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : " Prenez, car c'est là le meilleur."
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'achèterais d'abord une ample seigneurie—
Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci ;
Et Justine, d'ailleurs, me plait beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.
Dans le commandement je serai peu novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier ;
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie

De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que Monsieur sur un trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : " Voilà
Ce bon monsieur Victor." Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose ;
[*Il cherche.*
Sur un billet. Je veux revoir ce cher . . . Eh ! mais—
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? Serait-il bien possible !
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu. [*Il crie.*

LE MEME.

FABLES, ALLEGORIES, CHANSONS FACÉTIES.

L'Alouette et ses Petits.

Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe.
Une pourtant
A—ait laissé passer la moitié d'un printemps

Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais: voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents! mère! c'est à cette heure—
Non, mes enfants, dormez en paix;
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pur la *troisième fois*, le maître se souvint

De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille:
C'est là notre plus court: et nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette:
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants
Délogèrent tous sans trompette.

La Fontaine.

Le Chat, la Belette, et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara: c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître!
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
. fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
...in allégua la coutume et l'usage:

Ce sont, dit-il, leur lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur ; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat, vivant comme un dévot hermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

LE MEME.

Les Animaux malades de la Peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie :
Ni loups ni rénards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil et dit : Mes chers amis,

Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune,
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétis gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigne
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LE MEME.

Le Portrait.

De se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour propre de son métier
Est ami des portraits : cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en peinture.
Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre ; ce nez n'est pas bien à sa place,
Reprend un tiers : je voudrais bien savoir
Si vous avez les yeux si petits et si sombre ?
Et puis en vérité que servent-là ces ombres ?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le peintre en vain s'écrie : il a beau se fâcher
Sur cet arrêt ; il faut qu'il recommence.
Il travaille, fait mieux, réussit à son choix,
Et gagerait tout son bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les connoisseurs assemblés de nouveau,
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le visage ;
On vous creuse la joue : on vous ride la peau :
Vous êtes là laid et sexagénaire ;
Et flatterie à part, vous êtes jeune et beau.
Eh bien, leur dit le peintre, il faut encor refaire ;
Je m'engage à vous satisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les connoisseurs partis, le peintre dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom il faut que je les nomme,

Ne sont que de francs ignorans ;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.
D'un semblable tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu :
Qu'ils reviennent demain, l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme ; à demain donc ; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'assemble ;
Le peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,
Cela vous plaît-il mieux ? dites, que vous en semble ?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler, disent-ils ? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche ?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'est point du tout lui, vous l'avez pris à gauche.
Vous vous trompez, messieurs, dit la tête ; c'est moi.

La Motte.

Le Fleuve.

Un grand fleuve parcourt le monde :
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde ;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant au milieu des débris
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale.
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer leurs flots,
Ou les lui donne pour ceinture ;
L'autre maudit le sol dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon,
Plongé dans l'eau jusqu'au menton :
Plus il a bu, plus il veut boire.
Infatigable, et dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage

Qu'un homme qui tout près, sans désirs, sans dédain,
Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage
Que ce qu'il peut tenir dans le creux de sa main.
Homme rare, sur ma parole !
Avec moi vous en conviendrez,
Mes bons amis, quand vous saurez
Que notre fleuve est le Pactole.

ARNAULT.

Ah ! mon Habit.

Ah ! mon Habit, que je vous remercie !
Que je valus hier, grace à votre valeur !
Je me connais ; et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quel honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas,
Me consulta sur l'air de son visage ;
Un robin sur des opéras,
Un blondin sur un mot d'usage :
Ce que je décidai, fut le *nec plus ultra.*
On applaudit à tout : j'avais tant de génie !
Ah ! mon Habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
De complimens, bons pour une maîtresse,
Un petit-maître m'accabla ;
Et pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés, me dit tout *Angola.*
Ce poupin à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, et ne vit que pour soi,
Oublia quelque temps son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi :
Ce Marquis, autrefois mon ami de collége,
Me reconnut enfin, et du premier coup-d'œil,
Il m'accorda, par privilége,
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil :

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah ! mon Habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême ;
Je m'apperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
J'entrais jadis d'un air discret :
Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre *Si*, le moindre *Mais*.
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais.
Un rien aurait pu me confondre,
Un regard, tout m'était fatal ;
Je ne parlais que pour répondre ;
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial arrivé par le coche,
Eût été moins que moi tormenté dans sa peau.
Je me mouchais presqu'au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau.
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit ;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher Habit,
Tout est de mon ressort ; les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
* * * * * * *
* * * * * * *

Dans la Hollande, il est une autre loi ;
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme ;
En vain j'exalterais sa valeur, son débit ;
Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là l'homme fait valoir l'habit :
Mais chez nous, peuple aimable, où les graces, l'espr
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, ou son fruit ;
On le juge sur son écorce.—— M. Se

Le Vieux Drapeau.

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré.
Nos souvenirs m'ont enivré ;
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière :
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé ;
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de battaille en battaille !
Chargé de lauriers et de fleurs
Il brilla sur l'Europe entière :
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la liberté,
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière :
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois,
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs
Le rebénira, libre et fière :
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?



Mais il est là, près de mes armes ;
Un instant, osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon esp
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs,
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secoûrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

BER

L'Exilé.

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté
Disait : Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie

Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour,
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères;
Vaincus et prisonniers.

De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours ;
Qu'il trouve ici des fêtes,
Et surtout des amours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie
    Une patrie
Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité ;
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
    Une patrie
Au pauvre exilé.   LE MEME.

Le Dieu des Bonnes Gens.

Il est un Dieu : devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligens :
Le verre en main, gaîment je me confie
    Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
oi, pour braver des maîtres exigeans,
verre en main, gaîment je me confie
    Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeans:
Le verre en main, gaîment je me confie.
Au Dieu des bonnes gens. LE MEME.

Sur l'Opéra.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui tenaient des discours en l'air:
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas. PANNARD.

Le Vol.

On vient de me voler.—Que je plains ton malheur!
—Tous mes vers manuscrits.—Que je plains le voleur

Le Bru

Le Mariage à la Mode.

Mariez-vous.—J'aime à vivre garçon.
J'aurais pourtant un parti.—Le ciel m'en garde!
Tout doux! peut-être il vous plaira.—Chanson!
Quinze ans.—Tant pis!—Fille d'esprit.—Bavarde!
Sage.—Grimace!—Et belle.—Autre danger!
Grand nom.—Orgueil!—Le cœur tendre.—Jalouse!
Des talens.—Trop pour me faire enrager!
Et par de là cent mille écus.—J'épouse.

Masson de Morvilliers.

Philosophie.

Le sot fait grand tapage
De peu,
Mais tout n'est pour le sage
Qu'un jeu:
Il voit la vie humaine
Si bien,
Qu'il ne se met en peine
De rien.

L'humeur est une sotte
Qui ment:
Portons tous notre hotte
Gaîment.
Bonheur, malheur, tout passe
Bientôt:
Bientôt il faut qu'on fasse
Le saut.

riche qui s'engraisse
D'ennui,
uvre qui s'empresse
Pour lui;



Quand l'un se glorifie
Du sort,
Et quand l'autre l'envie,
Ont tort.

On nous dit tous les hommes
Egaux :
Ah ! du moins nous le sommes
En maux.
L'Amour qui s'en indigne
Nous rit,
Et tous les ans la vigne
Fleurit.

BERANGER.

FIN.



EXPLANATORY NOTES.

The French Army entering Moscow.—p. 119.

1 *Toucher à*, here means 'to reach.'
2 'cross themselves,' (as the Catholics do when entering a church, &c.)
3 soldiers, whose duty is to explore, or reconnoitre the country.
5 'grievance,injury,'(not 'grief.')
6 'Russian noblemen.'
7 from *ruer*, to kick, (like a horse.)—*Se ruer sur*, to throw oneself upon, to rush upon.
8 'against any one,' (an adverbial expression.)
9 'it is now the turn or the business of somebody else.'

The Borders of the Mississippi.—p. 167.

1 'a large extent of.'
2 'a sort of convolvulus.'
3 'thick mud, mire.'
4 'overflowing.'
5 'an aquatic flower.'
6 'the water-lily.'
7 'an American bird; a flamingo.'
8 'a creek.'
9 'land kept for the purpose of feeding herds, common.'
10 a poetical expression, signifying 'to be seen to a great extent.'
11 'a bison,' an American ox with a bump on his back.
12 'muddy, miry.'
13 'bignonia,' a plant which grows in North America.
14 'the maple.'
65 read 15. 'The tulip-tree,' which grows in Virginia.
16 'Alcea.'
17 'losing themselves;' that is, 'by extending out of sight.'
18 'to form, construct, or build' a bridge; (a common expression.)
19 'clusters, woods.'
20 'fragrant.'
21 'the laurel-leaved tulip-tree.'
22 a kind of stag, resembling a rein-deer.
23 'a sparrow.'
24 'humming-bird.'
25 'bird-catching.'
26 the harsh noise of rubbing or stamping.
27 Not loud, but prolonged, like the noise of the wind or sea at a distance.
28 'cooing.'

A Journey from Brighton to London.—p. 169.

1 'nice, particular.'
2 'Oriental.'
3 'country-box.'
4 from *aller*, to become.
5 *frémir* means 'to shudder;' but here it expresses a noise indicative of impatience.
8 a polite offer of any thing made before it is wanted, or that may be wanted.
9 'imagined, invented.'
10 'a major-domo,' or steward.
11 'which shined.'
12 'with froth.'
13 'the stage-coach, long coach.'

Mirabeau to his Accusers.—p. 171.

1 'the Tarpeian rock,' from which traitors were condemned to be precipitated.
2 '*se tenir pour*,' — to look upon oneself as . . . (conquered).

Of Politeness and Ways of the World.—p. 190.

1 'to get the better of.'
2 such persons as were decora

with a blue ribbon, as being knights of the French Order of the Holy Ghost.

Le Brun to Count Turpin.—p. 204.

1 'The mistral,' a very cold wind.

A kind of Hypocrite.—p. 217.

1 'of a ruddy complexion.'
2 'enough to.'
3 'to put out.'
4 'to speak candidly.'
5 'to be feared.'
6 'some business to settle.'
7 'he leaves it all to you.'
8 'attorney.'
9 'which is the reason'...that...
10 'in case of need.'
11 'How comes it' that—
12 'But who' complains, &c.
13 'in my turn.'
14 'any thing but.'
15 a real John Bull—not one that gives *himself* that appellation—but one who, though blunt and irritable, yet is kind-hearted and generous.
16 'a heartless disposition.'
17 In allusion to Molière's Play of the *Tartuffe*, a hypocrite of the worst kind.

The Insupportable Man.—p. 217.

1 'of course.'
2 expression used by servants, when speaking to or of their mistress—*Madame* for 'Mistress,' and *Monsieur* for 'Master.'
3 'that is just a porter's speech.'
4 'to keep away by express order.'
5 'what is more.'
6 'one by one.'
7 'to think but little of.'—See *Idioms*, TRADUCTEUR, Vol. I.
8 'virtue which relates to others;' ... social virtue.
... as you have been.'—
... *que*, GRAMMAR.

Sauvage, in French, does not always imply *cruel;* it only means, 'that has lived among savages, or uncivilized nations,' or even 'that has not lived in society.'
10 'candidly.'
11 *Ceux* here relates to *droits*, 'rights.'
12 'were it even.'
13 'self-consequence, self-pride, proper estimate of one's own worth.'
14 a French writer, who has composed several works—on *logic*, &c.
15 'is only what his own actions have made him.'
16 'he is anxious to.'
17 'every reason to.'
18 'which partake of.'
19 'he is extremely anxious,—he does not let one opportunity slip.'
20 'birth-certificate.'
21 a first-rate tragic actor, who appeared some time before Talma.
22 *prendre en grippe*, to have a spite against, to have an inveteracy against.
23 'perverse, ill-natured.'

Children as they are now-a-days.—p. 223.

1 'adults.'
2 'Jean Jaques Rousseau.'
3 'having laid it down as a principle' that—
4 *en passer par*, to put up with.
5 'was profuse in apologies.'
6 'and as she kept,' &c.
7 This respectful expression is here taken ironically.
8 'they tried which,' &c.
9 'restrained.'
10 the hero of one of Voltaire's romances.
11 'to find fault with.'
12 'out of time.'
13 'my dear,' a common expression of endearment, here used with affectation.

14 'a tall thin man.'
15 'a musical term.'
17 'slily.'
18 Here it means 'to execute badly, to murder.'
19 'a game.'
20 'Have you the heart.'
21 'to have a spite against.'—An idiom. See TRADUCTEUR.

A Journey in a Diligence.—p. 228.

1 A sort of toll-gate, or entrance into Paris.
2 Names of different parts of Paris.
3 This familiar expression may answer to the following: 'A Diligence is the conveyance for me;' 'Nothing, in my opinion, like a Diligence.'
4 the different 'parts' of a town in France are called *quartiers*.
5 'the fashionable people.'
6 that part of Paris where most of the nobility live.
7 *Cabriolet* of a diligence is in front. *Le Marais* is a part of Paris in which tradesmen usually live after retiring from business.
8 *L'Impériale* is the 'top' of the coach.
9 *La Cité* is that part of Paris in which are to be seen shops of an inferior description, or rather of less show.
14 'way-bill.'
15 'in the act.'
16 street-lamp.
17 a buttress.
18 *Gêner*, to straighten, to make tight, to squeeze, to make uncomfortable.
19 'if we may judge by.'
20 'sourish.'
21 The learner will here easily see, by the wrong use of *il* and of *la*, that the author intended to make the scene more burlesque, by putting broken French in the mouth of the Englishman who happened to be in the coach.
22 'who was my opposite neighbour.'
23 'bonnet.'
24 'mouthful' (of liquid); and *bouchée*, a 'mouthful' (of substantial food).
25 'strengthening.'
26 'one in return;' (an expression used in fencing).
28 'to cheapen, to bate.'

The Packet.—p. 232.

1 'masculine.'
3 'by means of, through the medium of.'
4 the name of a newspaper appropriated to advertisements.
5 'each paying half of the expense.'
6 'called for me.'
7 Read *porter*, 'alluded.'
8 a large kind of flat trunk, usually placed on the top of a travelling-carriage.
9 we usually make use of *monsieur* with the third person of the verb, instead of *vous*, by way of polite discretion, when addressing a stranger.
10 'according to.' The whole phrase means 'seemingly.'
11 'without really (or in fact) knowing why.'
12 'take it all in all, upon an average.'
13 'bachelor.'
14 about 'two thousand five hundred pounds a year.'
15 'patenteed.'
16 'may Heaven,' &c. From *faire*, used exclamatively in the subjunctive. The natural construction would be '*que le ciel fasse*.'
17 *Accrocher* is the word commonly used to express the shock of two carriage-wheels or carts coming violently in contact.
18 'declivity towards the edge.'

19 'saddle-horse.'
20 *Faire grace à*, 'to forgive, to grant pardon.' Here it means 'to exclude' the pies of Amiens from the condemnation passed on every thing else.
21 'in such manner as.'
22 'a doleful kind of song.'
23 'liable to a duty.'
24 'the wave.'
25 'every person's stomach.'
26 'here is another unexpected misfortune, in addition to those we have already met with;' (a very common expression).
27 'to faint away.'
28 'announced to him.'

Doctor Norville.—p. 238.

1 *Eprouver* usually means 'to experience;' but it also signifies 'to try, to put to a trial, to put to the test.'
2 sort of cotton stuff, 'mozella.'
3 the great French theatre in Paris, where none but classical plays are acted.
4 a science which treats of signs or symptoms.

The Cabriolet-Driver.—p. 242.

2 From *déteindre*, 'to come off' (speaking of colours), meaning that the person mentioned has imparted some of his learning to the coachman. Likewise with the following word, numbered 2, *frotter*, 'to rub.'
3 'to speak of and in the style,' (familiar expression).
4 'to be brief, in a word.'
5 'with a cap on.'
6 'dregs of wine,' *of the colour of*, understood.
7 'facings.'
8 'on a new-year's-day.'
9 'a brother whip out of employ.'
10 'plated' (springs).
11 'hood.'
12 'a great-coat.'
13 'colour' understood.
14 *obligato*, 'required by custom.'
15 'which nevertheless' worried me; (an idiom). See *Idioms*, TRADUCTEUR, Vol. I.
16 'you may say, ah!' (ironical, familiar).
17 The title of a play.
18 for 'which theatre' do you write?
19 'for all that,' (familiar).
20 'I had been over head and ears in' literary discussions. (The next No. 20 ought to be 30; 'I was sick, tired of,' &c.)
21 'trimmed,' (familiar).
22 'a tall thin fellow,' (familiar).
23 'badge of honour.'
24 'that kind of people,' (very familiar).
25 'go on,' my boy.
26 emphatic.
27 'why,' (familiar).
28 'black and frizzled.'
29 'in other respects.'
30 for *il faut*, (familiar).
31 'good for nothing, abandoned.'
32 'importunate, troublesome.' (The second No. 32 refers to *paf*, a familiar way of expressing any sudden noise or action.
34 'to go to an evening party.'
36 'to take one's turn in a row of coaches,' to avoid confusion. (The second number 36 refers to a 'most celebrated fencer.')
37 'does not hesitate.'
39 'a measure' for oats.
40 a familiar way of expressing 'breaking.'
41 a little more—'my head down and my legs up' (a familiar expression, in allusion to a horse or donkey with their iron shoes, which we call *fers*).
42 *Tonton, titutum.*
43 'I might as well be singing.' (The second No 43 is 'fainting.')
44 'for,' (a conjunction).
45 'a piece of lead,' (familiar).
47 'there were more than three feet wanting to it.'

48 'I was losing my temper.'
49 'I felt as if you had taken off an enormous weight from my shoulders.'
50 'a little,' (familiar).
51 'even with the water.'
52 'I overbalanced his body inside the boat.'
53 'droll,funny fellows,'(ironically and very familiar).
54 'in one twist or two.'(familiar).
55 'thread-papers.'
56 'I ran as hard as ever I could.'
57 instead of *avec lui—cabriolet* understood.
58 a familiar expression, implying 'refusal, denial;' here signifying that the vehicle was gone, had been taken away by a robber.'
59 instead of *ce n'est rien*, (vulgar).
60 *en être*. See *Idioms*, Vol I. 'we left off.'
61 'I go sneaking round,' (familiar).
62 'pretending as if I had no motive,' (idiom).
63 'neck of the bottle.'
64 'pinch,' as of snuff.
65 'to weep bitterly' (in fun), meaning 'tears came streaming down.'
66 'bothered,' (familiar).
67 not the king then reigning, but 'the other,' his predecessor—Bonaparte.
68 'rich,' (familiar).
69 'it was enough to.'
70 a house in Paris, in which bodies drowned in the Seine are laid and exposed, during two or three days, in order to give the parents or friends an opportunity of claiming them.
71 'a fool,' (familiar).
72 a word imitative of the noise of the ringing of a bell.
74 a familiar way of expressing wonder.
75 'noise,' (very familiar).
76 'the best or worst of its kind,' (familiar).
80 See No. 50.

The Forced Marriage.—p. 265.

1 'shake hands.'
2 'the business is.'
3 'Bless me!' (old.)

The Miser.—p. 280.

1 'jolly, with such a healthful countenance,'
2 'that's not worth naming.'
3 'nature.'
4 'sparing in her living.
5 'gravy soup.'
6 'to which her like, or those of her station of life are inclined.'
7 instead of *connaître*.
8 'a receipt.'

The little Country-Town.—p. 306.

1 'I had not the pleasure.'
2 'I feel (or) am truly sensible of your kindness.'
3 'two abreast.'
4 this name, formerly given to a 'public garden,' is now obsolete.
5 'carnation, complexion.'
6 'living, eating.'
7 'salt-water fish,' brought for home consumption.
8 'fresh,' in derision, for Paris is so far from the sea that fish cannot be very fresh.
9 'home-made wine,' that is, from grapes of one's own growth.
10 a sort of gambling game at cards.
11 a kind of lodging, or small house out of town, used only occasionally, and for a short stay; a country-box.
12 the name of a well-known coffee-house.
13 *Faire assaut avec*, to fence (with foils), to see which is

possessed of the greatest skill in fencing—hence this expression is used, to signify 'to try one's skill against another.'
14 'skilful.'
15 'a famous fencing-master.'
16 'the necessity of being attentive and polite.'
17 'trifles.'
18 'hill;' *haut de la côte*, 'brow of the hill.'

Another Scene.—p. 309.

1 'with fringe.'
2 'past the prime of life.'
3 'an old maid;' 'when she has given up all thoughts of being married.'
4 games at cards.
5 a little music in company.
6 'will play their part, (or) in which each will take an instrument.'

Another Scene.—p. 313.

2 'do not mention it.'
3 'which come very unseasonably.'
4 'an old opera.'
5 'affected woman.'
6 'a run, quavering.'

Antoine.

Act 1.—p. 348.

1 From *aller*, to become—'a little soldier's cap and feather would become me so well!'
2 'A good-for-nothing fellow, an unprincipled fellow.'
3 A familiar way of speaking peculiar to the idiom of the language, as, 'he speaks to one.'
4 'I would go through fire and water.'
5 'sups out.'
6 'reprieve.'
7 'A nobleman's mansion.' It also means an hotel.
8 'What can I do, I can't help it.' (A very common and familiar expression.)
9 'I cannot get the better of it.' (A very common and familiar expression.)
10 'they drive me to despair.'
11 'I should be very glad of it.
12 'never mind!' (An interjection.)
13 'if I look angry.'
14 'it was high time.'
15 for *cela.*
16 A very familiar expression, used instead of *faire.*
17 'after all.'
18 a bird, the flesh of which is considered as exquisite eating. Here it means 'the best of every thing.'
19 'contracts for providing the country with stores.'
20 'study.'
21 'the wrong side outward, the wrong way.'
22 'the people this, the people that;' (a vulgar expression.)
23 'why, you must consider.'
24 'I make part of.'
25 'What do the people want of us?'
26 'are not things going on right?'
27 'if.'
28 'industry, talents.'
29 'as he chooses.'
30 'there we are.'
31 'in their mouth;' (a common expression.)
32 'going;' (the usual way of answering among servants.)
33 'I suffer myself to be irritated.'
34 'for an object not worthy of it, gratuitously.'
35 'hurt by the hail.'
36 'let them be what they will.'
37 'native place;' (a common expression among country-people.)
38 'intended.'
39 'it will not come to that, or, to

that pass.' The pronoun *en* is here indispensable to make the expression figurative, that is, to refer to events and not to places.

40 'how so?'
41 'sick head-ache.'
42 'a term of affection;' (affected.)
43 'in a sour, cross tone of voice.'
44 'giddy, thoughtless.'
45 'badly dressed;' (a common expression.)
46 (literally) 'pole-bolt of a coach.' Hence, the object or person on whom the whole of any business rests or hinges.
47 'trimmings.'
48 *tenir à*, 'to think much of.'
49 'giddy, wild.'
50 'that's of course.'
51 'all very well for them.'
52 'what, what of that?'
53 'how childish you are!' In familiar discourse, the interrogative is often used for the exclamative.
54 'I'll give you a lift.'
55 'surely!'
56 *prendre un parti*, 'to take a resolution.'
57 'to be concerned in it.'
58 *point* here means 'pitch, degree,' (of intimacy).
59 *où êtes-vous?* is always taken in the literal sense, that is, 'in what place are you?' *où en êtes-vous?* relates to a subject, a business; *en* means 'concerning the subject mentioned or understood.' An idiom.
60 See *Gré* (*savoir*), 'to be obliged to.' Idioms.
61 'to give any one a start, to set any one a-going.'
62 'I have won four fish.'
63 'steps raised before a house.'
64 'full speed.'
65 'to lend a hand.'
66 Before the revolution, a letter might be obtained in France, upon applying to the prime minister, for the purpose of arresting any person against whom a charge of disobedience or of any other nature was made.
67 'what is there going forward?

Act 2.

1 the bars distant apart.
2 a kind of stand on which are laid logs of wood for the purpose of being sawed.
3 'a fashionable.'
4 one of the prisons of Paris.
5 one that was descended from a noble family. The second No. 5. refers to 'funny fellow.'
6 'famously, (vulgar). The second No. 6. refers to 'threshhold.'
7 a kind of oath. The reader may easily see by the spelling that the speaker is an uneducated man.
8 'huffed, deprived.'
9 'at the corner of the street.'
10 meaning 'squinting.'
11 'only think of such extravagant notions!' The second No. 11. refers to *dans les tems*, 'formerly,' that is, before the revolution.
12 'a famous hit,' (rather vulgar).
13 'how disagreeable it is!' The interrogative used for the exclamative, (very familiar).
14 (literally) 'when with wolves, we should howl,' that is, 'it is requisite that we should suit our manners to those with whom we live.'
15 'seriously, in good earnest.'
16 'it surely is he.'
17 'I enlisted.'
18 'I have seen plenty of new countries.' The second No. 18. refers to *fait voir aux autres*, 'and have made others run before me.'
19 'old veterans.'
20 'to stand against.'
21 'not at all.'
22 understood, (If you do not believe me), 'you may look at, &c.

23 'I am bewildered.'
24 'a kind of jacket worn during the revolution.'
25 'he is embarrassed.' The second No. 25. refers to *relevé*, 'the summing up.'
26 'that's of course, custom requires that.'
27 'I believe you.'
28 'a suspicious character.'
29 'you'll come in for a share.'
30 a common expression, which means 'that it is requisite to express every word clearly, so as not to leave room for the least misunderstanding.'
31 (a common but vulgar expression). Instead of *dire*.
32 'that's the way you expose honest good people to suspicion.' The second No. 32, is for '*je suis imbu*, that is, *je suis certain*.'
34 'I will let you know every thing that takes place.'
35 a division of the population made since the revolution, answering to 'parish.'
36 'it is just the same.'

Act 3.

1 or rather, *une machine à vapeur*, 'a steam-engine.'
2 *perdre la raison*, 'to be out of one's mind.'
3 'no more.'
4 'a fanatic, a mad-headed fellow.'
5 'yes, I will.'
6 'I meant.'
7 'I declare to you.'
8 'hardly that, at most.'
9 suppers were then in fashion.
10 'match.'
11 *tenir à*, 'to have predilection for.'
12 'it is in vain for any one to,' (an idiom).
13 See *coup*. Idiom. 'a glass.'
14 *douter de*, 'to doubt.' Hence *ne douter de rien*, means 'to entertain no doubt concerning any thing;' hence, 'to be positive, vain, conceited;' *ça* stands for *cela*, applied sometimes to persons to shew contempt. Here it is used in a good-natured way.
15 The substantive is understood, (familiar). The first No. 15. refers to *y tenir*, 'stand it, bear it.'
16 see Notes, No. 11.
17 *d'aplomb*, literally, means 'perpendicularly.' Hence it means 'firm, bold, steady.' Here the phrase may be thus translated, 'it gives more weight.'
18 'to let it alone.'
19 'were it only to.'
20 'impede.'
21 'bankruptcies.'
22 'money, capital.'
23 'it was high time.'
24 'I am just in the way for it, in the right train, in the humour.'

Paris.—p. 376.

1 The following description is a lively contrast with the state of Paris in these days.
2 a satirical reflection on a writer in the days of the author.
3 'a cross made of two lathes for the purpose of.'
4 'barricades.'
5 *ni feu ni lieu*, a proverbial expression, meaning 'completely destitute.'

The Mill of Sans-Souci. p. 380.

1 *au jour le jour*, a proverbial expression, answering to 'from hand to mouth.'

Imprimé par R. Clay, Bread Street Hill.

[redacted]



